

RECUEIL

Letitia DE *Awsley*

PIECES

Sophia DE *Southwell*

THEATRE.

T O M E II.

CONTENANT

L'ISLE DES ESCLAVES,
LA DOUBLE INCONSTANCE, ET
L'ECOLE DES AMIS,

Par Mr. MARIVAUX.

LA GOUVERNANTE,
Par Mr. NIVELLE DE LA CHAUSSE.

ET

SE'MIRAMIS, Tragœdie,
Par Mr. DE VOLTAIRE.

D U B L I N :

Imprimé chez S. POWELL, en Crane-lane.

M D C C L.

RECUEIL

de la DE *la*

PIECES

de la DE *la*

THEATRE.

TOME II.



L'ISLE

LA DOUBLE INCONSTANCE, ET

L'ECOLE DES AMIS,

Par Mr. MARIVAUX.

LA GOUVERNANTE,

Par Mr. NIVELLE DE LA CHAUSSEE.

ET

SE'MIRAMIS, Tragedie,

Par Mr. DE VOLTAIRE.

D U B L I N :

Imprimé chez S. POWELL, en Grande-lane.

M D C C L X

L'ISLE
DES
ESCLAVES,
COMEDIE
EN
UN ACTE.



Adapté de l'opéra de

Par MARIVAUX.

D U B L I N :

Imprimé chez S. POWELL, en Crane-lane.

M DCC XLIX.

L I S T E

DES

ESCLAVES

ACTEURS.

IPHICRATE.

ARLEQUIN.

EUPHROSINE.

CLEANTHIS.

TRIVELIN.

DES HABITANS DE L'ISLE



PAR MARIAM X.

La SCENE est dans l'Isle des Esclaves.

DUBLIN :

Imprimé chez S. Rowland, en Crane-lane.
MDCCLXXIX.



L'ISLE
DES
ESCLAVES,
COMEDIE.

*Le Théâtre représente une Mer & des Rochers
d'un côté, & de l'autre quelques Arbres &
des Maisons.*

SCENE PREMIERE.

IPHICRATE s'avance tristement sur le
Théâtre avec ARLEQUIN.

IPHICRATE [*après avoir soupiré.*]

ARLEQUIN!
*Arl. [avec une bouteille de vin qu'il a à
sa ceinture.] Mon Patron.*

VOL. II.

A

Ipb.

Iph. Que deviendrons-nous dans cette Ile ?

Arl. Nous deviendrons maigres, étiques, & puis morts de faim : voilà mon sentiment & notre histoire.

Iph. Nous sommes seuls échappés du naufrage ; tous nos Camarades ont péri, & j'envie maintenant leur sort.

Arl. Hélas ! ils sont noyés dans la mer, & nous avons la même commodité.

Iph. Dis-moi : Quand notre Vaisseau s'est brisé contre le Rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le tems de se jeter dans la Chaloupe ; il est vrai que les vagues l'ont enveloppée ; je ne sçai ce qu'elle est devenue ; mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelque endroit de l'Ile, & je suis d'avis que nous les cherchions.

Arl. Cherchons, il n'y a pas de mal à cela ; mais reposons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau-de-vie ; j'ai sauvé ma pauvre bouteille ; la voilà : j'en boirai les deux tiers, comme de raison, & puis je vous donnerai le reste.

Iph. Eh ! ne perdons point de tems : suis-moi : ne négligeons rien pour nous tirer d'ici ; si je ne me sauve, je suis perdu, je ne reverrai jamais Athènes, car nous sommes dans l'Ile des Esclaves.

Arl. Oh ! oh ! qu'est ce que c'est que cette Race-là !

Iph.

DES ESCLAVES.

5

Iph. Ce sont des Esclaves de la Grèce ré-
voltez contre leurs Maîtres, & qui depuis
cent ans sont venus s'établir dans une Isle,
& je crois que c'est ici : tiens, voici sans
doute quelques-unes de leurs Cases ; & leur
coutume, mon cher Arlequin, est de tuer
tous les Maîtres qu'ils rencontrent, ou de les
jetter dans l'esclavage.

Arl. Eh ! chaque País a sa coutume : ils
tuent les Maîtres, à la bonne-heure ; je l'ai
entendu dire aussi ; mais on dit qu'ils ne
font rien aux Esclaves comme moi.

Iph. Cela est vrai.

Arl. Eh ! encore vit-on.

Iph. Mais je suis en danger de perdre la
liberté, & peut-être la vie : Arlequin, cela
ne suffit-il pas pour me plaindre ?

Arl. [*prenant sa bouteille pour boire.*] Ah !
je vous plains de tout mon cœur, cela est
juste.

Iph. Suis-moi donc.

Arl. [*siffle.*] Hu, hu, hu.

Iph. Comment donc, que veux-tu dire ?

Arl. [*distract, chante.*] Tala ta lara.

Iph. Parles donc, as-tu perdu l'esprit, à
quoi penses-tu !

Arl. [*riant.*] Ah, ah, ah, Monsieur Iphi-
crate, la drôle d'aventure ; je vous plains,
par ma foi, mais je ne sçaurois m'empêcher
d'en rire.

Iph. [*à part les premiers mots.*] (Le co-
quin abuse de ma situation ; j'ai mal fait de

lui dire où nous sommes.) Arlequin, ta gayeté ne vient pas à propos, marchons de ce côté.

Arl. J'ai les jambes si engourdies, . . .

Ipb. Avançons, je t'en prie.

Arl. Je t'en prie, je t'en prie : comme vous êtes civil & poli ; c'est l'air du País qui fait cela.

Ipb. Allons, hâtons-nous, faisons seulement une demi-lieuë sur la Côte pour chercher notre Chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens ; & en ce cas-là nous nous rembarquerons avec eux.

Arl. [*en badinant.*] Badin, comme vous tournez cela.

[*Il chante.*]

L'embarquement est divin

Quand on vogue, vogue, vogue ;

L'embarquement est divin,

Quand on vogue avec Carin.

Ipb. [*retenant sa colere.*] Mais je ne te comprends point, mon cher Arlequin.

Arl. Mon cher Patron, vos complimens me charment ; vous avez coûtume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là, & le gourdin est dans la Chaloupe.

Ipb. Eh ! ne sçais-tu pas que je t'aime ?

Arl. Oüi ; mais les marques de votre amitié tombent toujours sur mes épaules, & cela

DES ESCLAVES.

7

cela est mal placé. Ainsi, tenez, pour ce qui est de nos gens, que le Ciel les bénisse; s'ils sont morts, en voilà pour long-tems; s'ils sont en vie, cela se passera, & je m'en gobege.

Iph. [un peu ému.] Mais j'ai besoin d'eux, moi.

Arl. [indifféremment.] Oh, cela se peut bien, chacun a ses affaires : que je ne vous dérange pas.

Iph. Esclave insolent !

Arl. [riant.] Ah, ah, vous parlez la Langue d'Athènes ; mauvais jargon que je n'entends plus.

Iph. Méconnois-tu ton Maître, & n'es-tu plus mon Esclave ?

Arl. [se reculant d'un air sérieux.] Je l'ai été, je le confesse à ta honte ; mais, va, je te le pardonne, les hommes ne valent rien. Dans le Pais d'Athènes j'étois ton Esclave, tu me traitois comme un pauvre animal, & tu disois que cela étoit juste, parce que tu étois le plus fort : Eh bien, Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi, on va te faire Esclave à ton tour ; on te dira aussi que cela est juste, & nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là : tu m'en diras ton sentiment, je t'attends-là. Quand tu auras souffert, tu seras plus raisonnable, tu souffriras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. Tout en irait mieux dans le monde, si ceux qui te ressembloient recevoient

la même leçon que toi. Adieu, mon ami : je vais trouver mes Camarades & tes Maîtres. [*Il s'éloigne.*]

Ipb. [*au désespoir, courant après lui l'épée à la main.*] Juste Ciel ! Peut-on être plus malheureux & plus outragé que je le suis ? Misérable, tu ne mérites pas de vivre.

Arl. Doucement, tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéis plus, prends-y garde.

SCENE II.

TRIVELIN avec cinq ou six Insulaires arrive conduisant une Dame & la Suivante, & ils accourent à Iphicrate qu'ils voyent l'épée à la main.

Triv. [*faisant saisir & désarmer Iphicrate par ses gens.*] Arrêtez, que voulez-vous faire ?

Ipb. Punir l'insolence de mon Esclave :

Triv. Votre Esclave ! Vous vous trompez, & l'on vous apprendra à corriger vos termes.

[*Il prend l'épée d'Iphicrate, & la donne à Arlequin.*] Prenez cette épée, mon Camarade, elle est à vous.

Arl. Que le Ciel vous tienne gaillard, brave Camarade que vous êtes.

Triv. Comment vous appelez-vous ?

Arl. Est-ce mon nom que vous demandez ?

Triv. Oûi vraiment.

DES ESCLAVES.

9

Arl. Je n'en ai point, mon Camarade.

Triv. Quoi donc, vous n'en avez pas ?

Arl. Non, mon Camarade : je n'ai que des sobriquets qu'il m'a donnez : il m'appelle quelquefois Arlequin, quelquefois Hé.

Triv. Hé : le terme est sans façon ; je reconnois ces Messieurs à de pareilles licences ; & lui comment s'appelle-t-il !

Arl. Oh diantre, il s'appelle par un nom lui ; c'est le Seigneur Iphicrate.

Triv. Eh bien, changez de nom à présent ; soyez le Seigneur Iphicrate à votre tour, & vous, Iphicrate, appelez vous Arlequin, ou bien Hé.

Arl. [*sautant de joye, à son Maître.*] Oh, oh, que nous allons rire ? Seigneur Hé.

Triv. [*à Arlequin.*] Souvenez-vous en prenant son nom, mon cher ami, qu'on vous le donne bien moins pour réjouir votre vanité, que pour le corriger de son orgueil.

Arl. Oüi, oüi, corrigeons, corrigeons.

Iph. [*regardant Arlequin.*] Maraut !

Arl. Parlez-donc, mon bon ami, voilà encore une licence qui lui prend : cela est-il du jeu !

Triv. [*à Arlequin.*] Dans ce moment-ci il peut vous dire tout ce qu'il voudra. [*à Iphicrate.*] Arlequin, votre aventure vous afflige, & vous êtes outré contre Iphicrate, & contre nous. Ne vous gênez point, soulagez-vous par l'emportement le plus vif : traitez-le de misérable & nous aussi, tout

vous est permis à présent : mais ce moment-ci passé, n'oubliez pas que vous êtes Arlequin, que voici Iphicrate, & que vous êtes auprès de lui ce qu'il étoit auprès de vous : ce sont-là nos Loix, & ma Charge dans la République est de les faire observer en ce Canton-ci.

Arl. Ah, la belle Charge !

Ipb. Moi, l'Esclave de ce Misérable !

Triv. Il a bien été le vôtre.

Arl. Hélas ! il n'a qu'à être bien obéissant, j'aurai mille bontez pour lui.

Ipb. Vous me donnez la liberté de lui dire ce qu'il me plaira ; ce n'est pas assez, qu'on m'accorde encore un bâton.

Arl. Camarade, il demande à parler à mon dos ; je le mets sous la protection de la République, au moins.

Triv. Ne craignez rien.

Cléanthis. [à Trivelin.] Monsieur, je suis Esclave aussi, moi, & du même Vaisseau, ne m'oubliez pas, s'il vous plaît.

Triv. Non, ma belle enfant, j'ai bien connu votre condition à votre habit, & j'allois vous parler de ce qui vous regarde, quand je l'ai vu l'épée à la main. Laissez-moi achever ce que j'avois à dire. Arlequin.

Arl. [croyant qu'on l'appelle.] Eh... à propos je m'appelle Iphicrate.

Triv. [continuant.] Tâchez de vous calmer, vous sçavez qui nous sommes, sans doute ?

Arl.

Arl. Oh morbleu ! d'aimables gens.

Clé. Et raisonnables.

Triv. Ne m'interrompez point, mes Enfants. Je pense donc que vous sçavez qui nous sommes. Quand nos Pères irrités de la cruauté de leurs Maîtres quitterent la Grèce & vinrent s'établir ici ; dans le ressentiment des outrages qu'ils avoient reçus de leurs Patrons, la première Loi qu'ils y firent, fût d'ôter la vie à tous les Maîtres que le hazard ou le naufrage conduiroit dans leur Isle, & conséquemment de rendre la liberté à tous les Esclaves : la vengeance avoit dicté cette Loi : vingt ans après la raison l'abolit, & en dicta une plus douce. Nous ne nous vengeons plus de vous, nous vous corrigeons ; ce n'est plus votre vie que nous poursuivons, c'est la barbarie de vos cœurs que nous voulons détruire ; nous vous jettons dans l'esclavage pour vous rendre sensibles aux maux qu'on y éprouve ; nous vous humilions, afin que nous trouvant superbes, vous vous reprochiez de l'avoir été. Votre esclavage, ou plutôt votre cours d'humanité dure trois ans, au bout desquels on vous renvoie, si vos Maîtres sont contents de vos progrès ; & si vous ne devenez pas meilleurs, nous vous retenons par charité pour les nouveaux malheureux que vous iriez faire encore ailleurs ; & par bonté pour vous nous vous marions avec une de nos Citoyennes. Ce sont-là nos Loix à cet égard, mettez à profit leur rigueur

gueur salutaire, remerciez le sort qui vous conduit ici ; il vous remet en nos mains, durs, injustes & superbes. Vous voilà en mauvais état, nous entreprenons de vous guérir ; vous êtes moins nos Esclaves que nos malades, & nous ne prenons que trois ans pour vous rendre sains ; c'est-à-dire, humains, raisonnables, & généreux pour toute votre vie.

Arl. Et le tout *gratis*, sans purgation ni saignée. Peut-on acquérir de la santé à meilleur compte !

Triv. Au reste, ne cherchez point à vous sauver de ces lieux, vous le tenteriez sans succès, & vous feriez votre fortune plus mauvaise : commencez votre nouveau régime de vie par la patience.

Arl. Dès que c'est pour son bien, qu'y a-t-il à dire ?

Triv. [aux Esclaves.] Quant à vous, mes Enfans, qui devenez libres & Citoyens, Iphierate habitera cette Case avec le nouvel Arlequin, & cette belle Fille demeurera dans l'autre : vous aurez soin de changer d'habit ensemble ; c'est l'ordre. [à Arlequin.] Passez maintenant dans une maison qui est à côté, où l'on vous donnera à manger, si vous en avez besoin. Je vous apprens au reste, que vous avez huit jours à vous réjouir du changement de votre état ; après quoi l'on vous donnera, comme à tout le monde, une occupation convenable. Allez, je vous attends

tends ici. [*aux Insulaires.*] Qu'on les conduise. [*aux Femmes.*] Et vous autres, restez, [*Arlequin en s'en allant fait de grandes révérences à Cléanthis.*]

SCENE III.

TRIVELIN, CLEANTHIS *Esclave,*

EUPHROSINE *sa Maîtresse.*

Triv. Ah ça, ma Compatriote ; car je regarde désormais notre Ile comme votre Patrie ; dites-moi aussi votre nom ?

Clé. [*saluant.*] Je m'appelle Cléanthis, & elle Euprosine.

Triv. Cléanthis ; passe pour cela.

Clé. J'ai aussi des surnoms ; vous plaît-il de les sçavoir ?

Triv. Oüi-dà. Et quels sont-ils ?

Clé. J'en ai une liste : Sotte, Ridicule, Bête, Butorde, Imbécile, & *cætera.*

Euph. [*en soupirant.*] Impertinente que vous êtes !

Clé. Tenez, tenez, en voilà encore un que j'oublois.

Triv. Effectivement, elle vous prend sur le fait. Dans votre Pais, Euphrósine, on l'a bien-tôt dit des injures à ceux à qui l'on en peut dire impunément.

Euph. Hélas ! que voulez-vous que je lui réponde, dans l'étrange aventure où je me trouve à

Clé.

Clé. Oh-Dame ! il n'est plus si aisé de me répondre. Autrefois il n'y avoit rien de si commode ; on n'avoit affaire qu'à de pauvres gens : falloit-il tant de cérémonies ? (faîtes cela, je le veux ; taifez-vous, Sotte,) voilà qui étoit fini. Mais à présent il faut parler : c'est un langage étranger pour Madame, elle l'apprendra avec le tems ; il faut se donner patience : je ferai de mon mieux pour l'avancer.

Triv. [à *Cléambis.*] Moderez-vous, Euphrosine. [à *Euphrosine.*] Et vous, Cléanthis, ne vous abandonnez point à votre douleur. Je ne puis changer nos Loix, ni vous en affranchir : je vous ai montré combien elles étoient louables & salutaires pour vous.

Clé. Hum. Elle me trompera bien si elle amende.

Triv. Mais comme vous êtes d'un sexe naturellement assez foible, & que par-là vous avez dû céder plus facilement qu'un homme aux exemples de hauteur, de mépris & de dureté qu'on vous a donnez chez vous contre leurs pareils ; tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier Euphrosine de peser avec bonté les torts que vous avez avec elle, afin de les peser avec justice.

Clé. Oh tenez, tout cela est trop sçavant pour moi, je n'y comprends rien ; j'irai le grand chemin, je peserai comme elle pesoit ; ce qui viendra, nous le prendrons.

Triv. Doucement, point de vengeance.

Clé.

DES ESCLAVES.

15

Clé. Mais, notre bon ami, au bout du compte, vous parlez de son sexe ; elle a le défaut d'être foible, je lui en offre autant ; je n'ai pas la vertu d'être forte. S'il faut que j'excuse toutes les mauvaises manières à mon égard, il faudra donc qu'elle excuse aussi la rancune que j'en ai contre elle ; car je suis femme autant qu'elle, moi : voïons, qui est-ce qui décidera ? Ne suis-je pas la Maîtresse, une fois ! Eh bien, qu'elle commence toujours par excuser ma rancune ; & puis, moi, je lui pardonnerai quand je pourrai ce qu'elle m'a fait : qu'elle attende.

Euph. [à *Trivelin*.] Quels discours ! Faut-il que vous m'exposiez à les entendre !

Clé. Souffrez-les, Madame ; c'est le fruit de vos œuvres.

Triv. Allons, *Euphrosine*, moderez-vous.

Clé. Que voulez-vous que je vous dise : quand on a de la colére, il n'y a rien de tel pour la passer, que de la contenter un peu, voïez-vous ; quand je l'aurai querellée à mon aise une douzaine de fois seulement, elle en fera quitte ; mais il me faut cela.

Triv. [à part à *Euphrosine*.] Il faut que ceci ait son cours ; mais consolez-vous, cela finira plutôt que vous ne pensez. [à *Cléanthis*.] J'espère, *Euphrosine*, que vous perdrez votre ressentiment, & je vous y exhorte en ami. Venons maintenant à l'examen de son caractère : il est nécessaire que vous m'en donniez un portrait qui se doit faire devant la

la personne qu'on peint, afin qu'elle se connoisse, qu'elle rougisse de ses ridicules, si elle en a, & qu'elle se corrige. Nous avons-là de bonnes intentions comme vous voyez. Allons commençons.

Clé. Oh que cela est bien inventé ! Allons, me voilà prête ; interrogez-moi, je suis dans mon fort.

Eupb. [douxement.] Je vous prie, Monsieur, que je me retire, & que je n'entende point ce qu'elle va dire.

Triv. Hélas ! ma chère Dame, cela n'est fait que pour vous ; il faut que vous soyez présente.

Clé. Restez, restez, un peu de honte est bien-tôt passé.

Triv. Vaine, minaudière & coquette, voilà d'abord à peu près sur quoi je vais vous interroger au hasard. Cela la regardet-il !

Clé. Vaine, minaudière & coquette, si cela la regarde ? Eh voilà ma chère Maîtresse ! cela lui ressemble comme son visage.

Eupb. N'en voilà-t'il pas assez, Monsieur.

Triv. Ah, je vous félicite du petit embarras que cela vous donne ; vous sentez, c'est bon signe, & j'en augure bien pour l'avenir : mais ce ne sont encore-là que les grands traits ; détaillons un peu cela. En quoi donc, par exemple, lui trouvez-vous des défauts dont nous parlons ?

Clé.

Clé. En quoi ? par tout, à toute heure, en tous lieux ; je vous ai dit de m'interroger ; mais par où commencer, je n'en sçai rien, je m'y perds ; il y a tant de choses, j'en ai tant vû, tant remarqué de toutes les espèces, que cela me broüille. Madame se tait, Madame parle ; elle regarde, elle est triste, elle est gaye ; silence, discours, regards, tristesse & joie ; c'est tout un, il n'y a que la couleur de différente ; c'est vanité müette, contente ou fâchée ; c'est coquetterie babillarde, jalouse ou curieuse ; c'est Madame toujours vaine ou coquette l'un après l'autre, ou tous les deux à la fois : voilà ce que c'est, voilà par où je débute, rien que cela.

Euph. Je n'y sçaurois tenir.

Triv. Attendez-donc, ce n'est qu'un début.

Clé. Madame se lève, a-t-elle bien dormi, le sommeil l'a-t-il rendu belle, se sent-elle du vif, du fémillant dans les yeux ? vite sur les armes, la journée sera glorieuse : qu'on m'habille ; Madame verra du monde aujourd'hui ; elle ira aux spectacles, aux promenades, aux assemblées ; son visage peut se manifester, peut soutenir le grand jour, il fera plaisir à voir, il n'y a qu'à le promener hardiment, il est en état, il n'y a rien à craindre.

Triv. [à *Euphrosine.*] Elle développe assez bien cela.

Clé.

Clé. Madame, au contraire, a-t-elle mal reposé : Ah ! qu'on m'apporte un miroir ? comme me voilà faite ! que je suis mal-bâtie ! Cependant on se mire, on éprouve son visage de toutes les façons, rien ne réussit : des yeux battus, un tein fatigué ; voilà qui est fini, il faut envelopper ce visage-là, nous n'aurons que du négligé, Madame ne verra personne aujourd'hui, pas même le jour, si elle peut, du moins fera-t-il sombre dans la chambre. Cependant il vient compagnie, on entre : que va-t-on penser du visage de Madame ? on croira qu'elle enlaidit : donnera-t-elle ce plaisir-là à ses bonnes amies ? Non, il y a remède à tout : vous allez voir. Comment vous portez-vous, Madame ? Très-mal, Madame : J'ai perdu le sommeil ; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil ; je n'ose pas me montrer, je fais peur. Et cela veut dire, Messieurs, figurez-vous que ce n'est point moi, au moins ; ne me regardez pas ; remettez à me voir ; ne me jugez pas aujourd'hui ; attendez que j'aie dormi. J'entendois tout cela, moi ; car nous autres Esclaves, nous sommes doüez contre nos Maîtres d'une pénétration... Oh ! ce sont de pauvres gens pour nous.

Triv. [à *Euphrosine*.] Courage, Madame, profitez de cette peinture-là, car elle me paroît fidelle.

Euph. Je ne sçai où j'en suis.

Cé.

Clé. Vous en êtes aux deux tiers, & j'acheverai, pourvu que cela ne vous ennuye pas.

Triv. Achevez, achetez; Madame soutiendra bien le reste.

Clé. Vous souvenez-vous d'un soir où vous étiez avec ce Cavalier si bien fait & j'étois dans la chambre: Vous vous entreteniez bas, mais j'ai l'oreille fine: vous vouliez lui plaire sans faire semblant de rien; vous parliez d'une femme qu'il vouloit souvent. Cette femme-là est aimable, disiez-vous; elle a les yeux petits, mais très-doux: & là-dessus vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des gestes de tête, de petites contorsions, des vivacitez. Je riois. Vous réussîtes pourtant, le Cavalier s'y prit; il vous offrit son cœur. A moi, lui dites-vous? Oüi, Madame, à vous-même, à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. Continuez, folâtre, continuez, dites-vous, en ôtant vos gands, sous prétexte de m'en demander d'autres: mais vous avez la main belle, il la vit, il la prit, il la baisa, cela anima sa déclaration; & c'étoit-là les gands que vous demandiez. Eh bien, y suis-je?

Triv. [à *Euphrasie.*] En vérité, elle a raison.

Clé. Ecoutez, écoutez, voici le plus plaisant. Un jour qu'elle pouvoit m'entendre, & qu'elle croyoit que je ne m'en doutois pas, je parlois d'elle, & je dis: Oh pour

Vol. II. B. *Clé.* cela,

cela, il faut l'avouer, Madame est une des plus belles femmes du monde. Que de bontez pendant huit jours, ce petit mot-là ne me valut-il pas ! J'essaiäi en pareille occasion de dire que Madame étoit une femme très-raisonnable : oh je n'eus rien, cela ne prit point ; & c'étoit bien fait, car je la flattois.

Euph. Monsieur, je ne resterai point, ou l'on me fera rester par force ; je ne puis en souffrir davantage.

Triv. En voilà donc assez pour à présent.

Clé. J'allois parler des vapeurs de mignardise auxquelles Madame est sujette à la moindre odeur. Elle ne sçait pas qu'un jour je mis à son insçu des fleurs dans la ruelle de son lit pour voir ce qu'il en seroit. J'attendois une vapeur, elle est encore à venir. Le lendemain en compagnie une rose parut, crac, la vapeur arrive.

Triv. Cela suffit, Euphrosine, promenez-vous un moment à quelques pas de nous, parce que j'ai quelque chose à lui dire ; elle ira vous rejoindre ensuite.

Clé. [s'en allant.] Recommandez-lui d'être docile, au moins. Adieu, notre bon Ami, je vous ai diverti, j'en suis bien-aïse ; une autre fois je vous dirai comme quoi Madame s'abstient souvent de mettre de beaux habits, pour en mettre un négligé qui lui marque tendrement la taille. C'est encore une finesse que cet habit-là ; on diroit qu'une femme qui le met ne se soucie pas de paroître :
mais

DES ESCLAVES.

21

mais à d'autres ; on s'y ramasse dans un cor-
set appétissant, on y montre sa bonne façon
naturelle ; on y dit aux gens : Regardez
mes graces, elles sont à moi celles-là ; & d'un
autre côté on veut leur dire aussi : Voiez
comme je m'habille, quelle simplicité, il n'y
a point de coquetterie dans mon fait.

Triv. Mais je vous ai prié de nous lais-
ser.

Clé. Je sors, & tantôt nous reprendrons le
discours qui sera fort divertissant ; car vous
verrez aussi comme quoi Madame entre dans
une Loge au Spectacle, avec quelle em-
phase, avec quel air imposant, quoique d'un
air distrait & sans y penser ; car c'est la belle
éducation qui donne cet orgueil-là. Vous
verrez comme dans la Loge on y jette un
regard indifférent & dédaigneux sur des
femmes qui sont à côté, & qu'on ne con-
noît pas. Bon jour, notre bon Ami, je
vais à notre Auberge.

SCENE IV.

TRIVELIN, EUPHROSINE.

Triv. Cette Scene-ci vous a un peu fati-
guée, mais cela ne vous nuira pas.

Euph. Vous êtes des Barbares.

Triv. Nous sommes d'honnêtes gens qui
vous instruisons ; voilà tout : il vous reste
encore à satisfaire à une petite formalité.

B 2

Euph.

Euph. Encore des formalitez !

Triv. Celle-ci est moins que rien ; je dois faire rapport de tout ce que je viens d'entendre, & de tout ce que vous m'allez répondre. Convenez-vous de tous les sentimens coquets, de toutes les figneries d'amour propre qu'elle vient de vous attribuer ?

Euph. Moi, j'en conviendrois ! Quoi, de pareilles faussetez sont-elles croiables ?

Triv. Oh ! très-croiables, prenez-y garde. Si vous en convenez, cela contribuera à rendre votre condition meilleure : je ne vous en dis pas davantage. . . On espérera que vous étant reconnue, vous abjurerez un jour toutes ces folies qui sont qu'on n'aime que soi, & qui ont distrait votre bon cœur d'une infinité d'attentions plus louïables. Si au contraire vous ne convenez pas de ce qu'elle a dit, on vous regardera comme incorrigible, & cela reculera votre délivrance. Voiez, consultez-vous.

Euph. Ma délivrance ! Eh ! l'espérer ?

Triv. Oûi, je vous la garantis aux conditions que je vous dis.

Euph. Bien-tôt ?

Triv. Sans doute.

Euph. Monsieur, faites donc comme si j'étois convenue de tout.

Triv. Quoi, vous me conseillez de mentir ?

Euph. En vérité, voilà d'étranges conditions, cela révolte !

Triv.

Triv. Elles humilient un peu; mais cela est fort bon. Déterminez-vous, une liberté très-prochaine est le prix de la vérité. Al-lons, ne ressembliez-vous pas au portrait qu'on a fait ?

Euph. Mais...

Triv. Quoi ?

Euph. Il y a du vrai, par-ci, par-là.

Triv. Par-ci, par-là, n'est point notre compte : Avoüez-vous tous les faits ? en a-t-elle trop dit ? n'a-t-elle dit que ce qu'il faut ? Hâtez-vous ? j'ai autre chose à faire.

Euph. Vous faut-il une réponse si exacte ?

Triv. Eh ouï, Madame, & le tout pour votre bien.

Euph. Eh bien...

Triv. Après ?

Euph. Je suis jeune.

Triv. Je ne vous demande pas votre âge.

Euph. On est d'un certain rang, on aime à plaire.

Triv. Et c'est ce qui fait que le portrait vous ressemble.

Euph. Je crois qu'ouï.

Triv. Eh voilà ce qu'il nous falloit. Vous trouvez aussi le portrait un peu risible, n'est-ce pas ?

Euph. Il faut bien l'avouër.

Triv. A merveilles : Je suis content, ma chère Dame. Allez rejoindre Cléanthis ; je lui rends déjà son véritable nom, pour vous donner encore des gages de ma parole. Ne

vous impatientez point, montrez un peu de docilité, & le moment espéré arrivera.

Euph. Je m'en fie à vous.

SCENE V.

ARLEQUIN, IPHICRATE, *qui ont changé d'habits,*

TRIVELIN.

Arl. Tirlan, tirlan, tirlantaine, tirlanton. Gai, Camarade, le vin de la République est merveilleux, j'en ai bû bravement ma pinte; car je suis si aléré depuis que je suis Maître, que tantôt j'aurai encore soif pour pinte. Que le Ciel conserve la Vigne, le Vigneron, la Vendange & les Caves de notre admirable République.

Triv. Bon, réjouissez-vous, mon Camarade. Estes-vous content d'Arlequin.

Arl. Oüi, c'est un bon enfant, j'en ferai quelque chose. Il soupire par fois, & je lui ai défendu cela, sous peine de désobéissance; & lui ordonne de la joie.

[*Il prend son Maître par la main & danse.*]

Tala rara la la...

Triv. Vous me réjouissez moi-même.

Arl. Oh, quand je suis gai, je suis de bonne humeur.

Triv. Fort bien. Je suis charmé de vous voir satisfait d'Arlequin. Vous n'aviez pas beaucoup

beaucoup à vous plaindre de lui dans son Pays, apparemment ?

Arl. Hé, là-bas ? Je lui voulois souvent un mal de Diable, car il étoit quelquefois insupportable : mais à cette heure que je suis heureux, tout est payé, je lui ai donné quittance.

Triv. Je vous aime de ce caractère, & vous me touchez. C'est-à-dire que vous jouirez modestement de votre bonne fortune, & que vous ne lui ferez point de peine.

Arl. De la peine ! ah le pauvre homme ! Peut-être que je serai un petit brin insolent, à cause que je suis le Maître : voilà tout.

Triv. A cause que je suis le Maître, vous avez raison.

Arl. Oüi, car quand on est le Maître, on y va tout rondement sans façon, & si peu de façon même quelquefois un honnête homme à des impertinences.

Triv. Oh, n'importe, je vois bien que vous n'êtes point méchant.

Arl. Hélas ! je ne suis que mutin.

Triv. [à *Iphigène*.] Ne vous épouvantez point de ce que je vais dire. [à *Arlequin*.] Instruisez-moi d'une chose : Comment devoit-il gouverner là-bas ; avoit-il quelque défaut d'humeur, de caractère ?

Arl. [riant.] Ah ! mon Camarade, vous avez de la malice, vous demandez la Comédie de mon homme.

Triu. Ce caractère-là est donc bien plaisant ?

Arle. Malsoy c'est une farce.

Triu. N'importe, nous en rirons.

Arle. [à *Iphicrate*.] *Arlequin*, dame, proposez-moi d'en rire aussi.

Iph. [bas.] Veux-tu achever de me désespérer, que vas-tu lui dire ?

Arle. Laisse-moi faire ; quand j'en aurai offensé, je te demanderai pardon après.

Triu. Il ne s'agit que d'une bagatelle ; j'en ai demandé autant à la jeune fille que vous avez vûe sur les chapiteaux de la Maîtresse.

Arle. Eh bien, tout ce qu'elle vous a dit, c'étoit des folies qui faisoient pitié, des misères ; gageons.

Triu. Cela est encore vrai.

Arle. Eh bien, je vous en offre autant, ce pauvre jeune garçon n'en fournira pas davantage ; extravagance & misère, voilà son paquet ; n'est-ce pas là de belles guenilles pour les étaler ? étourdi par nature, étourdi par singerie, parce que les femmes les aiment comme cela, un dissipateur tout : vilain quand il faut être libéral, libéral quand il faut être vilain : bon emprunteur, mauvais payeur : honteux d'être sage, glorieux d'être fou : un petit brin moqueur des bons gens : un petit brin hableur ; avec tout plein de Maîtresses qu'il ne connoît pas : voilà mon homme. Est-ce la peine d'en tirer

DES ESCLAVES.

27

tirer le portrait ? [à *Iphicrate*.] Non, je n'en ferai rien, mon ami, ne grains rien.

Triv. Cette ébauche me suffit. [à *Iphicrate*.] Vous n'avez plus maintenant qu'à certifier pour véritable ce qu'il vient de dire.

Iph. Moi ?

Triv. Vous-même. La Dame de tantôt en a fait autant ; elle vous dira ce qui l'y a déterminée. Croyez-moi, il y va du plus grand bien que vous puissiez souhaiter.

Iph. Du plus grand bien ? Si cela est, il y a là quelque chose qui pourroit assez me convenir d'une certain façon.

Ar. Prends tout, c'est un habit fait sur ta taille.

Triv. Il me faut tout ou rien.

Iph. Voulez-vous que je m'avoue un ridicule ?

Ar. Qu'importe, quand on l'a été ?

Triv. N'avez-vous que cela à me dire ?

Iph. Va donc pour la moitié, pour me tirer d'affaire.

Triv. Va du tout.

Iph. Soit. [*Arlequin rit de toute sa force*.]

Triv. Vous avez fort bien fait ; vous n'y perdrez rien. Adieu, vous sçauvez bien-tôt de mes nouvelles.

B 5

S C E N E

SCENE VI.

CLEANTHIS, IPHICRATE, ARLEQUIN,
EUPHROSINE.

Clé. Seigneur Iphicrate, peut-on vous demander de quoi vous riez ?

Arl. Je ris de mon Arlequin qui a confessé qu'il étoit un ridicule.

Clé. Cela me surprend, car il a la mine d'un homme raisonnable. Si vous voulez voir une Coquette de son propre aveu, regardez ma Suivante.

Arl. [*la regardant.*] Malepeste, quand ce visage-là fait le fripon, c'est bien son métier ; mais parlons d'autres choses, ma belle Dameselle : Qu'est-ce que nous ferons à cette heure que nous sommes gaillards ?

Clé. Eh ! mais la belle conversation.

Arl. Je crains que cela ne vous fasse bâailler, j'en bâailler déjà. Si je devenois amoureux de vous, cela amuseroit davantage.

Clé. Eh bien, faites. Soupirez pour moi, poursuivez mon cœur, prenez-le si vous pouvez, je ne vous en empêche pas ; c'est à vous à faire vos diligences, me voilà, je vous attends : mais traitons l'amour à la grande manière, puisque nous sommes devenus

DES ESCLAVES. 29

nus Maîtres : allons y poliment, & comme le grand Monde.

Arl. Oüidà, nous n'en irons que meilleur train.

Clé. Je suis d'avis d'une chose, que nous difions qu'on nous apporte des sièges pour prendre l'air assis, & pour écouter les discours galans que vous m'allez tenir ; il faut bien jouir de notre état, en goûter le plaisir.

Arl. Votre volonté vaut une ordonnance. [à *Iphicrate.*] Arlequin, vite des sièges pour moi, & des fauteuils pour Madame.

Iph. Peux-tu m'employer à cela ?

Arl. La République le veut.

Clé. Tenez, tenez, promenons-nous plutôt de cette manière-là, & tout en conversant vous ferez adroitement tomber l'entretien sur le penchant que mes yeux vous ont inspiré pour moi. Car encore une fois nous sommes d'honnêtes gens à cette heure ; il faut songer à cela, il n'est plus question de familiarité domestique. Allons, procédons noblement, n'épargnez ni complimens, ni révérences.

Arl. Et vous, n'épargnez point les mines : Courage, quand ce ne seroit que pour nous mocquer de nos Patrons. Garderons-nous nos gens ?

Clé.

Clé. Sans difficulté : pouvons-nous être sans eux, c'est notre suite ; qu'ils s'éloignent seulement.

Arl. [à *Iphicrate.*] Qu'on se retire à dix pas.

[*Iphicrate* & *Euphrosine* s'éloignent en faisant des gestes d'étonnement & de douleur : *Cléantbis* regarde aller *Iphicrate*, & *Arlequin* *Euphrosine.*]

Arl. [se promenant sur le Théâtre avec *Cléantbis.*] Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour !

Clé. Il fait le plus beau tems du monde, on appelle cela un jour tendre.

Arl. Un jour tendre ? Je ressemble donc au jour, Madame.

Clé. Comment, vous lui ressemblez !

Arl. Et palsembleu le moyen de n'être pas tendre, quand on se trouve tête à tête avec vos grâces ! [à ce mot il saute de joie.]

Oh, oh, oh, oh !

Clé. Qu'avez-vous donc, vous défigurez notre conversation ?

Arl. Oh, ce n'est rien ? c'est que je m'applaudis.

Clé. Rayez ces applaudissemens, ils nous dérangent. [continuant.] Je sçavois bien que mes grâces entreroient pour quelque chose ici, Monsieur. Vous êtes galant, vous vous promenez avec moi, vous me dites des douceurs ; mais finissons, en voilà assez, je vous dispense des complimens.

Arl.

DÈS ESCLAVES.

51

Arl. Et moi, je vous remercie de vos dispenses.

Clé. Vous m'allez dire que vous m'aimez, je le vois bien : Dites, Monsieur, dites, heureusement on n'en croira rien : vous êtes aimable, mais coquet, & vous ne persuaderez pas.

Arl. [*l'arrêtant par le bras, & se mettant à genoux.*] Faut-il m'agenouiller, Madame, pour vous convaincre de mes flâmes, & de la sincérité de mes feux ?

Clé. Mais ceci devient sérieux : laissez-moi, je ne veux point d'affaire ; levez-vous. Quelle vivacité ! Faut-il vous dire qu'on vous aime ? Ne peut-on en être quitte à moins ? Cela est étrange !

Arl. [*riant à genoux.*] Ah, ah, ah, que cela va bien ! Nous sommes aussi bouffons que nos Patrons ; mais nous sommes plus sages.

Clé. Oh vous riez, vous gâtez tout.

Arl. Ah, ah, par ma foi vous êtes bien aimable, & moi aussi. Sçavez-vous bien ce que je pense ?

Clé. Quoi ?

Arl. Premièrement, vous ne m'aimez pas, sinon par coquetterie, comme le grand monde.

Clé. Pas encore ; mais il ne s'en falloit plus que d'un mot, quand vous m'avez interrompue. Et vous, m'aimez-vous ?

Arl.

Arl. J'y allois aussi quand il m'est venu une pensée. Comment trouvez-vous mon

Arl:quin?

Cé. Fort à mon gré. Mais que dites-vous de ma suivante?

Arl. Qu'elle est friponne?

Cé. J'entrevois votre pensée.

Arl. Voilà ce que c'est, devenez amoureuse d'Arlequin, & moi de votre Suivante; nous sommes assez forts pour soutenir cela.

Clé. Cette imagination-là me rit assez, ils ne sçauroient mieux faire que de nous aimer dans le fond.

Arl. Ils n'ont jamais rien aimé de si raisonnable, & nous sommes d'excellens Partis pour eux.

Clé. Soit. Inspirez à Arlequin de s'attacher à moi, faites-lui sentir l'avantage qu'il y trouvera dans la situation où il est; qu'il m'épouse, il sortira tout d'un coup d'esclavage; cela est bien aisé au bout du compte. Je n'étois ces jours passez qu'une Esclave; mais enfin me voilà Dame & Maîtresse d'aussi bon jeu qu'une autre: je la suis par hazard; n'est-ce pas le hazard qui fait tout? Qu'y a-t-il à dire à cela? j'ai même un visage de condition, tout le monde me l'a dit.

Arl. Pardi je vous prendrois bien, moi, si je n'aimois pas votre Suivante un petit brin plus que vous. Conseillez-lui aussi de l'amour

l'amour pour ma petite personne, qui, comme vous voyez, n'est pas désagréable.

Clé. Vous allez être content ; je vais appeler Cléanthis, je n'ai qu'un mot à lui dire : éloignez-vous un instant, & re venez. Vous parlerez ensuite à Arlequin pour moi ; car il faut qu'il commence : mon sexe, la bienfaisance & ma dignité le veulent.

Ar. Oh, ils le veulent si vous voulez ; car dans le grand monde, on n'est pas si façonnier ; & sans faire semblant de rien, vous pourriez lui jeter quelque petit mot bien clair à l'aventure pour lui donner courage, à cause que vous êtes plus que lui : c'est l'ordre.

Clé. C'est assez bien raisonner. Effectivement dans le cas où je suis, il pourroit y avoir de la petitesse à m'aff jettir à de certaines formalitez qui ne me regardent plus ; je comprends cela à merveille ; mais parlez-lui toujours ; je vais dire un mot à Cléanthis ; tirez-vous à quartier pour un moment.

Ar. Vantez mon mérite, prêtez-m'en un peu à charge de revanche.

Clé. Laissez-moi faire. [*Elle appelle Euphrosine.*] Cléanthis.

SCENE

SCENE VII.

CLEANTHIS, & EUPHROSINE *qui vient
doucement.*

Clé. Approchez, & accoutumez-vous à aller plus vite, car je ne sçaurois attendre.

Euph. Dequoi s'agit-il ?

Clé. Venez-ça, écoutez-moi : Un honnête homme vient de me témoigner qu'il vous aime ; c'est Iphicrate.

Euph. Lequel ?

Clé. Lequel ! Y en a-t-il deux ici ? C'est celui qui vient de me quitter.

Euph. Eh, que veut-il que je fasse de son amour.

Clé. Eh, qu'avez-vous fait de l'amour de ceux qui vous aimoient ? Vous voilà bien étourdie : est-ce le mot d'amour qui vous effarouche ? vous le connoissez tant, cet amour : vous n'avez jusqu'ici regardé les gens que pour leur en donner : vos beaux yeux n'ont fait que cela, dédaignent ils la conquête du Seigneur Iphicrate ? il ne vous fera pas de révérences panchées, vous ne lui trouverez point de contenance ridicule, d'air évaporé : ce n'est point une tête légère, un petit badin, un petit perfide, un joli volage, un aimable indiscret : ce n'est point tout cela : ces graces-là lui manquent à la vérité : ce n'est qu'un homme franc, qu'un homme simple

simple dans ses manières, qui n'a pas l'esprit de se donner des airs, qui vous dira qu'il vous aime seulement, parce que cela sera vrai : enfin ce n'est qu'un bon cœur, voilà tout : & cela est fâcheux, cela ne pique point. Mais vous avez l'esprit raisonnable, je vous destine à lui, il fera votre fortune ici, & vous aurez la bonté d'estimer son amour, & vous y ferez sensible, entendez-vous ? vous vous conformerez à mes intentions, je l'espère, imaginez vous même que je le veux ?

Euph. Où suis-je ! & quand cela finira-t-il ? *[Elle rêve.]*

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, EUPHROSINE.

*Arlequin arrive en saluant Cléantibis qui sort.
Il va tirer Euphrosine par la manche.*

Euph. Que me voulez-vous ?

Arl. [riant.] Eh, eh, eh ! ne vous a-t-on pas parlé de moi.

Euph. Laissez-moi, je vous prie.

Arl. Eh la la, regardez-moi dans l'œil pour deviner ma pensée.

Euph. Eh, pensez ce qu'il vous plaira.

Arl. M'entendez-vous un peu ?

Euph. Non.

Arl. C'est que je n'ai encore rien dit.

Euph. [impatiente.] Ah !

Arl.

Arl. Ne mentez point, on vous a communiqué les sentimens de mon ame, rien n'est plus obligéant pour vous.

Euph. Quel état ?

Arl. Vous me trouvez un peu nigaud, n'est-il pas vrai ? mais cela se passera ; c'est que je vous aime, & que je ne sçais comment vous le dire.

Euph. Vous ?

Arl. Eh pardi oui : qu'est ce qu'on peut faire de mieux ? Vous êtes si belle ; il faut bien vous donner son cœur, aussi-bien vous le prendriez de vous-même.

Euph. Voici le comble de mon infortune.

Arl. [*lui regardant les mains.*] Quelles mains ravissantes, les jolis petits doigts ; que je serois heureux avec cela, mon petit cœur en feroit bien son profit. Reine, je suis bien tendre, mais vous ne voyez rien : si vous aviez la charité d'être tendre aussi, oh ! je deviendrois fou tout-à-fait.

Euph. Tu ne l'es déjà que trop.

Arl. Je ne le serai jamais tant que vous en êtes digne.

Euph. Je ne suis digne que de pitié, mon enfant.

Arl. Bon, bon, à qui est-ce que vous contez cela ? vous êtes digne de toutes les dignitez imaginables : un Empereur ne vous vaut pas, ni moi non plus ; mais me voilà, moi, & un Empereur n'y est pas : & un rien qu'on voit, vaut mieux que quelque chose

chose qu'on ne voit pas. Qu'en dites-vous ?

Euph. Arlequin, il me semble que tu n'as pas le cœur mauvais.

Arl. Oh, il ne s'en fait plus de cette pâte-là, je suis un mouton.

Euph. Respecte donc le malheur que j'éprouve.

Arl. Hélas, je me mettrois à genoux devant lui.

Euph. Ne persécute point une infortunée, parce que tu peux la persécuter impunément. Vois l'extrémité où je suis réduite : & si tu n'as point d'égard au rang que je tenois dans le monde, à ma naissance, à mon éducation, du moins que mes disgraces, que mon esclavage, que ma douleur t'attendrissent ; tu peux ici m'outrager autant que tu le voudras : je suis sans azile & sans défense, je n'ai que mon désespoir pour tout secours, j'ai besoin de la compassion de tout le monde, de la tienne même, Arlequin : voilà l'état où je suis, ne le trouves-tu pas assez misérable ; tu es devenu libre & heureux, cela doit-il te rendre méchant ? Je n'ai pas la force de t'en dire davantage : je ne t'ai jamais fait de mal, n'ajoute rien à celui que je souffre.

Arl. [abbattu, les bras abaissés, & comme immobile.] J'ai perdu la parole.

SCENE IX.

IPHICRATE, ARLEQUIN,

Iph. Cléanthis m'a dit que tu voulois t'entretenir avec moi, que me veux-tu ? as-tu encore quelques nouvelles insultes à me faire ?

Arl. Autre personnage qui va me demander encore ma compassion. Je n'ai rien à te dire, mon Ami, sinon que je voulois te faire commandement d'aimer la nouvelle Euphrosine ; voilà tout. A qui diantre en as-tu ?

Iph. Peux-tu me le demander, Arlequin ?

Arl. Eh pardi oui je le peux, puisque je le fais.

Iph. On m'avoit promis que mon esclavage finiroit bientôt, mais on me trompe, & ç'en est fait, je succombe : je me meurs, Arlequin, & tu perdras bientôt ce malheureux Maître qui ne te croyoit pas capable des indignitez qu'il a souffertes de toi.

Arl. Ah ! il ne nous manquoit plus que cela, & nos amours auront bonne mine. Ecoutes, je te défends de mourir par malice ; par maladie, passe, je te le permets.

Iph. Les Dieux te puniront, Arlequin.

Arl. Eh ! dequoi veux-tu qu'ils me punissent, d'avoir eu du mal toute ma vie ?

SCENE

Iph.

Iph. De ton audace & de tes mépris envers ton Maître : rien ne m'a été si sensible, je l'avouë. Tu es né, tu as été élevé avec moi dans la maison de mon Père, le tien y est encore ; il t'avoit recommandé ton devoir en partant ; moi-même, je t'avois choisi par un sentiment d'amitié pour m'accompagner dans mon voyage ; je croyois que tu m'aimois, & cela m'attachoit à toi.

Arl. Eh ! qui est-ce qui te dit que je ne t'aime plus ?

Iph. Tu m'aimes, & tu me fais mille injures.

Arl. Parce que je me moque un petit brin de toi ; cela empêche-t-il que je ne t'aime ! Tu disois bien que tu m'aimois, toi, quand tu me faisois battre : est-ce que les écrivains sont plus honnêtes que les moqueries.

Iph. Je conviens que j'ai pu quelquefois te maltraiter sans trop de sujet.

Arl. C'est la vérité.

Iph. Mais par combien de bontez ai-je réparé cela ?

Arl. Cela n'est pas de ma connoissance.

Iph. D'ailleurs, ne falloit-il pas te corriger de tes défauts ?

Arl. J'ai plus pâti des tiens que des miens : mes plus grands défauts, c'étoit ta mauvaise humeur, ton autorité, & le peu de cas que tu faisois de ton pauvre Esclave.

Iph.

Iph. Va, tu n'es qu'un ingrat ; au lieu de me secourir ici, de partager mon affliction, de montrer à tes Camarades l'exemple d'un attachement qui les eût touchés, qui les eût engagés peut-être à renoncer à leur coutume, ou à m'en affranchir, & qui m'eût pénétré moi-même de la plus vive reconnaissance.

Ar. Tu as raison, mon Ami, tu me remontre bien mon devoir ici pour toi ; mais tu n'as jamais sçu le tien pour moi, quand nous étions dans Athènes. Tu veux que je partage ton affliction, & jamais tu n'as partagé la mienne. Eh bien va, je dois avoir le cœur meilleur que toi, car il y a plus longtemps que je souffre, & que je sçai ce que c'est que de la peine : tu m'as battu par amitié, puisque tu le dis, je te le pardonne, je t'ai raillé par bonne humeur, prends-le en bonne part, & fais-en ton profit. Je parlerai en ta faveur à mes Camarades, je les prierai de te renvoyer ; & s'ils ne veulent pas, je te regarderai comme mon Ami ; car je ne te ressemble pas, moi, je n'aurai point le courage d'être heureux à tes dépens.

Iph. [*s'approchant d'Arlequin.*] Mon cher Arlequin, fasse le Ciel, après ce que je viens d'entendre, que j'aie la joie de te montrer un jour les sentimens que tu me donnes pour toi ! Va, mon cher Enfant, oublie que tu fus mon Esclave, & je me ressouviendrai toujours que je ne méritois pas d'être ton Maître.

Ar.

DES ESCLAVES.

41

Ar. Ne dites donc point comme cela, mon cher Patron: si j'avois été votre pareil, je n'aurois peut-être pas mieux valu que vous: c'est à moi à vous demander pardon du mauvais service que je vous ai toujours rendu. Quand vous n'étiez pas raisonnable, c'étoit ma faute.

Iph. [*l'embrassant.*] Ta générosité me couvre de confusion.

Ar. Mon pauvre Patron, qu'il y a de plaisir à bien faire! [*Après quoi il deshabille son Maître.*]

Iph. Que fais-tu, mon cher Ami?

Ar. Rendez-moi mon habit & reprenez le vôtre, je ne suis pas digne de le porter.

Iph. Je ne sçaurois retenir mes larmes: fais ce que tu voudras.

SCENE X.

CLEANTHIS, EUPHROSINE, IPHICRATE,
ARLEQUIN.

Clé. [*en entrant avec Euphrosine qui pleure.*] Laissez-moi, je n'ai que faire de vous entendre gémir. [*Et plus près d'Arlequin.*] Qu'est-ce que cela signifie, Seigneur Iphicrate: pourquoi avez-vous repris votre habit?

Ar.

Ar. C'est qu'il est trop petit pour mon cher Ami, & que le sien est trop grand pour moi. [*Il embrasse les genoux de son Maître.*]

Clé. Expliquez-moi donc ce que je vois, il semble que vous lui demandiez pardon.

Ar. C'est pour me châtier de mes insolences.

Clé. Mais enfin, notre projet ?

Ar. Mais enfin, je veux être homme de bien, n'est-ce pas-là un beau projet ? Je me repens de mes sottises, lui des siennes ; repentez-vous des vôtres, Madame Euphrasie se repentira aussi : & vive l'honneur après : cela fera quatre beaux repentirs, qui nous feront pleurer tant que nous voudrons.

Euph. Ah, ma chère Cléanthis, quel exemple pour vous !

Iph. Dites plutôt quel exemple pour nous, Madame, vous m'en voyez pénétré.

Clé. Ah vraiment, nous y voilà, avec vos beaux exemples : voilà de nos gens qui nous méprisent dans le monde, qui sont les fiers, qui nous maltraitent, qui nous regardent comme des vers de terre, & puis qui sont trop heureux dans l'occasion de nous trouver cent fois plus honnêtes gens qu'eux. Fy, que cela est vilain, de n'avoir eu pour tout mérite, que de l'or, de l'argent, & des dignitez : c'étoit bien la peine de faire tant les glorieux ; où en seriez-vous aujourd'hui, si nous n'avions pas d'autre mérite que cela pour vous ! Voyons, ne seriez-vous pas bien

bien attrapez ? Il s'agit de vous pardonner, & pour avoir cette bonté-là, que faut-il être s'il vous plaît ? Riche ? non ; Noble ? non ; Grand Seigneur ? point du tout. Vous étiez tout cela, en valiez-vous mieux ! Et que faut-il donc ? Ah ! nous y voici. Il faut avoir le cœur bon, de la vertu & de la raison : voilà ce qu'il faut, voilà ce qui est estimable, ce qui distingue, ce qui fait qu'un homme est plus qu'un autre. Entendez-vous, Messieurs les honnêtes gens du monde ? Voilà avec quoi l'on donne les beaux exemples que vous demandez, & qui vous passent : Et à qui les demandez-vous ? A de pauvres gens que vous avez toujours offensés, maltraités, accablez, tout riches que vous êtes, & qui ont aujourd'hui pitié de vous, tout pauvres qu'ils sont. Estimez-vous à cette heure, faites les superbes, vous aurez bonne grace : allez, vous devriez rougir de honte.

Arl. Allons, ma Mie, soyons bonnes gens sans le reprocher, faisons du bien sans dire d'injures, ils sont contrits d'avoir été méchans, cela fait qu'ils nous valent bien : car quand on se repent, on est bon, & quand on est bon, on est aussi avancé que nous. Approchez, Madame Euphrosine, Elle vous pardonne, voici qu'elle pleure, la rancune s'en va, & votre affaire est faite.

Clé. Il est vrai que je pleure, ce n'est pas le bon cœur qui me manque.

Euph. [*tristement.*] Ma chère Cléanthis, j'ai abusé de l'autorité que j'avois sur toi, je l'avoue.

Clé. Hélas ! comment en aviez-vous le courage ? Mais voilà qui est fait, je veux bien oublier tout, faites comme vous voudrez ; si vous m'avez fait souffrir, tant pis pour vous, je ne veux pas avoir à me reprocher la même chose, je vous rends la liberté ; & s'il y avoit un vaisseau, je partirois tout-à-l'heure avec vous : voilà tout le mal que je vous veux : si vous m'en faites encore, ce ne sera pas ma faute.

Arl. Ah la brave Fille ! ah le charitable naturel !

Iph. Etes-vous contente, Madame !

Euph. Viens, que je t'embrasse, ma chère Cleanthis.

Arl. Mettez-vous à genoux pour être encore meilleure qu'elle.

Euph. La reconnoissance me laisse à peine la force de te répondre. Ne parles plus de ton esclavage, & ne songes plus désormais qu'à partager avec moi tous les biens que les Dieux m'ont donné, si nous retournons à Athènes.

SCENE

SCENE DERNIERE.

TRIVELIN & les Acteurs précédens.

Triv. Que vois-je, vous pleurez, mes Enfans, vous vous embrassez ?

Arl. Ah, vous ne voyez rien, nous sommes admirables ; nous sommes des Rois & des Reines : enfin finale, la paix est conclue, la vertu a arrangé tout cela ; il ne nous faut plus qu'un Bateau & un Batelier pour nous en aller : & si vous nous les donnez, vous ferez presque aussi honnêtes gens que nous.

Triv. Et vous, Cléanthis, êtes-vous du même sentiment ?

Clé. [*baisant les mains de sa Maîtresse.*] Je n'ai que faire de vous en dire davantage, vous voyez ce qu'il en est.

Arl. Voilà aussi mon dernier mot, qui vaut bien des paroles.

Triv. Vous me charmez, embrassez-moi aussi mes chers Enfans, c'est là ce que j'attendois : si cela n'étoit pas arrivé, nous aurions puni vos vengeances comme nous avons puni leurs duretez. Et vous Iphicrate, vous Euphrosine, je vous vois attendris, je n'ai rien à ajouter aux leçons que vous donne cette aventure ; vous avez été leurs Maîtres, & vous en avez mal agi : ils sont devenus les vôtres, & ils vous pardonnent ; faites

vos réflexions là-dessus. La différence des conditions n'est qu'une épreuve que les Dieux font sur nous : je ne vous en dis pas davantage. Vous partirez dans deux jours, & vous reverrez Athènes. Que la joie à présent, & que les plaisirs succèdent aux chagrins que vous avez senti, & célèbrent le jour de votre vie le plus profitable.

F I N.



L A

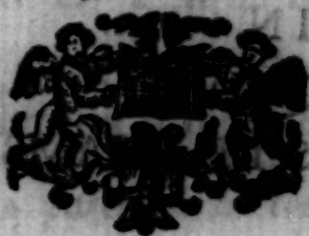
DOUBLE
INCONSTANCE.
COMEDIE

EN
TROIS ACTES.

Carlet de Chamblain.

Par M A R I V A U X.

Kuf.



D U B L I N,

Imprimé chez S. POWELL, en Crane-lane.

MDCCXLIX,

A C T E U R S.

LE PRINCE.
UN SEIGNEUR.
FLAMINIA.
LISETTE.
SILVIA.
ARLEQUIN.
TRIVELIN.
DES LAQUAIS.
DES FILLES DE CHAMBRE.



La Scene est dans le Palais du Prince.

DUBLIN.

MDCCLXIX.



LA
D O U B L E
I N C O N S T A N C E ,
C O M E D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

SILVIA, TRIVELIN, & quelques
femmes à la suite de Silvia.

SILVIA paroît sortir comme fâchée.

TRIVELIN.

M A I S , Madame, écoutez-moi.

Silv. Vous m'ennuyez.

Triv. Ne faut-il pas être raisonnable ?

Silv. [*impatiente.*] Non, il ne faut pas l'être, & je ne le serai point.

D 2

Triv.

Triv. Cependant . . .

Silv. [*avec colère.*] Cependant je ne veux point avoir de raison ; & quand vous recommenceriez cinquante fois votre cependant, je n'en veux point avoir : que ferez-vous-là ?

Triv. Vous avez soupé hier si légèrement, que vous ferez malade, si vous ne prenez rien ce matin.

Silv. Et moi je hais la santé & je suis bien aise d'être malade ; ainsi vous n'avez qu'à renvoyer tout ce qu'on m'apporte, car je ne veux aujourd'hui ni déjeuner, ni dîner, ni souper, demain la même chose ; je ne veux qu'être fâchée, vous haïr tous tant que vous êtes, jusqu'à tant que j'aye vu Arlequin, dont on m'a séparée : voilà mes petites résolutions, & si vous voulez que je devienne folle, vous n'avez qu'à me prêcher d'être plus raisonnable, cela fera bien-tôt fait.

Triv. Ma foi je ne m'y jouërai pas, je vois bien que vous me tiendriez parole ; si j'osois cependant . . .

Silv. [*plus en colère.*] Eh bien, ne voilà-t-il pas encore un cependant ?

Triv. En vérité, je vous demande pardon, celui-là m'est échappé, mais je n'en dirai plus, je me corrigerai, je vous prierai seulement de considérer . . .

Silv. Oh vous ne vous corrigez pas, voilà des considérations qui ne me conviennent point non plus.

Triv.

INCONSTANCE. 5

Triv. [continuant.] Que c'est votre Souverain qui vous aime.

Silv. Je ne l'empêche pas, il est le maître: mais faut-il que je l'aime moi? non, & il ne le faut pas, parce que je ne le puis pas, cela va tout seul, un enfant le verroit, & vous ne le voyez pas.

Triv. Songez que c'est sur vous qu'il fait tomber le choix qu'il doit faire d'une épouse entre ses sujettes.

Silv. Qui est-ce qui lui a dit de me choisir? M'a-t-il demandé mon avis? S'il m'avoit dit: me voulez-vous, Silvia? Je lui aurois répondu: non, Seigneur, il faut qu'une honnête femme aime son mari, & je ne pourrois pas vous aimer. Voilà la pure raison de cela; mais point du tout, il m'aime, crac, il m'enlève, sans me demander si je le trouverai bon.

Triv. Il ne vous enlève que pour vous donner la main.

Silv. Eh! que veut-il que je fasse de cette main, si je n'ai pas envie d'avancer la mienne pour la prendre? Force-t-on les gens à recevoir des présens malgré eux?

Triv. Voyez depuis deux jours que vous êtes ici, comment il vous traite; n'êtes-vous pas déjà servie comme si vous étiez sa femme? Voyez les honneurs qu'il vous fait rendre, le nombre de femmes qui sont à votre suite, les amusemens qu'on tâche de vous procurer par ses ordres. Qu'est-ce qu'Ar-

lequin au prix d'un Prince plein d'égards, qui ne veut pas même se montrer qu'on ne vous ait disposée à le voir ? d'un Prince jeune, aimable & rempli d'amour, car vous le trouverez tel ? Eh ! Madame, ouvrez les yeux, voyez votre fortune, & profitez de ses faveurs.

Silv. Dites-moi, vous & toutes celles qui me parlent, vous a-t-on mis avec moi, vous a-t-on payez pour m'impatiser, pour me tenir des discours qui n'ont pas le sens commun, qui me font pitié ?

Triv. Oh parbleu je n'en sçai pas davantage, voilà tout l'esprit que j'ai.

Silv. Sur ce pied-là vous seriez tout aussi avancé de n'en point avoir du tout.

Triv. Mais encore daignez, s'il vous plaît, me dire en quoi je me trompe.

Silv. [en se tournant vivement de son côté.] Oüi, je vais vous dire en quoi, ouï . . .

Triv. Eh ! doucement, Madame, mon dessein n'est pas de vous fâcher.

Silv. Vous êtes donc bien mal-adroit.

Triv. Je suis votre serviteur.

Silv. Eh bien, mon serviteur, qui me vantez tant les honneurs que j'ai ici, qu'ai-je affaire de ces quatre ou cinq fainéantes qui m'espionnent toujours ? On m'ôte mon amant & on me rend des femmes à la place ; ne voilà-t-il pas un beau dédommagement ? & on veut que je sois heureuse avec cela ? Que m'importe toute cette musique, ces concerts

&

INCONSTANCE.

7

& cette danse dont on croit me regaler? Arlequin chantoit mieux que tout cela, & j'aime mieux danser moi-même, que de voir danser les autres, entendezvous? Une Bourgeoise contente dans un petit village vaut mieux qu'une Princesse qui pleure dans un bel appartement. Si le Prince est si tendre, ce n'est pas ma faute, je n'ai pas été le chercher; pourquoi m'a-t-il vûe? S'il est jeune & aimable, tant mieux pour lui, j'en suis bien aise, qu'il garde tout cela pour ses pareils, & qu'il me laisse mon pauvre Arlequin, qui n'est pas plus grôs Monsieur que je suis grosse Dame, pas plus riche que moi, pas plus glorieux que moi, pas mieux logé, qui m'aime sans façon, que j'aime de même, & que je mourrai de chagrin de ne pas voir. Hélas, le pauvre enfant! qu'en aura-t-on fait? qu'est-il devenu? Il se desesperé quelque part, j'en suis sûre, car il a le cœur si bon; peutêtre aussi qu'on le maltraite... [*Elle se dérange de sa place.*] Je suis outrée; tenez, voulez-vous me faire un plaisir? ôtez-vous de là, je ne puis vous souffrir, laissez-moi m'affliger en repos.

Triv. Le compliment est court, mais il est net; tranquillisez-vous pourtant, Madame.

Silv. Sortez sans me répondre, cela vaudra mieux.

Triv. Encore une fois, calmez-vous, vous voulez Arlequin, il viendra incessamment, on est allé le chercher.

Silv. [avec un soupir.] Je le verrai donc ?

Triv. Et vous lui parlerez aussi.

Silv. [s'en allant.] Je vais l'attendre : mais si vous me trompez, je ne veux plus ni voir ni entendre personne.

[Pendant qu'elle sort, le Prince & Flaminia entrent d'un autre côté, & la regardent sortir.]

SCÈNE II.

LE PRINCE, FLAMINIA, TRIVELIN.

Le Pr. [à Trivelin.] Eh bien, as-tu quelque espérance à me donner ? que dit-elle ?

Triv. Ce qu'elle dit, Seigneur, ma foi ce n'est pas la peine de le répéter, il n'y a rien encore qui mérite votre curiosité.

Le Pr. N'importe, dis toujours.

Triv. Eh, non Seigneur, ce sont de petites bagatelles dont le récit vous ennuyeroit : tendresse pour Arlequin, impatience de le rejoindre, nulle envie de vous connoître, désir violent de ne vous point voir, & force haine pour nous ; voilà l'abregé de ses dispositions, vous voyez bien que cela n'est point réjouissant ; & franchement, si j'osois dire ma pensée, le meilleur seroit de la remettre où on l'a prise. [Le Prince rêve tristement.]

Flam. J'ai déjà dit la même chose au Prince, mais cela est inutile ; ainsi continuons,

INCONSTANCE. 9

ons, & ne songeons qu'à détruire l'amour de Silvia pour Arlequin.

Triv. Mon sentiment à moi est qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette fille-là ; refuser ce qu'elle refuse ! cela n'est point naturel, ce n'est point là une femme, voyez vous, c'est quelque créature d'une espèce à nous inconnue ; avec une femme nous irions notre train, celle-ci nous arrête, cela nous avertit d'un prodige, n'allons pas plus loin.

Le Pr. Et c'est ce prodige qui augmente encore l'amour que j'ai conçu pour elle.

Flam. [en riant.] Eh, Seigneur, ne l'écoutez pas avec son prodige, cela est bon dans un conte de Fée, je connois mon sexe, il n'a rien de prodigieux que sa coquetterie. Du côté de l'ambition, Silvia n'est point en prise, mais elle a un cœur, & par conséquent de la vanité ; avec cela, je sçaurai bien la ranger à son devoir de femme. Est-on allé chercher Arlequin ?

Triv. Oüi, je l'attends.

Le Pr. [d'un air inquiet] Je vous avoue, Flaminia, que nous risquons beaucoup à lui montrer son amant, sa tendresse pour lui n'en deviendra que plus forte.

Triv. Oüi ; mais si elle ne le voit, l'esprit lui tournera, j'en ai la parole.

Flam. Seigneur, je vous ai déjà dit qu'Arlequin nous étoit nécessaire.

Le

Le Pr. Oüi, qu'on l'arrête autant qu'on pourra, vous pouvez lui promettre que je le comblerai de biens & de faveurs, s'il veut en épouser une autre que sa maîtresse.

Triv. Il n'y a qu'à réduire ce drôle-là, s'il ne veut pas.

Le Pr. Non, la loi qui veut que j'épouse une de mes sujettes, me défend d'user de violence contre qui que ce soit.

Flam. Vous avez raison, soyez tranquille, j'espère que tout se fera à l'amiable ; Silvia vous connoît déjà sans sçavoir que vous êtes le Prince, n'est-il pas vrai ?

Le Pr. Je vous ai dit qu'un jour à la chasse, écarté de ma troupe, je la rencontrai près de sa maison ; j'avois soif, elle alla me chercher à boire : je fus enchanté de sa beauté & de sa simplicité, & je lui en fis l'aveu. Je l'ai vû cinq ou six fois de la même manière, comme simple Officier du Palais : mais quoiqu'elle m'ait traité avec beaucoup de douceur, je n'ai jamais pû la faire renoncer à Arlequin, qui m'a surpris deux fois avec elle.

Flam. Il faudra mettre à profit l'ignorance où elle est de votre rang ; on l'a déjà prévenue que vous ne la verriez pas sitôt, je me charge du reste, pourvû que vous vouliez bien agir comme je voudrai.

Le Pr. J'y consens. Si vous m'acquerez le cœur de Silvia, il n'est rien que vous ne deviez attendre de ma reconnoissance.

[Il sort.]

Flam.

INCONSTANCE. II

Flam. Toi, Trivelin, va-t'en dire à ma sœur qu'elle tarde trop à venir.

Triv. Il n'est pas besoin, la voilà qui entre : adieu, je vais au-devant d'Arlequin.

SCENE III.

LISETTE, FLAMINIA.

Lis. Je viens recevoir tes ordres, que me veux tu ?

Flam. Approche un peu, que je te regarde.

Lis. Tiens, vois à ton aise.

Flam. [*après l'avoir regardée.*] Ouida, tu es jolie aujourd'hui.

Lis. [*en riant.*] Je le sçai bien : mais qu'est-ce que cela te fait ?

Flam. Ote cette mouche galante que tu as là.

Lis. [*refusant.*] Je ne sçaurois, mon miroir me l'a recommandée.

Flam. Il le faut, te dis-je.

Lis. [*en tirant sa boete à miroir, & ôtant la mouche.*] Quel meurtre ! Pourquoi persecutes-tu ma mouche ?

Flam. J'ai mes raisons pour cela. Or ça, Lisette, tu es grande & bien faite.

Lis. C'est le sentiment de bien des gens.

Flam. Tu aimes à plaire ?

Lis. C'est mon foible.

Flam.

Flam. Sçaurois-tu avec une adresse naïve & modeste inspirer un tendre penchant à quelqu'un, en lui témoignant d'en avoir pour lui, & le tout pour une bonne fin?

Lis. Mais j'en reviens à ma mouche, elle me paroît nécessaire à l'expédition que tu me proposes.

Flam. N'oublieras-tu jamais ta mouche? non, elle n'est pas nécessaire; il s'agit ici d'un homme simple, d'un villageois sans expérience, qui s'imagine que nous autres femmes d'ici sommes obligées d'être aussi modestes que les femmes de son village; oh la modestie de ces femmes-là n'est pas faite comme la nôtre, nous avons des dispenses qui le scandaliseroient; ainsi ne regrette plus tes mouches, & mets-en la valeur dans tes manières: c'est de ces manières dont je te parle; je te demande si tu sçauras les avoir comme il faut? voyons, que lui diras-tu?

Lis. Mais je lui dirai . . . que lui dirois-tu, toi?

Flam. Ecoute-moi: point d'air coquet d'abord. Par exemple, on voit dans ta petite contenance un dessein de plaire; oh il faut en effacer cela; tu mets je ne sçai quoi d'étourdi & de vif dans ton geste, quelquefois c'est du nonchalant, du tendre, du mi-gnard; tes yeux veulent être fripons, veulent attendrir, veulent frapper, font mille singeries; ta tête est légère; ton menton porte

au

INCONSTANCE. 13

au vent ; tu cours après un air jeune, ga-
lant & dissipé ; parles-tu aux gens, leur ré-
ponds-tu, tu prends de certains tons, tu te
fers d'un certain langage, & le tout finement
relevé de saillies folles ; oh toutes ces petites
impertinences là sont très-jolies dans une
fille du monde, il est décidé que ce sont des
graces, le cœur des hommes s'est tourné
comme cela, voilà qui est fini : mais ici il
faut, s'il te plaît, faire main-basse sur tous
ces agrémens-là, le petit homme en question
ne les approuveroit point, il n'a pas le goût
si fort lui : tiens, c'est tout comme un homme
qui n'auroit jamais bû que de belles eaux
bien claires, le vin ou l'eau-de-vie ne lui
plairoient pas.

Lis. [étonnée.] Mais la façon dont tu ar-
ranges mes agrémens, je ne les trouve pas si
jolies que tu dis.

Flam. [d'un air naïf.] Bon ! c'est que je
les examine-moi, voilà pourquoi ils devien-
nent ridicules : mais tu es en sûreté de la
part des hommes.

Lis. Que mettrai-je donc à la place de ces
impertinences que j'ai ?

Flam. Rien : tu laisseras aller tes regards
comme ils iroient si ta coquetterie les laissoit
en repos ; ta tête comme elle se tiendrait,
si tu ne songeois pas à lui donner des airs
évaporez ; & ta contenance toute comme
elle est quand personne ne te regarde. Pour
essayer, donne-moi quelque'échantillon de ton
sçavoir-faire, regarde-moi d'un air ingénu.

Lis.

Lis. [*se tournant*] Tiens, ce regard-là est-il bon ?

Flam. Hum, il a encore besoin de quelque correction.

Lis. Oh dame, veux-tu que je te dise, tu n'es qu'une femme, est-ce que cela anime ? Laissons cela, car tu m'emporterois la fleur de mon rôle ; c'est pour Arlequin, n'est-ce pas ?

Flam. Pour lui-même.

Lis. Mais le pauvre garçon, si je ne l'aime pas je le tromperai ; je suis fille d'honneur, & je m'en fais un scrupule.

Flam. S'il vient à t'aimer, tu l'épouseras, & cela fera ta fortune ; as-tu encore des scrupules ? Tu n'es, non plus que moi, que la fille d'un domestique du Prince, & tu deviendras grande Dame.

Lis. Oh voilà ma conscience en repos, & en ce cas-là, si je l'épouse, il n'est pas nécessaire que je l'aime. Adieu tu n'as qu'à m'avertir quand il fera tems de commencer.

Flam. Je me retire aussi, car voilà Arlequin qu'on amène.

SCENE

INCONSTANCE. 15

SCENE IV.

ARLEQUIN, TRIVELIN. *Arlequin regarde Trivelin & tout l'appartement avec étonnement.*

Triv. Eh bien, Seigneur Arlequin, comment vous trouvez-vous ici ? [*Arlequin ne dit mot.*] N'est-il pas vrai que voilà une belle maison ?

Arl. Que diantre, qu'est-ce que cette maison-là & moi avons affaire ensemble ? qu'est ce que c'est que vous ? que me voulez-vous ? où allons-nous ?

Triv. Je suis un honnête homme, à présent votre domestique : je ne veux que vous servir, & nous n'allons pas plus loin.

Arl. Honnête homme ou fripon, je n'ai que faire de vous, je vous donne votre congé, & je m'en retourne.

Triv. [*l'arrêtant.*] Doucement.

Arl. Parlez donc : hé, vous êtes bien impertinent d'arrêter votre maître ?

Triv. C'est un plus grand maître que vous qui vous a fait le mien.

Arl. Qui est donc cet original-là, qui me donne des valets malgré moi ?

Triv. Quand vous le connoîtrez, vous parlerez autrement. Expliquons-nous à présent.

Arl.

Arl. Est-ce que nous avons quelque chose à nous dire ?

Triv. Oüi, sur Silvia.

Arl. [*charmé & vivement.*] Ah Silvia ! hélas je vous demande pardon, voyez ce que c'est, je ne sçavois pas que j'avois à vous parler.

Triv. Vous l'avez perduë depuis deux jours ?

Arl. Oüi : des voleurs me l'ont dérobee.

Triv. Ce ne sont pas des voleurs.

Arl. Enfin si ce ne sont pas des voleurs, ce sont toujours des fripons.

Triv. Je sçai où elle est.

Arl. [*charmé & caressant.*] Vous sçavez où elle est, mon ami, mon valet, mon maître, mon tout ce qu'il vous plaira ? Que je suis fâché de n'être pas riche, je vous donnerois tous mes revenus pour gages ; dites, l'honnête homme, de quel côté faut il tourner ? Est-ce à droite, à gauche, ou tout devant moi.

Triv. Vous la verrez ici.

Arl. [*charmé & d'un air doux.*] Mais quand j'y songe, il faut que vous soyez bien bon, bien obligeant pour m'amener ici comme vous faites ? O Silvia, chère enfant de mon ame, ma mie, je pleure de joye.

Triv. [*à part, les premiers mots.*] De la façon dont ce drôle-là prélude, il ne nous promet

INCONSTANCE. 17

promet rien de bon ; écoutez, j'ai bien autre chose à vous dire.

Arl. [le pressant.] Allons d'abord voir Silvia, prenez pitié de mon impatience.

Triv. Je vous dis que vous la verrez : mais il faut que je vous entretienne auparavant. Vous souvenez-vous d'un certain Cavalier, qui a rendu cinq ou six visites à Silvia, & que vous avez vû avec elle ?

Arl. [triste.] Oüi : il avoit la mine d'un hypocrite.

Triv. Cet homme-là a trouvé votre maîtresse fort aimable.

Arl. Pardi, il n'a rien trouvé de nouveau.

Triv. Et il en a fait au Prince un récit qui l'a enchanté.

Arl. Le babillard !

Triv. Le Prince a voulu la voir, & a donné ordre qu'on l'amenât ici.

Arl. Mais il me la rendra, comme cela est juste ?

Triv. Hum, il y a une petite difficulté : il en est devenu amoureux, & souhaiteroit d'en être aimé à son tour.

Arl. Son tour ne peut pas venir, c'est moi qu'elle aime.

Triv. Vous n'allez point au fait, écoutez jusqu'au bout.

Arl. [baissant le ton.] Mais le voilà le bout ; est-ce qu'on veut me chicaner mon bon droit ?

Triv.

Triv. Vous sçavez que le Prince doit se choisir une femme dans ses Etats !

Arl. [*brusquement.*] Je ne sçais point cela ; cela m'est inutile.

Triv. Je vous l'apprens.

Arl. [*brusquement.*] Je ne me soucie pas de nouvelles.

Triv. Silvia plaît donc au Prince, & il voudroit lui plaire avant que de l'épouser ; l'amour qu'elle a pour vous fait obstacle à celui qu'il tâche de lui donner pour lui.

Arl. Qu'il fasse donc l'amour ailleurs ; car il n'auroit que la femme, moi j'aurois le cœur, il nous manqueroit quelque chose à l'un & à l'autre, & nous serions tous trois mal à notre aise.

Triv. Vous avez raison : mais ne voyez-vous pas que si vous épousez Silvia, le Prince resteroit malheureux ?

Arl. [*après avoir rêvé.*] A la verité il seroit d'abord un peu triste, mais il aura fait le devoir d'un brave homme, & cela console ; au lieu que s'il l'épouse, il fera pleurer ce pauvre enfant, je pleurerai aussi moi, il n'y aura que lui qui rira, & il n'y a pas de plaisir à rire tout seul.

Triv. Seigneur Arlequin, croyez moi, faites quelque chose pour votre maître ; il ne peut se résoudre à quitter Silvia, je vous dirai même qu'on lui a prédit l'aventure qui la lui a fait connoître, & qu'elle doit être sa femme ;

INCONSTANCE. 19

femme ; il faut que cela arrive, cela est écrit là-haut,

Arl. Là-haut on n'écrit pas de telles impertinences : pour marque de cela, si on avoit prédit que je dois vous assommer, vous tuer par derriere, trouveriez-vous bon que j'accomplisse la prédiction ?

Triv. Non vraiment, il ne faut jamais faire de mal à personne.

Arl. Eh bien, c'est ma mort qu'on a prédite ; ainsi c'est prédire rien qui vaille, & dans tout cela il n'y a que l'Astrologue à pendre.

Triv. Eh morbleu on ne prétend pas vous faire du mal ; nous avons ici d'aimables filles, épousez-en une, vous y trouverez votre avantage.

Arl. Oüi-dà, que je me marie à une autre, afin de mettre Silvia en colere & qu'elle porte son amitié ailleurs. Oh, oh, mon mignon, combien vous a-t'on donné pour m'attraper ? Allez, mon fils, vous n'êtes qu'un butord, gardez vos filles, nous ne nous accommoderons pas, vous êtes trop cher.

Triv. Sçavez-vous bien que le mariage que je vous propose vous acquerra l'amitié du Prince ?

Arl. Bon, mon ami ne seroit pas seulement mon camarade.

Triv. Mais les richesses que vous promet cette amitié . . .

Arl.

Arl. On n'a que faire de toutes ces babioles-là, quand on se porte bien, qu'on a bon appétit, & de quoi vivre.

Triv. Vous ignorez le prix de ce que vous refusez.

Arl. [d'un air négligent.] C'est à cause de cela que je n'y perds rien.

Triv. Maison à la ville, maison à la campagne.

Arl. Ah que cela est beau ! il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse ; qui est-ce qui habitera ma maison de ville, quand je serai à ma maison de campagne ?

Triv. Parbleu vos Valets.

Arl. Mes Valets ! qu'ai-je besoin de faire fortune pour ces canailles-là ? je ne pourrai donc pas les habiter toutes à la fois ?

Triv. [riant.] Non, que je pense, vous ne ferez pas en deux endroits en même tems.

Arl. Eh bien, innocent que vous êtes, si je n'ai pas ce secret-là, il est inutile d'avoir deux maisons.

Triv. Quand il vous plaira vous irez de l'une à l'autre.

Arl. A ce compte, je donnerai donc ma maîtresse pour avoir le plaisir de déménager souvent ?

Triv. Mais rien ne vous touche, vous êtes bien étrange ! cependant tout le monde est charmé d'avoir de grands appartemens, nombre de domestiques, . .

Arl.

INCONSTANCE. 21

Arl. Il ne me faut qu'une chambre, je n'aime point à nourrir des faineans, & je ne trouverai point de valet plus fidele, plus affectionné à mon service que moi.

Triv. Je conviens que vous ne serez point en danger de mettre ce domestique-là dehors : mais ne seriez-vous pas sensible au plaisir d'avoir un bon équipage, un bon carrosse ; sans parler de l'agrément d'être meublé superbement !

Arl. Vous êtes un grand nigaud, mon ami, de faire entrer Silvia en comparaison avec des meubles, un carrosse & des chevaux qui le traînent ; dites-moi, fait-on autre chose dans sa maison que s'asseoir, prendre ses repas, & se coucher ! Eh bien, avec un bon lit, une bonne table, une douzaine de chaises de paille, ne suis-je pas bien meublé ? n'ai-je pas toutes mes commodités ? Oh mais je n'ai pas de carrosse ? eh bien je ne verserai point. [*En montrant ses jambes.*] Ne voilà-t'il pas un équipage que ma mere m'a donné ? N'est-ce pas de bonnes jambes ? Eh morbleu il n'y a pas de raison à vous d'avoir une autre voiture que la mienne. Alerte, alerte, paresseux, laissez vos chevaux à tant d'honnêtes laboureurs qui n'en ont point, cela nous fera du pain ; vous marcherez, & vous n'aurez pas les gouttes.

Triv. Têtableu ! vous êtes vif, si l'on vous en croyoit, on ne pourroit fournir les hommes de souliers.

E

Arl.

Arl. [*brusquement.*] Ils porteroient des sabots. Mais je commence à m'ennuyer de tous vos contes, vous m'avez promis de me montrer Silvia, & un honnête homme n'a que sa parole.

Triv. Un moment : vous ne vous souciez ni d'honneurs, ni de richesses, ni de belles maisons, ni de magnificence, ni de crédit, ni d'équipages . . .

Arl. Il n'y a pas-là pour un sol de bonne marchandise.

Triv. La bonne chère vous tenteroit-elle ? Une cave remplie de vin exquis vous plairoit-elle ? Seriez-vous bien aise d'avoir un cuisinier qui vous apprêtât délicatement à manger, & en abondance ? Imaginez-vous ce qu'il y a de meilleur, de plus friand en viande, & en poisson, vous l'aurez, & pour toute votre vie. [*Arlequin est quelque tems à répondre.*] Vous ne répondez rien ?

Arl. Ce que vous dites-là feroit plus de mon goût que tout le reste ; car je suis gourmand, je l'avouë : mais j'ai encore plus d'amour que de gourmandise.

Triv. Allons, Seigneur Arlequin, faites vous un sort heureux, il ne s'agira seulement que de quitter une fille pour en prendre une autre.

Arl. Non, non, je m'en tiens au bœuf, & au vin de mon cru.

Triv. Que vous auriez bû de bon vin ! que vous auriez mangé de bon morceaux !

Arl.

INCONSTANCE. 23

Arl. J'en suis fâché, mais il n'y a rien à faire ; le cœur de Silvia est un morceau encore plus friand que tout cela : voulez-vous me la montrer, ou ne le voulez-vous pas ?

Triv. Vous l'entretiendrez, soyez-en sûr, mais il est encore un peu matin.

SCENE V.

LISETTE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

Lis. [à Trivelin.] Je vous cherche partout, Monsieur Trivelin, le Prince vous demande.

Triv. Le Prince me demande, j'y cours : mais tenez donc compagnie au Seigneur Arlequin pendant mon absence.

Arl. Oh ce n'est pas la peine, quand je suis seul moi, je me fais compagnie.

Triv. Non, non, vous pourriez vous ennuyer : adieu, je vous rejoindrai bientôt.

SCENE VI.

ARLEQUIN, LISETTE.

Arl. [se retirant au coin du Théâtre.] Je gage que voilà une éveillée qui vient pour m'affriander d'elle, neant.

Lis. [douxement.] C'est donc vous, Monsieur, qui êtes l'amant de Mademoiselle Silvia.

Arl. [*froidement.*] Oüi.

Lis. C'est une très jolie fille.

Arl. [*du même ton.*] Oüi.

Lis. Tout le monde l'aime.

Arl. [*brusquement.*] Tout le monde a tort.

Lis. Pourquoi cela, puisqu'elle le mérite ?

Arl. [*brusquement.*] C'est qu'elle n'aimera personne que moi.

Lis. Je n'en doute pas, & je lui pardonne son attachement pour vous.

Arl. A quoi cela sert-il, ce pardon-là ?

Lis. Je veux dire que je ne suis plus si surprise que je l'étois de son obstination à vous aimer.

Arl. Et en vertu de quoi étiez-vous surprise.

Lis. C'est qu'elle refuse un Prince aimable.

Arl. Et quand il seroit aimable, cela empêche-t'il que je ne le sois aussi moi ?

Lis. [*d'un air doux.*] Non : mais enfin c'est un Prince.

Arl. Qu'importe ! en fait de fille, ce Prince n'est pas plus avancé que moi.

Lis. [*doucement.*] A la bonne heure ; j'entens seulement qu'il a des Sujets & des Etats, & que tout aimable que vous êtes, vous n'en avez point.

Arl. Vous me la baillez belle avec vos Sujets & vos Etats ; si je n'ai pas des Sujets, je

INCONSTANCE. 25

je n'ai charge de personne ; & si tout va bien, je m'en réjouis, si tout va mal, ce n'est pas ma faute. Pour des Etats, qu'on en ait ou qu'on n'en ait point, on n'en tient pas plus de place, & cela ne rend ni plus beau ni plus laid : ainsi de toutes façons vous étiez surprise à propos de rien.

Lis. [à part.] Voilà un vilain petit homme, je lui fais des complimens, & il me querelle.

Arl. [comme lui demandant ce qu'elle dit.] Hem.

Lis. J'ai du malheur de ce que je vous dis ; & j'avouë qu'à vous voir seulement, je me serois promis une conversation plus douce.

Arl. Dame, Mademoiselle, il n'y a rien de si trompeur que la mine des gens.

Lis. Il est vrai que la votre m'a trompée, & voilà comme on a souvent tort de se prévenir en faveur de quelqu'un.

Arl. Oh ! très-fort : mais que voulez-vous ? je n'ai pas choisi ma physionomie.

Lis. [en le regardant comme étonnée.] Non, je n'en sçaurois revenir quand je vous regarde.

Arl. Me voilà pourtant, & il n'y a point de remède, je serai toujours comme cela.

Lis. [d'un air un peu fâché.] Oh ! j'en suis persuadée.

Arl. Par bonheur vous ne vous en souciez gueres ?

Lis. Pourquoi me demandez vous cela ?

Arl. Eh ! pour le sçavoir.

Lis. [d'un air naturel.] Je serois bien sotte de vous dire la vérité là-dessus, & une fille doit se taire.

Arl. [à part les premiers mots.] Comme elle y va ! tenez, dans le fonds c'est dommage que vous soyez une si grande coquette.

Lis. Moi ?

Arl. Vous-même.

Lis. Sçavez-vous bien qu'on n'a jamais dit pareille chose à une femme, & que vous m'insultez ?

Arl. [d'un air naïf.] Point du tout : il n'y a point de mal à voir ce que les gens nous montrent ; ce n'est point moi qui ai tort de vous trouver coquette, c'est vous qui avez tort de l'être, Mademoiselle.

Lis. [d'un air un peu vif.] Mais par où voyez-vous donc que je la suis ?

Arl. Parce qu'il y a une heure que vous me dites des douceurs, & que vous prenez le tour pour me dire que vous m'aimez : écoutez, si vous m'aimez tout de bon, retirez-vous vite, afin que cela s'en aille ; car je suis pris, & naturellement je ne veux pas qu'une fille me fasse l'amour la première, c'est moi qui veux commencer à le faire à la fille, cela est bien meilleur, & si vous ne m'aimez pas, eh fy, Mademoiselle, fy, fy.

Lis.

INCONSTANCE. 27

Lis. Allez, allez, vous n'êtes qu'un visionnaire.

Arl. Comment est-ce que les garçons à la Cour peuvent souffrir ces manieres-là dans leurs Maîtresses ! Par la morbleu, qu'une femme est laide quand elle est coquette !

Lis. Mais mon pauvre garçon, vous extravaguez.

Arl. Vous parlez de Silvia, c'est cela qui est aimable ; si je vous contois notre amour, vous tomberiez dans l'admiration de sa modestie : les premiers jours il falloit voir comme elle se reculoit d'auprès de moi, & puis elle reculoit plus doucement, & puis petit à petit elle ne reculoit plus ; ensuite elle me regardoit en cachette, & puis elle avoit honte quand je l'avois vû faire, & puis moi j'avois un plaisir de Roi à voir sa honte ; ensuite j'attrapois sa main, qu'elle me laissoit prendre, & puis elle étoit encore toute confuse, & puis je lui parlois ; ensuite elle ne me répondoit rien, mais n'en pensoit pas moins ; ensuite elle me donnoit des regards pour des paroles, & puis des paroles qu'elle laissoit aller sans y songer, parce que son cœur alloit plus vite qu'elle : enfin c'étoit un charme, aussi j'étois comme un fou ; & voilà ce qui s'appelle une fille, mais vous ne ressemblez point à Silvia.

Lis. En verité vous me divertissez, vous me faites rire.

Arl. Oh ! pour moi je m'ennuye de vous faire rire à vos dépens : adieu, si tout le monde étoit comme moi, vous trouveriez plutôt un merle blanc, qu'un amoureux.

SCENE VII.

ARLEQUIN, TRIVELIN, LISETTE.

Triv. [à *Arlequin.*] Vous sortez ?

Arl. Oüi : cette Demoiselle veut que je l'aime, mais il n'y a pas moyen.

Triv. Allons, allons faire un tour en attendant le dîner, cela vous désennuyera.

SCENE VIII.

LE PRINCE, FLAMINIA, LISETTE.

Flam. [à *Lisette.*] Eh bien ! nos affaires avancent elles ? Comment va le cœur d'Arlequin ?

Lis. [d'un air fâché.] Il va très brutalement pour moi.

Flam. Il ta donc mal reçue ?

Lis. Eh fy, Mademoiselle, vous êtes une coquette : voilà de son style.

Le Pr. J'en suis fâché, Lisette : mais il ne faut pas que cela vous chagrine, vous n'en valez pas moins.

Lis.

INCONSTANCE. 29

Lis. Je vous avouë, Seigneur, que si j'étois vaine je n'aurois pas mon compte : j'ai des preuves que je puis déplaire, & nous autres femmes nous nous passons bien de ces preuves-là.

Flam. Allons, allons, c'est maintenant à moi à tenter l'aventure.

Le Pr. Puisqu'on ne peut gagner Arlequin, Silvia ne m'aimera jamais.

Flam. Et moi je vous dis, Seigneur, que j'ai vû Arlequin, qu'il me plaît à moi, que je me suis mise dans la tête de vous rendre content ; que je vous ai promis que vous le feriez ; que je vous tiendrai parole, & que de tout ce que je vous dis-là, je n'en rabattrais pas la valeur d'un mot ; oh vous ne me connoissez pas. Quoi, Seigneur, Arlequin & Silvia me résisteroient ? Je ne gouvernerois pas deux cœurs de cette espèce-là, moi qui l'ai entrepris, moi qui suis opiniâtre, moi qui suis femme ! c'est tout dire. Eh moi, j'irois me cacher, mon sexe me renonceroit. Seigneur, vous pouvez en toute sûreté ordonner les apprêts de votre mariage, vous arranger pour cela ; je vous garantis aimé, je vous garantis marié, Silvia va vous donner son cœur, ensuite sa main, je l'entens d'ici vous dire, je vous aime, je vois vos nœces, elles se font, Arlequin m'épouse, vous nous honorez de vos bienfaits, & voilà qui est fini.

Lis. [*d'un air incrédule.*] Tout est fini, rien n'est commencé.

Flam. Tais-toi, esprit court.

Le Pr. Vous m'encouragez à espérer : mais je vous avouë que je ne vois d'apparence à rien.

Flam. Je les ferai bien venir ces apparences, j'ai de bons moyens pour cela ; je vais commencer par aller chercher Silvia, il est tems qu'elle voye Arlequin.

Lis. Quand ils se seront vûs, j'ai bien peur que tes moyens n'aillent mal.

Le Pr. Je pense de même.

Flam. [*d'un air indifférent.*] Eh nous ne differons que du oui & du non, ce n'est qu'une bagatelle ; pour moi j'ai résolu qu'ils se voyent librement : sur la liste des mauvais tours que je veux jouer à leur amour, c'est ce tour-là que j'ai mis à la tête.

Le Pr. Faites donc à votre fantaisie.

Flam. Retirons-nous, voici Arlequin qui vient.

SCENE IX.

ARLEQUIN, TRIVELIN, & une suite de
Valets.

Arl. Par paranthèse, dites-moi une chose ; il y a une heure que je rêve à quoi servent ces grands drôles barriolez qui nous accompagnent

INCONSTANCE. 31

pagnent par-tout, ces gens-là sont bien curieux ?

Triv. Le Prince qui vous aime, commence par-là à vous donner des témoignages de sa bienveillance ; il veut que ces gens-là vous suivent pour vous faire honneur.

Arl. Oh, oh ! c'est donc une marque d'honneur ?

Triv. Oûi, [sans doute.]

Arl. Et, dites-moi, ces gens-là qui me suivent, qui est-ce qui les suit eux ?

Triv. Personne ?

Arl. Et vous, n'avez-vous personne aussi ?

Triv. Non.

Arl. On ne vous honore donc pas vous autres ?

Triv. Nous ne méritons pas cela.

Arl. [en colère, & prenant son bâton.] Allons, cela étant, hors d'ici, tournez-moi les talons avec toutes ces canailles-là ?

Triv. D'où vient donc cela ?

Arl. Détalez, je n'aime point les gens sans honneur, qui ne méritent pas qu'on les honore.

Triv. Vous ne m'entendez pas.

Arl. [en le frappant.] Je m'en vais donc vous parler plus clairement.

Triv. [en s'enfuyant.] Arrêtez, arrêtez, que faites-vous ?

Arlequin

Arlequin court aussi après les autres Valets qu'il chasse, & Trivelin se réfugie dans une coulisse.

SCENE X.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

Arl. [revient sur le Théâtre.] Ces marauts-là ! j'ai eu toutes les peines du monde à les congédier ; voilà une drôle de façon d'honorer un honnête homme, que de mettre une troupe de coquins après lui, c'est se moquer du monde.

[Il se retourne & voit Trivelin qui revient.]

Arl. Mon ami, est-ce que je ne me suis pas bien expliqué ?

Triv. [de loin.] Ecoutez, vous m'avez battu : mais je vous le pardonne, je vous crois un garçon raisonnable.

Arl. Vous le voyez bien.

Triv. [de loin.] Quand je vous dis que nous ne méritons pas d'avoir des gens à notre suite, ce n'est pas que nous manquions d'honneur ; c'est qu'il n'y a que les personnes considérables, les Seigneurs, les gens riches qu'on honore de cette manière-là : s'il suffisoit d'être honnête homme, moi qui vous parle, j'aurois après moi une armée de valets.

Arl. [remettant sa latte.] Oh ! à présent je vous comprends ; que diantre ! que ne dites-

INCONSTANCE. 33

tes-vous la chose comme il faut ? je n'aurois pas les bras démis, & vos épaules s'en porteroient mieux.

Triv. Vous m'avez fait mal.

Arl. Je le crois bien, c'étoit mon intention ; par bonheur ce n'est qu'un mal entendu, & vous devez être bien aise d'avoir reçu innocemment les coups de bâton que je vous ai donnés. Je vois bien à présent que c'est qu'on fait ici tout l'honneur aux gens considérables, riches, & à celui qui n'est qu'honnête homme, rien.

Triv. C'est cela même.

Arl. [*d'un air dégoûté.*] Sur ce pied-là ce n'est pas grand chose que d'être honoré, puisque cela ne signifie pas qu'on soit honorable.

Triv. Mais on peut être honorable avec cela.

Arl. Ma foi, tout bien compté, vous me ferez plaisir de me laisser-là sans compagnie ; ceux qui me verront tout seul me prendront tout d'un coup pour un honnête homme, j'aime autant cela que d'être pris pour un grand Seigneur.

Triv. Nous avons ordre de rester auprès de vous.

Arl. Menez-moi donc voir Silvia.

Triv. Vous serez satisfait, elle va venir... parbleu je ne vous trompe pas, car la voilà qui entre : adieu, je me retire.

S C E N E

SCENE XI.

SILVIA, FLAMINIA, ARLEQUIN.

Silv. [*en entrant accourt avec joye.*] Ah le voici ! eh mon cher Arlequin, c'est donc vous ! je vous revois donc ? le pauvre enfant, que je suis aise !

Arl. [*tout essoufflé de joye.*] Et moi aussi. [*Il prend respiration.*] Oh, oh, je me meurs de joye.

Silv. Là, là, mon fils, doucement ; comme il m'aime, quel plaisir d'être aimé comme cela !

Flam. [*en les regardant tous deux.*] Vous me ravissez tous deux, mes chers enfans, & vous êtes bien aimables de vous être si fidèles. [*Et comme tout bas.*] Si quelqu'un m'entendoit dire cela, je serois perdue : mais dans le fond du cœur je vous estime, & je vous plains.

Silv. [*lui répondant.*] Hélas ! c'est que vous êtes un bon cœur. J'ai bien soupire, mon cher Arlequin.

Arl. [*tendrement, & lui prenant la main.*] M'aimez-vous toujours ?

Silv. Si je vous aime ! cela se demande-t-il ? est-ce une question à faire ?

Flam. [*d'un air naturel à Arlequin.*] Oh ! pour cela je puis vous certifier sa tendresse, je l'ai vû au désespoir, je l'ai vû pleurer de
votre

INCONSTANCE. 35

votre absence ; elle m'a touchée moi-même,
 je mourois d'envie de vous voir ensemble,
 vous voilà : adieu, mes amis, je m'en vais ;
 car vous m'attendrissez ; vous me faites triste-
 ment ressouvenir d'un amant que j'avois, &
 qui est mort ; il avoit de l'air d'Arlequin, &
 je ne l'oublierai jamais. Adieu, Silvia, on
 m'a mise auprès de vous, mais je ne vous
 déservirai point ; aimez toujours Arlequin,
 il le mérite : & vous, Arlequin, quelque
 chose qu'il arrive, regardez-moi comme une
 amie, comme une personne qui voudroit pou-
 voir vous obliger, je ne négligerai rien pour
 cela.

Arl. [doucement.] Allez, Mademoiselle,
 vous êtes une fille de bien ; je suis votre
 ami aussi moi ; je suis fâché de la mort de
 votre amant, c'est bien dommage que vous
 soyez affligée & nous aussi.

SCENE XII.

ARLEQUIN, SILVIA.

Silv. [d'un air plaintif.] Eh bien, mon
 cher Arlequin.

Arl. Eh bien, mon ame ?

Silv. Nous sommes bien malheureux.

Arl. Aimons-nous toujours, cela nous ai-
 dera à prendre patience.

Silv. Oüi, mais notre amitié que devien-
 dra-t-elle ? cela m'inquiète.

Arl.

Arl. Hélas ! m'amour, je vous dis de prendre patience : mais je n'ai pas plus de courage que vous. [*Il lui prend la main.*] Pauvre petit trésor, à moi, ma mie ; il y a trois jours que je n'ai vû ces beaux yeux-là, regardez-moi toujours pour me récompenser.

Silv. [*d'un air inquiet.*] Ah ! j'ai bien des choses à vous dire, j'ai peur de vous perdre ; j'ai peur qu'on ne vous fasse quelque mal par méchanceté de jalousie ; j'ai peur que vous ne soyez trop long-tems sans me voir, & que vous ne vous y accoutumiez.

Arl. Petit cœur, est-ce que je m'accoutumerois à être malheureux ?

Silv. Je ne veux point que vous m'oubliez ; je ne veux point non plus que vous enduriez rien à cause de moi ; je ne sçai point dire ce que je veux, je vous aime trop, c'est une pitié que mon embarras, tout me chagrine.

Arl. [*pleure.*] Hi, hi, hi, hi !

Silv. [*tristement.*] Oh bien, Arlequin, je m'en vais donc pleurer aussi moi.

Arl. Comment voulez-vous que je m'empêche de pleurer, puisque vous voulez être si triste ? Si vous aviez un peu de compassion, est-ce que vous seriez si affligée ?

Silv. Demeurez-donc en repos, je ne vous dirai plus que je suis chagrine.

Arl.

INCONSTANCE. 37

Arl. Oüi, mais je devinerai que vous l'êtes ; il faut me promettre que vous ne le ferez plus.

Silv. Oüi, mon fils : mais promettez-moi aussi que vous m'aimerez toujours.

Arl. [*en s'arrêtant tout court pour la regarder.*] Silvia, je suis votre amant, vous êtes ma maîtresse, retenez-le bien, car cela est vrai, & tant que je serai en vie, cela ira toujours le même train, cela ne branlera pas, je mourrai de compagnie avec cela. Ah ça, dites-moi le serment que vous voulez que je vous fasse ?

Silv. Voilà qui va bien, je ne sçai point de sermens ; vous êtes un garçon d'honneur, j'ai votre amitié, vous avez la mienne, je ne la reprendrai pas, à qui est ce que je la porterois ? N'êtes-vous pas le plus joli garçon qu'il y ait ? Y a-t-il quelque fille qui puisse vous aimer autant que moi ? Eh bien, n'est-ce pas assez, nous en faut-il davantage ? Il n'y a qu'à rester comme nous sommes, il n'y aura pas besoin de sermens.

Arl. Dans cent ans d'ici nous serons tout de même.

Silv. Sans doute.

Arl. Il n'y a donc rien à craindre, ma mie, tenons-nous donc joyeux.

Silv. Nous souffrirons peut-être un peu, voilà tout.

Arl. C'est une bagatelle, quand on a un peu pâti, le plaisir en semble meilleur.

Silv.

Silv. Oh ! pourtant je n'aurois que faire de pâtre pour être bien aise, moi.

Arl. Il n'y aura qu'à ne pas songer que nous pâtissons.

Silv. [*en le regardant tendrement.*] Ce cher petit homme, comme il m'encourage.

Arl. [*tendrement.*] Je ne m'embarrasse que de vous.

Silv. [*en le regardant.*] Où est-ce qu'il prend tout ce qu'il me dit ? Il n'y a que lui au monde comme cela : mais aussi il n'y a que moi pour vous aimer, Arlequin.

Arl. [*saute d'aise.*] C'est comme du miel ces paroles-là.

SCENE XVI.

ARLEQUIN, TRIVELIN, SILVIA, FLAMINIA.

Triv. [*à Silvia.*] Je suis au désespoir de vous interrompre : mais votre mère vient d'arriver, Mademoiselle Silvia, & elle demande instamment à vous parler.

Silv. [*regardant Arlequin.*] Arlequin ne me quittez pas, je n'ai rien de secret pour vous.

Arl. [*la prenant sous le bras.*] Marchons, ma petite.

Flam. [*d'un air de confiance, & s'approchant d'eux.*] Ne craignez rien, mes enfans ;
allez

INCONSTANCE. 39

allez toute seule trouver votre mère, ma chère Silvia, cela fera plus seant : vous êtes libres de vous voir autant qu'il vous plaira, c'est moi qui vous en assure, vous sçavez bien que je ne voudrois pas vous tromper.

Arl. Oh non ; vous êtes de notre parti vous.

Silv. Adieu donc, mon fils, je vous rejoindrai bientôt.

Arl. [à *Flaminia* qui veut s'en aller, & qu'il arrête.] Notre amie, pendant qu'elle sera-là, restez avec moi, pour empêcher que je ne m'ennuye ; il n'y a ici que votre compagnie que je puisse endurer.

Flam. [comme en secret.] Mon cher Arlequin, la votre me fait bien du plaisir aussi : mais j'ai peur qu'on ne s'apperçoive de l'amitié que j'ai pour vous.

Triv. Seigneur Arlequin, le dîné est prêt.

Arl. [tristement.] Je n'ai point de faim.

Flam. [d'un air d'amitié.] Je veux que vous mangiez, vous en avez besoin.

Arl. [doucement.] Croyez-vous ?

Flam. Oüi.

Arl. Je ne sçaurois. [à *Trivelin.*] La soupe est-elle bonne ?

Triv. Exquise.

Arl. Hum, il faut attendre Silvia, elle aime le potage.

Flam. Je crois qu'elle dînera avec sa mère ; vous êtes le maître pourtant : mais je vous conseille

conseille de les laisser ensemble, n'est-il pas vrai ? Après dîné vous la verrez.

Arl. Je le veux bien : mais mon appétit n'est pas encore ouvert.

Triv. Le vin est au frais, & le rôti tout prêt.

Arl. Je suis si triste . . . : Ce rôti est donc friand ?

Triv. C'est du gibier qui a une mine . . .

Arl. Que de chagrins ! Allons donc, quand la viande est froide elle ne vaut rien.

Flam. N'oubliez pas de boire à ma santé.

Arl. Venez boire à la mienne, à cause de la connoissance.

Flam. Oüidà, de tout mon cœur, j'ai une demi-heure à vous donner.

Arl. Bon, je suis content de vous.

A C T E II.

SCENE I.

FLAMINIA, SILVIA.

Silv. **O**UI, je vous crois, vous paroissez me vouloir du bien ; aussi vous voyez que je ne souffre que vous, je regarde tous les autres comme mes ennemis. Mais où est Arlequin ?

Flam.

Flam. Il va venir, il dîne encore.

Silv. C'est quelque chose d'épouvantable que ce Pays-ci ! je n'ai jamais vû de femmes si civiles, des hommes si honnêtes, ce sont des manières si douces, tant de révérences, tant de complimens, tant de signes d'amitié ; vous diriez que ce sont les meilleures gens du monde, qu'ils sont pleins de cœur & de conscience ; point du tout, de tous ces gens-là il n'y en a pas un qui ne vienne me dire d'un air prudent : Mademoiselle, croyez-moi, je vous conseille d'abandonner Arlequin, & d'épouser le Prince : mais ils me conseillent cela tout naturellement, sans avoir honte, non plus que s'ils m'exhortoient à quelque bonne action. Mais, leur dis-je, j'ai promis à Arlequin, où est la fidélité, la probité, la bonne foi ? Ils ne m'entendent pas ; ils ne sçavent ce que c'est que tout cela, c'est tout comme si je leur parlois Grec ; ils me rient au nez, me disent que je fais l'enfant, qu'une grande fille doit avoir de la raison : eh cela n'est-il pas joli ? Ne valoir rien, tromper son prochain, lui manquer de parole, être fourbe & mensonger ; voilà le devoir des grandes personnes de ce maudit endroit-ci. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? d'où sortent-ils ? de quelle pâte sont-ils ?

Flam. De la pâte des autres hommes, ma chère Silvia ; que cela ne vous étonne pas, ils s'imaginent que ce seroit votre bonheur que le mariage du Prince.

Silv.

Silv. Mais ne suis-je pas obligée d'être fidèle ? N'est-ce pas mon devoir d'honnête fille ? & quand on ne fait pas son devoir, est-on heureuse ? Par-dessus le marché, cette fidelité n'est-elle pas mon charme ? & on a le courage de me dire : Là, fais un mauvais tour, qui ne te rapportera que du mal, perds ton plaisir & ta bonne foi ; & parce que je ne veux pas moi, on me trouve dégoûtée.

Flam. Que voulez-vous ? ces gens-là pensent à leur façon, & souhaitteroient que le Prince fût content.

Silv. Mais ce Prince, que ne prend-il une fille qui se rende à lui de bonne volonté ? Quelle fantaisie d'en vouloir une qui ne veut pas de lui ? Quel goût trouve-t-il à cela ? Car c'est un abus que tout ce qu'il fait, tous ces concerts, ces Comédies, ces grands repas qui ressemblent à des nêces, ces bijoux qu'il m'envoie ; tout cela lui coûte un argent infini, c'est un abîme, il se ruîne ; demandez-moi ce qu'il y gagne ? Quand il me donneroit toute la boutique d'un Mercier, cela ne me feroit pas tant de plaisir qu'un petit peloton qu'Arlequin m'a donné.

Flam. Je n'en doute pas, voilà ce que c'est que l'amour ; j'ai aimé de même, & je me reconnois au peloton.

Silv. Tenez, si j'avois eu à changer Arlequin contre un autre, ç'auroit été contre un Officier du Palais, qui m'a vû cinq ou six fois, & qui est d'aussi bonne façon qu'on puisse

puisse être : il y a bien à tirer si le Prince le vaut, c'est dommage que je n'ai pu l'aimer dans le fond, & je le plains plus que le Prince.

Flam. [*souriant en cachette.*] Oh ! Silvia, je vous assure que vous plaindrez le Prince autant que lui, quand vous le connoîtrez.

Silv. Eh bien, qu'il tâche de m'oublier, qu'il me renvoye, qu'il voye d'autres filles ; il y en a ici qui ont leur amant tout comme moi ? mais cela ne les empêche pas d'aimer tout le monde, j'ai bien vu que cela ne leur coûte rien : mais pour moi, cela m'est impossible.

Flam. Eh ma chère enfant, avons-nous rien ici qui vous vaille, rien qui approche de vous ?

Silv. [*d'un air modeste.*] Oh que si, il y en a de plus jolies que moi ; & quand elles seroient la moitié moins jolies, cela leur fait plus de profit qu'à moi d'être tout à fait belle : j'en vois ici de laides qui font si bien aller leur visage, qu'on y est trompé.

Flam. Oüi : mais le votre va tout seul, & cela est charmant.

Silv. Bon, moi, je ne parois rien, je suis tout d'une pièce auprès d'elles, je demeure-là, je ne vais ni ne viens ; au lieu qu'elles, elles sont d'une humeur joyeuse, elles ont des yeux qui caressent tout le monde ; elles ont une mine hardie, une beauté libre qui ne se gêne point, qui est sans façon : cela plaît davantage que non pas une honteuse comme moi,
qui

qui n'ose pas regarder les gens, & qui est confuse qu'on la trouve belle.

Flam. Eh ! voilà justement ce qui touche le Prince, voilà ce qu'il estime ; c'est cette ingénuité, cette beauté simple, ce sont ces graces naturelles : eh, croyez-moi, ne louiez pas tant les femmes d'ici, car elles ne vous louent guères.

Silv. Qu'est-ce donc qu'elles disent ?

Flam. Des impertinences ; elles se moquent de vous, raillent le Prince, lui demandent comment se porte sa beauté rustique. Y a-t-il de visage plus commun, disoient l'autre jour ces jalouses entr'elles, de taille plus gauche ? Là-dessus l'une vous prenoit par les yeux, l'autre par la bouche ; il n'y avoit pas jusqu'aux hommes qui ne vous trouvoient pas trop jolie ; j'étois dans une colére...

Silv. [*facbée.*] Pardi, voilà de vilains hommes, de trahir comme cela leur pensée, pour plaire à ces sottes-là ?

Flam. Sans difficulté.

Silv. Que je hais ces femmes-là ! mais puisque je suis si peu agréable à leur compte, pourquoi donc est-ce que le Prince m'aime, & qu'il les laisse-là !

Flam. Oh ! elles sont persuadées qu'il ne vous aimera pas long-tems, que c'est un caprice qui lui passera, & qu'il en rira tout le premier.

Silv.

Silv. [piquée, & après avoir un peu regardé *Flaminia*.] Hum, elles sont bien heureuses que j'aime Arlequin, sans cela j'aurois grand plaisir à les faire mentir, ces babillardes-là.

Flam. Ah, qu'elles mériteroient bien d'être punies ! je leur ai dit, vous faites ce que vous pouvez pour faire renvoyer *Silvia*, & pour plaire au Prince ; & si elle vouloit, il ne daigneroit pas vous regarder.

Silv. Pardi, vous voyez bien ce qui en est, il ne tient qu'à moi de les confondre.

Flam. Voilà de la compagnie qui vous vient.

Silv. Eh ! je crois que c'est cet Officier, dont je vous ai parlé, c'est lui-même, voyez la belle physionomie d'homme.

SCÈNE II.

LE PRINCE sous le nom d'Officier du Palais,
& LISETTE sous le nom de Dame de la
Cour, & les Acteurs précédens.

[Le Prince en voyant *Silvia*, salué avec beaucoup de soumission.]

Silv. Comment, vous voilà, Monsieur ? vous sçaviez donc bien que j'étois ici.

Le Pr. Oûi, Mademoiselle, je le sçavois : mais vous m'aviez dit de ne plus vous voir, & je n'aurois osé paroître sans Madame, qui a
VOL. II. F souhaité

souhaité que je l'accompagnasse, & qui a obtenu du Prince l'honneur de vous faire la révérence.

[*La Dame ne dit mot, & regarde seulement Silvia avec attention, Flaminia & elle se font des mines.*]

Silv. [*doucement.*] Je ne suis pas fâchée de vous revoir, & vous me trouvez bien triste ; à l'égard de cette Dame, je la remercie de la volonté qu'elle a de me faire une révérence, je ne mérite pas cela ; mais qu'elle me la fasse, puisque c'est son desir, je lui en rendrai une comme je pourrai, elle excusera si je la fais mal.

Lis. Oüi, ma mie, je vous excuserai de bon cœur, je ne vous demande pas l'impossible.

Silv. [*répétant d'un air fâché, & à part, & faisant une révérence.*] Je ne vous demande pas l'impossible, quelle manière de parler !

Lis. Quel âge avez-vous, ma fille ?

Silv. [*piqué.*] Je l'ai oublié, ma mère.

Flam. [*à Silv.*] Bon.

[*Le Prince paroît, & affecte d'être surpris.*]

Lis. Elle se fâche, je pense ?

Le Pr. Mais, Madame, que signifient ces discours-là ? sous prétexte de venir saluer Silvia, vous lui faites une insulte !

Lis. Ce n'est pas mon dessein ; j'avois la curiosité de voir cette petite fille qu'on aime tant ;

INCONSTANCE. 47

tant ; qui fait naître une si forte passion, & je cherche ce qu'elle a de si aimable ; on dit qu'elle est naïve, c'est un agrément campagnard qui doit la rendre amusante, priez-la de nous donner quelques traits de naïveté ; voyons son esprit.

Silv. Eh non, Madame, ce n'est pas la peine, il n'est pas si plaisant que le vôtre.

Lis. [riant.] Ah, ah, vous demandiez du naïf, en voilà.

Le Pr. Allez-vous en, Madame.

Silv. Cela m'impatiente à la fin, & si elle ne s'en va, je me fâcherai tout de bon.

Le Pr. [à Lisette.] Vous vous repentirez de votre procédé.

Lis. [en se retirant d'un air dedaigneux.] Adieu, un pareil objet me vange assez de celui qui en a fait choix.

SCENE III.

LE PRINCE, FLAMINIA, SILVIA.

Flam. Voilà une créature bien effrontée !

Silv. Je suis outrée ; j'ai bien affaire qu'on m'enleve pour se mocquer de moi, chacun a son prix, ne semble-t'il pas que je ne vaille pas bien ces femmes-là ? je ne voudrois pas être changée contr'elles.

Flam. Bon, ce sont des complimens que les injures de cette jalouse-là.

Le Pr. Belle Silvia, cette femme là nous a trompez le Prince & moi, vous m'en voyez

au défespoir, n'en doutez pas ; vous sçavez que je suis pénétré de respect pour vous ; vous connoissez mon cœur, je venois ici pour me donner la satisfaction de vous voir, pour jeter encore une fois les yeux sur une personne si chère, & reconnoître notre souveraine ; mais je ne prends pas garde que je me découvre, que Flaminia m'écoute, & que je vous importune encore.

Flam. [d'un air naturel.] Quel mal faites-vous ? ne sçai-je pas bien qu'on ne peut la voir sans l'aimer.

Silv. Et moi je voudrois qu'il ne m'aimât pas, car j'ai du chagrin de ne pouvoir lui rendre le change ; encore si c'étoit un homme comme tant d'autres, à qui on dit ce qu'on peut ; mais il est trop agréable pour qu'on le maltraite lui, & il a toujours été comme vous le voyez.

Le Pr. Ah, que vous êtes obligéante, Silvia ! Que puis-je faire pour mériter ce que vous venez de me dire, si ce n'est de vous aimer toujours !

Silv. Eh bien, aimez moi, à la bonne heure, j'y aurai du plaisir, pourvû que vous promettiez de prendre votre mal en patience ; car je ne sçaurois mieux faire, en verité : Arlequin est venu le premier, voilà tout ce qui vous nuit ; si j'avois deviné que vous viendriez après lui, en bonne foi je vous aurois attendu ; mais vous avez du malheur, & moi je ne suis pas heureuse.

Le

INCONSTANCE. 49

Le Pr. Flaminia, je vous en fais juge, pourroit-on cesser d'aimer Silvia? connoissez-vous de cœur plus compatissant, plus généreux que le sien? Non, la tendresse d'une autre me toucheroit moins que la seule bonté qu'elle a de me plaindre.

Silv. [à Flaminia.] Et moi, je vous en fais juge aussi, là, vous l'entendez; comment se comporter avec un homme qui me remercie toujours, qui prend tout ce qu'on lui dit en bien?

Flam. Franchement, il a raison, Silvia, vous êtes charmante, & à sa place je serois tout comme il est.

Silv. Ah ça, n'allez pas l'attendrir encore, il n'a pas besoin qu'on lui dise tant que je suis jolie, il le croit assez. [au Prince.] Croyez-moi, tâchez de m'aimer tranquillement, & vangez-moi de cette femme qui m'a injuriée.

Le Pr. Oüi, ma chère Silvia, j'y cours; à mon égard, de quelque façon que vous me traitiez, mon parti est pris, j'aurai du moins le plaisir de vous aimer toute ma vie.

Silv. Oh, j'e m'en doutois bien, je vous connois.

Flam. Allez, Monsieur, hâtez-vous d'informer le Prince du mauvais procédé de la Dame en question; il faut que tout le monde sçache ici le respect qui est dû à Silvia.

SCENE

F 3

Le

Le Pr. Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCENE IV.

SILVIA, FLAMINIA.

Flam. Vous, ma chère, pendant que je vais chercher Arlequin qu'on retient peut-être un peu trop long-tems à table, allez essayer l'habit qu'on vous a fait, il me tarde de vous le voir.

Silv. Tenez, l'étoffe est belle, elle m'ira bien, mais je ne veux point de tous ces habits-là, car le Prince me veut en troc, & jamais nous ne finirons ce marché-là.

Flam. Vous vous trompez, quand il vous quitteroit, vous emporteriez tout; vraiment vous ne le connoissez pas.

Silv. Je m'en vais donc sur votre parole, pourvu qu'il ne me dise pas après, pour quoi as-tu pris mes présens?

Flam. Il vous dira, pourquoi n'en avoir pas pris davantage?

Silv. En ce cas-là, j'en prendrai tant qu'il voudra, afin qu'il n'ait rien à me dire.

Flam. Allez, je reponds de tout.

SCENE

SCENE V.

FLAMINIA, ARLEQUIN, *tout éclatant de rire.*

Flam. Il me semble que les choses commencent à prendre forme ; voici Arlequin, en vérité je ne sçai, mais si ce petit homme venoit à m'aimer, j'en profiterois de bon cœur.

Arle. [*riant.*] Ah, ah, ah, bon jour, mon amie.

Flam. [*en souriant.*] Bon jour Arlequin, dites-moi donc de quoi vous riez, afin que j'en rie aussi ?

Arle. C'est que mon valet Trivelin, que je ne paye point, m'a mené par toutes les chambres de la maison, où l'on trotte comme dans les rues, où l'on jase comme dans notre Halle, sans que le maître de la maison s'embarrasse de tous ces visages-là, & qui viennent chez lui sans lui donner le bon jour, qui vont le voir manger, sans qu'il leur dise, voulez-vous boire un coup ? Je me divertis de ces originaux-là en revenant, quand j'ai vu un grand coquin qui a levé l'habit d'une Dame par derrière. Moi j'ai cru qu'il lui faisoit quelque niche, & je lui ai dit bonnement : arrêtez-vous, polisson, vous badinez malhonnêtement. Elle qui m'a entendu, s'est retournée, & m'a dit : Ne voyez-

ez-vous pas bien qu'il me porte la queue ? Et pourquoi vous la laissez-vous porter cette queue, ai-je repris ? Sur cela le poliffon s'est mis à rire, la Dame rioit, Trivelin rioit, tout le monde rioit, par compagnie je me suis mis à rire aussi. A cette heure je vous demande pourquoi nous avons ri tous ?

Flam. D'une bagatelle : c'est que vous ne sçavez pas que ce que vous avez vu faire à ce laquais est un usage pour les Dames.

Arl. C'est donc encore un honneur ?

Flam. Oûi, vraiment.

Arl. Pardi j'ai donc bien fait d'en rire ; car cet honneur-là est bouffon & à bon marché.

Flam. Vous êtes gai, j'aime à vous voir comme cela ; avez-vous bien mangé depuis que je vous ai quitté ?

Arl. Ah ! morbleu qu'on a apporté de friandes drogues ! que le Cuisinier d'ici fait de bonnes fricassées ! Il n'y a pas moyen de tenir contre sa cuisine ; j'ai tant bû à la santé de Silvia, & de vous, que si vous êtes malade, ce ne sera pas ma faute.

Flam. Quoi vous vous êtes encore ressouvenu de moi ?

Arl. Quand j'ai donné mon amitié à quelqu'un, jamais je ne l'oublie, sur-tout à table. Mais à propos de Silvia, est-elle encore avec sa mere ?

Triv. Mais, Seigneur Arlequin, songez-vous toujours à Silvia.

Arl. Tailez-vous, quand je parle.

Flam.

INCONSTANCE. 53

Flam. Vous avez tort, Trivelin.

Triv. Comment j'ai tort ?

Flam. Oüi : pourquoi l'empêchez-vous de parler de ce qu'il aime ?

Triv. A ce que je vois, Flaminia, vous vous souciez beaucoup des interêts du Prince !

Flam. [comme épouvantée.] Arlequin, cet homme-là me fera des affaires à cause de vous.

Arl. [en colere.] Non, ma bonne. [à Trivelin.] Écoute, je suis ton maître, car tu me l'as dit, je n'en sçavois rien, faineant que tu es, s'il t'arrive de faire le rapporteur, & qu'à cause de toi on fasse seulement la moue à cette honnête fille-là, c'est deux oreilles que tu auras de moins, je te les garantis dans ma poche.

Triv. Je ne suis pas à cela près, & je veux faire mon devoir.

Arl. Deux oreilles, entens-tu bien à présent ? Va-t'en.

Triv. Je vous pardonne tout à vous, car enfin il le faut : mais vous me le payerez, Flaminia.

[Arlequin veut retourner sur lui, & Flaminia l'arrête : quand il est revenu, il dit.]

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

Arl. Cela est terrible ! je n'ai trouvé ici qu'une personne qui entende la raison, & l'on vient chicaner ma conversation avec elle : ma chere Flaminia, à présent parlons de Silvia à notre aise : quand je ne la vois point, il n'y a qu'avec vous que je m'en passe.

Flam. [*d'un air simple.*] Je ne suis point ingrante, il n'y a rien que je ne fisse pour vous rendre contents tous deux, & d'ailleurs vous êtes si estimable, Arlequin, que quand je vois qu'on vous chagrine, je souffre autant que vous.

Arl. La bonne sorte de fille ! toutes les fois que vous me plaignez, cela m'appaise, je suis la moitié moins fâché d'être triste.

Flam. Pardi qui est-ce qui ne vous plaindrait pas ? qui est-ce qui ne s'interresseroit pas à vous ? vous ne connoissez pas ce que vous valez, Arlequin.

Arl. Cela se peut bien, je n'y ai jamais regardé de si près.

Flam. Si vous sçaviez combien il m'est cruel de n'avoir point de pouvoir, si vous liez dans mon cœur.

Arl.

INCONSTANCE. 55

Arl. Héh je ne ſcai point lire, mais vous me l'expliquerez ; par la mardi je voudrois n'être plus affligé, quand ce ne ſeroit que pour l'amour du ſouci que cela vous donne : mais cela viendra.

Flam. [*d'un ton triſte.*] Non, je ne ſerai jamais témoin de votre contentement, voilà qui eſt fini : Trivelin cauſera, l'on me ſéparera d'avec vous, & que ſcai-je moi où l'on m'emmenera ? Arlequin, je vous parle peut-être pour la dernière fois, & il n'y a plus de plaifir pour moi dans le monde.

Arl. [*triſte.*] Pour la dernière fois ! j'ai donc bien du guignon ? je n'ai qu'une pauvre maîtrefſe, ils me l'ont emportée, vous emporteroient-ils encore ? & où eſt-ce que je prendrai du courage pour endurer tout cela ? Ces gens-là croient-ils que j'ai un cœur de fer ? ont-ils entrepris mon trepas ? ſeront-ils ſi barbares ?

Flam. En tout cas j'eſpère que vous n'oubliez jamais Flaminia, qui n'a rien tant ſouhaité que votre bonheur.

Arl. Ma mie, vous me gagnez le cœur, conſeillez-moi dans ma peine, aviſons-nous, quelle eſt votre penſée ? Car je n'ai point d'eſprit moi quand je ſuis fâché ; il faut que j'aime Silvia, il faut que je vous garde, il ne faut pas que mon amour pâtiſſe de notre amitié, ni notre amitié de mon amour, & me voilà bien embarrasſé.

Flam.

Flam. Et moi bien malheureuse ; depuis que j'ai perdu mon amant je n'ai eu de repos qu'en votre compagnie, je respire avec vous, vous lui ressemblez tant que je crois quelquefois lui parler ; je n'ai vu dans le monde que vous & lui de si aimables.

Arl. Pauvre fille ! il est fâcheux que j'aime Silvia, sans cela je vous donnerois de bon cœur la ressemblance de votre amant. C'étoit donc un joli garçon ?

Flam. Ne vous ai-je pas dit qu'il étoit fait comme vous, que vous êtes son portrait ?

Arl. Eh vous l'aimiez donc beaucoup ?

Flam. Regardez-vous, Arlequin, voyez combien vous méritez d'être aimé, & vous verrez combien je l'aimois.

Arl. Je n'ai vu personne répondre si doucement que vous, votre amitié se met partout ; je n'aurois jamais crû être si joli que vous le dites : mais puisque vous aimiez tant ma copie, il faut bien croire que l'original mérite quelque chose.

Flam. Je crois que vous m'auriez encore plu davantage : mais je n'aurois pas été assez belle pour vous.

Arl. [avec feu.] Par la sambille, je vous trouve charmante avec cette pensée-là.

Flam. Vous me troublez, il faut que je vous quitte, je n'ai que trop de peine à m'arracher d'auprès de vous : mais où cela nous conduiroit-il ? Adieu, Arlequin, je vous

verrai

INCONSTANCE.

57

verrai toujours si on me le permet, je ne sçai où je suis.

Arl. Je suis tout de même.

Flam. J'ai trop de plaisir à vous voir.

Arl. Je ne vous refuse pas ce plaisir-là moi, regardez-moi à votre aise, je vous rendrai la pareille.

Flam. [*s'en allant.*] Je n'oserois ; adieu.

Arl. [*regardant sortir Flaminia.*] Ce pays-ci n'est pas digne d'avoir cette fille-là ; si par quelque malheur Silvia venoit à manquer, dans mon désespoir je crois que je me retirerois avec elle.

SCENE VII.

TRIVELIN arrive avec un SEIGNEUR qui vient derriere lui, ARLEQUIN.

Triv. Seigneur Arlequin, n'y a-t'il point de risque à reparoitre ? n'est-ce point compromettre mes épaules ? car vous jouiez merveilleusement de votre épée de bois.

Arl. Je serai bon, quand vous serez sage.

Triv. Voilà un Seigneur qui demande à vous parler.

[*Le Seigneur approche & fait des révérences, qu'Arlequin lui rend.*]

Arl. [*à part.*] J'ai vû cet homme-là quelque part.

Le Seig. Je viens vous demander une grace ; mais ne vous incommoderai-je point, Monsieur Arlequin ?

Arl.

Arl. Non, Monsieur, vous ne me faites ni bien ni mal, en vérité. [*Et voyant le Seigneur qui se couvre.*] Vous n'avez seulement qu'à me dire si je dois aussi mettre mon chapeau.

Le Seig. De quelque façon que vous soyez, vous me ferez honneur.

Arl. [*se couvrant.*] Je vous crois, puisque vous le dites. Que souhaitez de moi votre Seigneurie? mais ne me faites point de complimens, ce seroit autant de perdu, car je n'en sçai point rendre.

Le Seig. Ce ne sont point des complimens, mais des témoignages d'estime.

Arl. Galbanum que tout cela, votre visage ne m'est point nouveau, Monsieur; je vous ai vû quelque part à la chasse, où vous jouiez de la trompette; je vous ai ôté mon chapeau en passant, & vous me devez ce coup de chapeau-là.

Le Seig. Quoi! je ne vous saluai point?

Arl. Pas un brin.

Le Seig. Je ne m'appercus donc pas de votre honnêteté?

Arl. Oh que si; mais vous n'aviez pas de grace à me demander, voilà pourquoi je perdis mon étalage.

Le Seig. Je ne me reconnois point à cela.

Arl. Ma foi, vous n'y perdez rien; mais que vous plaît-il?

Le Seig. Je compte sur votre bon cœur; voici ce que c'est: j'ai eu le malheur de parler

I N C O N S T A N C E. 59

parler cavalierement de vous devant le Prince

Arl. Vous n'avez encore qu'à ne vous pas reconnoître à cela ?

Le Seig. Oüi ; mais le Prince s'est fâché contre moi.

Arl. Il n'aime donc pas les médifans ?

Le Seig. Vous le voyez-bien.

Arl. Oh, oh, voilà qui me plaît ; c'est un honnête homme, s'il ne me reténoit pas ma maîtresse, je serois fort content de lui. Et que vous a-t'il dit, que vous étiez un mal-appris ?

Le Seig. Oüi.

Arl. Cela est très-raisonnable : de quoi vous plaignez-vous ?

Le Seig. Ce n'est pas-là tout : Arlequin, m'a-t'il répondu, est un garçon d'honneur, je veux qu'on l'honore, puisque je l'estime ; la franchise & la simplicité de son caractère, sont des qualités que je voudrois que vous eussiez tous ; je nuis à son amour, & j'esuis au désespoir que le mien m'y force.

Arl. [attendri.] Par la morbleu, je suis son serviteur ; franchement, je fais cas de lui, & je croyois être plus en colère contre lui que je ne le suis.

Le Seig. Ensuite il m'a dit de me retirer, mes amis là-dessus ont tâché de le fléchir pour moi.

Arl. Quand ces amis-là s'en iroient aussi avec vous, il n'y auroit pas grand mal ; car,

car dis-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es.

Le Seig. Il s'est aussi fâché contr'eux.

Arl. Que le Ciel bénisse cet homme de bien, il a vuidé-là sa maison d'une mauvaise graine de gens.

Le Seig. Et nous ne pouvons réparaître tous qu'à condition que vous demandiez notre grâce.

Arl. Par ma foi, Messieurs, allez où il vous plaira, je vous souhaite un bon voyage.

Le Seig. Quoi, vous refuseriez de prier pour moi ? si vous n'y consentiez pas, ma fortune seroit ruinée ; à présent qu'il ne m'est plus permis de voir le Prince, que ferois-je à la Cour ? il faudra que je m'en aille dans mes Terres ; car je suis comme exilé.

Arl. Comment être exilé, ce n'est donc point vous faire d'autre mal, que de vous envoyer manger votre bien chez vous ?

Le Seig. Vraiment non ; voilà ce que c'est.

Arl. Et vous vivrez-là en paix & aise : vous ferez vos quatre repas comme à l'ordinaire ?

Le Seig. Sans doute, qu'y a-t'il d'étrange à cela ?

Arl. Ne me trompez-vous pas ? est-il sûr qu'on est exilé quand on médit ?

Le Seig. Cela arrive assez souvent.

Arl. [saute d'aise.] Allons, voilà qui est fait, je m'en vais médire du premier venu,

INCONSTANCE. 61

& j'avertirai Silvia & Flaminia d'en faire autant.

Le Seig. Et la raison de cela ?

Arl. Parce que je veux aller en exil moi ; de la manière dont on punit les gens ici, je vais gager qu'il y a plus de gain à être puni, que récompensé.

Le Seig. Quoi qu'il en soit, épargnez-moi cette punition là, je vous prie ; d'ailleurs ce que j'ai dit de vous n'est pas grand chose.

Arl. Qu'est-ce que c'est ?

Le Seig. Une bagatelle, vous dis-je.

Arl. Mais voyons.

Le Seig. J'ai dit que vous aviez l'air d'un homme ingenu, sans malice, là d'un garçon de bonne foi.

Arl. [rit de tout son cœur.] L'air d'un innocent, pour parler à la franquette : mais qu'est-ce que cela fait ? Moi j'ai l'air d'un innocent, vous, vous avez l'air d'un homme d'esprit ; hé bien à cause de cela faut-il s'en fier à notre air ? N'avez-vous rien dit que cela ?

Le Seig. Non, j'ai ajouté seulement que vous donniez la comédie à ceux qui vous parloient.

Arl. Pardi, il faut bien vous donner votre revanche à vous autres. Voilà donc tout.

Le Seig. Oüi.

Arl. C'est se moquer, vous ne méritez pas d'être exilé, vous avez cette bonne fortune-là pour rien.

Le

Le Seig. N'importe, empêchez que je ne le sois ; un homme comme moi ne peut demeurer qu'à la Cour, il n'est en considération, il n'est en état de pouvoir se vanger de ses envieux qu'autant qu'il se rend agréable au Prince, & qu'il cultive l'amitié de ceux qui gouvernent les affaires.

Arl. J'aimerois mieux cultiver un bon champ, cela rapporte toujours peu ou prou, & je me doute que l'amitié de ces gens-là n'est pas aisée à avoir ni à garder.

Le Seig. Vous avez raison dans le fond : ils ont quelquefois des caprices fâcheux ; mais on n'oseroit s'en ressentir, on les ménage, on est souple avec eux, parce que c'est par leur moyen que vous vous vangez des autres.

Arl. Quel trafic ! C'est justement recevoir des coups de bâton d'un côté, pour avoir le privilege d'en donner d'un autre ; voilà une drôle de vanité ! A vous voir si humbles, vous autres, on ne croiroit jamais que vous êtes si glorieux ?

Le Seig. Nous sommes élevés là-dedans. Mais écoutez, vous n'aurez point de peine à me remettre en faveur, car vous connoissez bien Flaminia ?

Arl. Oüi, c'est mon intime.

Le Seig. Le Prince a beaucoup de bienveillance pour elle, elle est la fille d'un de ses Officiers, & je me suis imaginé de lui faire sa fortune, en la mariant à un petit cousin

INCONSTANCE. 63

cousin que j'ai à la campagne, que je gouverne & qui est riche. Dites-le au Prince, mon dessein me conciliera ses bonnes grâces.

Arl. Oüi, mais ce n'est pas-là le chemin des miennes; car je n'aime point qu'on épouse mes amies moi, & vous n'imaginez rien qui vaille avec votre petit cousin.

Le Seig. Je croyois . . .

Arl. Ne croiez plus.

Le Seig. Je renonce à mon projet.

Arl. N'y manquez pas, je vous promets mon intercession, sans que le petit cousin s'en mêle.

Le Seig. Je vous aurai beaucoup d'obligation, j'attens l'effet de vos promesses : adieu, Monsieur Arlequin.

Arl. Je suis votre serviteur; diantre je suis en credit, car on fait ce que je veux. Il ne faut rien dire à Flaminia du cousin.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

Flam. [arrive.] Mon cher, je vous amene Silvia, elle me suit.

Arl. Mon amie, vous deviez bien venir m'avertir plutôt, nous l'aurions attenduë en causant ensemble.

SCENE

SCÈNE IX.

SILVIA, ARLEQUIN, FLAMINIA.

Silv. Bon jour, Arlequin, ah que je viens d'essayer un bel habit ! Si vous me voyez, en vérité vous me trouveriez jolie ; demandez à Flaminia. Ah, ah ! si je portois ces habits-là, les femmes d'ici seroient bien attrapées, elles ne diroient pas que j'ai l'air gauche. Oh que les ouvrières d'ici sont habiles !

Arl. Ah m'amour ! elles ne sont pas si habiles que vous êtes bien-faite.

Silv. Si je suis bien-faite, Arlequin, vous n'êtes pas moins honnête.

Flam. Du moins ai-je le plaisir de vous voir un peu plus contents à présent.

Silv. Eh Dame, puisqu'on ne nous gêne plus j'aime autant être ici qu'ailleurs ; qu'est-ce que cela fait d'être là ou là ? on s'aime par-tout.

Arl. Comment nous gêner ? on envoie les gens me demander pardon pour la moindre impertinence qu'ils disent de moi.

Silv. [d'un air content.] J'attens une Dame aussi moi, qui viendra devant moi se repentir de ne m'avoir pas trouvé belle.

Flam. Si quelqu'un vous fâche dorénavant vous n'avez qu'à m'en avertir.

Arl.

SCÈNE

I N C O N S T A N C E. 65

Arl. Pour cela, Flaminia nous aime comme si nous étions frères & sœurs. [*Il dit cela à Flaminia.*] Aussi de notre part c'est queuci, queumi.

Silv. Devinez, Arlequin, qui j'ai encore rencontré ici ? mon amoureux qui venoit me voir chez nous, ce grand Monsieur si bien tourné ; je veux que vous soyez amis ensemble, car il a bon cœur aussi.

Arl. [*d'un air négligent.*] A la bonne heure, je suis de tous bons accords.

Silv. Après tout, quel mal y a-t-il qu'il me trouve à son gré ? Prix pour prix, les gens qui nous aiment sont de meilleure compagnie que ceux qui ne se soucient pas de nous, n'est-il pas vrai ?

Flam. Sans doute.

Arl. [*gayement.*] Mettons encore Flaminia, elle se soucie de nous, & nous serons partie quarrée.

Flam. Arlequin, vous me donnez-là une marque d'amitié que je n'oublierai point.

Arl. Ah ça puisque nous voilà ensemble, allons faire collation, cela amuse.

Silv. Allez, allez, Arlequin ; à cette heure que nous nous voyons quand nous voulons, ce n'est pas la peine de nous ôter notre liberté à nous-mêmes, ne vous gênez point.

[*Arlequin fait signe à Flaminia de venir.*]

Flam. [*sur son geste dit,*] Je m'en vais avec vous, aussi bien voilà quelqu'un qui entre & qui tiendra compagnie à Silvia.

S C E N E

SCENE X.

LISSETTE *entre avec quelques femmes pour témoins de ce qu'elle va faire, & qui restent derriere.*

SILVIA.

Lisette fait de grandes révérences.

Silv. [*d'un air un peu piquée.*] Ne faites point tant de révérences, Madame, cela m'exemptera de vous en faire, je m'y prends de si mauvaise grace, à votre fantaisie.

Lis. [*d'un ton triste.*] On ne vous trouve que trop de mérite.

Silv. Cela se passera, ce n'est pas moi qui ai envie de plaire telle que vous me voyez ; il me fâche assez d'être si jolie, & que vous ne soyez pas assez belle.

Lis. Ah quelle situation !

Silv. Vous soupirez à cause d'une petite villageoise, vous êtes bien de loisir ; & où avez-vous mis votre langue de tantôt, Madame ? est-ce que vous n'avez plus de caquet quand il faut bien dire ?

Lis. Je ne puis me refoudre à parler.

Silv. Gardez donc le silence ; car quand vous vous lamenteriez jusqu'à demain, mon vilage n'empirera pas, beau ou laid, il restera comme il est, qu'est-ce que vous me voulez ? est-ce que vous ne m'avez pas assez querellée ? Eh bien achevez, prenez en votre suffisance.

Lis.

Lis. Epargnez-moi, Mademoiselle, l'emportement que j'ai eu contre vous, a mis toute ma famille dans l'embarras; le Prince m'oblige à venir vous faire une réparation, & je vous prie de la recevoir sans me railler.

Silv. Voilà qui est fini, je ne me mocquerai plus de vous, je sçai bien que l'humilité n'accomode pas les glorieux: mais la rancune donne de la malice. Cependant je plains votre peine, & je vous pardonne: de quoi aussi vous avisez-vous de me mépriser?

Lis. J'avois crû m'appercevoir que le Prince avoit quelque inclination pour moi, & je ne croyois pas en être indigne: mais je vois bien que ce n'est pas toujours aux agrémens qu'on se rend.

Silv. [d'un ton vif.] Vous verrez que c'est à la laideur & à la mauvaise façon, à cause qu'on se rend à moi. Comme ces jalouses ont l'esprit tourné!

Lis. Eh bien, oui, je suis jalouse, il est vrai: mais puisque vous n'aimez pas le Prince, aidez-moi à le remettre dans les dispositions où j'ai crû qu'il étoit pour moi: il est sûr que je ne lui déplaisois pas, & je le guérirai de l'inclination qu'il a pour vous, si vous me laissez faire.

Silv. [d'un air piqué.] Croyez-moi, vous ne le guérirez de rien; mon avis est que cela vous passe.

Lis. Cependant cela me paroît possible, car enfin je ne suis ni si mal-adroite, ni si désagréable,

Silv.

Silv. Tenez, tenez, parlons d'autre chose, vos bonnes qualités m'ennuyent.

Lis. Vous me répondez d'une étrange manière ; quoi qu'il en soit, avant qu'il soit quelques jours, nous verrons si j'ai si peu de pouvoir.

Silv. [*vivement.*] Oüi, nous verrons des balivernes. Pardi, je parlerai au Prince ; il n'a pas encore osé me parler lui, à cause que je suis trop fâchée : mais je lui ferai dire qu'il s'enhardisse, seulement pour voir.

Lis. Adieu, Mademoiselle, chacune de nous fera ce qu'elle pourra. J'ai satisfait à ce qu'on exigeoit de moi à votre égard, & je vous prie d'oublier tout ce qui s'est passé entre nous.

Silv. [*brusquement.*] Marchez, marchez, je ne sçai pas seulement si vous êtes au monde.

SCENE XI.

SILVIA, FLAMINIA.

Flam. Qu'avez-vous, Silvia ? vous êtes bien émue.

Silv. J'ai, que je suis en colère ; cette impertinente femme de tantôt est venue pour me demander pardon, & sans faire semblant de rien, voyez la méchanceté, elle m'a encore fâchée, m'a dit que c'étoit à ma laideur qu'on se rendoit, qu'elle étoit plus agréable, plus adroite que moi, qu'elle feroit bien passer l'amour du Prince, qu'elle alloit travailler pour cela ; que je verrois, pati, patà ;
que

que sçai-je moi tout ce qu'elle a mis en avant contre mon visage ? Est-ce que je n'ai pas raison d'être piquée ?

Flam. [d'un air vif & d'intérêt.] Ecoutez, si vous ne faites taire tous ces gens-là, il faut vous cacher pour toute votre vie.

Silv. Je ne manque pas de bonne volonté ; mais c'est Arlequin qui m'embarrasse.

Flam. Eh je vous entens ; voilà un amour aussi mal placé, qui se rencontre-là aussi mal à propos qu'on le puisse.

Silv. Oh j'ai toujours eu du guignon dans les rencontres.

Flam. Mais si Arlequin vous voit sortir de la Cour & méprisée, pensez-vous que cela le réjouisse ?

Silv. Il ne m'aimera pas tant, voulez-vous dire ?

Flam. Il y a tout à craindre.

Silv. Vous me faites rêver à une chose ; ne trouvez-vous pas qu'il est un peu négligent depuis que nous sommes ici ? Il m'a quitté tantôt pour aller goûter ; voilà une belle excuse ?

Flam. Je l'ai remarqué comme vous, mais ne me trahissez pas au moins, nous nous parlons de fille à fille ; dites-moi, après tout, l'aimez-vous tant, ce garçon ?

Silv. [d'un air indifférent.] Mais vraiment, oui, je l'aime, il le faut bien.

Flam. Voulez-vous que je vous dise ? Vous me paraissez mal assortis ensemble.

Vous avez du gout, de l'esprit, l'air fin & distingué ; il a l'air pesant, les manières grossières, cela ne quadre point, & je ne comprends pas comment vous l'avez aimé ; je vous dirai même que cela vous fait tort.

Silv. Mettez-vous à ma place, c'étoit le garçon le plus passable de nos cantons, il demuroit dans mon village, il étoit mon voisin, il est assez facétieux, je suis de bonne humeur, il me faisoit quelquefois rire, il me suivoit partout, il m'aimoit, j'avois coutume de le voir, & de coutume en coutume je l'ai aimé aussi faute de mieux : mais j'ai toujours bien vu qu'il étoit enclin au vin & à la gourmandise.

Flam. Voilà de jolies vertus, surtout dans l'amant de l'aimable & tendre Silvia ! Mais à quoi vous déterminez-vous donc ?

Silv. Je ne puis que dire ; il me passe tant de oïï & de non par la tête, que je ne sçai auquel entendre. D'un côté Arlequin est un petit négligent qui ne songe ici qu'à manger ; d'un autre côté, si on me renvoye, ces glorieuses de femmes feront accroire partout qu'on m'aura dit : Va-t-en, tu n'es pas assez jolie. D'un autre côté, ce Monsieur que j'ai retrouvé ici . . .

Flam. Quoi ?

Silv. Je vous le dis en secret ; je ne sçai ce qu'il m'a fait depuis que je l'ai revu, mais il m'a toujours paru si doux, il m'a dit des choses si tendres, il m'a conté son amour d'un air si poli, si humble, que j'en

ai une véritable pitié, & cette pitié-là m'empêche encore d'être la maîtresse de moi.

Flam. L'aimez-vous ?

Silv. Je ne crois pas ; car je dois aimer Arlequin.

Flam. C'est un homme aimable.

Silv. Je le sens bien.

Flam. Si vous négligiez de vous vanger pour l'épouser, je vous le pardonnerois ; voilà la vérité.

Silv. Si Arlequin se marioit à une autre fille que moi, à la bonne heure ; je serois en droit de lui dire : tu m'as quittée, je te quitte, je prens ma revanche : mais il n'y a rien à faire ; qui est-ce qui voudroit d'Arlequin ici, rude & bourru comme il est ?

Flam. Il n'y a pas presse entre nous : pour moi j'ai toujours eu dessein de passer ma vie aux champs ; Arlequin est grossier, je ne l'aime point, mais je ne le hais pas ; & dans les sentimens où je suis, s'il vouloit, je vous en débarrasserois volontiers pour vous faire plaisir.

Silv. Mais mon plaisir où est-il ? il n'est ni là, ni là ; je le cherche.

Flam. Vous verrez le Prince aujourd'hui ; voici ce Cavalier qui vous plaît, tâchez de prendre votre parti. Adieu, nous nous retrouverons tantôt.

SCENE XII.

SILVIA, LE PRINCE.

Silv. Vous venez : vous allez encore me dire que vous m'aimez, pour me mettre davantage en peine.

Le Pr. Je venois voir si la Dame qui vous a fait insulte s'étoit bien acquittée de son devoir : quant à moi, belle Silvia, quand mon amour vous fatiguera, quand je vous déplairai moi-même, vous n'avez qu'à m'ordonner de me taire & de me retirer ; je me tairai, j'irai où vous voudrez, & je souffrirai sans me plaindre, résolu de vous obéir en tout.

Silv. Ne voilà-t-il pas ? ne l'ai-je pas bien dit ? Comment voulez-vous que je vous renvoye ? Vous vous tairez, s'il me plaît ; vous vous en irez, s'il me plaît ; vous n'oserez pas vous plaindre ; vous m'obéirez en tout. C'est bien là le moyen de faire que je vous commande quelque chose.

Le Pr. Mais que puis-je mieux que de vous rendre maîtresse de mon sort ?

Silv. Qu'est-ce que cela avance ? vous rendrai je malheureux ? en aurai-je le courage ? Si je vous dis : allez-vous-en, vous croirez que je vous hais ; si je vous dis de vous taire, vous croirez que je ne me soucie pas de vous ; & toutes ces croyances-là ne
seront

INCONSTANCE. 73

seront pas vraies ; elles vous affligeront, en serai-je plus à mon aise après ?

Le Pr. Que voulez-vous donc que je devienne, belle Silvia ?

Silv. Oh ce que je veux ! j'attens qu'on me le dise, j'en suis encore plus ignorante que vous ; voilà Arlequin qui m'aime, voilà le Prince qui demande mon cœur, voilà vous qui mériteriez de l'avoir, voilà ces femmes qui m'injurient, & que je voudrois punir, voilà que j'aurai un affront si je n'épouse pas le Prince : Arlequin m'inquiète, vous me donnez du souci, vous m'aimez trop, je voudrois ne vous avoir jamais connu, & je suis bien malheureuse d'avoir tout ce tracas-là dans la tête.

Le Pr. Vos discours me pénètrent Silvia, vous êtes trop touchée de ma douleur, ma tendresse toute grande qu'elle est ne vaut pas le chagrin que vous avez de ne pouvoir m'aimer.

Silv. Je pourrois bien vous aimer, cela ne seroit pas difficile, si je voulois.

Le Pr. Souffrez donc que je m'afflige, & ne m'empêchez pas de vous regretter toujours.

Silv. [comme impatiente.] Je vous en avertis, je ne sçaurois supporter de vous voir si tendre, il semble que vous le fassiez exprès, y a-t-il de la raison à cela ? pardi j'aurois moins de mal à vous aimer tout à fait, qu'à

être comme je suis ; pour moi je laisserai tout là, voilà ce que vous gagnerez.

Le Pr. Je ne veux donc plus vous être à charge ; vous souhaitez que je vous quitte, & je ne dois pas résister aux volontez d'une personne si chère. Adieu, Silvia.

Silv. [*vivement.*] Adieu, Silvia ! je vous querellerois volontiers ; où allez-vous ? restez-là, c'est ma volonté ; je sçai mieux que vous, peut-être.

Le Pr. J'ai crû vous obliger.

Silv. Quel train que tout cela ! que faire d'Arlequin ? encore si c'étoit vous qui fût le Prince.

Le Pr. [*d'un air ému.*] Eh ! quand je le serois.

Silv. Cela seroit différent, parce que je dirois à Arlequin que vous prétendriez être le maître, ce seroit mon excuse : mais il n'y a que pour vous que je voudrois prendre cette excuse-là.

Le Pr. [*à part.*] Qu'elle est aimable ! il est tems de dire qui je suis.

Silv. Qu'avez-vous ? est-ce que je vous fâche ? Ce n'est pas à cause de la Principauté que je voudrois que vous fussiez Prince, c'est seulement à cause de vous tout seul ; & si vous l'étiez, Arlequin ne sçauroit pas que je vous prendrois par amour, voilà ma raison. Mais non après tout, il vaut mieux que vous ne soyez pas le maître, cela me tenteroit trop, & quand vous le seriez, tenez,

INCONSTANCE. 75

tenez, je ne pourrois me résoudre à être une infidelle, voilà qui est fini.

Le Pr. [à part les premiers mots.] Différons encore de l'instruire. Silvia, conservez-moi seulement les bontez que vous avez pour moi : le Prince vous a fait préparer un Spectacle, permettez que je vous y accompagne, & que je profite de toutes les occasions d'être avec vous. Après la fête vous verrez le Prince, & je suis chargé de vous dire que vous serez libre de vous retirer, si votre cœur ne vous dit rien pour lui.

Silv. Oh il ne me dira pas un mot, c'est tout comme si j'étois partie : mais quand je serai chez nous, vous y viendrez ; eh que sait-on ce qui peut arriver ? peut être que vous m'aurez. Allons nous-en toujours, de peur qu'Arlequin ne vienne.

A C T E III.

S C E N E I.

LE PRINCE, FLAMINIA.

Flam. **O**UI, Seigneur, vous avez fort bien fait de ne pas vous découvrir tantôt, malgré tout ce que Silvia vous a dit de tendre ; ce retardement ne gâte rien, & lui laisse le tems de se confirmer dans

le penchant quelle a pour vous : graces au Ciel vous voilà presque arrivé où vous souhaitiez.

Le Pr. Ah, Flaminia, qu'elle est aimable !

Flam. Elle l'est infiniment.

Le Pr. Je ne connois rien comme elle, parmi les gens du monde. Quand une maîtresse à force d'amour nous dit clairement, je vous aime, cela fait assurément un grand plaisir ; eh bien, Flaminia, ce plaisir-là imaginez-vous qu'il n'est que fadeur, qu'il n'est qu'ennui, en comparaison du plaisir que m'ont donné les discours de Silvia, qui ne m'a pourtant point dit, je vous aime.

Flam. Mais, Seigneur, oserois-je vous prier de m'en répéter quelque chose ?

Le Pr. Cela est impossible : je suis ravi, je suis enchanté, je ne peux pas vous répéter cela autrement.

Flam. Je présume beaucoup du rapport singulier que vous m'en faites.

Le Pr. Si vous sçaviez combien, dit-elle, elle est affligée de ne pouvoir m'aimer ; parce que cela me rend malheureux & qu'elle doit être fidelle à Arlequin... j'ai vû le moment où elle alloit me dire : ne m'aimez plus, je vous prie, parce que vous seriez cause que je vous aimerois aussi.

Flam. Bon, cela vaut mieux qu'un aveu.

Le Pr. Non, je le dis encore, il n'y a que l'amour de Silvia qui soit véritablement
de

de l'amour ; les autres femmes qui aiment ont l'esprit cultivé, elles ont une certaine éducation, un certain usage, & tout cela chez elles falsifie la nature ; ici c'est le cœur tout pur qui me parle, comme ses sentimens viennent, il les montre, sa naïveté en fait tout l'art, & sa pudeur toute la décence ; vous m'avouerez que cela est charmant : tout ce qui la retient à présent, c'est qu'elle se fait un scrupule de m'aimer sans l'aveu d'Arlequin. Ainsi, Flaminia, hâtez-vous ; sera-t-il bientôt gagné, Arlequin ? vous sçavez que je ne dois ni ne veux le traiter avec violence. Que dit-il ?

Flam. A vous dire le vrai, Seigneur, je le crois tout-à-fait amoureux de moi, mais il n'en sçait rien ; comme il ne m'appelle encore que sa chère amie, il vit sur la bonne foi de ce nom qu'il me donne, & prend toujours de l'amour à bon compte.

Le Pr. Fort bien.

Flam. Oh dans la première conversation je l'instruirai de l'état de ses petites affaires avec moi, & ce penchant qui est *incognito* chez lui, & que je lui ferai sentir par un autre stratagème, la douceur avec laquelle vous lui parlerez, comme nous en sommes convenus, tout cela, je pense, va vous tirer d'inquiétude, & terminer mes travaux, dont je sortirai, Seigneur, victorieuse & vaincue.

Le Pr. Comment donc ?

Flam. C'est une petite bagatelle qui ne mérite pas de vous être dite ; c'est que j'ai pris du goût pour Arlequin, seulement pour me désennuyer dans le cours de notre intrigue. Mais retirons-nous, & réjoignez Silvia ; il ne faut pas qu'Arlequin vous voye encore, & je le vois qui vient.

[Ils se retirent tous deux.]

SCENE II.

TRIVELIN, ARLEQUIN *d'un air un peu sombre.*

Triv. *[après quelque tems.]* Eh bien, que voulez-vous que je fasse de l'écritoire & du papier que vous m'avez fait prendre ?

Arl. Donnez-vous patience, mon domestique.

Triv. Tant qu'il vous plaira.

Arl. Dites-moi, qui est-ce qui me nourrit ici ?

Triv. C'est le Prince.

Arl. Par la sambille, la bonne chere que je fais me donne des scrupules.

Triv. D'où vient donc ?

Arl. Mardi, j'ai peur d'être en pension sans le sçavoir.

Triv. *[riant.]* Ha, ha, ha, ha.

Arl. De quoi riez-vous, grand benêt ?

Triv. Je ris de votre idée, qui est plaisante ; allez, allez, Seigneur Arlequin, mangez-en toute

INCONSTANCE. 79

toute sureté de conscience, & bûvez de même.

Arl. Dame, je prends mes repas dans la bonne foi ; il me seroit bien rude de me voir un jour apporter le mémoire de ma dépense : mais je vous crois, dites-moi à présent comment s'appelle celui qui rend compte au Prince de ses affaires ?

Triv. Son Secrétaire d'Etat, voulez-vous dire ?

Arl. Oüi : j'ai dessein de lui faire un écrit, pour le prier d'avertir le Prince que je m'ennuye, & lui demander quand il veut finir avec nous ; car mon père est tout seul.

Triv. Eh bien !

Arl. Si on veut me garder, il faut lui envoyer une carriole afin qu'il vienne.

Triv. Vous n'avez qu'à parler, la carriole partira sur le champ.

Arl. Il faut après cela qu'on nous marie Silvia & moi, & qu'on m'ouvre la porte de la maison ; car j'ai accoutumé de trotter partout, & d'avoir la clef des champs moi. Ensuite nous tiendrons ici ménage avec l'amie Flaminia, qui ne veut pas nous quitter à cause de son affection pour nous : & si le Prince a toujours bonne envie de nous régaler, ce que je mangerai me profitera davantage.

Triv. Mais, Seigneur Arlequin, il n'est pas besoin de mêler Flaminia là-dedans ?

Arl.

Arl. Cela me plaît à moi.

Triv. [d'un air mécontent.] Hum.

Arl. [le contrefaisant.] Hum. Le mauvais valet ! allons vite, tirez votre plume, & griffonnez-moi mon écriture.

Triv. [se mettant en état.] Dicter.

Arl. Monsieur.

Triv. Alte-là, dites, Monseigneur.

Arl. Mettez les deux, afin qu'il choisisse.

Triv. Fort bien.

Arl. Vous sçavez que je m'appelle Arlequin.

Triv. Doucement. Vous devez dire, Votre Grandeur sçaura.

Arl. Votre Grandeur sçaura ! C'est donc un geant ce Secrétaire d'Etat.

Triv. Non, mais n'importe.

Arl. Quel diantre de galimatias ! qui a jamais entendu dire qu'on s'adresse à la taille d'un homme quand on a affaire à lui ?

Triv. [écrivant.] Je mettrai comme il vous plaira. Vous sçavez que je m'appelle Arlequin. Après.

Arl. Que j'ai une maîtresse qui s'appelle Silvia, bourgeoise de mon village, & fille d'honneur.

Triv. [écrivant.] Courage.

Arl. Avec une bonne amie que j'ai faite depuis peu, qui ne sçauroit se passer de nous, ni nous d'elle : ainsi aussi-tôt la présente requë...

Triv.

INCONSTANCE. 81

Triv. [*s'arrêtant comme affligé.*] Flaminia ne sçauroit se passer de vous ? ah ! la plume me tombe des mains.

Arl. Oh, oh ! que signifie donc cette impertinente pâmoison-là ?

Triv. Il y a deux ans, Seigneur Arlequin, il y a deux ans que je soupire en secret pour elle.

Arl. [*tirant sa late.*] Cela est fâcheux, mon mignon : mais en attendant qu'elle en soit informée, je vais toujours vous en faire quelques remerciemens pour elle.

Triv. Des remerciemens à coups de bâton ! je ne suis pas friand de ces complimens-là. Eh que vous importe que je l'aime ? vous n'avez que de l'amitié pour elle, & l'amitié ne rend point jaloux.

Arl. Vous vous trompez, mon amitié fait tout comme l'amour, en voilà des preuves.

[*Il le bat. Trivelin s'enfuit en disant,*]

Triv. Oh diable soit de l'amitié.

SCENE III.

FLAMINIA, ARLEQUIN.

Flam. [*à Arlequin.*] Qu'est-ce que c'est ? qu'avez vous, Arlequin ?

Arl. Bon jour, ma mie ; c'est ce faquin qui dit qu'il vous aime depuis deux ans.

Flam. Cela se peut bien.

Arl.

Arl. Et vous, ma mie, que dites-vous de cela ?

Flam. Que c'est tant-pis pour lui.

Arl. Tout de bon.

Flam. Sans doute : mais est-ce que vous seriez tâché que l'on m'aimât !

Arl. Hélas ! vous êtes votre maîtresse ; mais si vous aviez un amant, vous l'aimeriez peut-être ; cela gâteroit la bonne amitié que vous me portez, & vous m'en feriez ma part plus petite, oh de cette part-là je n'en voudrois rien perdre.

Flam. [d'un air doux.] Arlequin, sçavez-vous bien que vous ne ménagez pas mon cœur ?

Arl. Moi ! eh quel mal lui fais-je donc ?

Flam. Si vous continuez de me parler toujours de même, je ne sçaurai plus bien-tôt de quelle espece seront mes sentimens pour vous : en vérité je n'ose m'examiner là-dessus, j'ai peur de trouver plus que je ne veux.

Arl. C'est bien fait, n'examinez jamais, Flaminia, cela fera ce que cela pourra ; au reste, croyez-moi, ne prenez point d'amant : j'ai une maîtresse, je la garde, si je n'en avois point, je n'en chercherois pas ; qu'en ferois-je avec vous ? elle m'ennuyeroit.

Flam. Elle vous ennuyeroit ! le moyen après tout ce que vous dites de rester votre amie ?

Arl. Eh que ferez-vous donc ?

Flam. Ne me le demandez pas, je n'en veux rien sçavoir ; ce qui est de sûr, c'est que

INCONSTANCE. 83

que dans le monde je n'aime plus que vous, vous n'en pouvez pas dire autant, Silvia va devant moi, comme de raison.

Arl. Chut : vous allez de compagnie ensemble.

Flam. Je vais vous l'envoyer, si je la trouve, en ferez-vous bien aise ?

Arl. Comme vous voudrez : mais il ne faut pas l'envoyer, il faut venir toutes deux.

Flam. Je ne pourrai pas ; car le Prince m'a mandée, & je vais voir ce qu'il me veut. Adieu, Arlequin, je serai bien tôt de retour.

[En sortant elle sourit à celui qui entre.]

S C E N E IV.

LE SEIGNEUR du second Acte apporte à Arlequin des Lettres de Noblesse.

Arl. *[le voyant.]* Voilà mon homme de tantôt ; ma foi, Monsieur le médisant, car je ne sçai point votre autre nom, je n'ai rien dit de vous au Prince, par la raison que je ne l'ai point vû.

Le Seig. Je vous suis obligé de votre bonne volonté, Seigneur Arlequin : mais je suis sorti d'embarras, & rentré dans les bonnes grâces du Prince, sur l'affurance que je lui ai donnée que vous lui parleriez pour moi : j'espère qu'à votre tour vous me tiendrez parole.

Arl.

Arl. Oh quoi que je paroisse un innocent, je suis homme d'honneur.

Le Seig. De grace ne vous ressouvenez plus de rien, & reconciliez-vous avec moi, en faveur du présent que je vous apporte de la part du Prince ; c'est de tous les présens le plus grand qu'on puisse vous faire.

Arl. Est-ce Silvia que vous m'apportez ?

Le Seig. Non : le présent dont il s'agit est dans ma poche ; ce sont des Lettres de Noblesse, dont le Prince vous gratifie comme parent de Silvia, car on dit que vous l'êtes un peu.

Arl. Pas un brin, remportez cela ; car si je le prenois, ce seroit friponner la gratification.

Le Seig. Acceptez toujours, qu'importe ? vous ferez plaisir au Prince ; refuseriez-vous ce qui fait l'ambition de tous les gens de cœur ?

Arl. J'ai pourtant bon cœur aussi ; pour de l'ambition, j'en ai bien entendu parler, mais je ne l'ai jamais vûe, & j'en ai peut-être sans le sçavoir.

Le Seig. Si vous n'en avez pas, cela vous en donnera.

Arl. Qu'est-ce que c'est donc ?

Le Seig. [à part les premiers mots.] En voilà bien d'un autre. L'ambition, c'est un noble orgueil de s'élever.

Arl. Un orgueil qui est noble ! donnez-vous comme cela de jolis noms à toutes les sottises, vous autres ?

Le

INCONSTANCE. 83

Le Seig. Vous ne me comprenez pas ; cet orgueil ne signifie-là qu'un desir de gloire.

Arl. Par ma foi sa signification ne vaut pas mieux que lui ; c'est bonnet blanc, & blanc bonnet.

Le Seig. Prenez, vous dis-je : ne ferez-vous pas bien aise d'être Gentilhomme ?

Arl. Eh je n'en serois ni bien aise, ni fâché ; c'est suivant la fantaisie qu'on a.

Le Seig. Vous y trouverez de l'avantage, vous en ferez plus respecté & plus craint de vos voisins.

Arl. J'ai opinion que cela les empêcheroit de m'aimer de bon cœur ; car quand je respecte les gens, moi, & que je les crains, je ne les aime pas de si bon courage, je ne sçaurois faire tant de choses à la fois.

Le Seig. Vous m'étonnez !

Arl. Voilà comme je suis bâti ; d'ailleurs, voyez-vous, je suis le meilleur enfant du monde, je ne fais de mal à personne : mais quand je voudrois nuire, je n'en ai pas le pouvoir. Eh bien, si j'avois ce pouvoir, si j'étois Noble, diable emporte, si je voudrois gager d'être toujours brave homme : je serois par fois comme le Gentilhomme de chez nous, qui n'épargne pas les coups de bâton à cause qu'on n'oseroit les lui rendre.

Le Seig. Et si on vous donnoit ces coups de bâton, ne souhaitteriez-vous pas être en état de les rendre ?

Arl.

Arl. Pour cela je voudrois payer cette dette-là sur le champ.

Le Seig. Or comme les hommes sont quelquefois méchans, mettez-vous en état de faire du mal, seulement afin qu'on n'ose pas vous en faire, & pour cet effet prenez vos Lettres de Noblesse.

Arl. [*prend les lettres.*] Têtableu, vous avez raison, je ne suis qu'une bête : allons, me voilà Noble, je garde le parchemin, je ne crains plus que les rats qui pourroient bien gruger ma Noblesse ; mais j'y mettrai bon ordre. Je vous remercie & le Prince aussi, car il est bien obligeant dans le fond.

Le Seig. Je suis charmé de vous voir content ; adieu.

Arl. Je suis votre serviteur.

[*Quand le Seigneur a fait dix ou douze pas, Arlequin le rappelle.*]

Monsieur, Monsieur.

Le Seig. Que me voulez-vous ?

Arl. Ma Noblesse m'oblige-t-elle à rien ? car il faut faire son devoir dans une charge.

Le Seig. Elle oblige à être honnête homme.

Arl. [*très-sérieusement.*] Vous aviez donc des exemptions, vous, quand vous avez dit du mal de moi ?

Le Seig. N'y songez plus, un Gentilhomme doit être généreux.

Arl. Généreux & honnête homme ! vertu-chou ces devoirs-là sont bons ! je les trouve encore plus nobles que mes Lettres de Noblesse ;

blesse ; & quand on ne s'en acquitte pas, est-on encore Gentilhomme ?

Le Seig. Nullement.

Arl. Diantre ! il y a donc bien des Nobles qui payent la taille ?

Le Seig. Je n'en sçai point le nombre.

Arl. Est-ce là tout ? n'y a-t'il plus d'autre devoir.

Le Seig. Non : cependant vous, qui suivant toute apparence serez favori du Prince, vous aurez un devoir de plus ; ce sera de mériter cette faveur par toute la soumission, tout le respect & toute la complaisance possible. A l'égard du reste, comme je vous ai dit, ayez de la vertu, aimez l'honneur plus que la vie, & vous serez dans l'ordre.

Arl. Tout doucement : ces dernières obligations là ne me plaisent pas tant que les autres. Premièrement, il est bon d'expliquer ce que c'est que cet honneur qu'on doit aimer plus que la vie. Malapeste quel honneur !

Le Seig. Vous approuverez ce que cela veut dire ; c'est qu'il faut se vanger d'une injure, où périr plutôt que de la souffrir.

Arl. Tout ce que vous m'avez dit n'est donc qu'un coq-à-l'âne ; car si je suis obligé d'être généreux, il faut que je pardonne aux gens ; si je suis obligé d'être méchant, il faut que je les assomme. Comment donc faire pour tuer le monde & le laisser vivre ?

Le

Le Seig. Vous ferez généreux & bon, quand on ne vous insultera pas.

Arl. Je vous entens : il m'est défendu d'être meilleur que les autres ; & si je rends le bien pour le mal, je serai donc un homme sans honneur ? Par la mardi la méchanceté n'est pas rare, ce n'étoit pas la peine de la recommander tant. Voilà une vilaine invention ! Tenez, accommodons-nous plutôt, quand on me dira une grosse injure, j'en répondrai une autre, si je suis le plus fort : voulez-vous me laisser votre marchandise à ce prix-là ? dites-moi votre dernier mot.

Le Seig. Une injure réponduë à une injure ne suffit point, cela ne peut se laver, s'effacer que par le sang de votre ennemi, ou le vôtre.

Arl. Que la tache y reste ; vous parlez du sang comme si c'étoit de l'eau de rivière. Je vous rends votre paquet de Noblesse, mon honneur n'est pas fait pour être Noble, il est trop raisonnable pour cela. Bon jour.

Le Seig. Vous n'y songez pas.

Arl. Sans compliment, reprenez votre affaire.

Le Seig. Gardez-le toujours, vous vous ajusterez avec le Prince, on n'y regardera pas de si près avec vous.

Arl. [les reprenant.] Il faudra donc qu'il me signe un contrat comme quoi je serai exempt de me faire tuer par mon prochain
pour

INCONSTANCE. 89

pour le faire repentir de son impertinence avec moi.

Le Seig. A la bonne heure, vous ferez vos conventions. Adieu, je suis votre serviteur.

Arl. Et moi le vôtre.

SCENE V.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

Arl. [*le voyant.*] Qui diantre vient encore me rendre visite ? Ah c'est celui-là qui est cause qu'on m'a pris Silvia ! Vous voilà donc, Monsieur le babillard, qui allez dire partout que la maîtresse des gens est belle ; ce qui fait qu'on m'a escamoté la mienne ?

Le Pr. Point d'injure, Arlequin ?

Arl. Etes vous Gentilhomme vous ?

Le Pr. Assurément.

Arl. Mardi vous êtes bienheureux ; sans cela je vous dirois de bon cœur ce que vous méritez : mais votre honneur voudroit peut-être faire son devoir, & après cela, il faudroit vous tuer pour vous vanger de moi.

Le Pr. Calmez-vous, je vous prie, Arlequin, le Prince m'a donné ordre de vous entretenir.

Arl. Parlez, il vous est libre : mais je n'ai pas ordre de vous écouter moi.

Le

Le Pr. Eh bien prens un esprit plus doux, connois-moi, puisqu'il le faut, c'est ton Prince lui-même qui te parle, & non pas un Officier du Palais, comme tu l'as crû jusqu'ici aussi bien que Silvia.

Arl. Votre foi ?

Le Pr. Tu dois m'en croire.

Arl. Excusez, Monseigneur, c'est donc moi qui suis un sot d'avoir été un impertinent avec vous ?

Le Pr. Je te pardonne volontiers.

Arl. [*tristement.*] Puisque vous n'avez pas de rancune contre moi, ne permettez pas que j'en aye contre vous ; je ne suis pas digne d'être fâché contre un Prince, je suis trop petit pour cela : si vous m'affligez, je pleurerai de toute ma force, & puis c'est tout ; cela doit faire compassion à votre puissance, vous ne voudriez pas avoir une Principauté pour le contentement de vous tout seul.

Le Pr. Tu te plains donc bien de moi, Arlequin ?

Arl. Que voulez-vous, Monseigneur, j'ai une fille qui m'aime ; vous, vous en avez plein votre maison, & nonobstant vous m'ôtez la mienne ; prenez que je suis pauvre, & que tout mon bien est un liard, vous qui êtes riche de plus de mille écus, vous vous jetez sur ma pauvreté & vous m'arrachez mon liard, cela n'est-il pas bien triste ?

Le Pr. [*à parl.*] Il a raison, & ses plaintes me touchent.

Arl.

INCONSTANCE. 91

Arl. Je ſçai bien que vous êtes un bon Prince, tout le monde le dit dans le pays, il n'y aura que moi qui n'aurai pas le plaisir de le dire comme les autres.

Le Pr. Je te prive de Silvia, il eſt vrai ; mais demande-moi ce que tu voudras, je t'offre tous les biens que tu pourras ſouhaitter, & laiſſe-moi cette ſeule perſonne que j'aime.

Arl. Ne parlons point de ce marché-là, vous gagneriez trop ſur moi ; diſons en conſcience, ſi un autre que vous me l'avoit priſe, eſt-ce que vous ne me la feriez pas remettre ? Eh bien, perſonne ne me l'a priſe que vous ; voyez la belle occaſion de montrer que la juſtice eſt pour tout le monde.

Le Pr. [à part.] Que lui répondre ?

Arl. Allons, Monſeigneur, dites-vous comme cela : Faut-il que je retienne le bonheur de ce petit homme, parce que j'ai le pouvoir de le garder ? N'eſt-ce pas à moi à être ſon protecteur, puis-que je ſuis ſon maître ? S'en ira-t'il ſans avoir juſtice ; n'en aurai-je pas du regret ? qui eſt-ce qui fera mon office de Prince, ſi je ne le fais pas ? j'ordonne donc que je lui rendrai Silvia.

Le Pr. Ne changeras-tu jamais de langage ? regarde comme j'en agis avec toi, je pourrois te renvoyer, & garder Silvia ſans t'écouter ; cependant malgré l'inclination que j'ai pour elle, malgré ton obſtination & le peu de reſpect que tu me montres, je m'intéreſſe à ta douleur, je cherche à la calmer
par

par mes faveurs, je descens jusqu'à te prier de me céder Silvia de bonne volonté ; tout le monde t'y exhorte, tout le monde te blâme, & te donne un exemple de l'ardeur qu'on a de me plaire ; tu es le seul qui résiste, tu dis que je suis ton Prince, marque-le moi donc par un peu de docilité.

Arl. [toujours triste.] Eh, Monseigneur, ne vous fiez pas à ces gens qui vous disent que vous avez raison avec moi, car ils vous trompent ; vous prenez cela pour argent comptant, & puis vous avez beau être bon, vous avez beau être brave homme, c'est autant de perdu, cela ne vous fait point de profit ; sans ces gens-là vous ne me chercheriez point chicane, vous ne diriez pas que je vous manque de respect, parce que je vous représente mon bon droit : allez, vous êtes mon Prince, je vous aime bien ; mais je suis votre sujet, & cela mérite quelque chose.

Le Pr. Vas, tu me désespères.

Arl. Que je suis à plaindre !

Le Pr. Faudra-t'il donc que je renonce à Silvia ? le moyen d'en être jamais aimé, si tu ne veux pas m'aider ? Arlequin, je t'ai causé du chagrin, mais celui que tu me laisses est plus cruel que le tien.

Arl. Prenez quelque consolation, Monseigneur, promenez-vous, voyagez quelque part, votre douleur se passera dans les chemins.

Le

INCONSTANCE. 93

Le Pr. Non, mon enfant, j'espérois quelque chose de ton cœur pour moi, je t'aurois eu plus d'obligation que je n'en aurois jamais à personne ; mais tu me fais tout le mal qu'on peut me faire ; va, n'importe, mes bienfaits t'étoient réservés, & ta dureté n'empêche pas que tu n'en jouisses.

Arl. Ah ! qu'on a de mal dans la vie !

Le Pr. Il est vrai que j'ai tort à ton égard ; je me reproche l'action que j'ai faite, c'est une injustice : mais tu n'en es que trop vengé.

Arl. Il faut que je m'en aille, vous êtes trop fâché d'avoir tort, j'aurois peur de vous donner raison.

Le Pr. Non, il est juste que tu sois content ; tu souhaites que je te rends justice, sois heureux aux dépens de tout mon repos.

Arl. Vous avez tant de charité pour moi, n'en aurois-je donc pas pour vous ?

Le Pr. [triste.] Ne t'embarrasse pas de moi.

Arl. Que j'ai de souci ! le voila désolé.

Le Pr. [en caressant Arlequin.] Je te sçai bon gré de la sensibilité où je te vois : adieu, Arlequin, je t'estime malgré tes refus.

Arl. [laisse faire un ou deux pas au Prince.] Monseigneur.

Le Pr. Que me veux-tu ? me demandes-tu quelque grâce ?

Arl. Non, je ne suis qu'en peine de sçavoir si je vous accorderai celle que vous voulez.

Le Pr. Il faut avouer que tu as le cœur excellent !

Arl. Et vous aussi, voilà ce qui m'ôte le courage : hélas que les bonnes gens sont foibles !

Le Pr. J'admire tes sentimens.

Arl. Je le crois bien, je ne vous promets pourtant rien, il y a trop d'embarras dans ma volonté : mais à tout hazard, si je vous donnois Silvia, avez-vous dessein que je sois votre favori ?

Le Pr. Eh qui le feroit donc ?

Arl. C'est qu'on m'a dit que vous aviez coutume d'être flaté ; moi j'ai coutume de dire vrai, & une bonne coutume comme celle-là ne s'accorde pas avec une mauvaise ; jamais votre amitié ne sera assez forte pour endurer la mienne.

Le Pr. Nous nous brouillerons ensemble, si tu ne me répons toujours ce que tu penses ; il ne me reste qu'une chose à te dire, Arlequin, souviens-toi que je t'aime, c'est tout ce que je te recommande.

Arl. Flaminia sera-t'elle sa maîtresse ?

Le Pr. Ah ne me parle point de Flaminia, tu n'étois pas capable de me donner tant de chagrins sans elle.

Arl. [au Prince qui sort.] Point du tout, c'est la meilleure fille du monde, vous ne devez point lui vouloir du mal.

SCENE

SCENE VI.

ARLEQUIN.

Apparemment que mon coquin de valet aura médité de ma bonne amie ; par la mardi il faut que j'aille voir où elle est. Mais moi, que ferai-je à cette heure ? est-ce que je quitterai Silvia là ? cela se pourra-t'il ? y aura-t'il moyen ? Ma foi non, non assurément ; j'ai un peu fait le nigaud avec le Prince, parce que je suis tendre à la peine d'autrui ; mais le Prince est tendre aussi, & il ne dira mot.

SCENE VII.

FLAMINIA *d'un air triste*, ARLEQUIN.

Arl. Bon jour, Flaminia, j'allois vous chercher.

Flam. *[en soupirant.]* Adieu, Arlequin.

Arl. Qu'est-ce que cela veut dire, adieu ?

Flam. Trivelin nous a trahis, le Prince a sçu l'intelligence qui est entre nous, il vient de m'ordonner de sortir d'ici, & m'a défendu de vous voir jamais ; malgré cela je n'ai pû m'empêcher de venir vous parler encore une fois, ensuite j'irai où je pourrai pour éviter sa colère.

Arl. *[étonné & déconcerté.]* Ah me voila un joli garçon à présent !

H 2

Flam.

Flam. Je suis au désespoir moi ! me voir séparée pour jamais d'avec vous, de tout ce que j'avois de plus cher au monde ; le tems me presse, je suis forcée de vous quitter : mais avant que de partir, il faut que je vous ouvre mon cœur.

Arl. [*en reprenant son baletne.*] Ahi ! qu'est-ce ma mie, qu'a-t'il ce cher cœur ?

Flam. Ce n'est point de l'amitié que j'avois pour vous, Arlequin, je m'étois trompée.

Arl. [*d'un ton essoufflé.*] C'est donc de l'amour ?

Flam. Et du plus tendre. Adieu.

Arl. [*la retenant.*] Attendez... je me suis peut-être trompé moi aussi sur mon compte.

Flam. Comment, vous vous seriez mépris ? vous m'aimeriez, & nous ne nous verrons plus ? Arlequin, ne m'en dites pas davantage, je m'enfuis. [*Elle fait un ou deux pas.*]

Arl. Restez.

Flam. Laissez-moi aller, que ferons-nous ?

Arl. Parlons raison.

Flam. Que vous dirai-je ?

Arl. C'est que mon amitié est aussi loin que la vôtre ; elle est partie, voilà que je vous aime, cela est décidé, & je n'y comprends rien. Ouf.

Flam. Quelle aventure !

Arl. Je ne suis point marié, par bonheur.

Flam.

INCONSTANCE. 27

Flam. Il est vrai.

Arl. Silvia se mariera avec le Prince, & il sera content.

Flam. Je n'en doute point.

Arl. Ensuite, puisque notre cœur s'est mécompté & que nous nous aimons par mégarde, nous prendrons patience, & nous nous accommoderons à l'avenant.

Flam. [d'un ton doux.] J'entens bien, vous voulez dire que nous nous marierons ensemble.

Arl. Vraiment oui : est-ce ma faute à moi ? pourquoi ne m'avertissiez-vous pas que vous m'attrapiez & que vous seriez ma maîtresse ?

Flam. M'avez-vous averti que vous deviendriez mon amant ?

Arl. Morbleu le devinois-jé ?

Flam. Vous étiez assez aimable pour le deviner.

Arl. Ne nous reprochons rien ; s'il ne tient qu'à être aimable, vous avez plus de tort que moi.

Flam. Epousez-moi, j'y consens : mais il n'y a point de tems à perdre, & je crains qu'on ne vienne m'ordonner de sortir.

Arl. [en soupirant.] Ah je pars pour parler au Prince, ne dites pas à Silvia que je vous aime, elle croiroit que je suis dans mon tort, & vous sçavez que je suis innocent ; je ne ferai semblant de rien avec elle, je lui dirai

H 3 que

que c'est pour sa fortune que je la laisse-là.

Flam. Fort bien, j'allois vous le conseiller.

Arle. Attendez, & donnez-moi votre main que je la baise... [*Après avoir baisé sa main.*] Qui est-ce qui auroit crû que j'y prendrois tant de plaisir ? cela me confond.

SCENE VII.

FLAMINIA, SILVIA.

Flam. [*à part.*] En vérité le Prince a raison, ces petites personnes-là font l'amour d'une manière à ne pouvoir y résister. Voici l'autre. [*à Silvia qui entre.*] A quoi rêvez-vous, belle Silvia ?

Silv. Je rêve à moi, & je n'y entens rien.

Flam. Que trouvez-vous donc en vous de si incompréhensible ?

Silv. Je voulois me vanger de ces femmes vous sçavez bien, cela s'est passé.

Flam. Vous n'êtes guères vindicative.

Silv. J'aimois Arlequin, n'est-ce pas ?

Flam. Il me le sembloit.

Silv. Eh bien, je crois que je ne l'aime plus.

Flam. Ce n'est pas un si grand malheur.

Silv. Quand ce seroit un malheur, qu'y ferois-je ? lorsque je l'ai aimé, c'étoit un amour qui m'étoit venu ; à cette heure que je ne l'aime plus, c'est un amour qui s'en est

INCONSTANCE. 99

est allé ; il est venu sans mon avis, il s'en retourne de même, je ne crois pas être blâmable.

Flam. [*les premiers mots à part.*] Rions un moment, ... je le pense à peu près de même.

Silv. [*vivement.*] Qu'appellez-vous à peu près ? il faut le penser tout à fait comme moi, parce que cela est : voilà de mes gens, qui disent tantôt oui, tantôt non.

Flam. Sur quoi vous emportez-vous donc ?

Silv. Je m'emporte à propos ; je vous consulte bonnement, & vous allez me répondre des à peu près qui me chicanent.

Flam. Ne voyez-vous pas bien que je badine & que vous n'êtes que louable ; mais n'est-ce pas cet Officier que vous aimez ?

Silv. Eh quoi donc ? pourtant je n'y consens pas encore à l'aimer : mais à la fin il faudra bien y venir ; car dire toujours non à un homme qui demande toujours oui, le voir triste, toujours se lamentant, toujours le consoler de la peine qu'on lui fait ; Dame cela lasse, il vaut mieux ne lui en plus faire.

Flam. Oh vous allez le charmer, il mourra de joye.

Silv. Il mourroit de tristesse, & c'est encore pis.

Flam. Il n'y a pas de comparaison.

Silv. Je l'attens ; nous avons été plus de deux heures ensemble, & il va revenir pour être avec moi quand le Prince me parlera ;
cependant

cependant quelquefois j'ai peur qu'Arlequin ne s'afflige trop, qu'en dites-vous ? mais ne me rendez pas scrupuleuse.

Flam. Ne vous inquiétez pas, on trouvera aisément moyen de l'appaîser.

Silv. [avec un petit air d'inquiétude.] De l'appaîser ! diantre il est donc bien facile de m'oublier à ce compte ? est-ce qu'il a fait quelque maîtresse ici ?

Flam. Lui, vous oublier ! j'aurois donc perdu l'esprit si je vous le disois ; vous serez trop heureuse s'il ne se désespère pas.

Silv. Vous avez bien affaire de me dire cela ; vous êtes cause que je redeviens incertaine avec votre désespoir.

Flam. Et s'il ne vous aime plus, que diriez-vous ?

Silv. S'il ne m'aime plus... vous n'avez qu'à garder votre nouvelle.

Flam. Eh bien il vous aime encore, & vous en êtes fâchée ; que vous faut-il donc ?

Silv. Hom, vous qui riez je voudrois bien vous voir à ma place.

Flam. Votre amant vous cherche ; croyez-moi, finissez avec lui, sans vous inquiéter du reste.

SCENE IX.

SILVIA, LE PRINCE.

Le Pr. Eh quoi, Silvia, vous ne me regardez pas ? vous devenez triste toutes les fois que je vous aborde, j'ai toujours le chagrin de penser que je vous suis importun.

Silv.

INCONSTANCE. 101

Silv. Bon, importun ! je parlois de lui tout-a-l'heure.

Le Pr. Vous parliez de moi ? & qu'en disiez-vous, belle Silvia ?

Silv. Oh je disois bien des choses, je disois que vous ne sçaviez pas encore ce que je pensois.

Le Pr. Je sçai que vous êtes résoluë à me refuser votre cœur, & c'est-là sçavoir ce que vous pensez.

Silv. Hom, vous n'êtes pas si sçavant que vous le croyez, ne vous vantez pas tant : mais dites-moi, vous êtes un honnête homme, & je suis sûre que vous me direz la vérité ; vous sçavez comme je suis avec Arlequin ; à présent prenez que j'aye envie de vous aimer, si je contentois mon envie, ferois-je bien ? ferois-je mal ? là, conseillez-moi dans la bonne foi.

Le Pr. Comme on n'est pas le maître de son cœur, si vous aviez envie de m'aimer, vous seriez en droit de vous satisfaire ; voilà mon sentiment.

Silv. Me parlez-vous en ami ?

Le Pr. Oûi, Silvia, en homme sincère.

Silv. C'est mon avis aussi ; j'ai décidé de même, & je crois que nous avons raison tous deux ; ainsi je vous aimerai s'il me plaît sans qu'il y ait le petit mot à dire.

Le Pr. Je n'y gagne rien ; car il ne vous plaît point.

Silv. Ne vous mêlez point de deviner, car je n'ai point de foi à vous. Mais enfin ce Prince,

Prince, puisqu'il faut que je le voye, quand viendra-t-il ? s'il veut je l'en quitte.

Le Pr. Il ne viendra que trop tôt pour moi ; lorsque vous le connoîtrez, vous ne voudrez peut-être plus de moi.

Silv. Courage, vous voila dans la crainte à cette heure ; je crois qu'il a juré de n'avoir jamais un moment de bon tems.

Le Pr. Je vous avouë que j'ai peur.

Silv. Quel homme ! il faut bien que je lui remette l'esprit ; ne tremblez plus, je n'aimerai jamais le Prince, je vous en fais un serment par . . .

Le Pr. Arrêtez, Silvia, n'achevez pas votre serment, je vous en conjure.

Silv. Vous m'empêchez de jurer ; cela est joli ! j'en suis bien aise.

Le Pr. Voulez-vous que je vous laisse jurer contre moi ?

Silv. Contre vous ! est-ce que vous êtes le Prince ?

Le Pr. Oüi, Silvia ; je vous ai jusqu'ici caché mon rang, pour essayer de ne devoir votre tendresse qu'à la mienne : je ne voulois rien perdre du plaisir qu'elle pouvoit me faire ; à présent que vous me connoissez, vous êtes libre d'accepter ma main & mon cœur, ou de refuser l'un & l'autre ; parlez, Silvia.

Silv. Ah mon cher Prince ! j'allois faire un beau serment ; si vous avez cherché le plaisir d'être aimé de moi, vous avez bien trouvé

INCONSTANCE. 103

trouvé ce que vous cherchiez, vous sçavez que je dis la vérité, voilà ce qui m'en plaît.

Le Pr. Notre union est donc assurée.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN, FLAMINIA, SILVIA, LE PRINCE.

Arl. J'ai tout entendu, Silvia.

Silv. Eh bien, Arlequin, je n'aurai donc pas la peine de vous le dire ; consolez-vous comme vous pourrez de vous-même, le Prince vous parlera, j'ai le cœur tout entrepris : voyez, accommodez-vous, il n'y a plus de raison à moi, c'est la vérité. Qu'est-ce que vous me diriez ? que je vous quitte ; qu'est-ce que je vous répondrais ? que je le sçai bien : prenez que vous l'avez dit, prenez que j'ai répondu, laissez-moi après, & voilà qui sera fini.

Le Pr. Flaminia, c'est à vous que je remets Arlequin ; je l'estime & je vais le combler de biens : toi, Arlequin, accepte de ma main Flaminia pour épouse, & sois pour jamais assuré de la bienveillance de ton Prince. Belle Silvia, souffrez que des Fêtes, qui vous sont préparées, annoncent ma joye à des sujets dont vous allez être la Souveraine.

Arl. A présent je me mocque du tour que notre amitié nous a joué ; patience, tantôt nous lui en jouerons d'un autre.

F I N.

INCONSTANCE

trouvée es que vous cherchez vous savez
que je dis la vérité, voilà ce qui m'en plait.
Le P. Notre union est donc assurée.

SCÈNE DERNIÈRE

ARLEQUIN, FLAMINIA, SILVIA, LE
PRINCE.

M. J'ai tout entendu, Silvia.
Silv. Eh bien, Arlequin, j'en ai tant donc
pas la peine de vous le dire; consolez-vous
comme vous pourrez de vous-même. Je
Prince vous parlerai, j'ai le cœur tout entre-
pris; voyez, accablés vous, il n'y a
plus de raison. C'est la vérité. Qu'est-
ce que vous voulez que je vous dirai;
qu'est-ce que vous voudriez que je le
fais bien à présent vous l'avez dit, pre-
nez que j'ai répondu, laissez-moi après, &c.
vous qui l'avez fait.
Le P. Flaminia, c'est à vous que je re-
mets Arlequin; je l'aimais & je vais le com-
bler de biens; toi, Arlequin, accepte de ma
main Flaminia pour épouse, & toi pour ja-
mais assés de la bienveillance de ton Prince.
Belle Silvia, souffrez que des fêtes, qu'un
soit préparées, annoncent ma joye à tous.
J'ai donc vous allés être la souveraine.
M. A présent je me moque du tout que
notre amitié nous joint; séparés, tantôt
nous lui en feroient d'un autre.

F I N.

L'ECOLE

DES

AMIS,
COMEDIE

EN VERS,

ET

EN CINQ ACTES.

Charles de La Harpe

Par M. MARIVAUX.



DUBLIN:

Imprimé chez S. POWELL, en Crane-lane,

MDCCLXIX.

L. E. C. O. L. E.

D E S

A M I S

ACTEURS.

HORTENSE.

CLORINE, Suivante d'Hortense.

MONROSE.

DORNANE,

ARAMONT,

} Amis de Monroe.

ARISTE,

UN GARDE.

LAQUAIS.



*La Scene est à Paris dans la maison de
Monrose.*

D U B I N :

Printed and Sold by S. Powell, at the Theatre Royal, in Great-Street.

M. DCC. LXXII.



L'ÉCOLE

DES

AMIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONROSE [*qui s'apprête à sortir,*]

CLORINE.

CLORINE.

QUOI, vous voulez sortir?

Mon. Laisse-

moi, je te prie.

Je ne puis différer ma première
sortie,

Ni demeurer ici davantage en suspens :

Ma blessure m'a fait assez perdre de tems.

Clor. Oüi : mais, Monsieur, à peine est-elle refermée.

Mon. Eh ! depuis que je suis revenu de l'armée,

Blessé dans ce combat où mon oncle a péri,
Deux mois se sont passez : je dois être guéri.

Clor. Quelle raison !

Mon. Après la perte

que j'ai faite,

Je veux sçavoir comment la fortune me traite.

D'ailleurs, un intérêt plus pressant, & plus fort

Que celui qui me touche, exige cet effort.

Mon oncle étoit chargé des biens de ta Matresse ;

Et je lui dois un compte... il le faut... le tems presse...

D'autant plus qu'elle va retourner au Couvent.

Clor. [avec plus de circonspection.] Monsieur, vous vous verrez, sans doute, auparavant ?

Mon. Qui, moi, Clorine ? Hélas ! je ne l'ai que trop vûë.

Clor. Ah ! cette répugnance est assez imprévûë.

Vous craignez de revoir l'objet de votre ardeur ?

Mon.

L'ECOLE DES AMIS.

5

Mon. La révolution...

Clor. A changé
votre cœur.

Mon. Plût au Ciel! ... quand j'étois un
peu plus digne d'elle,

Je l'ai vüe insensible à l'ardeur la plus belle.
Que seroit-ce à présent que je puis n'être
rien?

Clor. Est-on si prévoyant lorsque l'on
aime bien?

Monsieur, est-ce donc-là cette ame si char-
mée

Est-ce vous, qui depuis le départ pour l'armée
Avez écrit vingt fois pour avoir son por-
trait,

Qu'on vous eût envoyé, s'il avoit été fait?
Hortense eût obéi.

Mon. Cesse de m'entre-
prendre.

Si j'avois son portrait, il faudroit le lui ren-
dre;

Il faudroit la revoir encore, & me plon-
ger.

Clor. Du moins, la bienséance...

Mon. Il
n'y faut plus songer.

SCENE H.

CLORINE seule.

Fort bien, il va se perdre, en fuyant ma
Maîtresse.

Je veux les rapprocher tous deux avec adresse. *[Elle rêve.]*

Eh ! le portrait d'Hortense est propre à cet effet.

Il faut lui procurer en secret ce bienfait,
Et lui faire trouver par quelque stratagème
Cette heureuse ressource, en dépit de lui-même.

Je veux que ce portrait serve à vous réunir :
Oùi, Monsieur, je sçaurai vous forcer à venir

Le remettre vous-même entre les mains d'Hortense.

Alors ils se verront. L'amour d'intelligence

Les mènera plus loin qu'ils ne veulent tous deux.

Au reste, puisse-t-il avoir un sort heureux !
Espérons que la Cour lui sera moins contraire.

Il va lui-même agir. C'est le point nécessaire ;

Car... ses amis ont beau le servir de leur mieux ;

L'un d'eux n'est qu'un bon homme, ardent, officieux,

Qui tracasse, & qui veut toujours être de fête :

L'autre n'a que du faste & du vent dans la tête.

SCENE

SCENE III.

ARAMONT, CLORINE.

Aram. [derrière le Théâtre, à haute voix.]

Eh bien ! où sont-ils donc fourrez ?

Hola, quelqu'un ?

Clor. Bon ! voici justement notre vieil importun !

Qu'il va bien signaler son zèle impitoyable !

Aram. Quand le Maître est dehors, les Valets sont au diable.

C'est Clorine ! Eh ! parbleu, je la trouve à propos.

J'avois à vous parler. J'aurai fait en deux mots.

Hortense s'en va donc ?

Clor. Oüi, Monsieur, sans remise.

Elle rentre au Couvent où le défunt l'a prise.

Il l'avoit fait venir pour la former un peu,

Avant que de lui faire épouser son neveu.

Elle y seroit déjà retournée au plus vite,

Si l'éternelle tante attachée à sa suite,

N'avoit été malade : elle se porte mieux.

Aram. Tant-pis.

Clor. Et nous faisons aujourd'hui nos adieux.

Aram. Cette vieille radote ; & ta Maîtresse rêve.

Clor.

Clor. En quoi ?

Aram. C'est aujourd'hui
que le scellé se lève.
Hortense a tous ses biens.

Clor. Quelqu'un
en prendra soin.

A quoi serviroit-elle ? On n'en a pas besoin.

Aram. Elle est riche, & très-riche.

Clor. Oüi,
Monsieur, je l'espère.

Aram. Ah ! je vous en répons. D'autant plus que son père

N'avoit point d'intendant. C'étoit un vieux
Marin,

Qui, pour être par-tout Maître de son destin,

Ne posséda jamais, pour toutes Seigneuries,
Qu'un riche porte-feuille, & force pierres.

Clor. Chacun, suivant son goût, prend
ses arrangemens.

Aram. Ainsi donc ta Maîtresse, outre
ses diamans,

Est un des grands partis qui soient peut-être
en France :

A moins que le defunt, contre toute apparence,

N'ait altéré des biens confiez à ses soins ;
Mais c'est ce que l'on doit apprehender le
moins,

Or

Or cela supposé, comme aussi que Clorine
Soit une fille aimable, intelligente, & fine...

Clor. [*Elle se retourne, comme si on l'appel-*
loit.] Ah ! point du tout, Monsieur...

Oùi... j'entens... excusez ;
On vient de m'appeller.

Aram. [*la retenant.*] Non ;
vous vous abusez :

En quand cela seroit, qu'importe ? On peut
attendre.

En faveur de Monrose, il faudroit nous en-
tendre.

Tu vois comme au moment de faire son bon-
heur,

Son oncle un peu trop-tôt est mort au lit
d'honneur :

Tu sçais, pour son neveu, quelle étoit sa
tendresse ;

Et qu'en le mariant à ta belle Maîtresse,

Il lui cedit sa Charge & son Gouverne-
ment :

Il croyoit être sûr d'en avoir l'agrément.

Un coup de foudre a mis l'édifice par terre.

Thésauriser n'est pas le fait des gens de
guerre ;

Et l'on doit peu compter sur leurs succe-
ssions.

Le défunt ne rouloit que sur des pensions,

De forts appointemens, qu'il mangeoit à mé-
sure,

Ainsi de ce côté la fortune est peu sûre.

A

A l'égard de la Cour, je doute, & je ne
sçais

Si l'on achevera des projets commencés ?

Et franchement j'ai peur qu'en cet état fu-
neste,

Ta Maîtresse ne soit le seul bien qui nous
reste.

Voilà ce qu'il faudroit tous deux négocier.

Clor. A quoi serviroit-il de nous asso-
cier ?

Hortense va passer sous une autre puissance.

On exigera d'elle une autre obéissance.

Aram. [ironiquement.] On exigera d'elle
une infidélité :

Vous n'y voyez aucune impossibilité.

Si Monrose a son cœur . . .

Clor. Mais il fuit
ma Maîtresse !

Aram. Elle n'en est pas moins l'objet de sa
tendresse ;

Mais il compte si peu sur un heureux des-
tin,

On du moins l'avenir est si fort incertain,

Qu'il n'ose plus tenter d'achever sa con-
quête.

Il est intimidé : voilà ce qui l'arrête.

Tant de discrétion lui feroit trop de tort.

Il faut les rapprocher, & les mettre d'ac-
cord.

Clor. J'entens.

Aram. Il faudroit donc au-
toriser mon zèle.

Il n'est qu'un mot qui serve. Hortense
l'aime-t-elle?

Clor. Vous me le demandez, à moi?

Aram. Sans
contredit.

Clor. Mais vous n'y pensez pas. Eh!
qui me l'auroit dit?

Aram. Elle-même, parbleu : Du moins
je le suppose.

Suivante & confidente est bien la même
chose.

Clor. Non pas auprès d'Hortense.

Aram. Ah!
ah ! mais en tout cas.

On peut bien deviner.

Clor. Je ne m'en mêle
pas.

Aram. On surprend un secret qu'on ne
veut pas nous dire ;

On le lit dans les yeux, dans !

Clor. Jen'y
sçais pas lire.

Aram. [avec dépit.] Les filles d'aprèsent
ne savent jamais rien

De tout ce que l'on sçait qu'elles sçavent très
bien.

Clor. [riant.] On ne sçauroit penser plus
à notre avantage.

Monsieur, vous souvient-il d'un certain ma-
riage

Que

Que vous avez fait faire ?

Aram. - Oûi, j'aime
à m'en mêler.

Clor. C'est le dernier sur-tout que je veux
rappeller.

Oh! . . . la suite en est belle, & le chef-
d'œuvre est rare.

Ces gens sont en procès afin qu'on les sé-
pare ;

Et vous sollicitez leur séparation.

Aram. Je ne dispose pas de l'inclination.

Clor. Bon ! & ces deux Rivaux, Monsieur,
que vous en semble ?

Vous les aviez si bien raccommodés ensem-
ble !

D'où vient sont-ils partis aussi-tôt de la
main

Pour s'aller battre ?

Aram. Ils ont pris que-
relle en chemin.

Clor. Vous souvient-il encore ? . . .

Aram. [vivement.] Ah !
trêve de mémoire.

Il n'est pas question de faire mon histoire.

C'est-à-dire qu'Hortense aura jusqu'à ce
jour

Fait perdre à notre ami son tems & son
amour ?

Clor. Et ne voulez-vous pas que je l'en
dedomme ?

Aram. Eh ! ventrebleu, pourquoi se lais-
ser rendre hommage,

Lorsque

Lorsque l'on ne veut pas se laisser enflammer ?

Clor. Hortense obéissoit en se laissant aimer.

Aram. La complaisance est grande.

Clor. Assez

Aram. Se

peut-il faire ! . . .

Eh mais, combien de tems faut-il donc pour lui plaire,

Si depuis une année & plus qu'elle est ici,

L'amour de son amant n'a pas mieux réussi ?

Hortense s'amusoit du plaisir d'être aimée.

L'hymen se devoit faire au retour de l'armée.

Clor. Il est vrai.

Aram. Cette époque est bonne à remarquer.

A quoi pensoit Hortense ? Elle alloit s'embarquer ;

Et toutefois l'amour n'étoit pas du voyage.

Clor. C'est bien assez qu'il vienne après le mariage :

L'amour qui le prévient n'est pas le plus certain.

Il vaut mieux ne donner son cœur qu'après sa main.

Quand on est sa maîtresse, alors c'est autre chose.

Hortense étoit soumise à l'oncle de Monrose ;

Il lui servoit de père ; il en avoit les droits,

Que le sien, en mourant, lui remit autrefois.

Ils avoient toujours eu cette alliance en vûë.
Hortense eût obéi : mais l'affaire est rompue.

Auroit-elle bien fait d'aimer auparavant ?

Aram. Allez, morbleu, partez ; retournez au Couvent.

Ainsi Monrose est libre ; & s'il est raisonnable,

On pourra lui trouver un parti convenable.

Quelqu'autre aura des yeux, du bien, de la beauté ;

Oùi, l'on pourra tourner de tel autre côté,

Que...

Clor. Eh ! qui menacez-vous ? Je suis votre servante.

SCENE IV.

ARAMONT seul.

Du moins, cette menace a fâché la Suivante.

Qu'elle aille à sa Maîtresse apprendre ce discours.

Tant-mieux. La jalousie est d'un puissant secours ;

Et jamais la fierté ne doit être épargnée.

Une femme piquée est à moitié gagnée.

SCENE V.

ARAMONT, DORNANE.

Dor. Serviteur au Baron. J'aime à te rencontrer.

Qu'as-

L'ECOLE DES AMIS.

15

Qu'as-tu fait de Monrose ?

Aram. Il va bien-

tôt rentrer.

Dor. Tu ne le quittes plus ! je te trouve adorable.

Ah ! si l'événement lui devient favorable,
Que d'amis fugitifs se verront confondus !

Aram. Ils ne sont qu'égarez ; ils ne sont pas perdus.

Cette espèce d'amis n'est pas la moins commune.

Habiles à prévoir de loin une infortune,
Ils ne paroissent plus dans le tems orageux.
Le calme revient-il ? On peut compter sur eux.

Il ramène avec lui leur troupe mercénaire.
Dans le monde, en un mot, c'est l'usage ordinaire,

Qui fut, & qui sera toujours comme aujourd'hui ;

On n'aime à partager que le bonheur d'autrui.

Dor. Monrose n'aura point ce reproche à me faire :

Et que la Cour lui soit favorable, ou contraire,

Il n'en sera ni plus ni moins cher à mes yeux.

Aram. Sans doute. Le malheur est-il contagieux ?

Dor. On cesse d'être ami si-tôt que l'on varie.
D'abord que l'amitié balance, elle est trahie :

La moindre alternative y porte un coup mortel tel ;

Et ce n'est plus qu'un nom qui n'a rien de réel ;

Aram. Sçais-tu que tu dis vrai ?

Dor. [avec fatuité.] Voilà comme je pense.

Mais ce n'est point assez ; j'agis en conséquence.

Depuis qu'il est malade, on n'imagine pas
Ce que j'ai vu de gens, combien j'ai fait de pas.

J'ai mis en action toutes nos connoissances.
N'ai-je pas fait ma cour à toutes les Puissances ?

Aram. [à part.] Car il faut bien les voir,
quand on en a besoin.
Quelle fatuité !

Dor. J'aurois été plus loin
Si je l'avois trouvé possible & nécessaire :
Mais Dieu sçait de quel air j'ai mené cette affaire !

Aram. De quel air, s'il vous plaît ?

Dor. Je crois qu'il est permis
De parler un peu haut quand c'est pour ses amis :

Aram. [à part.] Tout est perdu.

Dor. J'agis
avec cette assurance

Qui subjugue, ou détruit toute autre concurrence.

Quoi qu'il en soit, j'ai mis l'épouvante &
l'effroi

Parmi

Parmi les prétendans ; ils sont en desarroi.
Je leur ai fait un tour qui nous sert à mer-
veille.

J'ai publié par-tout . . . en secret . . . à l'o-
reille . . .

Que Monrose avoit tout obtenu de la Cour :
Et c'est, grâce à mes soins, la nouvelle du
jour.

Par-là j'ai dérouté la brigade & la cabale.

Aram. Je crains que cela n'ait une suite
fatale.

Dor. Tu t'y connois !

Aram. Pour moi,
je me borne à des soins
Qui sont à ma portée ; & je risque un peu
moins.

Sans moi, des créanciers bloqueroient cette
porte :

J'ai du moins, pour un tems, écarté leur
cohorte,

Dor. Comment donc ?

Aram. En disant
par-tout avec éclat

Que la succession est en très bon état

Ainsi j'ai suspendu leurs cris & leurs pour-
suites.

Dor. C'est une minutie.

Aram. On verra
dans les suites.

Mais au surplus, Marquis, n'es-tu pas éton-
né

18 L'ECOLE DES AMIS.

Que Monrose aujourd'hui se trouve abandonné
Par l'homme, sur lequel il comptoit d'avantage,
Ariste ?

Dor. L'amitié n'est point un héritage.

SCENE VI.

ARISTE, [*sans être vu.*] DORNANE, ARAMONT.

Aram. Quoi ! l'ami le plus cher que le défunt ait eu,
Laisse ainsi son neveu, tandis qu'il auroit pu
Agir, & lui prêter son heureuse assistance ?
Son appui nous seroit d'une grande importance ;
Car enfin son crédit est plus grand qu'on ne croit

Dor. Il le garde pour lui. Ce n'est qu'un homme adroit,
Un Courtisan masqué par la misantropie,
Recouvert du manteau de la Philosophie ;
Un Politique sombre, équivoque & caché,
Qui se donne à la Cour pour être détaché
Des postes, des emplois, des grandeurs, & des graces ;
Mais qui secrètement vise aux premières places ;

Et

Et dont l'ambition, quand il en sera tems,
Se manifestera peut-être à nos dépens.

Aram. Cet Ariste pourtant... il avoit paru prendre
Au destin de Monrose un intérêt si tendre :
Je l'ai crû son ami.

Dor. Lui ? Sur quel fondement ?

Quand on est tel, croi moi, l'on s'annonce autrement.

En effet, l'amitié donne un air moins austère.

Un véritable ami n'a d'autre caractère
Que celui qui nous plaît. Il se règle sur nous,

Il adopte nos mœurs ; il se fait à nos goûts ;
Il se métamorphose au gré de nos caprices ;
Il prend nos Passions, nos vertus, & nos vices :

C'est un Caméléon qui reçoit tour-à-tour...

Ar. [*s'avançant.*] Ce portrait-là, Monsieur, est celui de l'amour.

Dor. [*à part.*] C'est Ariste ! Ah, morbleu !

Ar. Mon abord vous étonne !

Dor. Ah ! Monsieur, qui pouvoit vous croire-là ?

Ar. Personne.

Si j'ai bien entendu votre entretien...

Dor. [*à part.*] Tant-pis.

Ar. Les amis de Monroe étoient sur le tapis.

Vous paroissez avoir épuisé la matière ;

Et Monroe vous doit sa confiance entière.

Où, par provision vous nous excluez tous.

Il ne doit plus compter sur d'autres que sur vous.

Vous suffirez à tout ; du moins, je le souhaite.

L'amitié qui se vante est souvent indiscrete.

Cependant trouvez bon qu'au rang de ses amis

Quelqu'autre puisse encore avec vous être mis.

L'amitié n'admet point de basses jalousies,

C'est à l'amour qu'il faut laisser ces frénésies.

SCENE VII.

MONROSE [*transporté de joye.*] ARISTE,
ARAMONT, DORNANE.

Mon. [*à Aramont. & Dornane.*] Mes amis,
prenez part à la joye où je suis.

Mon bonheur est prochain ; si j'en crois
tous les bruits,

On dit qu'en ma faveur la Cour est réunie.

[*appercevant Ariste.*] Ah ! Monsieur. C'est
me faire une grace infinie.

Ces Messieurs sont témoins si depuis mon retour

Ma

Ma santé m'a permis de vous faire ma cour.

Ar. Votre santé va bien ; je vous en félicite.

Dor. Et moi, de la nouvelle . . .

Aram. [à part.] En cas de réussite.

Mon. Tout Paris là-dessus n'a qu'une seule voix.

Dor. C'est qu'il te rend justice. On l'obtient quelquefois,

Quand on a le secret de se la faire rendre.

Une affaire dépend du tour qu'on lui fait prendre.

La fortune & l'amour se ressemblent tous deux :

C'est la même façon pour traiter avec eux.

Mon. Je commence à le croire.

Dor. Osois-tu te promettre

Un aussi bon effet ? . . .

Mon. De quoi ?

Dor. De cette lettre

Qu'il a fallu te faire écrire, & t'arracher ?

Car avec toi, mon cher, à moins de se fâcher . . .

Mon. Je trouvois que le stile en étoit un peu ferme.

Dor. Eh ! tant-mieux. Tu voulois mesurer chaque terme.

Mon. Ou du moins adoucir...

Dor. Va,

va, le stile est bien.

La souplesse est pour nous un indigne moyen,

Presque toujours nuisible, & jamais legitime :

Qui s'abaisse soi-même est sa propre victime.

On ne cherche que trop à nous humilier.

Nous devons exiger, & non pas supplier.

[à *Ariste.*] N'est-il pas vrai, Monsieur ?

Ar. Cha-

cun a ses usages.

Mon. J'ai vû tous nos amis...

Ar. [à part.] Qui

ne sont pas plus sages.

Mon. Je ne pouvois suffire à leurs embrasemens.

Ar. Quoi ! vous avez reçu tous ces vains complimens ?

Mon. Oûi, je les ai reçus. Devois-je m'en défendre ?

Ar. Vous n'empêcherez pas ces bruits de se répandre ?

Dor. Les empêcher ? Je dis que c'est un coup d'Etat.

On n'y sçauroit donner trop de cours & d'éclat.

Sur la foi de ce bruit heureux & profitable,
Chacun trouve que rien n'étoit plus équitable.

Tout

Tout le monde applaudit. Je vous laisse à
penser.

Si la Cour, qui le voit, pourra se dispenser
D'un acte d'équité que l'on trouve à sa
place.

Il ne dépend plus d'elle. Il faut qu'elle le
fasse,

Et qu'enfin elle cède à la nécessité.

Ar. Vous en parlez, Monsieur, avec ca-
pacité.

Dor. En seriez-vous surpris?

Ar. Vous
êtes politique.

Dor. Et bien meilleur ami. C'est de
quoi je me pique.

Ar. [à part.] Contre cet étourdi je ne
sçaurois tenir.

[à *Monrose.*] Dans un instant, Monsieur,
pourrais-je revenir?

Mon. Commandez.

Ar. J'aurois eu quel-
que chose à vous dire.

Je veux prendre mon tems.

Dor. Enfin il se
retire.

SCENE VIII.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

Mon. [toujours joyeux.] Je puis donc m'ap-
plaudir avec vous sans témoins,

Et

24 L'ÉCOLE DES AMIS!

Et vous féliciter du succès de vos soins.

[*Il les embrasse.*] Permettez ce transport à
ma reconnoissance :

D'autres effets seront peut-être en ma puis-
sance.

Ma chute étoit horrible ; il faut en conve-
nir.

Si je vous faisois voir quel affreux avenir

Etoit devant mes yeux !

Dor, Eloignons

cette idée ;

Puisqu'aussi-bien l'affaire est presque déci-
dée.

D'ailleurs, ton désespoir m'étoit injurieux.

Suis-je donc un ami si frivole à tes yeux ?

Que le sort te trahisse, ou soit qu'il te se-
conde,

Mets-toi bien dans l'esprit que je n'ai rien au
monde

Qui ne te soit acquis : je crois que là-des-
sus

Tu veux bien m'épargner des sermens su-
perflus.

Bien souvent ce ne sont que des mots d'ha-
bitude

Qui joignent le parjure avec l'ingratitude.

Mon. Va, j'en suis convaincu ; ce n'est
pas d'aujourd'hui :

Mais je ne veux pas être à la charge d'au-
trui.

Vous dirai-je pourtant que la froideur d'A-
riste

Jette

Jette dans mon esprit un doute qui m'attriste ?

Dor. C'est un homme fâché, qui voit avec dépit

Que nous n'ayons point eu recours à son crédit.

Eh ! combien n'est-il pas de ces gens tyranniques,

De ces jaloux amis qui veulent être uniques ;
Affez durs, pour trouver mauvais qu'un malheureux

Leur fasse voir enfin qu'on peut se passer d'eux ?

Heureux, qui peut ainsi mortifier leur gloire.

Et venger l'amitié ! ... Mais si tu veux m'en croire,

Le tems est cher, il faut, & même dès ce jour,

Aller tête levée, & paroître à la Cour.

Mon. Oüi, c'est bien mon dessein, dès que je serai quitte

Du rendez-vous d'Ariste.

Dor. Expédie au plus vite.

Sans adieu. Tout ira comme je le prévois.

Je vais nous faire écrire à dix ou douze endroits.

SCENE

SCENE IX.

MONROSE, ARAMONT.

Aram. Moi, je vais faire un tour chez
tous nos gens d'affaires,
Pour rassembler ici ceux qui sont nécessaires.

SCENE X.

MONROSE *seul.*

Hortense, est-il possible?... Ah, qu'il
me feroit doux
D'avoir à vous offrir un rang digne de
vous!

ACTE II.

SCENE I.

ARISTE, MONROSE.

Mon. [à part.] Quel entretien fâcheux!...
Il finira peut-être?

Ar. Je puis donc vous parler?

Mon. Vous en êtes
le Maître.

Usez.

Usez de tous vos droits.

Ar. Vous me le permettez ?

Mon. Ma famille a toujours éprouvé vos bontez.

Ar. Une étroite amitié m'unissoit avec elle.

Votre oncle n'eut jamais un ami plus fidelle,

Et plus tendre que moi. Je vous trahirois tous,

Si je dissimulois davantage avec vous.

Vous vous perdez.

Mon. Daignez me le faire connoître.

Ar. Vous entrez dans le monde ; & vous allez paroître

Sur ce fameux théâtre, où j'ignore comment

J'ai pu me soutenir jusques à ce moment.

Vous n'êtes pas encore instruit de ses mystères.

Jusqu'ici vos emplois, vos devoirs militaires,

Vous en ont écarté. La Cour est en tout

Une terre inconnue à tous ses Habitans.

Après un long séjour, après un long usage,

On s'y retrouve encore à son apprentissage ;

On y marche toujours sur des pièges nouveaux ;

On y vit, entouré d'un peuple de rivaux,

Ou

Où d'amis dangereux. Heureux qui les de-

On n'y peut s'élever que sur quelque ruine ;
On n'y peut profiter que des fautes d'au-
trui.

Tel, au gré de ses vœux, s'y maintient au-
jourd'hui,

Qui demain ne pourra faire tête à l'orage ;
Et l'on finit souvent par y faire naufrage.

Mais d'après ce portrait qu'on ne peut qu'é-
baucher,

N'avez-vous en secret rien à vous repro-
cher ?

Mon. Je ne crois pas avoir de reproche à
me faire :

Et du moins le succès vous prouve le con-
traire.

Ar. Le succès ! Puissiez-vous n'être point
dans l'erreur !

Je voudrais avoir pris une fausse terreur :
Mais je tremble pour vous.

Mon. Je vous
suis redevable.

Ar. Votre sécurité me semble inconce-
vable.

Mon. J'apprens de toutes parts le bon-
heur que j'attens :

N'ai-je pas à la Cour des droits assez confi-
tans ?

Et d'ailleurs, un refus est-il en sa puissance ?
Je dois tout espérer de sa reconnoissance.

Ar.

Ar. Dites de ses bontez.

Mon. Je réclame
mon bien.

Ar. Vous méritez beaucoup ; mais on ne
vous doit rien.

Mon. Du moins on doit à ceux dont le
Ciel m'a fait naître.

Ar. Vous vous faites un droit qui pour-
roit ne pas être.

Vos ayeux ont chacun obtenu dans leur
tems,

Le prix que méritoient leurs services cons-
tans.

Ce sont leurs actions, plutôt que leurs An-
cêtres,

Qui les ont fait combler des faveurs de leurs
Maîtres,

Et inonder aux honneurs que vous sollicitez.

Les bienfaits sont à ceux qui les ont mérités.

Les graces ne sont point des biens héréditai-
res :

Nous n'en sommes jamais que les dépositaires :

Mais par la même voye on peut les obtenir.

Vos pères ont laissé leur nom à soutenir,

Leur vertu, leur exemple, & leur carrière à
suivre.

Voilà ce qu'après eux il faut faire revivre,

Et dont vous vous devez mettre en posses-
sion.

Tout le reste n'est point de leur succession.

Mon.

Mon. Ma poursuite, Monsieur, n'est donc pas raisonnable ?

Ar. La façon pouvoit être un peu plus convenable.

Lorsque j'ose avancer qu'il ne vous est rien dû,

Je ne dis pas, Monsieur, qu'il vous soit défendu

D'employer les moyens qui sont à votre usage,

Pour sauver le débris d'un aussi grand naufrage.

Vous y devez songer ; & je dois vous aider.

Mon. Je ne vois pas en quoi j'ai pû me dégrader.

Ce seroit trop payer la plus haute fortune.

Non, non, Monsieur, perdez cette crainte importune.

Je ne sçais point jouer un rôle humiliant :

Et l'on peut demander, sans être Suppliant.

J'ai fait solliciter, avec cette decence,

Et cette liberté, digne de ma naissance :

J'en aurois épargné la peine à mes amis ;

Mais enfin, ma santé ne me l'a pas permis.

S'ils ont agi pour moi, c'est sans me compromettre.

J'ai même écrit en Cour . . .

Ar. [remettant une lettre à Monrose.] La voici cette lettre.

Quelqu'un

Quelqu'un veilloit pour vous. Son bonheur
a permis

Qu'il ait sçu le danger où vous vous étiez
mis.

Quoi ? Vous osez, Monsieur, dans l'état où
vous êtes,

Poursuivre des bienfaits comme on poursuit
des dettes ?

L'orgueil & la fierté sollicitent pour vous ?

Si vous aviez des droits, vous les détruiriez
tous.

C'est indirectement s'attaquer à son Maître,

C'est l'offenser lui-même, & c'est le mé-
connoître,

Quand on manque aux égards que l'on doit
à son choix.

Mon. Vous m'effrayez, Monsieur.

Ar. Je

fais ce que je dois.

Je ne sçais point flatter quand le mal est ex-
trême.

Mais vous n'étiez pas fait pour vous perdre
vous-même.

Eh ! laissez-vous aller à votre naturel,

Au caractère heureux qui vous est personnel.

Vous êtes né prudent, humain, doux, &
flexible :

Ce sont-là les moyens qui rendent tout pos-
sible.

Il faut gagner les cœurs ; la fortune les suit.

Lorsque

Lorsque vous le pouvez, quelle erreur vous
léduit ?

On ne peut s'observer avec trop de scrupule,
Un langage superbe est toujours ridicule :
Plus on est élevé, plus il est mesléant.

C'est ainsi que le Peuple, au fond de son
néant,

Toujours sédition, quelque bien qu'on lui
fasse,

Parle indiscrettement de ceux qui sont en
place :

Vous en seriez traité de même, à votre tour,
Si vous étiez chargé de le régir un jour.

Mon. Vous m'en dites assez ; épargnez-
moi le reste.

Vous venez de détruire un charme trop fu-
neste.

Ar. Que la décision n'est-elle en mon
pouvoir !

Mais c'est un dénouement que l'on ne peut
prévoir.

Peut-être est-il prochain : & votre destinée
Peut, d'un moment à l'autre, être détermi-
née.

Attendez votre sort ; & ne recevez plus
Ces complimens suspects autant que super-
flus.

Peut-être des amis un peu trop pleins de zèle,
Ou des Rivaux, ont fait courir cette nou-
velle.

Un bruit trop favorable est souvent dange-
reux.

Voyez

Voyez des gens qui soient un peu mieux instruits qu'eux ;

Et du reste daignez agréer mes services.

Mon. C'est à moi d'implorer toujours vos bons offices.

Souffrez que pour jamais je commence aujourd'hui

A vous être attaché, comme à mon seul appui.

Ar. Vous n'avez pas besoin de faire aucune instance.

Allez : & moi, je vais prendre congé d'Hortense.

SCENE II.

ARISTE *seul.*

Cherchons en même-tems à servir son amour.

Sçachons si sa Maîtresse a pour lui du retour.

En cas qu'il soit aimé, je pourrois par la suite...

Mais, la voici qui vient recevoir ma visite.

SCENE III.

ARISTE, HORTENSE.

Ar. Ah ! Madame, excusez-moi en ce même moment

J'allois

J'allois vous prévenir dans votre appartement.

Hort. Monsieur, j'ai scû l'honneur que vous vouliez me faire.

Ar. C'en est donc fait, Madame! un départ nécessaire

Eloigne de la Cour son plus bel ornement?
Il est bien douloureux de vous perdre, au moment

Où tout sembloit devoir fixer ici vos charmes.
Que vous allez coûter de soupirs & de larmes!

Hort. Je sçais apprécier des discours si flatteurs.

Ar. Ce sont les sentimens qui sont dans tous les cœurs.

Madame, il en est un, sans vous parler du reste,

Pour qui ce contre-tems doit être bien funeste.

Il sembloit être fait pour vous appartenir.

Pourrez-vous conserver un tendre souvenir?

Vous garantirez-vous des effets de l'absence?

Hort. Elle n'en aura point sur ma reconnaissance.

Ar. Que deviendront ces nœuds que l'amour avoit faits?

Votre cœur, votre main, sont les plus grands bienfaits,

Que puissent procurer l'Amour & la Fortune.

L'espoir

L'espoir va ranimer une foule importune.
On cherchera sans doute à forcer votre choix.
Vous ressouviendrez-vous qu'un autre avoit
des droits ? ...

Hort. Celui dont vous parlez mérite mon
estime.

Ar. Un sentiment plus doux est-il moins
légitime ?

Hort. Monsieur ; vous m'étonnez ?

Ar. Par
des nœuds pleins d'appas
Vous alliez être unis.

Hort. Nous ne le som-
mes pas.

Ar. Quoi donc ? Que voulez-vous par-
là me faire entendre ?

Hort. Que pour m'abandonner au pen-
chant le plus tendre,
Il faudroit que l'hymen m'en eut fait un de-
voir.

Ar. Quand l'amour vous auroit soumise à
son pouvoir
Sur la foi d'un hymen prochain & conve-
nable...

Hort. A vos yeux, comme aux miens,
j'eusse été condamnable.
Nous avons des devoirs qui ne sont que pour
nous.

Vous pouvez être amans avant que d'être
époux,

Et vous livrer sans crainte à votre ardeur ex-
trême :

Mais,

Mais, que pour notre sexe il n'en est pas de même !

Quand nous prenons trop-tôt un légitime amour,

Il peut nous coûter cher. Par un affreux retour

Il arrive souvent qu'on nous en fait un crime,

Qu'un trop injuste époux nous ôte son estime :

Et qu'il se croit alors en droit de nous taxer,

D'avoir un cœur, hélas ! trop facile à blesser.

Ar. Vous ne m'honorez point de votre confiance,

Madame, je le vois : j'ai quelque expérience.

Pourquoi me craignez-vous ? Ne dissimulez plus.

Hort. Ah ! de grace, cessez d'insister là-dessus.

Ar. Un intérêt plus tendre, & plus fort qu'on ne pense,

M'oblige à redoubler une si vive instance.

J'espère par la suite obtenir mon pardon.

A quelque chose enfin l'on peut vous être bon,

Et même auprès de ceux dont vous allez dépendre.

De mon foible crédit je puis assez prétendre . . .

Hort.

Hort. Un homme tel que vous...

Ar. Ah!

vous y comptez peu.

Si vous ne daignez pas m'accorder votre
aveu,

Donnez-moi les moyens d'agir en assu-
rance ;

Dites-moi votre goût, ou votre répugnance ;

Par pitié pour vous-même, ordonnez ; &
comptez...

Hort. Je ressens vivement de si grandes
bontez :

Mais je ne dois penser, ni vous dire autre
chose.

Pour changer d'entretien, ... Que dit-on de
Monrose ?

Ar. Que l'espoir d'être à vous faisoit tout
son bonheur.

Hort. Parlons de sa fortune, & non pas
de son cœur.

Ar. Il est vrai que depuis qu'il est sous
votre empire,
Son cœur vous est assez connu pour n'en
rien dire.

Hort. Dites-moi seulement ce qu'il va de-
venir.

Ar. Je vous l'ai demandé, sans pouvoir
l'obtenir.

Hort. Est-ce-là m'éclaircir ? ... Lui ren-
dra-t-on justice ?

Vol. II. L. *Ar.*

Ar. Il l'attendoit de vous, Madame.

Hort. Ah, quel supplice ?
Vous me persécutez.

Ar. J'en ai bien du regret.

Hort. [plus vivement.] Eh bien, Monsieur, gardez aussi votre secret.

Ar. [à part.] Ah ! je ne métois pas trompé dans mon attente.

[à Hortense.] Il faut vous deviner ; & vous serez contente.

Je ne vous presse plus. Puisse un retour heureux

Satisfaire au plutôt mes desirs & vos vœux !

SCÈNE IV.

HORTENSE, CLORINE.

Hort. Ses desirs, & mes vœux !

[elle rêve.]

Clor. [au fond du Théâtre.] Le portrait est en vûe.

Monrose va rentrer ; attendons-en l'issue.

Hort. [à Clorine.] Je ne puis revenir de mon émotion,

Je viens de soutenir la persécution,

L'attaque la plus vive, & la plus continuë...

Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Que suis-je devenue ?

Conçois-

Conçois-tu les efforts, peut-être superflus,
Que j'ai faits ?

Clor. Contre qui ? Je ne sçai
rien de plus.

Hort. Pour pénétrer au fond de mon
cœur trop sensible,

Ariste. Eh bien, *Clor.* Eh bien, *Ariste* ?

Hort. Il a fait
son possible.

Clor. C'est-à-dire qu'enfin cet homme a
deviné.

Hort. J'en serois accablée.

Clor. Il s'est
imaginé
Ce que depuis long-tems j'imagine moi-
même.

Hort. Conçois-tu ses desseins ? D'où vient
ce soin extrême,
Dis ?

Clor. C'est pour contenter certains vou-
loirs malins,

Où naturellement les hommes sont enclins :
Ils ont tous la fureur de sçavoir nos foi-
bleesses.

Hort. Je me flatte d'avoir éludé ses fi-
nesses.

Clor. Et que sçait-on ? Peut-être il vous
trouve à son goût.

Hort. Lui ?

Clor. Mon Dieu ! Pourquoi
non ? Il faut s'attendre à tout,

Quand on a, comme vous, tant d'attraits en partage.

Hort. Va, tu n'y songes pas : c'est un homme trop sage.

Clor. Ne sont-ce que des foux qui peuvent nous aimer ?

Mais à propos d'amant, vous m'allez bien blâmer.

Hort. De quoi donc ?

Clor. Que je cherche au fond de ma mémoire !

C'est à l'occasion... tenez... voilà l'histoire. Il faut vous l'avouer ; c'est pour votre portrait.

Que diantre ! Il ne peut pas se perdre tout-à-fait.

Hort. Tu l'auras égaré. C'est une bagatelle.

Clor. Je vais plus loin. Par tout ce que je me rappelle, Je ne sçais... J'entrevois du mystère en ceci.

Hort. Comment ?

Clor. [montrant l'appartement de Monrose.] Je gagerois qu'il n'est pas loin d'ici.

Hort. Ni moi, ni mon portrait, n'intéressent personne.

On le rapportera.

Clor. Celui que je soupçonne...

Si Monrose l'avoit !... Eh bien, vous m'entendez ?

Hort.

Hort. Que veux-tu qu'il en fasse ?

Clor. Ah !

vous me demandez
Ce qu'on fait du portrait d'une femme qu'on aime ?

Hort. Qui, lui, m'aimer encore ? Ah, quelle erreur extrême !

Hélas ! Son infortune, ou quelque autre sujet,

M'ont ôté son amour : je n'en suis plus l'objet.

Tu vois depuis un tems comme il fuit ma présence.

Lui-même il a déjà commencé notre absence.

Nous sommes en exil dans la même maison.

Clor. Si vous ne l'aimiez pas, il peut avoir raison.

Hort. Si je ne l'aime pas . . . Etois-je la maîtresse ?

Ne m'a-t-on pas livrée à toute ma foiblesse,

Aux charmes d'un espoir que le fort a trahi ?

Apprends-moi donc comment j'aurois désobéi.

Qu'on s'en prenne au devoir : c'est lui qui m'a séduite.

Clor. Madame, j'en reviens au soupçon qui m'agite.

Monrose, si j'en crois ce que j'ai dans l'esprit,

Aura votre portrait, comme je vous l'ai dit.

La restitution peut en être incertaine.

Madame, il vous convient de vous en mettre en peine.

Enfin, à tout hazard, & sans plus marchander,

Je vous conseillerois de le lui demander.

Hort. Qui ! moi, lorsqu'il me fuit, je chercherois sa vue !

Clor. Vous avez tous les deux besoin d'une entrevue.

Hort. Ce seroit trop risquer mon malheureux secret,

Mon amour vient de prendre un essor indiscret,

C'est le dernier.

Clor. Mais si d'un air soumis & tendre

Il vous le rapportoit, sans vouloir vous le rendre !

Pourriez-vous le forcer ?

Hort. Puis-je faire autrement ?

Clorine, il faudroit bien . . .

Clor. Qu'il vienne seulement !

SCÈNE

SCÈNE V.

ARAMONT, HORTENSE, CLORINE.

Aram. Ah ! Madame, c'est vous ! J'en suis comblé de joye.

C'est à propos qu'ici la fortune m'envoie
Pour vous marquer mon zèle & ma discre-
tion.

Hort. Je n'ai jamais douté de votre atten-
tion.

Aram. Je viens de ramasser ce portrait
ici proche :

Sans doute qu'il étoit tombé de votre poche :
Quelqu'autre moins fidèle auroit pu s'en sai-
sir.

Clor. [à part.] Eh bien, quel enragé !

Aram. Je me fais un plaisir . . .

Hort. Clorine étoit en peine . . .

Clor. Et la voilà finie.

[à part.] Fuffiez-vous dans le fond de votre
Baronnie !

Hort. [en lui faisant la révérence.] Mon-
sieur, je suis sensible à votre procédé.

[à Clor.] Reprenez ce portrait.

SCÈNE

L 4

SCÈNE

SCENE VI.

ARAMONT, CLORINE.

Clor. [à part.] Cet homme est possédé.

Aram. [à part, Et le portrait à la main.] Oùais ! mon petit service est pris en déplaisance !

Clor. En vous remerciant de votre diligence.

Aram. Falloit-il le garder afin qu'on le cherchât,

Et ne pas vous le rendre avant qu'on l'affichât ?

Clor. J'aurois pû le trouver tout aussi-bien qu'un autre.

Aram. En cela mon bonheur a prévenu le vôtre.

Clor. Il vaudroit tout autant qu'il eût été perdu.

Aram. Ma foi, vous avez fait ce que vous avez pû.

Clor. Donnez, Monsieur, donnez, puisqu'il faut le reprendre.

Mais ce n'étoit pas vous qui deviez nous le rendre.

SCENE

SCENE

S C E N E VII.

ARAMONT *seul*.

Je serois bien surpris si je n'étois qu'un
 sot,
 Oûi, vraiment, à la fin j'entens à demi-
 mot.
 Il s'ensuit qu'il falloit d'abord entr'autre
 chose
 Remettre ce portrait dans les mains de Mon-
 rose :
 Et je conclus de-là qu'Hortense a le cœur
 pris.
 Travaillons là-dessus ; il n'importe à quel
 prix.

S C E N E VIII.

ARAMONT, DORNANE.

Dor. Parbleu, tu nous as fait une belle
 bévuë !

Aram. Laquelle ?

Dor. A ton avis ?

Aram. [à part.] L'au-
 roit-il déjà scûe ?

Dor. Tu prones l'héritage ...

Aram. Oûi :
 c'est un tour d'ami.

Dor. Et que le défunt laisse un argent infini.

Aram. Sans doute : je l'ai dit en faveur de Monrose.

Peut-on se maintenir à moins qu'on n'en impose ?

Par-là, ses créanciers, prêts à fondre sur lui, Se font tranquilliser.

Dor. Tu vas voir aujourd'hui

Que ta finesse aura des suites bien contraires, Tous ces coquins mettront le feu dans les affaires.

Ils savent qu'on les joue : ils vont sailir partout.

J'ignore si Monrose en pourra voir le bout ; Pourvu que son honneur n'en soit pas la victime.

Aram. Quelle chimère !

Dor. Point : ma crainte est légitime.

Pour être serviable, il faut être prudent. On est bien dangereux, quand on est trop ardent.

J'aimerois cent fois mieux une amitié stérile, Que celle qui me nuit, en voulant m'être utile.

Aram. J'ignorois que mon zèle eût si mal réussi.

Mais de plus d'un endroit il me revient aussi

Que le vôtre n'a pas tout le succès possible :

L'ECOLE DES AMIS.

47

A Monrose, au contraire, on dit qu'il est nuisible.

Dor. On dit, fut de tout tems la gazette des fots.

Aram. C'est le Public.

Dor. Ah! ah! quels sont donc ces propos?

Aram. Que Monrose se pète, & que c'est par la faute

De ceux qui lui font prendre une allure trop haute.

La Cour trouve mauvais qu'il ait entretenu

La croyance où l'on est qu'il a tout obtenu.

Dor. La Cour trouve mauvais!

Aram. Voilà ce qui se passe.

On conseille un ami, sans se mettre à sa place,

Ce qui fait qu'on le perd, c'est qu'ordinairement

La vanité, l'humour, & le temperament

Suggèrent la plupart des avis qu'on lui donne.

Il vaudroit cent fois mieux ne conseiller personne.

Dor. Nous verrons qui des deux aura le plus de tort.

Monrose qui survient va nous mettre d'accord.

SCENE

SCENE IX.

ARAMONT, DORNANE, MONROSE.

Dor. Le Baron me contoit de plaisantes nouvelles.

Aram. Le Marquis m'en disoit qui sont assez cruelles.

Mon. [avec un air sombre & chagrin.] Je faisois un beau songe ; il faut se reveiller. De quels biens à la fois je me vois dépouiller !

La mort m'enlève un oncle, illustre, & secourable ;

Je perds l'espoir prochain d'un hymen favorable ;

Par un inevitable & triste enchaînement

Je manque tout, la Charge, & le Gouvernement.

Il ne restera rien de tant de récompenses,

De ses travaux, des miens, de toutes mes dépenses.

Mon bien ne suffira qu'à peine à m'acquitter.

Que vais-je devenir ? Il faudra tout quitter.

Dor. Entendons-nous un peu. Quelle est cette aventure,

Ou plutôt cette énigme ?

Mon. Elle n'est point obscure.

Tout

Tout est perdu.

Dor. Quel conte ?

Mon. Qui, c'est la vérité.

On vient de me tirer de ma sécurité.

Dor. Comment ? La Cour auroit !...

Mon. Il lui plaît de répandre

Ses graces sur quelqu'un qui peut mieux y prétendre.

Elle accorde au plus digne...

Dor. Eh ! dis au plus heureux.

Le nomme-t-on ?

Mon. Non : mais le fait n'est plus douteux.

C'est un autre que moi.

Dor. N'es-tu point trop crédule ?

Mon. Mon malheur est certain.

Dor. Mais il est ridicule.

Mon. Ceux que je viens de voir ne m'ont que trop instruit.

Un autre est désigné. Ce n'est point un faux bruit.

Ma plus grande infortune en cette conjoncture

Vient d'avoir devancé ma fortune future.

Comptant sur l'avenir que j'ai trop espéré.

J'en avois pris l'état ; je me suis obéré.

Dor.

Dor. Parbleu, qui ne l'est pas ! Sur-tout
parmi nous autres !
Messieurs tes créanciers feront, comme les nô-
tres.
Ils prendront patience, Ils sont faits pour
cela.

Ne va pas, en payant, nous gâter ces gens-
là.

Aram. D'autant plus qu'ils ont fait avec
vous leurs affaires.

Dor. Ils t'auront rançonné : ce sont tous
des Corsaires.

Mon. Quand tout cela seroit, j'en ai subi
la loi.

L'on ne me verra point réclamer contre
moi.

Dor. Ah ! si tu veux payer, il faut te
laisser faire.

Mais cela ne conduit à rien ; tout-au-con-
traire.

Ou tu veux t'acquitter par un nouvel em-
prunt,

Ou tu comptes beaucoup sur les biens du dé-
funt ?

Mon. Point du tout, je vous jure : & j'ai
tout lieu de croire

Que mon oncle, après lui, ne laisse que sa
gloire.

Il ne fut jamais riche ! & tout ce que l'on dit
Ne sera qu'un faux bruit, qu'on répand à
crédit.

Je

Je crois que je pourrai conserver ce Domaine,

Que vous me connoissez au fond de la Touraine ;

C'est-là que pour jamais je m'ensevelirai.

Dor. J'empêcherai ta fuite.

Aram. Et moi, je vous suivrai.

Mon. Le dessein en est pris, & j'y resterai ferme.

Il faut s'exécuter.

Dor. Je n'entens point ce terme.

Mon. Je veux me libérer.

Dor. Te libérer ? Comment ?

Mon. Pour payer, je vendrai jusqu'à mon Régiment.

Dor. C'est te couper la gorge.

Mon. Il le faut bien. Que faire ?

Dor. Que deviendras-tu ?

Mon. Rien. Suis-je si nécessaire ?

Faut-il pour soutenir toujours le même état ?

A mille malheureux emprunter mon éclat ?

A l'abri d'une fausse & coupable importance,

Les forcer de m'aider de leur propre substance,

Et braver à la fois mes remords & leurs cris ?

J'aime

J'aime mieux n'être plus, que de vivre à ce prix.

Dor. C'est une extrémité fâcheuse, abominable.

Que diable ! au bout du compte elle n'est pas tenable.

Je voudrois bien t'aider, mais je ne sçais par où.

Mon fripon d'Intendant dit qu'il n'a pas un sou.

Mais qu'il en ait, ou non, il faut bien qu'il m'en donne :

J'ai promis une fête à certaine personne,

Que j'avois ménagée expressément pour toi.

De plus, je te dirai . . . Tu le sçais comme moi ;

Il semble qu'on avoit un présage infailible,

Qu'aux besoins d'un ami je serois trop sensible.

On m'a lié les mains : sans quoi . . . Mais après tout,

Ne précipitons rien. Il faut voir jusqu'au bout.

La révolution me paroît un peu prompte.

Je le sçaurois. Je vais m'en faire rendre compte.

C'est encore un faux bruit que l'on aura semé.

Ne conclus rien avant que j'en sois informé.

[Il va pour sortir.]

Mon. [à Anamont.] Tu paroïs pénétré de mon malheur extrême.

Am.

Aram. Je ne le soutiens pas aussi-bien que vous-même.

Mon. Il faut s'en consoler.

Aram. Que nous veut le Marquis ?

Dor. [*revenant mystérieusement.*] Je reviens. Quand j'y pense... Il faut tout mettre au pis.

Nous vivons dans un siècle où rien n'est impossible ;

Où, bien loin de servir, le mérite est nuisible.

Il pourroit arriver que, sans sçavoir pourquoi,

La Fortune auroit pris un travers avec toi.

Tu perdrois à beau jeu. Mais en cas de disgrâce,

J'entre dans tes raisons, je me mets à ta place.

Je sens que le dépit justement irrité,

Ton honneur, en un mot, & la nécessité,

Malgré tous tes amis, pourroient bien te réduire

A prendre le parti dont tu viens de m'instruire :

En ce cas, je propose un accommodement,

Qui nous arrangeroit tous deux également.

Mon. Parle.

Dor. Ton Régiment est à ma bienveillance.

Pourrois-je de ta part avoir la préférence ?

Mon.

Mon. De tout mon cœur.

Aram. Oui : mais
vous n'avez point d'argent.

Dor. Parbleu; j'en trouverai.

Aram. Cet
homme est obligeant.

Dor. Pour un si bon usage, on n'est point
sans ressources.

Mes amis m'aideront . . .

Aram. Oüidà.

Dor. Si
dans leurs bourses

Je ne trouve pas tout, je ferai mon billet
Du surplus.

Aram. Un billet : je suis votre
valet.

Mon. On peut s'ajuster.

Aram. Mal.

Mon. Je
t'en laisse l'arbitre.

Dor. Je te suis obligé.

Aram. Ce seroit à
bon titre.

Dor. Puisque nous convenons, mon cher,
en attendant,

Garde-moi le secret, de crainte d'accident.

SCENE

SCENE X.

ARAMONT, MONROSE.

Aram. La proposition me paroît surprenante,
Et pour trancher le mot, elle est impertinente.

Quoi ! de votre dépouille il veut s'accommoder,
Après vous avoir dit qu'il ne peut vous aider ?

Mon. Je ne vois pas d'où vient cette surprise extrême,

Dornane ne peut rien pour moi ni pour lui-même,

Mais quand il l'agira de faire son chemin,
Sa famille pour lors y donnera la main.

Aram. Ce marché ridicule aura donc lieu ?

Mon. Sans doute.

Puisqu'il faut que je vende. Heureux dans
ma détresse

De pouvoir obliger quelqu'un de mes amis
C'est le dernier plaisir qui me sera permis !

Aram. On pourroit s'en passer.

Mon. Souffre
que je te quitte.

Je voudrois voir Ariste ; & j'y cours au plus

vite.

SCÈNE

SCENE XI.

ARAMONT *seul.*

Nous n'avons plus qu'Hortense en cette extrémité.

Allons hâter le coup que j'ai prémédité;
Portons au cœur d'Hortense une atteinte fatale ;

Faisons-lui redouter une heureuse rivale ;
Et puisqu'il faut, contre elle, employer ce détour,

Armons la jalousie en faveur de l'amour.

ACTE III.

SCENE I.

ARISTE, UN VALET.

Ar. [au Valet.] J'Attendrai son retour.
Sur-tout, qu'on l'avertisse,
Si-tôt qu'il rentrera.

SCENE II.

ARISTE *seul.*

Faut-il que je ne puisse
Lui dire mon secret ? Monrose est étonnant
De

De ne pas voir quel est le péril imminent,
Où son humeur facile expose sa fortune.
La remontrance ici deviendrait importune ;
Et loin de s'éclairer par mes avis secrets,
Il iroit les traduire à ces gens indiscrets,
A qui sa confiance est un peu trop livrée.
Oh ! jeunesse, toujours d'elle-même eny-
vrée !

Monrose est dans ce tems difficile à passer.
Il faut y suppléer, & ne nous point lasser :
Du moins j'ai réparé les fautes qu'ils ont fai-
tes.

Quoi qu'il puisse arriver, j'ai mis ordre à ses
dettes ;

Il ne se perdra point.

SCENE III.

ARISTE, MONROSE.

Ar. Nous nous cher-
chons tous deux.

Mon. Oüi, je sors de chez vous.

Ar. Quel
est ce bruit fâcheux ?

Ce qu'on dit, est-il vrai ? Vous quittez le
service ?

Mon. Je ferai malgré moi ce cruel sacri-
fice.

Ar. On vous prendrait au mot.

Mon. Je vends
mon Régiment

Afin

Afin de m'acquitter. Puis-je faire autrement ?

Ar. Peut-être, rien ne presse encore ; il faut attendre

Mon. Attendre Quoi, Monsieur ?

Qu'ai-je encore à prétendre ?

C'est d'un autre que moi dont la Cour a fait choix.

Ar. Sçavez vous si cet autre accepte ?

Mon. Ah ! je le crois.

Ar. Ou vous le supposez. Est-ce une conséquence ?

On revient quelquefois de plus loin qu'on ne pense.

Empêchez cependant qu'on n'aille débiter
A la Cour, & par-tout, que vous voulez
quitter.

Un bruit si ridicule a l'air d'une menace,
Ou du moins d'un dépit qui n'est pas à sa
place.

Mon. Ce sont mes ennemis . . .

Ar. Non ; ce n'est point eux.

Il est bien d'autres gens qui sont plus dangereux.

Ne croyez pas, Monsieur, que je taxe per-
sonne.

Dans ces réflexions que je vous abandonne.

Quand j'y pense, entre nous, je vois pré-
sente-ment

Que l'amitié se donne & se prend aisément ;

Elle

Elle est, comme l'amour, hazardeuse & légè-
gère.

Une conformité frivole & passagère

D'âge, d'état, d'humeur, & sur-tout de plaisir,

Sans nul autre examen, suffit pour nous saisir.

Nous nous associons, comme on fait en voyage,

Sans sçavoir avec qui le hazard nous engage :

Et l'on devient ami comme on devient
amant :

Pour faire une maîtresse, il ne faut qu'un moment :

Mais l'amitié, du moins, comme je l'envisage,

De part & d'autre exige un long apprentissage ;

Et vous devez sçavoir à vos propres dépens,

Qu'un ami véritable est l'ouvrage du tems.

Mon. On peut me reprocher quelques momens d'ivresse,

Trop de facilité, des erreurs de jeunesse :

Ma confiance a pû s'égarer quelquefois,

Dans la prospérité peut-on faire un bon
choix ?

Et comment démêler l'amitié véritable

D'avec la flatterie alors inévitable ?

La Fortune nous met un bandeau sur les
yeux.

Depuis qu'elle a changé la face de ces lieux,

Pouvois-

Pouvois-je mieux choisir dans cette circonstance,

Que ceux qui sont venus m'offrir leur assistance ?

Je n'ai retrouvé qu'eux dans mon adversité,
L'ascendant, l'habitude, & la nécessité,
M'ont forcé d'accepter leurs secours salutaires ;

Ils se sont partagé le poids de mes affaires ;
Ils s'en sont emparés. S'ils ne sont pas heureux,
Que voulez-vous ? Du moins, je ne crains
avec eux

Aucune ingratitude, aucune fourberie.

Ar. Mais ne craignez-vous rien de leur étourderie ?

Pardonnez ; je m'échappe ici mal-à-propos :
C'est, je crois, vous en dire assez en peu de mots.

Du reste est-il permis de vous parler d'Hortense ?

Mon. Hélas !

Ar. Qu'est-ce ? On soupçonne un peu votre constance.

Vous ne la voyez plus. D'où vient ce changement ?

Parlez ; auriez-vous pris quelque autre engagement ?

Mon. Quand la fortune change, & devient si cruelle,

Le cœur d'un malheureux devrait changer comme elle.

Ma constance est du moins un secret ignoré.

Je

Je dévore mes feux, & j'en suis dévoré.

Ar. Qui peut vous imposer ce pénible silence ?

Mon. La probité l'exige, & l'intérêt d'Hortense :

Tous deux font qu'à ses yeux j'ai cessé de m'offrir.

J'ai craint de l'offenser, j'ai craint de l'attendrir.

Son repos m'est trop cher, pour oser le détruire,

Et je l'estime trop, pour vouloir la séduire.

La distance à présent est trop grande entre nous.

Il faut que son amant puisse être son époux.

Ainsi je dois cesser une vaine poursuite.

Je n'ai plus que les pleurs, le silence, & la fuite.

Ar. C'est assez. On me mande ; & je vais à la Cour.

Peut-être vous verrai-je avant la fin du jour.

SCENE IV.

MONROSE seul.

Il n'est plus tems ; ses soins ne me serviront guères.

SCÈNE V.

MONROSI, CLORINE.

Clor. On vous attend. Ce sont, je crois,
des gens d'affaires ;
Ils en ont bien la mine.

Mon. Allons, je vais
les voir.

Clor. Le départ de Madame est fixé pour
ce soir.

Mon. Je sçais que je lui dois rendre un
compte fidelle.

Dis-lui que je m'occupe à travailler pour
elle.

SCÈNE VI.

CLORINE seule.

S'il vouloit la revoir, il feroit beaucoup
mieux.
Mais la voici qui vient d'achever ses adieux.

SCÈNE VII.

HORTENSE, CLORINE.

Hort. [avec un billet à la main.] Je suis
au désespoir ; la méprise est cruelle :
Comment

Comment la réparer. ? *Clor.* Madame quelle est-elle ?

Hort. Mes gens se sont trompez.

Clor. Peut-on sçavoir en quoi ?

Hort. J'ai là, sans y penser, ce qui n'est pas pour moi.

Clor. Ah ! n'est-ce que cela ? Quitte à brûler la lettre, Et ne s'en pas vanter !

Hort. Il faut la lui remettre

Absolument.

Clor. Madame, à qui donc, s'il vous plaît ?

Hort. A Monrose. Et peut-être ai-je lu mon Arrêt.

On finit ses malheurs, s'il veut être sensible : Ce billet l'en assure.

Clor. Ah ! seroit-il possible ?

Hort. Des offres qu'on lui fait il peut-être charmé.

S'il n'est pas inconstant, du moins il est aimé.

Clor. Oüi, c'est un grand attrait.

Hort. Hélas ! qu'elle est heureuse

De pouvoir à son gré le montrer généreuse,

Et d'employer ainsi ! ..

Clor. Je ne sçais ;
mais enfin

Cela sent la beauté qui touche à son déclin.

Hort. Va trouver Aramont ... lui-même.

Il faut lui dire

Que je veux lui parler, avant qu'il se retire.

Clor. Eh, qu'en voulez-vous faire ? Ah ! si

vous l'employez,

Vous l'allez bien charmer. Mais si vous m'en
croyez...

Vous le voulez charger de rendre cette let-
tre ?

Hort. Sans doute.

Clor. En quelles mains
allez-vous la remettre ?

Hort. La supprimeroit-il ?

Clor. Ah ! n'en
ayez pas peur.

D'un bout du monde à l'autre il iroit de bon
cœur.

Ils la liront ensemble ; & puis, gare la
glose !

Il fera ses efforts pour pervertir Monrose.

Hort. Il n'importe.

Clor. Madame, il vous
sacrifiera.

Hort. Plus il est son ami, mieux il me
servira.

Clor. Monrose est son idole ; il l'aime ; il
l'a vu naître ;

Son

L'ÉCOLE DES AMIS. 65

Son zèle est sa folie ; il n'en est pas le maître.

Hort. Sçais-tu bien que je suis lasse de t'écouter ?

SCENE VIII.

HORTENSE seule.

J'ai donc une rivale ? Il n'en faut point douter.

La preuve que je tiens a de quoi me suffire.

Je ne suis pas la seule à qui l'amour inspire

En faveur de Monrose un projet généreux !

Une autre s'intéresse à son sort malheureux . . .

Si nous nous rencontrons dans la même pen-

sée !

J'ai le secret plaisir de l'avoir devancée . . .

Mais on ne revient point . . . Ah ! que les

Valets sont . . . [*Elle paroît inquiète.*]

SCENE IX.

HORTENSE, UN VALET.

Le Val. J'ai laissé le paquet chez Monsieur Aramont.

Hort. [*avec inquiétude.*] Avez-vous bien pris garde à ne vous pas méprendre ?

Le Val. Oüi. Son Valet de chambre aura soin de le lui rendre.

SCENE X.

HORTENSE *seule.*

Qu'ai-je fait ? Quand je veux l'empêcher
de périr,

N'est-ce point un ingrat que je vais secourir ?

Eh ! dois-je me livrer à cette inquiétude,

Et le sacrifier à cette incertitude ?

N'est-ce que l'intérêt qui doit nous émou-
voir ?

Pour être généreuse, a-t-on besoin d'espoir ?

Employons les moyens qui sont en ma puis-
sance.

Et qu'il n'en ait jamais la moindre connois-
sance,

Il est perdu pour moi. Sauvons le seule-
ment :

Que ce soit comme ami, si ce n'est comme
amant.

SCENE XI.

HORTENSE, CLORINE.

Clor. [éplorée.] On attend Aramont.

Hort. A-
t-on quelques nouvelles ?

Clor. Oui, Madame, beaucoup ; & même
assez cruelles.

Hort.

L'ECOLE DES AMIS.

67

Hort. Pourrois-je encore avoir de nouvelles douleurs ?

Clor. Armez-vous de courage ; il est d'autres malheurs. Ils vous sont personnels.

Hort. Serois-je condamnée

A passer sous le joug d'un cruel hyménée ?
Ma fortune sans doute aura tenté quelqu'un,
Et l'on m'accorde aux vœux d'un amant importun !

Clor. Vous n'avez plus à craindre aucune violence.

Hort. S'il est vrai, tu peux rompre un si cruel silence.

Tu pleures ? Les détours deviennent superflus ;

Parle.

Clor. Vous étiez riche, & vous ne l'êtes plus.

Cet Oncle de Monroe...

Hort. Explique ce mystère.

Clor. Cet homme qu'on croyoit un sûr depositaire,
Que votre père avoit chargé de votre bien...

Hort. L'auroit-il dissipé ?

Clor. L'on ne retrouve rien ;

Rien du tout, en un mot.

Hort. Mais en es-tu bien sûre ?

Clor. Hélas ! que trop, Madame ; & je vous en assure.

A l'instant même on vient de lever le sceau.

J'ai tout scû d'un Témoin qui me l'a révélé ;

Et ce Témoin, Madame, est un des Commissaires.

Hort. Que dit Monrose ?

Clor. Il est avec ces gens d'affaires.

D'un œil presque insensible il voyoit ses malheurs :

Les vôtres l'ont atteint des plus vives douleurs.

On diroit que lui-même il s'en croit responsable :

Dans son accablement il est méconnoissable :

Toute sa fermeté se change en désespoir :

Sans détourner les yeux, il n'a pas pû me voir :

Il m'a caché des pleurs, que sans doute il dévore ;

J'en ai versé moi-même ; ... Et j'en répands encore.

Hort. Ah ! c'est trop m'attendrir, & me désespérer.

Clor. En l'apprenant, j'ai crû que j'allois expirer.

Hort.

Hort. [à part.] Quel bonheur ! j'ai sauvé ce qui m'est nécessaire.

Clor. Qu'allez-vous devenir ?

Hort. Ce sera mon affaire.

Clor. J'envisage pour vous quelques soulagemens

Qui pourront...

Hort. Quels sont-ils ?

Clor. Ce sont vos diamans :

Vous en avez ; ils sont d'un prix considérable.

Du moins, vous vous ferez un sort moins déplorable.

Hort. Le Baron par hazard sçauroit-il mon état ?

Clor. La nouvelle n'a fait encore aucun éclat.

Il peut n'en rien sçavoir.

Hort. [à part.] Si cela pouvoit être !

Clor. Il n'étoit point ici quand... je le vois paroître.

Hort. Songe un peu que je pars dans deux heures d'ici.

S C E N E XII.

HORTENSE, ARAMONT.

Aram. [à part.] Voyons donc si ma lettre aura bien réussi.

Hort. [à part.] Voici l'instant fatal : tout mon cœur en frissonne.

[à *Aramont.*] Monsieur, en arrivant, n'avez-vous vu personne ?

Aram. En entrant, on m'a dit que je devois vous voir ;

Et je viens m'acquitter de ce premier devoir.

Hort. Puis-je compter sur vous ?

Aram. Tout me sera facile.

Hort. Je le souhaite.

Aram. En quoi puis-je vous être utile ?

Hort. Avant de m'exposer, il faudroit m'assurer . . .

Aram. Choisissez le serment ; je suis prêt à jurer.

Hort. Le service est unique ; & je vais vous surprendre.

Aram. Voilà précisément comme j'aime à les rendre.

Hort. Peut-être pourrez-vous le trouver indiscret.

Il faut bien du courage, & beaucoup de secret.

Aram. Je ferai l'impossible. En serez-vous contente ?

Hort. Vous vous engagez donc à remplir mon attente ?

Aram. Je m'en fais un plaisir, un devoir, une loi.

Je

L'ECOLE DES AMIS.

71

Je vous engage tout, mon honneur, & ma
foi.

Que je sois réputé le plus grand des par-
jures !

Hort. Je vais donc vous donner les
preuves les plus sûres

De l'état que je fais de votre probité.

Mon cœur va s'épancher avec sécurité.

Monrose vous est cher ?

Aram. Beaucoup plus
que moi-même.

Hort. Je vous crois trop sensible à son
malheur extrême,

Pour craindre de vous mettre avec moi de
moitié.

Aram. Sûrement.

Hort. Unissons... l'a-
mour & l'amitié.

Cachez-moi la surprise où ce discours vous
jette.

Votre ami va périr. Je sais ce qu'il projette.

Puisque le sort s'obstine à le persécuter,

Vous ne l'ignorez pas, il va s'exécuter.

S'il vend son Régiment, sa perte est infaillible :

Il met à sa fortune un obstacle invincible.

Aram. Il est vrai ; son dessein est de quit-
ter la Cour :

Son malheur l'y contraint ; ce sera sans retour.

Que ne puis-je empêcher ce cruel sacrifice !

Ma fortune, mes biens, seroient à son ser-
vice ;

Je

Je sçauois employer des moyens détournés :
Mais malheureusement mes pouvoirs sont
bornez.

Hort. Oserois-je vous prendre à vos propres paroles ?

Aram. Je ne fais point ici des avances frivoles ;

Et je voudrois pouvoir me vendre, où m'engager.

Je n'ai qu'un revenu modique & viager ;
C'est à quoi me réduit la fortune cruelle.

Pour la première fois je murmure contre elle.

Les malheurs d'un ami me font sentir les miens.

Hort. Si quelqu'un par hazard vous offroit des moyens ! . . .

Aram. Je les fairois tous : mais, hélas !
qui fera-ce ?

Hort. Moi-même.

Aram. Vous, Madame ? . . . Ah ! ah ! ceci me passe.

Hort. Ne pourrois-je être aussi généreuse que vous ?

Avez-vous des vertus qui ne soient pas pour nous ?

Aram. Je sçais qu'il n'en est point qui ne vous soit commune ;

Mais avec tout cela, Madame, il en est une
Que l'on n'a point laissée à votre liberté :

C'est malheureusement la générosité.

Quoique

Quoique vous jouissiez d'un bien considérable,

Vous ne pouvez en rien nous être secourable.

Hort. Mais si par un hazaard je le pouvois ! . . . Hé bien ?

Aram. Un si, rend tout possible, & ne conduit à rien.

Hort. Peut-être.

Aram. Eh non. Les loix, votre sexe, votre âge, Vous mettant hors d'état . . .

Hort. Je sçais notre esclavage.

Si vous voulez pourtant ne vous pas opposer . . .

J'ai quelque superflû dont je puis disposer.

Aram. Comment ?

Hort. C'est peu de chose : & toutefois j'espère Que ce secours pourroit, du moins . . .

Aram. Quelle chimère !

S C E N E XIII.

HORTENSE, ARAMONT, CLORINE.

Clor. [tout effrayée.] Ah ! Madame . . .
Monsieur, excusez, s'il vous plaît.

Je

Je suis toute saisie . . .

Hort. Eh bien, qu'est-ce que c'est ?

Clor. Tout est perdu.

Hort. Quoi donc ?

Clor. Ce sont vos pierreries . . .

Hort. Clorine, parle bas.

Clor. [à voix entrecoupée.] Qui sont évanouies :

Je viens de les chercher, mais inutilement ;
Et vous êtes volée . . . indubitablement.

Hort. [froidelement.] Que veux-tu que j'y fasse ?

Clor. Eh, comment donc, Madame ?

Ne savez-vous pas bien que cela se réclame ?

Hort. Ce n'en est pas la peine.

Clor. Ah ! vous me confondez.

Hort. Taisez-vous.

Clor. [examinant Hortense & Aramont.] Je ne sçais comment vous l'entendez ; . . .

Mais je ne comprends rien à cette politique.
J'entrevois du mystère ici.

Hort. Point de réplique.

Sortez ; retirez-vous.

[Clorine sort, en regardant Aramont.]

SCENE

SCENE XIV.

HORTENSE, ARAMONT.

Aram. Me ferois-je
mépris ?

Ce sont vos diamans qui vous ont été pris ?
Permettez ; je m'en vais chez tous les Lapi-
daires,

Leur donner sur ce vol les avis nécessaires :
Il faut entre leurs mains arrêter ces bijoux.

Hort. Epargnez-vous ce soin, Monsieur ;
ils sont chez vous.

Aram. Chez moi ?

Hort. Je les ai fait por-
ter, sans vous l'apprendre.
Je craignois vos refus ; & j'ai dû vous sur-
prendre.

Aram. Vous me l'aviez bien dit.

Hort. En-
fin j'ai vos sermens,
Songez à satisfaire à vos engagements.
Le salut de Monrose est en votre puissance.

Aram. Ah ! c'est trop exiger de mon
obéissance.

Hort. Son sort est dans vos mains, & vous
en répondez :

Vous nous sauvez tous trois, si vous me se-
condez.

Aram.

Aram. Oh ! parbleu, serviteur.

Hort. Quelle
froideur funeste ?

Cette foible ressource est tout ce qui nous
reste.

Aram. Cessez de me séduire.

Hort. Eh
quoi ! vous hésitez ?
Puis-je mieux employer ces superfluités !
Qui ne seroient pour moi qu'une charge im-
portune !

N'auroit-il pas jouï de toute ma fortune ?

Aram. Il l'auroit partagée.

Hort. Eh !
peut-on me blamer ?
C'est un infortuné que l'on m'a fait ai-
mer . . .

C'est l'ami le plus cher que vous ayez au
monde ;

C'est sur vous à présent que notre espoir se
fonde ;

Par-là vous détournez son plus pressant mal-
heur ;

Et bientôt il devra le reste à sa valeur.

Aram. Ce seroit le moyen de lui sauver la
vie.

Hort. Hé bien, sauvez-le donc.

Aram. J'en
aurois bien envie.

Mais si par un malheur que je ne puis pré-
voir,

Monrose,

Monrose, quelque jour, venoit à le sçavoir,

Comptez qu'il en auroit une douleur amère,
Et qu'il m'accableroit de toute sa colére.
Je le connois, Madame ; il seroit furieux.

Hort. Mais il seroit sauvé. Lequel aimez-vous mieux ?

Son courroux est-il plus à craindre que sa perte ?

Comment en feroit-il la moindre découverte ?

Il ne peut le sçavoir que de vous, ou de moi.

Ainsi bannissez donc un ridicule effroi.

Comptez sur mon secret ; je compte sur le vôtre.

Aram. O sexe, toujours sûr de triompher du nôtre !

L'action est si belle ;

Hort. Ah ! j'é-

prouve en ce jour,

Que l'amitié n'est pas moins tendre que l'amour.

Allez ; que votre zèle ait une heureuse suite !

De tous ces créanciers empêchez la poursuite.

Ce n'est pas tout.

Aram. Encore ?

Hort. Qui ;

j'exige de vous

Un service moins grand, mais peut-être plus doux.

Rendez-

Rendez-lui ce billet, qui s'adresse à lui-même :

Il peut-être pour lui d'une importance extrême.

SCENE XV.

MONROSE, HORTENSE, ARAMONT.

Mon. [à Aramont, voyant Hortense.] Je te cherche... Que vois-je? Hortense? Ah! si je puis,

Cachons-lui sa ruine, & l'état où je suis.

Hort. [à Monroe.] J'ai pris à vos malheurs la part qu'on y doit prendre.

Mon. [embarrassé.] Vous les adoucissez, en daignant me l'apprendre.

Continuez un soin qui m'est si précieux.

Madame, je comptois ne m'offrir à vos yeux,

Qu'après avoir donné quelque ordre à vos affaires.

Je m'occupois des soins qui vous sont nécessaires.

Hort. Monsieur, occupez-vous d'un objet plus pressant.

Ne nous direz-vous rien de plus intéressant?

Mon. Je me trouve garant de votre destinée ;

Et je compte qu'avant la fin de la journée...

Hort.

Hort. N'avez-vous plus d'espoir du côté de la Cour ?

La fortune cruelle est-elle sans retour ?

Mon. Ce seroit me flatter contre toute apparence.

J'ai reçu mon Arret avec indifférence.

Le sort peut à présent multiplier ses coups :
Les maux dont on me plaint sont les moindres de tous.

Hort. Mais d'un si grand malheur quelle sera la suite ?

Mon. Si de mon avenir vous daignez être instruite,

J'irai traîner ailleurs le reste de mes jours :

Du moins aucun remords n'en troublera le cours.

Un tendre souvenir me tiendra lieu du reste.

Hort. On voudroit détourner cet avenir funeste . . .

Monsieur, vous n'êtes pas si fort abandonné . . .

A des vœux impuissans l'on ne s'est pas borné . . .

Si le sort vous poursuit . . . [*à part.*] O Ciel !
que vais-je faire ?

[*à Monrose.*] Vous verrez que l'amour ne vous est pas contraire.

[*lui donnant la lettre.*] Tenez . . . [*à part.*] Ma fermeté commence à succomber.

[*à*

[à *Monrose.*] Lisez : . . . [à part.] A ses regards
il faut me dérober.

S C E N E XVI.

MONROSE, ARAMONT.

Mon. [le billet à la main.] Hortense se déclare.

Aram. On se lasse de feindre ;
On vous aime.

Mon. Voilà ce que j'avois à
craindre.

Aram. A craindre ? Votre cœur n'en est-
il plus charmé ?

Mon. [avec vivacité.] Ne me parle ja-
mais d'aimer, ni d'être aimé.

Aram. Bon !

Mon. Il ne manquoit plus à
cette infortunée

Qu'un malheureux amour. Ah, quelle des-
tinée ! [il lit bas.]

Aram. [à part.] Quel changement est-il
arrivé dans son cœur ?

Mon. Si je veux renoncer à tout autre vain-
queur,

Elle offre . . . Ah ! je succombe à son malheur
extrême.

Vois comme elle m'écrit.

[Il donne le billet à *Aramont.*]

Aram.

Aram. [étonné & recon-
noissant la lettre qu'il a écrite.] Eh ! mor-
bleu, c'est le même !

Mon. Ce billet-là t'étonne ?

Aram. [confus.]

Il n'auroit jamais dû
Tomber entre vos mains ; & j'en suis con-
fondu.

Mon. Eh, quand elle pourroit régler son
hyménée, [un q d] .
Que feroit-elle, hélas ! puisqu'elle est rui-
née ?

Aram. Elle est ruinée ?

Mon. Oüi.

Aram. Je
suis désespéré.

Tout de bon ?

Mon. C'est un fait.

Aram. J'ai
fort bien opéré.

Mon. Je vois que tu la plains !

Aram. Point
du tout, je me loue !

[à part.] Ah ! s'il sçavoit le reste !

Mon. Il

faut que je l'avoüe,
Je ne reconnois guères Hortense à cet éclat.

Aram. Pourquoi ne m'avoir pas instruit
de son état ?

Mon. Cher ami, le sçavois-je ? On vient
de me confondre,

Aram.

Aram. Et moi, de même.

Mon. Il faut cependant lui répondre.

Aram. [en déchirant le billet.] En voici la réponse. Il n'y faut plus penser.

Mon. Je n'imagine pas pouvoir m'en dispenser.

Faut-il que je l'abuse, ou que je la méprise ? Je ne puis.

Aram. [à part.] Il faut donc avouer ma sottise.

[à *Monrose*.] Si ce billet vous cause un si grand embarras,

On peut vous en tirer.

Mon. Que tu m'obligeras !

Aram. [à part.] Se déclarer un sot, est un grand sacrifice.

Mon. Ne me refuse pas un aussi bon office.

Aram. Vous vous tourmentez fort, vous vous creusez l'esprit.

Pour faire une réponse à ce maudit écrit ;

Il n'en faut point.

Mon. Pourquoi ?

Aram. Non, vous dis-je ; & pour cause.

Il n'est point d'elle.

Mon. Il n'est ?

Aram. Oüi ;

j'en sçai quelque chose.

Mon. Il n'est point d'elle ? Eh ; mais elle me l'a donné.

N'en es-tu pas témoin ?

Aram. J'en suis fort étonné.

Les femmes vont toujours plus loin que l'on ne pense,

Et que l'on ne voudroit. J'ai fait une imprudence.

Mon. Est-il d'une autre ?

Aram. Non.

Mon. De grace, explique-toi.

Aram. Tempérez, fulminez ; que diable ! il est de moi.

Mon. De toi ?

Aram. Vous l'avez dit ?

Mon. Quelle

est ta frénésie ?

Aram. Je voulois lui donner un peu de jalousie

Pour tirer son secret. C'est un petit secours que j'avois employé pour aider vos amours.

Mon. Quelle fureur as-tu de signaler ton zèle ?

Que sçais-tu si je veux qu'on me serve auprès d'elle ?

T'ai-je employé pour être éclairci de mon sort ?

Aram. Eh ! n'est-on pas assez puni quand on a tort ?

Mon. Ce seroit à présent contre toute apparence

Que je pourrois douter de son indifférence.

Hortense vient de faire éclater son mépris.

Aram.

Aram. Oüi.

Mon. Si du moindre amour
son cœur étoit épris,
Elle auroit supprimé cette lettre fatale,
Que sans doute elle a dû croire d'une ri-
vale.

Aram. Une amante ordinaire eût com-
mencé par-là.

Mon. C'est un malheur de moins. Mais
laissons tout cela,

Et songeons à l'état de cette infortunée,
Que, je ne sçais comment, mon oncle a
ruinée.

Je tenois tout de lui ; je n'avois presque
rien.

Aram. Il est vrai.

Mon. Jusqu'ici j'ai vé-
cu sur son bien ;

J'ai jusques à sa mort surchargé sa de-
pense :

Ainsi j'ai partagé les dépouilles d'Hortense.
Il me seroit affreux de vivre à ses dépens.

Autant que je pourrai, je dois, & je pré-
tens

Réparer en secret des pertes aussi grandes.

Il me reste une Terre. Il faut que tu la
vendes.

Aram. Eh ! ne vous chargez point de
semblables remords.

S'il falloit réparer les sottises des morts,

Ma foi, leurs héritiers n'y pourroient pas
suffire,

Ce n'est pas votre faute : on n'a rien à vous dire.

Mon. L'honnête homme ne doit s'en rapporter qu'à lui :

Il se juge lui-même ; & jamais par autrui : Si-tôt qu'il se condamne, on ne sçauroit l'absoudre.

En un mot, je le veux.

Aram. Mais...

Mon. H

faut t'y résoudre.

Tiens ; voilà...

Aram. Qu'est-ceci ?

Mon. Ma

procuration.

Aram. Doucement ; s'il vous plaît.

Mon. Point

d'obstination ;

L'affaire presse. Avant que sa ruine éclate, Va, cours, vends à tout prix.

Aram. Ma

foi, non.

Mon. Je m'en flate.

Aram. A tort.

Mon. Epargne-toi d'inutiles

refus.

Aram. Mais, vous dis-je...

Mon. Je fuis ;

je ne t'écoute plus.

SCENE XVII.

ARAMONT *seul.*

Monrose, écoutez donc. . . Il est bien loin. Que faire ?

C'est à vous, mon esprit, à me tirer d'affaire.

Vous avez à combattre, en ce moment fâcheux,

La probité, l'amour, & le diable avec eux.

ACTE IV.

SCENE II.

ARAMONT, CLORINE.

Aram. Puis-je obtenir d'Hortense un moment d'audience ?

Clor. [d'un air triste & brusque.] Madame va venir ; donnez-vous patience.

Aram. Clorine a le cœur triste, à ce qui me paroît ?

Clor. Vous êtes pénétrant.

Aram. Ah ! je

vois ce que c'est.

Vous

Vous comptiez suivre Hortense au Cou-
vent ; mais sa tante
Avec impolitesse a frustré votre attente
Par un sot compliment.

Clor. Pareil à vos
discours.

Aram. Où diable vouliez-vous achever
vos beaux jours ?

Dans les ennuis forcez d'une triste clôture,
Vous, dont l'esprit actif, toujours à la tor-
ture,

Petille dans un corps de salpêtre & de feu ?
D'ailleurs, si vous voulez, vous m'en ferez
l'aveu.

Mais, à proportion, vous êtes mieux qu'Hor-
tense.

Clor. [à part.] Vous y mettez bon or-
dre.

Aram. Et dans sa décadence
Elle ne peut vous faire aucun bien desor-
mais.

Clor. Il me reste à gagner les biens qu'elle
m'a faits.

Aram. Clorine est héroïque !

Clor. Et vous
ne l'êtes guère.

Je voudrais me charger de toute sa misère.
Que ne puis-je ? ... Du moins, je ne suis pas
de ceux,
Qui savent abuser d'un cœur trop géné-
reux.

Aram. Ecoute, mon enfant. Je vois
qu'auprès d'Hortense
Il faut que je te serve.

Clor. Ah ! je vous en
dispense.

Aram. Tu n'as jamais voulu me croire
propre à rien ;

Mais je veux t'en punir, en te faisant du bien.

Clor. Non, Monsieur, s'il vous plaît.

Aram. Par-
bleu, Mademoiselle, [*voyant Hortense.*]
Ce fera malgré vous... Mais je la vois ; c'est
elle.

Clor. [*à part.*] Moi, je vais vous servir
de la bonne façon.

Aram. [*à part.*] Cette fille paroît avoir
quelque soupçon.

SCENE II.

HORTENSE, ARAMONT.

Hort. [*avec empressement.*] Vous m'appor-
tiez, sans doute, une heureuse nouvelle ?

Mon cœur impatient voloît au devant d'elle.

Aram. Oûi-dà.

Hort. N'êtes-vous pas no-
tre Libérateur ?

Aram. Vous me donnez, Madame, un
titre trop flatteur.

Hort. Ne vous est-il pas dû ?

Aram. Que
le Ciel m'en préserve ?

Hort.

Hort. D'où vient cet embarras ? Quelle est cette réserve ?

Avez-vous fait usage ? . . .

Aram. Ils sont toujours chez moi :

Et mon dessein n'est pas d'en faire aucun emploi.

Hort. Que dites-vous, Monsieur ? O Ciel ! est-il croyable ?

Est-ce donc-là cet homme utile & serviable ?

Je le trouve en défaut quand j'ai besoin de lui !

Vous vous démentez donc pour moi seule aujourd'hui ?

Aram. Monrose m'est bien cher : mais je suis incapable

De le servir ainsi. Je serois trop coupable.

Hort. Eh ! le ferez-vous moins en le laissant périr ?

Aram. Je voudrois, autrement, le pouvoir secourir.

Hort. Vous prétendez l'aimer ?

Aram. Autant qu'il est possible.

Hort. Ne vous en vantez plus . . . Serez-vous inflexible ?

Aram. Ce n'est pas sans raison. Eh ! Madame en effet,

Pouviez-vous recueillir le fruit de ce bienfait ?

La gloire que mérite une action si belle,
Devoit s'enlevelir & se perdre avec elle.
Vous ne pouviez passer pour en être l'au-
teur.

Hort. Toute ma récompense est au fond de
mon cœur,
La générosité n'en veut pas davantage.

Aram. L'intention suffit.

Hort. Eh! quel
est ce langage?

En périra-t-il moins? Nous connoissons ses
biens.

Que peut faire un Guerrier, borné dans ses
moyens?

Il languit, s'il ne tient un état honorable;
Sa valeur n'est jamais dans un jour favo-
rable.

La gloire coûte cher à qui veut l'acque-
rir :

Il la faut acheter ; il la faut conquérir.

Et malheureusement (puisqu'il faut vous le
dire)

Le courage tout seul n'a pas de quoi suffire.
Vous l'avez éprouvé.

Aram. Pour le faire
briller.

Du reste de vos biens faut-il vous dépoüil-
ler?

Songez à vous, Madame. [*à part.*] Il faut
que je m'en tire.

[*à Hortense.*] Vous êtes ruinée. Il est bon
de vous dire

Que

Que vous n'avez plus rien que ces foibles débris.

Hort. S'il est vrai, mon désastre y met un nouveau prix,

L'usage que j'en fais me tient lieu de fortune.

Mais quelle prévoyance, un peu trop importune,

En cette occasion vous révolte si fort ?

Un peu plus, un peu moins, ne fait rien à mon sort.

Aram. Pour qui conservez-vous un intérêt si tendre ?

Sçavez-vous seulement si ? . . .

Hort. C'est

me faire entendre

Que Monrose peut-être adresse ailleurs ses vœux.

Aram. Jusqu'ici, vous avez si peu flatté ses feux . . .

Hort. [*vivement.*] Eh ! ne vous chargez point d'excuser ce que j'aime :

Je sçaurai mieux que vous m'en acquitter moi-même,

Je lui pardonne tout pourvû qu'il soit heureux :

Son bonheur me suffit, c'est tout ce que je veux.

Et j'y dois concourir autant qu'il m'est possible.

Pour trancher, en un mot, je demeure inflexible ;

92 L'ECOLE DES AMIS.

Vous ne me ferez point reprendre ce dépôt.

Je desavoûrai tout ; & je n'irai plutôt...

Au surplus, vous avez le secret de ma vie :

Disposez-en, Monsieur, au gré de votre envie ;

Voyez, quand je descends jusqu'à vous implorer,

Si vous voulez me perdre, & vous deshonnorer.

SCENE III.

ARAMONT *seul*.

Oh ! parbleu, serviteur. Pour moi, je m'en desiste.

Je remettrai le tout entre les mains d'Ariste.

Allons...

SCENE IV.

MONROSE, ARAMONT.

Mon. [avec vivacité.] Arrête. Un mot.

Daigne un peu m'éclaircir.

Tu me vois furieux. On vient de te noircir

D'une accusation que je crois téméraire.

Il me seroit cruel de trouver le contraire.

Clorine...

Clorine. . . .
Aram. [à part.] Ah ! c'en est fait.

Mon. Vient de me confier
Un mystère affreux. Songe à te justifier.

Aram. Cette fille m'en veut.

Mon. Ce
n'est pas là répondre.

Ne récrimine point, si tu veux la confondre.

Cette fille fait plus que de te soupçonner.

Que dis-je ? Elle prétend que tu t'es fait donner,

Pour moi, les diamans d'Hortense. Est-ce une injure ?

Les aurois-tu reçus ? Parle, je t'en conjure.

Tu conviens de ta faute, en n'osant la nier.

Il ne s'agit donc plus que d'y remédier.

S C E N E V.

MONROSE, ARAMONT, UN VALET.

Le Val. [à Monrose.] Monsieur, un Etranger m'a chargé de vous rendre
Ce paquet-là. [Le Valet s'en va.]

Mon. [en ouvrant le paquet y
trouve plusieurs papiers.] Sachons ce
que l'on veut m'apprendre.

Que vois-je ? Mes billets qui me sont renvoyez !

N

Où,

Oùi, vraiment, ce sont eux ; ils se trouvent
payez !

Aram. Tant-mieux.

Mon. [transporté de
colère.] Ah, malheureux, c'est donc-là
ton ouvrage ?

Qu'elle indigne ressource as-tu mise en
usage ?

Aram. Aucune.

Mon. A quel complot
as-tu prêté la main ?

Il faut avoir un cœur bien dur, bien inhu-
main.

J'aurois donné mon sang pour cette infortu-
née,

Si j'avois pu lui faire une autre destinée.

Tu connois sa ruine, & tu vas l'achever !

Ah ! c'est m'assassiner, en voulant me sau-
ver,

Impitoyable ami, barbare que vous êtes !

Aram. Est-ce ma faute, à moi, si l'on
paye vos dettes ?

J'ignore à qui l'on doit imputer ce bien-
fait :

Mais je n'ai point de part au tour que l'on
vous fait.

Il est bien vrai qu'Hortense a voulu me sé-
duire.

Puisqu'enfin l'on m'y force, il faut vous en
instruire.

Elle avoit fait porter chez moi ses dia-
mans :

Ils y sont : venez-y ; vous verrez si je mens.

Mon. Ils y sont ? Et pourquoi ? Ne pouviez-vous les rendre ?

Aram. Eh que diable ! ai-je pu les lui faire reprendre ?

Ce que veut une femme est écrit dans le Ciel.

Enfin, j'ai tenu bon : voilà l'essentiel.

J'ai fait ce que j'ai pu contre cette obstinée, Jusqu'à lui découvrir qu'elle étoit ruinée.

Mon. Nous étions convenus que tu n'en dirois rien,

Puisque j'ai résolu d'y suppléer du mien.

Aram. Elle a, sans sourciller, appris cette nouvelle.

Alors, pour votre honneur, & par pitié pour elle,

J'ai crû que je devois lui dire franchement Qu'elle n'est plus l'objet de votre attachement.

Mon. Moi, je ne l'aime plus ! moi, je suis infidelle !

Aram. N'avez-vous pas rompu cette chaîne cruelle ?

Je l'ai crû.

Mon. Non ; jamais je n'en eus le dessein.

Hélas ! c'est lui porter un poignard dans le sein.

Aram. C'est pour son bien. Ma foi, j'ai crû faire merveilles.

Mon.

Mon. Ne me propose point des excuses pareilles . . .

Mais à qui dois-je donc imputer ce bien-fait ?

S C E N E VI.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

Dor. [à *Monrose.*] Tu grondes le Baron !
c'est toujours fort bien fait.

[à *Aramont.*] Pardonne, si je viens troubler la vespérie.

[à *Monrose.*] Sçais-tu ce qui m'arrive ?
Ecoute, je te prie . . .

Je n'en puis revenir. C'est pour ton Regiment.

Je pouvois me flatter d'en avoir l'agré-
ment.

Je vais chez qui tu sçais en faire la poursuite.

Je me nomme ; on m'annonce ; & j'entre tout de suite.

Il me voit ; il se lève ; & d'un air prévenant

Il m'embrasse, & me fait un accueil surprenant.

Je le tire à quartier ; je lui fais ma semonce :

Mon homme alors se trouble ; & voici sa réponse.

“ Je suis au desespoir (je crois qu'il disoit
“ vrai)

“ Vous

“ Vous êtes malheureux pour votre coup
“ d'essai.

Bref, avec des discours à peu près de la
forte,

Il s'est acheminé du côté de la porte.

Nous nous sommes quittez. Ariste a ma-
nœuvré :

Il venoit d'en sortir, lorsque je suis entré.

Nous aurions fait ensemble une assez bonne
affaire ;

Car j'aurois rassemblé tout l'argent néces-
saire :

Mais enfin, je te rends ta parole.

Aram. Tant

mieux.

Il s'agit d'un service un peu plus sérieux.

Mon. Il est vrai ; l'aventure est presque
inconcevable.

Di-moi si c'est à toi que je suis redevable
D'un service récent . . .

Dor. Ma foi, peut-

être bien ;

Car je sers tant de gens sans que j'en sçache
rien . . .

Mon. Je viens de recevoir sous une simple
adresse

Tous mes billets.

Dor. Que t'a renvoyez ta Maîtresse ?

Mon. Non : mes créanciers.

Dor. Bon.

Mon. Oûi,

te dis-je ; à l'instant.

Dor.

Dor. Je voudrois que les miens en pussent faire autant.

Mon. Tu n'en devrois pas moins. Tout ce qui m'embarrasse, C'est de savoir celui qui s'est mis à leur place.

Quelqu'un les a payez pour moi.

Aram. Sans contredit.

Mon. [à *Dornane.*] Marquis, n'est-ce pas toi ?

Dor. Moi ! je te l'aurois dit.

Mon. Quoi, véritablement ?

Dor. Non, parbleu, je te jure.

Aram. Tu le prends pour un autre ; & c'est lui faire injure.

Mon. [à *Aramont.*] Seroit-ce le Baron ?

Aram. Si j'étois dans le cas,

Ce seroit un secret que je n'avoüerois pas.

Mon. Seroit-ce Ariste ?

Dor. [en ricanant.] Ariste... Il mérite à merveille.

Qu'on mette sur son compte une action pareille.

Mon. Tu l'en crois incapable ? Il n'est pas de ton goût.

Dor. [ironiquement.] Ma foi, je crois qu'Ariste est capable de tout.

Apprends où t'a conduit une erreur trop durable.

Cet

Cet homme vertueux, ce sage inalterable,
Toujours pur au milieu d'un air empoison-

né,
Qui paroïssoit avoir acquis & moissonné
De nouvelles vertus où l'on n'a que des vi-

ces ;
Ce rare Courtisan, fameux par ses services,
Dont tout autre que lui se seroit prévalu,
Qui pouvant être tout ce qu'il auroit vou-

lu...
Mon. Tu parois ironique !

Dor. Il faut

cesser de l'être.

Ce grave personnage, Ariste n'est qu'un trai-

tre ;
C'est lui qui te dépouille ; il a tout en-

vahi.
Mon. Cela ne se peut pas.

Aram. Ariste
l'a trahi ?

Dor. Lui-même, il a commis une action
si basse.

Va le féliciter, te dis-je ; il est en place.

Au moment que je parle, entouré de Flat-

teurs.
Le coupable & son crime ont des Adula-

teurs.
Eh bien ! que penses-tu d'un tour de cette

espèce ?
Mon. Ah ! daignez-vous prêter à ma dé-

licateffe.

Je l'ai trop estimé pour ne pas l'excuser.

Que

100 L'ECOLE DES AMIS.

Que sçavons-nous ? Sans doute il n'a pu refuser.

D'ailleurs, j'étois exclus : je n'y pouvois prétendre.

C'étoit des biens vacans, des graces à répandre :

Ariste en étoit digne ; il en est revêtu ;
Et la Cour a du moins décoré la vertu.

Dor. La vertu ! c'est un fourbe, & je ne puis m'en taire.

Mais s'il t'avoit servi, comme il auroit dû faire,

Et comme j'eusse fait ; en parlerois-tu mieux ?

Rends-lui justice : va, c'est un monstre odieux.

Voilà mon dernier mot. Je le lui dirois en face,

Et je l'afficherois... Si j'étois à ta place,
Nous nous verrions de près.

Aram. L'avis est assez doux.

Dor. Je n'écouterois plus qu'un trop juste courroux ;

Du haut de sa grandeur je le ferois descendre ;

Ou je le forcerois du moins à la défendre.

Aram. Par ma foi, ce seroit des exploits mal placez.

Son deshonneur nous verge, & le punit assez.

Dor.

Dor. Et sur ce foible espoir sa vengeance
se fonde ?

Se deshonore-t-on maintenant dans le
monde ?

Voit on que cette crainte allarme bien des
gens ?

N'en soyons point surpris. Nous sommes
indulgens.

Grace à cette ressource un peu trop éprou-
vée,

Le plus vil des Mortels va la tête levée.

Nous laissons, parmi nous, habiter des prof-
crits :

Bientôt leur impudence épuise nos mépris ;

Et nous avons enfin la basse politesse

De jouir avec eux de leur sceleratesse.

Ariste y peut compter : & peut-être, à mon
tour,

Serai-je un jour forcé de lui faire ma cour.

Aram. Non pas moi, sûrement.

Mon. Ce

dénoûment m'étonne ?

Ariste . . . Ah ! c'en est fait . . . Puisque tout
m'abandonne,

Va, j'ai pris mon parti.

Dor. C'est assez . . .

je t'entens . . .

Et j'ose me flatter que nous serons contents.

Je m'en vais à la Cour sçavoir ce qui s'y
passe ;

Et je te l'écrirai. Serviteur ; je t'em-
brasse.

SCENE

SCENE VII.

MONROSE, ARAMONT.

Mon. Voilà donc mon Arrêt ! Espoir,
Fortune, Amour,
Vous ne m'êtes plus rien : je perds tout en
un jour.

Aram. Le coup dont tu gémis est ce-
lui qui m'accable.
Viens, cher ami ; fuyons un siècle trop cou-
pable ;
Sous un Ciel étranger allons vivre pour
nous ;
Pouvû que je te suive, il me sera trop
doux.

De ma foible fortune accepte le partage ;
Que ne m'est-il permis de t'offrir davan-
tage !

Mon. Hélas ! je puis devoir beaucoup
plus à tes soins.
Ecoute ; je suis quitte ; & je n'en dois pas
moins

A l'auteur inconnu d'un aussi grand service.
Cherche à le découvrir ; rends-moi ce bon
office.

Le soin de m'acquitter est mon premier de-
voir.

Mais au destin d'Hortense il faut aussi pour-
voir.

A ce nom, cher ami, tu vois couler mes larmes.

Ah ! quand mon cœur seroit insensible à ses charmes,

Pourroit-il n'être pas sensible à la pitié !

Par-tout ce que t'inspire une vive amitié,

Ote-moi de l'horreur où son état me plonge.

C'est-là mon plus grand mal. Le reste n'est qu'un songe.

Je mourrois mille fois : & je n'ai plus que toi

Qui puisse dissiper un aussi juste effroi.

Cher ami, sauve-moi dans un autre moi-même :

D'une indigne détresse affranchi ce que j'aime ;

Répare sa ruine autant qu'il m'est permis,

Employe en sa faveur ce que je t'ai remis ;

Et sur tout si tu crains, comme je dois le croire,

Si tu crains de souiller ton honneur & ma gloire,

A tel prix que ce soit, remets-lui ses bienfaits :

Alors j'accepterai l'offre que tu me fais.

SCENE

SCENE VIII.

MONROSE, ARAMONT, CLORINE.

Clor. à Monroe.] Si vous avez un mot à dire à ma Maîtresse,
Je viens vous avertir, Monsieur, que le tems presse.
Elle part à l'instant.

Mon. O Ciel ! il faut...
j'y cours.

SCENE IX.

ARAMONT, CLORINE.

Aram. En vous remerciant de tous vos beaux discours.

Clor. En êtes vous content ? Pour moi, j'en suis ravie.
Je vous devois cela, pour m'avoir bien servie.

Vous êtes bon ami.

Aram. Vous vouliez me broüiller
Avec Monroe ; mais...

Clor. Vous voulez dépouiller

Ma

Ma Maîtresse ; mais . . .

Aram. Moi.

Clor. La

ressource est commode.

Ruiner une femme est si fort à la mode,
Que ce n'est presque plus la peine d'en par-
ler.

On ne voit autre chose ; c'est un pis-al-
ler

Permis, & toujours sûr. On ne s'en fait pas
faute.

Aram. Vous vous formez de nous une
idée assez haute.

Clor. Vous n'aviez pas dessein de m'en
faire changer,

Notre sexe, vous dis je, est un Peuple étran-
ger,

Un Ennemi, sur qui tout est de bonne
prise :

Ce sont-là des exploits que l'amour autorise.

Aram. Mais sçachez donc . . .

Clor. Je

sçais que pour notre malheur

Vous ne traitez pas mieux nos biens que no-
tre honneur.

Aram. Quand vous aurez lassé votre langue
maudite,

J'espère . . .

Clor. On vient. J'ai fait, j'ai
dit, & je vous quitte.

SCENE

SCÈNE X.

ARAMONT, MONROSE, HORTENSE.

Hort. [en voyant Aramont.] Ah ! ne m'exposez point devant un indiscret,
Qui ne devoit jamais avouer mon secret.

Mon. [à Aramont.] Laissez-nous, cher ami ;
ta présence la blesse.

SCÈNE XI.

MONROSE, HORTENSE.

Hort. Ainsi, grace à leurs soins, vous sçavez ma foiblesse !

N'êtes vous pas cruel de paroître à mes yeux ?

A quoi nous serviront les plus tendres adieux ?

Je partoisi sans vous voir, j'aurois fait l'impossible.

Le sort qui me poursuit est toujours invincible.

Mon. En suis-je mieux traité ? Pour comble de malheurs,

Je dois le détester jusques dans ses faveurs.

Il n'en est point pour moi qu'il n'ait empoisonnées.

L'amertume & le fiel les ont assaisonnées.

Tout

Tout, jusqu'à votre amour... Quand m'est-il annoncé?

Ah, que pour mon malheur tout est bien compensé!

Hort. Eh! n'examinons point quel est le plus à plaindre.

Mon. Il n'importe; achevez. Je ne scaurois plus craindre

Tout ce qui peut servir à me désespérer.

Hortense, il est donc vrai, j'ai pu vous inspirer?...

Est-ce pour insulter davantage à vos larmes,

Que j'ose demander un aveu plein de charmes,

A qui doit me haïr autant que je me hais?

Hort. Pourquoi se reprocher des maux qu'on n'a point faits?

Voulez-vous que je sois injuste & malheureuse?

Ah! c'est trop exiger...

Mon. Quoi, toujours généreuse?

Hortense, hélas! pourquoi nous avez-vous connus?

Un bonheur assuré, des plaisirs continus,
La plus haute fortune, un brillant hymenée,

Auroient rempli le cours de votre destinée.

Quel contraste inouï! funestes liaisons,

Que le Ciel en courroux mit entre nos maisons!

Vous

Vous partez ; vous allez ensevelir vos charmes.

L'exil, l'abaissement, l'infortune, les larmes,

Voilà ce qui vous reste ; & je dois m'imputer

D'avoir aidé le sort à vous persécuter.

J'ai le remords affreux d'en être le complice,

D'être un de vos Bourreaux ; jugez de mon supplice.

Hort. Me consolerez-vous en vous désespérant ?

Des coups de la fortune êtes-vous le garant ?

Vous me plaignez ! Eh quoi ! ne peut-on vivre heureuse,

Si ce n'est au milieu d'une Cour orageuse ?

A l'égard de ce bien qui s'est évanoui,

Ne pouvant être à vous, en aurois-je joui ?

En effet, à quoi sert une opulence extrême,

Si l'on ne la partage avec ce que l'on aime ?

Je ne sens pas qu'on puisse en jouir autrement.

Mon. Vous l'avez bien fait voir.

Hort. Et véritablement

Ma ruine fera le repos de ma vie.

Ma liberté me reste, on l'auroit poursuivie.

L'autorité, contraire à nos vœux les plus doux,

M'auroit voulu forcer à prendre un autre époux.

Mon.

Mon. Peut-être auriez-vous fait son bonheur & le vôtre.

Hort. Il dependoit de vous ; je n'en connois point d'autre.

J'ignore si l'on peut aimer plus d'une fois ; Mais quand on s'est livrée sans réserve à son choix,

Il est bien dangereux de prendre d'autres chaînes.

Que l'on s'apprête un jour de tourmens & de peines !

Sçait-on ce que l'on donne ? Est-on bien sûr d'un cœur,

Qu'on arrache de force à son premier Vainqueur ?

Et, puisque mon amour s'irritoit, à mesure

Que je pouvois vous croire infidèle, ou parjure . . .

Mon. Non, vous n'avez jamais cessé de m'enflammer.

Hélas ! vous ignorez comme on peut vous aimer.

Depuis que ma fortune incertaine & flottante

Me tient dans une triste & douloureuse attente,

Il est vrai, mon amour craignoit de se montrer.

J'ai prévu le néant où je viens de rentrer :

Et je ne suis pas fait pour être téméraire.

Pouvois-je imaginer que j'avois pu vous
plaire ?

Et quand je l'aurois scû, qu'avois-je à vous
offrir ?

Je devois vous tromper afin de vous gué-
rir.

Mais vous l'avez dû voir, même avant mon
naufnage ;

Je n'osois qu'en tremblant vous offrir mon
hommage :

Je ne l'ai jamais crû digne de vos appas.

Si vous n'y suppléiez, si vous n'en jugez
pas

Par ma discrétion & par ma retenue,

La moitié de mes feux ne vous est pas con-
nuë.

Hort. Hélas ! que dites-vous ? Croyez
que mon devoir

M'empêchoit d'y répondre, & non pas de
les voir.

Mon. [en se jettant à ses genoux.] Quel
aveu ! Permettez à mon ame ravie

Un transport, qui fera le dernier de ma
vie.

Je puis donc une fois tomber à vos ge-
noux !

Ah ! devrait-on survivre à des momens si
doux ?

Hort. [en le relevant.] Il le faut cepen-
dant. Si je vous intéresse,

Vivez, pour illustrer l'objet de ma ten-
dresse ;

Rem-

L'ÉCOLE DES AMIS. iii

Remplissez mon idée ; elle est digne de
vous ;

Soyez tel qu'il falloit pour être mon
époux ;

Devenez l'Artisan de votre destinée.

Il est beau de dompter la fortune obstinée,

D'arracher ses bienfaits, au lieu d'en héri-
ter,

Et de n'avoir que ceux qu'on a sçu mériter.

Ce sont-là mes adieux, mes vœux, & mon
présage . . .

Va, l'on ne peut manquer quand on a du
courage . . .

Imitez mon exemple ; & sçachez . . .

Mon. Vous
pleurez !

Hort. Séparons-nous ; adieu.

Mon. Pour
jamais ! . . .

Hort. Demeurez.

Mon. Je ne puis.

Hort. Je le veux.

[*Elle fuit.*]

Mon. [*en
la suivant.*] L'instance est superflue.

Non ; dussai-je expirer, en vous perdant de
vûe ! . . .

A C T E V.

S C E N E I.

MONROSE, ARAMONT.

Mon. QUEL état est le mien ! Fortune,
en est-ce assez ?

A peine suis-je né, mes beaux jours sont passez.

Ai-je pû mériter un sort si déplorable ?

Le seul bien qui me reste, est un nom qui m'accable.

Je ne sçais où tourner mes pas ni mes regards.

Ah ! je sens que mon cœur s'ouvre de toutes parts.

Allons traîner ailleurs mon infortune extrême.

Je ne puis plus ici me supporter moi-même.

Aram. Quel est votre dessein ? Où voulez-vous aller ?

Mon. Par-tout où je pourrai vivre, & me signaler.

Dans l'état où je suis on n'a plus de Patrie :

J'abandonne la mienne, où, malgré mon envie,

Je ne puis plus m'ouvrir un illustre tombeau :

Un

Un sujet inutile est pour elle un fardeau.
Je vais mourir ailleurs, ou mériter de vivre.

Aram. Je frémis du projet ; gardez-vous
de le suivre.

Mon. Je crois que tu voudrais m'obliger
à rester ?

Aram. Vous êtes enchaîné.

Mon. Qui
pourroit m'arrêter ?

Quelles raisons ? En quoi suis-je ici nécessaire ?

Tu restes ; on n'a point de reproche à me
faire.

Aram. On m'en feroit d'affreux, si vous
vous écarterez.

Mon. Comment ?

Aram. Vous me perdez
d'honneur, si vous partez.

Mon. Quel rapport mon départ a-t-il avec
ta gloire ?

Aram. Le rapport est plus grand que
vous ne pouvez croire.

Mon. Je ne le comprends pas.

Aram. On
m'accuse . . .

Mon. Eh de quoi ?

Aram. D'être votre complice.

Mon. Ah !
tout autre que toi . . .

Aram. Le Destin a comblé toutes ses in-
justices.

114 L'ECOLE DES AMIS.

Mon. Depuis quand l'innocence a-t-elle des complices ?

Ce nom convient au crime. Eh, quel est donc le mien ?

Aram. Il est imaginaire.

Mon. Ah ! ne

me cache rien.

Quel que soit mon destin, je sçaurai m'y soumettre :

Dis...

Aram. Dornane m'écrit : jugez-en par sa lettre. [Il lit.]

“ Je t'écris à la hâte. Ariste, non content

“ Des biens de notre ami, lui ravit sa Maî-
“ treffe ;

“ Il l'a fait demander : le fait est très-conf-
“ tant.

“ Tu lui diras, en cas que cela l'intéresse.

“ A propos ; on le croit riche ; et je te l'ap-
“ prens.

“ Entre nous, tu lui vaux cette galanterie.

“ On l'accuse d'avoir détourné... tu m'en-
“ tens ?

“ Fait finir au plutôt cette plaisanterie.

Mon. Je suis riche !

Aram. On le dit.

Mon. Com-
ment ? Explique-moi...

Et je suis accusé d'avoir détourné ?....

Quoi ?

Aram. Les effets du défunt, & tous les
biens d'Hortense.

L'on

L'on croit que je vous ai prêté mon assistance.

Mon. Ah Ciel ! quelle noirceur ! Je deviens furieux.

D'où peuvent provenir ces bruits injurieux ? L'horreur qu'on m'attribuë est-elle imaginable ?

Ah ! si j'en connoissois l'auteur abominable !

Jusques à mon honneur, quoi, l'on ose attenter !

Aram. Il n'est point de malheur qui ne puisse augmenter.

Mon. Qui peut avoir fondé cette imposture affreuse ?

Aram. Mon amitié constante, & toujours malheureuse.

Sans elle, notre honneur seroit encore entier.

Je vous ai fait passer pour un riche héritier.

Ces bruits avantageux m'ont paru nécessaires. Pour vous donner le tems d'arranger vos affaires.

Je les ai répandus ; c'étoit pour votre bien.

On m'a cru. Cependant il ne s'est trouvé rien.

Et je suis soupçonné. Vous devinez le reste.

Mon. Quoi ! l'amitié m'aura toujours été funeste !

De mes jours malheureux elle est donc le fleau ?

Le sort me reservoit ce supplice nouveau.

Aram. Soyez sûr que ces bruits ne seront pas durables.

Vous n'êtes accusé que par des misérables :
C'est par des gens comme eux que leurs discours sont crus.

Mon. Dans la rage où je suis, je ne me connois plus.

Aram. Opposez le courage à cette calomnie.

Mon. Du courage ? En est-il contre l'ignominie ?

On la mérite alors qu'on peut la supporter.

Aram. Demeurez ; c'est à quoi j'ose vous exhorter.

Mon. Non, tu n'entendras plus parler d'un misérable.

Je comptois que mon nom me seroit favorable :

Il faut l'abandonner. Je ne dois plus songer

Qu'à me cacher. Je vais me perdre, & me plonger

Dans une obscurité la plus impénétrable.

Périssent ma memoire, & le sang déplorable

Qui m'a fait naître ?

Aram. O Ciel !

Mon. Et
toi, laisse-moi fuir.

Pour

Pour la dernière fois, ne te fais point haïr.
Adieu.

SCENE II.

MONROSE, ARAMONT, UN GARDE.

Mon. Mais que nous veut cet homme ? O Ciel ! seroit-ce ?

Le Gar. Je suis chargé d'un ordre . . .

Mon. Est-ce à moi qu'il s'adresse ?

Le Gar. Oüi, Monsieur. A regret je remplis un devoir . . .

Mon. On m'arrête ! Eh pourquoi ?

Le Gar. Vous devez le sçavoir ?

Souffrez que je m'acquitte . . .

Mon. Allons. Que faut-il faire ?

Faut-il que je vous suive ?

Le Gar. Il n'est pas nécessaire,

Et vous m'avez été conigné seulement.

Aram. [au Garde.] Voulez-vous bien passer dans cet appartement.

S C E N E III.

MONROSE, ARAMONT.

Mon. On m'arrête ! & déjà l'on me traite
en coupable !

On m'enchaîne au forfait dont on me croit
capable !

Mes fers me font horreur.

Aram. D'où vient
cet accident ?

Dornane aura parlé. C'est un homme im-
prudent.

Vous aurez devant lui projeté votre fuite.

Ce bruit vous aura nui. La Cour en est inf-
truite :

Et voilà ce qui fait qu'on s'affure de vous.

Mon. Comme d'un Criminel.

Aram. Vous
les confondrez tous.

Mon. Eh ! comment les confondre ? Est-
il en ma puissance.

Le crime se défend bien mieux que l'inno-
cence.

Quelle preuve opposer ? Où pourrai-je en
trouver !

Aram. Votre ruine même.

Mon. Eh, com-
ment la prouver ?

Par quels moyens veux-tu que je les defa-
buse ?

En

En croit-on les sermens de ceux que l'on accuse ?

Ah ! tout concourt encore à ma conviction.

Ces bruits avantageux à la succession ;

Mes créanciers payez, & le bruit de ma fuite ;

La fortune d'Hortense entièrement détruite ;

Le reste de ses biens, dont malheureusement

Tu te trouves chargé pour moi secrètement ;

Clorine qui le sçait, pourra-t-elle se taire ?

Moi-même puis-je & dois-je éclaircir ce mystère ?

Non : Il faut que ce soit un secret éternel.

Je serai convaincu, sans être criminel.

SCENE IV.

MONROSE, ARAMONT, HORTENSE

[*Entre sans être vûë.*]

Mon. [*accablé dans un fauteuil.*] Je me perds dans l'horreur de chaque circonstance.

Lorsque pour réparer la ruine d'Hortense,

Je détourne sur moi les indignes besoins,

Qu'elle auroit par la suite éprouvé sans mes soins ;

Lorsque pour la sauver de cet état funeste,

Je

Je me prive en secret de tout ce qui me
reste,

On croit que dans ses biens j'ai pu fouiller
mes mains ;

Et je suis réputé le dernier des Humains !

O Destin ! est-ce assez maltraîter ta vic-
time ?

On m'arrête, on me force à me purger d'un
crime,

Qu'est-ce qu'un scelerat a de plus à souf-
frir ?

Hort. Le remords...

Mon. [*en se levant.*]

Quelle voix, quel objet vient s'offrir.

Hort. C'est une amante en pleurs. On
empêche ma fuite ;

J'ignore à quel dessein, je n'en suis pas in-
struite.

On m'a fait revenir.

Mon. [*en voulant s'en*

aller.] Laissez-moi me cacher.

SCENE V.

MONROSE, HORTENSE.

Hort. [*le retenant.*] Quoi ! vous voulez
me fuir ?

Mon. Laissez-moi m'arracher.

Hort. Eh ! ne nous quittons point dans
l'état où nous sommes.

Mon.

Mon. pénétré.] Ces regards sont-ils faits pour le dernier des hommes ?

Je ne puis soutenir vos yeux, ni mes revers.

Hort. Je ne suis donc plus rien pour vous dans l'Univers ?

Je ne croyois pas être un objet si funeste.

Je ne puis que pleurer. Le tems fera le reste.

Mon. Dites, mon désespoir.

Hort. Ah !

cruel, arrêtez.

Mon. Il finira bientôt des jours trop dé-

testez. *Hort.* Mon état, mon amour, ma pré-

sence, & mes larmes.

N'auront donc point assez de puissance & de charmes,

Pour vous rendre un peu moins sensible à vos malheurs ?

Qu'on ne nous vante plus le pouvoir de nos pleurs !

Vous ne songez qu'à vous.

Mon. Quel reproche !

Hort. Il ne tombe

Que sur ce désespoir où votre cœur succombe,

Je sçais de quels bienfaits vous vouliez me combler.

Du reste de vos biens vous vouliez m'accabler.

Mon.

Mon. Qui m'a trahi ?

Hort. C'est toi. Va, tu n'as qu'à poursuivre.

Laisse-moi donc mourir, si tu ne veux plus vivre.

Mon. Ah ! Madame, vivez... répondez-moi de vous,

Et toute ma fureur expire à vos genoux.

Hort. Que je vive ? Est-ce à moi d'avoir plus de courage ?

Je conviens qu'on vous fait le plus sanglant outrage :

Mais enfin ce n'est pas un opprobre éternel.

Tombe-t-il sur vous seul ? M'est-il moins personnel ?

L'amour qui nous unit n'admet point de partage.

Je souffre autant que vous ; si ce n'est davantage.

Et cependant mon cœur n'en est point abattu.

La vérité fera triompher la vertu.

Jusqu'à ce que le tems la mette en évidence,

Ayons la fermeté qui sied à l'innocence :

Elle en est la ressource, & le plus sûr garant.

Rétablit-on sa gloire en se désespérant ?

Le découragement autorise une injure.

Il faut vivre pour vaincre ; & la victoire est sûre ;

Et qui perd tout espoir mérite son malheur.

Je

Je vous parle sans doute avec trop de chaleur.

Excusez une amante, ou plutôt une amie.

Mon. Qui me condamne à vivre, accablé d'infamie !

Le sort qui me poursuit peut-il aller plus loin ?

Il ne me manque plus que d'être le témoin

Du bonheur d'un Rival... Il en est un, Madame.

Ariste jusqu'ici vous a caché sa flamme ;
Jusques dans votre cœur il veut m'assassiner :

Pour être votre Epoux, il s'est fait destiner.

Hort. Ariste, dites-vous ? L'entreprise est hardie.

Il m'aime ? Il payera bien cher sa perfidie.

SCÈNE VI.

MONROSE, ARAMONT, HORTENSE,
CLORINE.

Aram. Je viens d'être éclairci. Vous n'êtes arrêté,
Qu'en vertu d'un propos que l'on vous a prêté.

Dor.

Dornane. Je vous parle sans doute avec eux.

Mon. Eh bien ?

Aram. Son zèle & sa prudence éclatent.

C'est un homme qui veut que les autres se battent.

Il dit que votre idée est de tirer raison.

Du procédé d'Ariste, & de sa trahison :

Et voilà ce qui fait que l'on vous garde à vûe.

Mais vous allez avoir une étrange entrevue.

Mon. Comment ?

Aram. Ariste... Il ose ici...

Mon. Quel embarras ?

Clor. Vous l'allez voir paroître ; il marche sur mes pas.

Hort. Ah Ciel ! que n'ai-je autant de charmes que de haine ?

Je le veux accabler sous le poids de sa chaîne.

Aram. Mais le voici qui vient ; contenons-nous un peu.

SCENE

SCENE VII.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT, HORTENSE, CLORINE, LE GARDE.

Ar. [au Garde dans l'enfoncement du Théâtre.] Vous pouvez nous laisser : votre ordre n'a plus lieu :
Je me charge de tout ; la Cour en est instruite.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT, HORTENSE, CLORINE.

Ar. [à Monrose.] Je viens rendre raison de toute ma conduite.

Mon. [sans se détourner.] On n'en demande point à ceux qui sont heureux.

Ar. Il est vrai, je le suis ; tout succède à mes vœux.

Aram. [ironiquement.] Monsieur, vous voulez bien que je vous félicite !
Vous voyez quels transports votre bonheur excite.

Ar. Je n'en suis point surpris.

Aram. Ma foi, je le crois bien.

Ar.

Ar. On m'a tout accordé.

Aram. [en lui remettant l'Ecrain, & la Procuration de Monrose.] Pour qu'il n'y manque rien, Tenez ; voilà leur reste : ils n'en sçavoient que faire.

Ni moi non plus . . . Prenez toujours ; c'est votre affaire.

Ar. Madame . . .

Hort. [avec dédain.] Laissez-moi.

Aram. Je suis hors d'embaras.

Hort. Je ne sçai ce que c'est, mais je n'ignore pas

Qu'il vous a plu, Monsieur, d'empêcher ma retraite.

Ar. [rendant à Clorine l'Ecrain & la Procuration.] Je crois que vous pourrez en être satisfaite.

Hort. Quelle audace ! Est-ce à vous que je dois mon retour ?

Ar. Oüi ; j'ai sollicité cet ordre de la Cour.

On ne vous perdra point. L'amour & l'hyménée

Y vont fixer vos jours, & votre destinée.

On m'a favorisé . . .

Hort. [avec indignation.]

Qui ? Vous, perfide ami ?

C'est dans la trahison être bien affermi !

Vous

Vous voulez que ma main couronne votre ouvrage ;

Mais il faut repousser l'injure par l'outrage.

Notre état différent vous rend audacieux.

Vous croyez m'ebloûir, & je lis dans vos yeux

Un espoir insultant fondé sur mes disgraces :

Mais je ne connois point de ressources si basses . . .

Ar. Non, Madame, l'hymen vous garde un sort plus doux.

D'ailleurs, vous êtes riche.

Aram. En quoi ?

Mon. Que dites-vous ?

Ar. Qu'il est faux que Madame ait été ruinée.

Aram. Quel conte !

Ar. Cette histoire est mal imaginée.

Ce bruit injurieux s'est détruit aussi-tôt.

Chez un homme public ses biens sont en dépôt.

Hort. Qu'entens-je ?

Glor. Est-il possible ?

Mon. O Ciel ! quelle surprise ?

Ar. [à Monrose.] C'est la précaution que votre oncle avoit prise.

Oùi, Monsieur, ce n'est plus un secret aujourd'hui.

Il est justifié ; vous l'êtes comme lui.

Mon.

[transporté.] Je suis justifié !

Ar. C'est

moi qui vous l'atteste.

Mon. [transporté de joie.] Fortune, c'est assez, je te quitte du reste.

Mes vœux sont épuisés. Mon honneur m'est rendu.

[à *Horien*.] Madame, pardonnez à mon cœur éperdu

Ce transport excessif.

Ar. Permettez ; je

vous prie ;

Il est bien juste aussi que je me justifie.

J'ai dû jusqu'à la fin vous cacher des secrets,

Où vous auriez pu faire entrer des indiscrets.

Vos amis vous flattoient contre toute apparence.

Lorsque je vous ai vû sans aucune espérance,

J'ai brigué pour moi-même ; & j'ai tout obtenu :

C'est depuis quelques jours que j'y suis parvenu.

Mais j'avois mes raisons pour en faire un mystère.

Je voulois obtenir une grâce plus chère.

L'essentiel manquoit à ma félicité.

Après avoir long tems pressé, sollicité,

Ce

Ce n'est que d'aujourd'hui qu'à force de prière,

Enfin la Cour m'a fait la faveur toute entière.

Jouïssiez-en, Monsieur : ses bienfaits sont à vous.

Le Prince m'a permis de vous les céder tous :

Et je vous les remets avec toute la joie...

Souffrez qu'en m'acquittant tout mon cœur se déploie. [*Il embrasse Monrose.*]

Mon. Monsieur, ce n'est pas-là tout ce que je vous dois.

Mes créanciers... *Ar.* Laissons cet incident.

Mon. Je vois.

Que c'est à vous, Monsieur, que j'en suis redevable.

Aram. J'ai pensé m'en douter.

Hort. Que

je me sens coupable !

Ar. [*à Hortense.*] Madame, c'est pour lui que je viens d'obtenir

Le don de votre main : vous pourrez vous unir.

Hort. J'ai des torts avec vous.

Aram. Bon,

bon ; point de rancune :

Pour moi, je vous répons que je n'en garde aucune.

Ar.

Ar. Notre premier devoir nous appelle à la Cour.

Venez ; partons ; l'hymen vous attend au retour.

Mon. Ah ! permettez du moins que ma reconnoissance.

Se manifeste autant qu'il est en ma puissance.

Ar. En vous faisant jouir du destin le plus doux.

Croyez-vous que je suis moins fortuné que vous ?

Mon. [à *Hortense*.] Ah ! Madame, souffrez que mon cœur se partage.

[à *Ariste*.] Monsieur, je ne puis rien vous offrir davantage.

O Fortune ! je sens & j'éprouve à présent, Qu'un Ami véritable est ton plus grand Présent.

F I N.

LA

GOVERNANTE,

COMEDIE NOUVELLE

EN CINQ ACTES, EN VERS.

Par M. NIVELLE DE LA CHAUSSEE, de
l'Academie Française.



D U B L I N :

Imprimé chez S. POWELL, en Crane-lane.

M DCC L.

GOUVERNANTE

A C T E U R S.

LE PRESIDENT DE SAINVILLE.

SAINVILLE, Fils du PRESIDENT.

UNE BARONNE, Parente du PRESIDENT.

ANGELIQUE.

UNE GOUVERNANTE.

JULIETTE, Suivante.

UN LAQUAIS.



*La SCENE est dans une Maison commune au
Président & à la Baronne.*

D U B L I N :

Imprimé chez S. Poynter, en Grande-Rue.

MDCCL.



LA
GOUVERNANTE,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE [*suit Angelique qui rêve.*]

ANGELIQUE, est-ce tout? Faites-vous violence:

Je voudrois bien savoir à quoi sert le silence:

Il ne guerit de rien, au contraire, il aigrit.

VOL. II. P Les

Les maux & les tourmens du cœur & de l'esprit.

Se taire, est n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie;

Le babil est le charme, & l'ame de la vie...

Vous ne répondez rien! Quel est donc votre but,

Et votre idée?

Ang. Hélas!

Jul. Un sou-

pir! Beau début?

Après, continuez.

Ang. Je n'ai plus rien à dire.

Jul. On n'a que trop de quoi parler quand on soupire.

Où sont donc ces transports, cette vivacité?

Nos entretiens faisoient votre félicité;

Vous ne pouviez finir; lorsque je me rappelle...

Ang. Je ne te parlois pas alors d'un infidèle.

Jul. Doit-on, lorsque l'on perd le cœur d'un inconstant,

Perdre aussi la parole? Allons, il faut d'autant Soulager son dépôt, rien n'est plus salutaire.

Ang. Où parle la raison, le dépôt doit se taire.

Jul. Et la raison vous parle, à vous, Angélique?

Ang. Oui.

Jul. Ah! le bel entretien; ma foi, gare l'ennui:

Mais

Mais il est tout venu.

Ang. Non, ce guide propice
A porté la lumière au fond du précipice
Où j'aurois eslué le plus grand des malheurs.

Jul. Bon, bon ! L'amour bien-tôt le com-
blera de fleurs.

Ang. Non, je n'ai plus en lui la moindre
confiance.

Où m'alloit entraîner mon peu d'expérience !
Eh ! comment pouvons-nous ne nous pas
égarer ?

Comment fuir les dangers qu'on nous laisse
ignorer ?

A qui notre jeunesse est-elle confiée ?

Hélas ! pour l'ordinaire elle est sacrifiée.

Quel est le sort du sexe ? Ah ! Juliette, il
s'ensuit

Qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être
instruit.

Jul. Ah ! diantre, vous voilà tout-à-fait
surprenante,

Ce beau chef-d'œuvre vient de notre Gou-
vernante ;

Depuis six ou sept mois qu'elle a trouvé
moyen

De s'impatroniser, je n'y connois plus rien ;

La Baronne elle-même en a fait son amie,

Et ne fait que vanter sa rare prud'homie ;

Nous étions, vous & moi, bien mieux au-
paravant.

Ang. Je voudrois l'avoir eue en sortant
du Couvent :

Oui, Juliette, ce sont quatre ans que je regrette.

Jul. Oui, votre tante a fait une fort belle emplette...

Cette femme n'entend qu'à donner des vapeurs ;

Mais, parlons de Sainville, espérez que vos cœurs

Seront bien-tôt remis en bonne intelligence ;
Ja sai que de sa part un peu de négligence.

Ang. Tu nommes négligence un total abandon ?

L'excuse n'a plus lieu, non plus que le pardon.

Jul. Si Sainville a quitté sa retraite profonde

Pour aller se fourrer dans le tracas du monde,
C'est malgré lui ; pour moi, j'ai tout lieu de douter

Qu'il puisse encor long-tems s'y plaire & le goûter ;

Il n'a fait qu'obéir, & par force, à son pere ;
Son esprit, son humeur, son goût, son caractère,

Feront qu'il y sera tout-à-fait étranger :
Il est trop Philosophe.

Ang. Ils l'auront fait changer.

Jul. Non, il est trop bien né, c'est sur quoi je me fonde ;

Quel triomphe pour vous ! quand, dégouté du monde...

Ang. Qu'il y reste, & s'y fasse un destin, éclatant ;

Quant

Quant à moi, je médite un projet important.

Ful. Vous voulez tout-à-fait renoncer à Sainville ?

Ang. Je voudrois être encor à mon premier asyle.

Ful. Eh ! pourquoi faire ? au lieu de bénir chaque jour

La main qui vous a fait sortir de ce séjour,
Où les infortunés de qui vous êtes née,
Dès vos plus jeunes ans vous ont abandonnée,

Vous songez à rentrer dans le sein de l'ennui ?

Ang. Le monde n'a plus de quoi me plaire.

Ful. Aujourd'hui :

Mais demain il pourra vous plaire davantage ;
Le dépit prend toujours le parti le moins sage :

Demeurez, les absens sont bien-tôt oubliés.

La Baronne vous fait mille & mille amitiés ;
Elle a pour vous les yeux de la plus tendre mere,

C'est une tante enfin comme il ne s'en voit guere ;

Mais si vous ne restez sous ses yeux, j'ai bien peur

Qu'un autre ne parvienne à vous ôter son cœur,

Et qu'avec un époux, elle ne s'en console.

La veuve la plus sage est toujours assez folle
Pour se remarier ; cela se voit souvent :

Il ne sera plus tems de sortir du Couvent ;

Il y faudra gémir, enrager comme une autre,
 Et pleuter à la fois sa folie & la vôtre :
 Je vous en avertis, craignez cet incident ;
 Mais la voici qui vient avec le Président.
 Sortons, *[Elle entraîne Angélique.]*

SCENE II.

LE PRESIDENT, LA BARONNE.

Le Pres. Vous n'avez fait aucune découverte.

Ah ! Ciel, n'aurois-je plus qu'à gémir de leur perte ?

Faudra-t-il que j'emporte avec moi la douleur

De n'avoir jamais pu réparer un malheur,
 Dont, en quelque façon, je suis presque coupable ?

La Ba. Mais vous ne l'êtes point ; est-ce qu'on est comptable

Des jugemens qu'on croit rendre avec équité ?
 Quoi, ne peut-on jamais cacher la vérité ?

Tant de gens sont payez pour conspirer contr'elle,

Pour lui tendre toujours une embûche cruelle :

Quel Juge est à l'abri d'un semblable malheur ?

Le Pres. Et voilà justement ce qui fit mon erreur,

Et

Et l'Arrêt dont je fus l'organe trop funeste :
Mais se peut-il qu'enfin nul espoir ne vous
reste,
Et qu'en dix ou douze ans, à peine révolus,
Des gens d'un si grand nom ne se retrouvent
plus ?

La Ba. Eh, croyez-moi, Monsieur, quand
on est misérable,
C'est un fardeau de plus qu'un nom confi-
dérable ;
Ils en ont pu changer : peut-être que la mort,
Au sein de l'indigence, aura fini leur sort.

Le Pres. Mais le défunt avoit une femme ,
une fille,
Il doit être resté quelqu'un de leur famille.

La Bar. J'ai bien quelques soupçons, mais
ils sont si légers ?
Ils sont si dépourvus . . .

Le Pre. Qu'importe,
ils me sont chers ;
Ne les négligez pas, redoublez votre zèle,
Vous n'aurez jamais eu d'occasion plus belle
D'obliger un parent que vous-même avez
mis
Depuis long-tems au rang de vos plus vrais
amis.

La Ba. Croyez que c'est à quoi mon zèle
s'intéresse.

Le Pres. Je vois d'un pas rapide arriver
la vieillesse ;
J'aurai bien-tôt fini le cours qui m'est pres-
crit :

Que je serois content & de cœur, & d'esprit,
Si je pouvois, avant le terme qui s'approche,
N'être plus accablé d'un si cruel reproche !
Ce seroit mon plus cher & mon plus grand
bonheur ;

En tout cas, j'ai mon fils, il est homme d'hon-
neur,

Et capable, entre nous, j'ai tout lieu de le
croire,

De faire une action qui, le couvrant de gloire,
Eternise après moi le sang dont il est né,
Et me donne en mourant un repos fortuné :

Oui, j'en jouis d'avance, & mon ame est
tranquille ;

Il pourroit cependant arriver que Sainville,
Répandu, dissipé, comme il l'est à présent
Eût altéré ses mœurs.

La Ba. L'exemple
est séduisant ?

Mais...

Le Pres. D'un autre côté, c'est sur
quoi je me fonde,

Sainville a grand besoin de l'école du monde.

Philosophe un peu jeune, & même trop ar-
dent,

Il s'abandonne trop à son zèle imprudent.

Ami de la franchise, il croit que la souplesse
Est indigne d'un homme, & taxe de bassesse
Ces égards mutuels dont la nécessité

A forgé les liens de la société.

Que sert une sagesse âpre & contrariante ?

Heureuse la vertu douce, aimable & liante,

l Dont

Dont les ris & les jeux accompagnent les pas ;
La raison même a tort quand elle ne plaît pas.

La Bar. La sienne se ressent des défauts de
son âge,
Le tems adoucira ce qu'elle a de sauvage.
Espérez.

Le Pres. Que je crains qu'il n'ait
été trop loin !

Tel est des jeunes gens le malheureux besoin,
Qu'il faut pour les polir risquer de les cor-
rompre ;

Avec lui-même enfin je l'ai forcé de rompre,
D'aller, de se répandre, & de se faire voir :
Mais son obéissance a passé mon espoir :

Vous ne le voyez plus, moi-même il me né-
glige.

La Bar. Croyez que l'amour seul aura fait
ce prodige.

Le Pres. Ah ! Pourvu qu'il ne soit devenu
qu'amoureux,

L'amour ne gâte point un caractère heureux ;
Je lui laisse le choix entre d'aimables filles
Qu'il pourra rencontrer dans de riches fa-
milles

Où je l'ai présenté ; mais je l'attends ici,
Et par lui-même enfin je vais être éclairci,
Vous, Madame, de grace, achevez votre
ouvrage ;

Et surtout, point d'éclat, le moindre est un
outrage ;

Vous avez des soupçons, ne les méprisez
pas.

La Bar. J'approfondirai tout, & j'y vais de ce pas.

SCENE III.

LE PRESIDENT, SAINVILLE.

Le Pres. [en voyant arriver son fils [à part.]
Il me semble qu'il a plus de grace & d'aisance ; [Haut.]

Je n'abuserai pas de votre complaisance,
Le tems vous est trop cher pour en perdre avec moi.

Sain. Puis-je en faire un plus doux & plus heureux emploi ?

Le Pres. Vous devenez flatteur.

Sain. Je

dis ce que je pense.

Le Pres. Ce sont des complimens, & je vous en dispense ;

Hé bien, vous voilà donc au milieu du torrent,

Votre genre de vie est un peu différent :

Que dites-vous du monde ? Allons, daignez m'instruire.

Sain. Moi, mon pere, j'en dis tout ce qu'on en peut dire,

Il n'est qu'une façon de le bien définir.

Le Pres. Je ne crois pas qu'il soit aisé d'en convenir.

Sain. Avec sincérité, s'il faut que je réponde,

J'ai

J'ai vu que l'impudence est la reine du monde,
Et qu'il faut, quond on veut y faire son che-
min,
Aller à la fortune avec un front d'airain,
Que l'art d'en imposer est le seul art utile ;
Qu'une louange aride, une estime stérile,
Est tout ce qu'on accorde à peine aux gens
de bien.

Le Pres. En exagérant tout, on ne défi-
nit rien :

Brisons-la ; mais d'ailleurs, dites-moi, je vous
prie ;

Vous avez fréquenté la bonne compagnie ?

Sain. La bonne compagnie ! Eh, croyez-
vous aussi

A cette rareté que l'on appelle ainsi ?

J'ai tout vu, j'ai partout cherché cette mer-
veille,

Dont le nom ressonnoit sans cesse à mon oreille ;

Mais ce n'est qu'un grand mot nouvellement
admis,

Qui n'a rien de réel, que l'usage a transmis
Par l'organe des fots dans la langue ordinaire,

Qui sert à désigner un être imaginaire,

Ouvrage de l'orgueil & de la vanité ;

Tout cercle, quel qu'il soit, toute société,

Croit en être, de droit, la véritable sphere ;

Du bien, de la naissance, & telle autre chi-
mere,

De la fatuité, des airs & du jargon ;

Voilà tout ce qu'il faut pour usurper ce nom ;

Quant

Quant à moi, j'en appelle, elle est mal définie ;
Ce sont les mœurs qui font la bonne compagnie.

Le Pres. Il en est cependant à qui ce titre est dû ;

Mais, avec ces défauts, le monde vous a plu,
Et j'en vois la raison ; parlons avec franchise,
L'amour... Eh ! comment donc, ce mot vous scandalise

A votre âge ? Parbleu, c'est une nouveauté.

Sainv. Qui m'en auroit donné ?

Le Pres. L'esprit ou la beauté.

Sainv. La beauté, j'en conviens, peut, quand elle est réelle,

Inspirer un amour aussi passager qu'elle :
Quant à l'esprit du sexe.

Le Pres. Il est, sans contredit,

Que l'on ne vit jamais tant de femmes d'esprit.

Sain. Qu'une femme aisément passe pour un prodige ;

Mais c'est nous qui faisons nous-même le prestige.

Le Pres. Comment !

Sain. Pour peu qu'elle ait de jeunesse & d'appas,

L'amour & les desirs attirent sur ses pas

Une foule empressée à porter jusqu'aux nues

Mille perfections qu'elle auroit peut-être eues,

Si

Si l'on ne l'accabloit d'un encens trop flatteur ;

Elle peut tout risquer ; plus d'un adulateur
Lui prête avidement & le cœur & l'oreille,
Et d'avance applaudit. Qu'alors cette merveille,

Aux dépens du bon sens, anime ses propos,
Et surtout avec art distribue à propos
Une ceillade traîtresse, un souris infidèle,
Et voilà tous nos sots enchantés autour d'elle.

Le Pres. Vous n'avez pas été de ce nombre ?

Sain. Ah, vraiment non.

Le Pres. Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison.

Pourquoi se distinguer ?

Sain. Je n'en suis pas le maître.

Le Pres. Lorsqu'on est comme un autre, on est comme on doit être ;

Qui donne de l'encens ne donne rien du sien.

Sain. Et, mais, pardonnez-moi, mon estime est mon bien.

Le Pres. [à part.] Le bel amendement !
[haut.] Souffrez que je réponde.

Sain. A des faits.

Le Pres. Permettez ;
quand j'entrai dans le monde,

Je le vis à peu près des mêmes yeux que vous ;

Chacun m'y déplaisoit, & je déplûs à tous ;

Ne

Ne faisant point de grace, on ne m'en fit aucune.

Sain. On s'en passe.

Le Pres. L'on prit
ma franchise importune

Pour un fiel répandu par la malignité ;
D'autres ne la taxoient que de rusticité,
Et chacun s'élevoit sur mes propres ruines.
Où l'on cueilloit des fleurs, je cueillois des
épinés ;

Ainsi, par un scrupule un peu trop rigou-
reux,

J'ôtois à la vertu le droit de rendre heureux :
Alors, par une erreur qui n'est que trop com-
mune,

J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune,
J'en faisois son forfait ; loin de m'en accuser,
L'expérience enfin fût me désabuser :

Je rompis mon humeur, rompez aussi la vôtre,
Nos besoins nous ont faits esclaves l'un de
l'autre.

Il faut porter ce joug qui se révolte à tort,
Et devient l'artisan de son malheureux sort.
Sachez donc vous soumettre à cette dépen-
dance :

L'usage des vertus a besoin de prudence.

Dans un juste milieu, la raison l'a borné :

D'ailleurs il faut toujours que leur front soit
orné

Des graces & des fleurs qui font à leur usage.

Quand la vertu déplaît, c'est la faute du sage.

Sachez la faire aimer, vous ferez adoré.

Sainv.

Sain. Son éclat naturel doit être décoré !
Quoi, d'un fard étranger, secours de l'im-
posture,
L'art oseroit fouiller la beauté la plus pure ?
Mon pere, croyez-moi, son attrait lui suffit.

Le Pres. Je n'ajoute qu'un mot à tout ce
que j'ai dit.

Ma fortune, mon fils, est moins considérable
Qu'on ne le croit : je suis dans un poste ho-
norable,

Où l'on n'amasse point ; ainsi je vous prévien-
s, Que, bien loin de trouver après moi de grands
biens,

Vous serez étonné d'un si foible partage :
Il faut vous faire ailleurs un plus grand hé-
ritage,

Et vous ne le pourrez qu'en cherchant un
parti

Qui soit digne, en un mot, de vous être assorti
Par son nom, par son rang & par son opu-
lence ;

Mais, pour le mériter, faites-vous violence :
Allez, voyez le monde ; & mettez à profit
Ce que mon amitié vous dicte & vous pres-
crit.

SCENE IV.

SAINVILLE [*seul.*]

Qui ? Moi, pour mandier les biens les plus
frivoles,

I'irois

I'irois de porte en porte encenser des idoles,
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris ?
La plus haute fortune est trop chère à ce prix.
Ah ! mon pere, en effet, quelle erreur est la
vôtre !

Mon bonheur dépend-il d'être au-dessus d'un
autre,

De briller dans le monde un peu plus, un peu
moins ?

Hé bien, mon existence aura moins de té-
moins.

Est-ce un si grand malheur de n'éclouir per-
sonne,

De n'avoir que l'éclat que la probité donne ?

Quoiqu'il en soit enfin, je serai dans le cas ;

Et c'est un être heureux qu'on ne connoitra
pas.

Oui, cet objet charmant aura la préférence :

Adorable Angélique, ah, quelle difference !

Le Ciel a pris plaisir à la former pour moi.

C'en est fait pour jamais, je rentre sous sa
loi...

Depuis que j'ai cessé de cultiver sa flâme,

Puis-je encore espérer de régner dans son
ame ?

Elle m'a tant aimé que je dois me flatter

D'obtenir un pardon que je vais mériter.

[il va pour sortir.]

SCÈNE

SCENE V.

SAINVILLE, JULIETTE.

Jul. Monsieur, un mot, de grace, Angélique m'envoye.

Sainv. Angélique ?

Jul. Elle-même.

Sain. Ah,

ciel ! Quelle est ma joie !

Dieux ! Elle me prévient.

Jul. Sans vous le

reprocher,

C'est la dixieme fois que je viens vous chercher.

Sainv. Ah ! Je suis trop heureux.

Jul. Appre-

nez à quels titres,

Et prenez ce paquet, c'est un recueil d'épîtres.

Sainv. O gages fortunés du plus fidèle amour !

O bonheur qui m'assure un éternel retour !

Quand je semblois avoir abjuré son empire,

Elle pensoit à moi, s'occupoit à m'écrire ;

Ce sont tous ces billets.

Jul. [voulant sortir] Vous verrez à loisir.

Sainv. [en l'arrêtant.] Je ne me souviens pas de t'avoir fait plaisir.

Juli. [à part.] Ni moi non plus.

Sainv.

Sainv. [*en tirant sa bourse.*] Tu m'as trop bien servi près d'elle, Pour ne pas aujourd'hui récompenser ton zèle.

[*Il lui donne de l'argent.*][*Il lui donne sa bourse.*]
Tiens, Juliette. . . . Ah ! Prends tout.

Jul. Que de biens à la fois !

Sainv. Eh, puis-je trop payer tous ceux que je reçois ?

Jul. [*Elle veut sortir.*]
Je suis votre servante.

Sainv. Attens.

Jul. Monsieur, je n'ose.

Sainv. Sois témoin des transports que mon bonheur me cause.

Tu lui diras . . . Grands Dieux, quel retour inhumain !

Je vois, je lis ma perte écrite de ma main.
Mes lettres, mon portrait, il faudra que j'en meure !

Jul. [*à part.*] Je ne crois pas qu'il soit besoin que je demeure !

Sainv. L'espoir n'a donc servi qu'à mieux m'affaiblir.

(*à Juliette.*) Eh quoi, tu fuis ?

Jul. Je crains de vous importuner.

Sain. Pars donc, ton silence augmente mon supplice.

Tu ne te taisois pas, si tu n'étois complice.

Jul.

Jul. Mais en ferez-vous mieux, quand je vous aurai dit,
Que jusqu'à la rupture on pousse le dépit,
Qu'à l'amour d'Angélique il ne faut plus
prétendre,
Et qu'elle ne veut plus vous voir ni vous entendre ?

Sain. On ne peut donc jamais former
qu'un nœud fatal.

Il n'est donc que trop vrai que tout choix est
égal.

A tout âge, en tout lieu, l'amour n'est qu'en
idée ;

Enfin c'en est donc fait, ma perte est décidée :
Je n'ai donc plus ce cœur que j'avois en-
flammé.

Jul. Jugez-vous ; quand on a le bonheur
d'être aimé,

Il faudroit résider auprès d'une maîtresse,
Cultiver par soi-même, & nourrir sa ten-
dresse.

L'amour qu'on nous inspire exige bien du
soin ;

Des yeux qui l'ont fait naître, il a toujours
besoin ;

La moindre négligence y porte un coup fu-
neste.

Est-ce que notre cœur a des forces de reste ?

Sainv. Et parce que j'ai tort, m'abandon-
neras tu ?

Juli. La bonne volonté fait toute ma
vertu :

Mais

Mais je suis sans crédit, je rougis de le dire.
Certaine Gouvernante a sur elle un Empire,
Que pendant votre absence, elle a jusqu'à ce
jour
Acquis malgré moi-même aux dépens de
l'amour.

Sainv. Mais, malgré cette femme, au
moins je puis écrire.

Juli. Et l'on refusera constamment de vous
lire ;
Car ce maudit argus pense à tout, n'omet
rien :
Ecrivez cependant.

Sainv. Je m'en garderai
bien.

Ah ! C'en est trop enfin. . . . Je ne veux
rien entendre,
Puisqu'on me rend mon cœur, il faut bien le
reprendre ;
Puisqu'on brise ma chaîne, il faut bien en
sortir.

Non, je ne prétens pas perdre mon repentir.
Laisse-moi, c'est en vain que la perfide y
compte :

J'aime encor mieux mourir de rage que de
honte :

J'aurois vécu pour elle, & je vivrai pour moi.
Que je suis soulagé d'avoir repris ma foi !
Que je vais désormais vivre heureux & tran-
quille !

Tu le veux, j'écirai, mais ce sera d'un
style

Elle

Elle apprendra qu'on peut cesser de l'adorer.

Juli. Perdez-vous la raison, au lieu de réparer ?

Sainv. Un seul regret me tuë, il faut que j'en convienne,

C'est que son inconstance ait prévenu la mi-
enne ;

Toi, tu lui remettras ma lettre en temps & lieu,

Tu la lui feras lire Alons, j'y compte.

Adieu.

[*Il sort.*]

S C E N E VI.

JULIETTE.

Voilà comme ils sont tous quand on leur rend le change,

Furieux, hors de sens, c'est une espèce étrange :
Mais enfin, quels qu'ils soient, tout bien
apprécié,

Il ne faut pas laisser que d'en avoir pitié.

A C T E

ACTE II.

SCENE I.

LA GOUVERNANTE.

O Tendresse du sang ! Doux charme
d'une vie
Qui devroit dès long-tems m'avoir été ravie !
Quel état m'as-tu fait préférer à la mort ?
Grands Dieux ! Lorsque j'y pense, étoit-ce
là mon fort ?
Mais je n'en rougis point, la cause en est trop
chère,
Continuons les soins de la plus tendre mere ;
Avant que de rentrer dans ce cloître écarté,
Où la main d'un parent a daigné par bonté
Assurer mon destin, consommons mon ou-
vrage.
Ah, Ciel ! permets enfin qu'à travers un
nuage,
J'acheve de verser sur l'objet de mes pleurs,
Les seuls biens qui me soient restés de mes
malheurs ;
Et du moins, qu'au défaut de tout autre a-
vantage,
L'usage des vertus lui serve d'héritage.
Voyons ce que sur elle ont produit mes avis,
Et si pour son bonheur elle les a suivis.

SCENE

SCENE II.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

Angel. Ma bonne, embrassez-moi. Que je suis satisfaite !

La Gouv. Quoi donc, ma chere enfant ?

Angel. Ma victoire est complete.

La Gouv. [à part.] [haut.]

Que je crains ces transports ! Qu'est-il donc arrivé ?

Angel. Que j'ai tout renvoyé, je n'en ai rien sauvé.

J'ignorois qu'on aimât si fort ces bagatelles, Je n'ai pû m'en priver sans des peines mortelles ;

Je les regrette encor, mais j'ai fait mon devoir.

Ah ! Je suis bien vengée, il est au désespoir.

La Gouv. Il en fait semblant.

Angel. Non, il n'est pas homme à feindre,

Et Juliette m'a dit qu'il étoit fort à plaindre.

La Gouv. Elle a pensé vous perdre, & la fausse amitié

Voudroit contre vous-même armer votre pitié :

De ces personnes-là craignez le caractère,

On ne se perd jamais que par leur ministère ;

Et si vous m'en croyez, détachez-la de vous,

En un mot, fuyez-la, rompez.

Ang.

Ang. Mais, entre nous,
Me voilà donc réduite à ne voir plus personne ?

Car vous m'ordonnerez, du moins je le soupçonne,
De ne plus voir Sainville.

La Gouv. Oui, ne balancez pas.

Ang. Mais s'il m'écrit ?

La Gouv. Peut-être.

Ang. Ah ! Sans doute.

La Gouv. En ce cas,
Sans la décacheter renvoyez-lui sa lettre . . .
Voilà précisément ce qu'il faut me promettre.
Eh quoi, vous hésitez ? Vous vous taisez ?
Parlez.

Ang. Ah ! Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

La Gouv. Mais c'est pour votre bien.

Angel. Hélas !

La Gouv. Daignez
m'en croire,
C'est pour vous conserver votre honneur, votre gloire.

Ang. L'honneur est donc toujours l'ennemi de l'amour ?

La Gouv. Non vraiment ; au contraire, il l'approuve à son tour.

Ang.

Ang. Et pourquoi donc le mien lui semble-t'il un crime ?

La Gouver. C'est qu'il faut que l'amour ait un but légitime.

Puisque vous me forcez : Eh, peut-on ignorer,

Que pour pouvoir aimer sans se deshonoré,
Il faut qu'un doux espoir mieux fondé que le
vôtre,

Affortisse deux cœurs qui soient faits l'un
pour l'autre.

Ang. Eh, pour qui donc Sainville & moi
sommes-nous faits ?

La Gouver. Que de foiblesse encor ! Que
j'en crains les effets !

[à part.] Sans nous trop avancer, ôtons-lui
l'espérance

Qu'elle ose concevoir contre toute appa-
rence.

[haut.] Ma fille, (vous m'avez permis un si
doux nom)

Il faut, à vous guérir, forcer votre raison ;
Non, ce n'est point à vous que le Ciel le
destine :

Peut-il s'associer avec une orpheline
Inconnue, & d'ailleurs réduite à ses attraits,
Qui n'a ni bien, ni rang, qui n'en aura ja-
mais ?

Sur la Baronne en vain vous fondez votre
attente.

Ang. Et par quelle raison ? N'est-elle
pas ma tante ?

Q

La

28 LA GOUVERNANTE.

La Gouv. Hélas !

Ang. Que dites-vous ?

La Gouv. Otez-vous cet espoir.

Ang. Mais encor, pourquoi donc ?

La Gouv. Voulez-vous le sçavoir ? Elle ne vous est rien, le rapport est fidèle.

Ang. Depuis plus de quatre ans que je suis avec elle, Elle fait tout pour moi.

La Gouv. Vous l'avez mérité, Mais ce n'en est pas moins l'effet de sa bonté :

Vous étiez dans un cloître une charge importune,

Où l'on étoit enfin las de votre infortune,

Ang. Mais d'où provenoit donc cet abandon total ?

La Gouv. Vos parens ruinés par un procès fatal, Furent forcés de faire un si grand sacrifice ; Plaignez-les, ce fut là leur plus cruel supplice.

Ang. Vous vous attendrissez ? Vous les avez connus ?

S'il est vrai, dites-moi ce qu'ils sont devenus, Ne me cachez plus rien.

La Gouv. Votre malheureux pere

Saisit l'occasion d'une guerre étrangere ; Son courage lui fit espérer tout du sort, Mais il s'exposa trop, il y trouva la mort.

Ang.

Ang. Ah, Grands Dieux ! Et ma mere alors que devint-elle ?

La Gouv. Votre mere ! Jugez de sa douleur mortelle ;

Peignez-vous son état & son adversité.

Enfin, après avoir long-tems sollicité,

D'une pension foible, à peine suffisante

Pour soutenir sa vie infirme & languissante,

On crut payer assez les jours de son époux.

Elle comptoit alors se réunir à vous,

Et vous faire venir pour essuyer ses larmes ;

Toute prête à jouir d'un bien si plein de charmes,

Sa santé succomba sous des maux si constans ;

Dans les bras de la mort elle resta long-temps ;

A peine elle en fortoit, que ce bienfait modique,

Qui faisoit sa fortune & sa ressource unique,

Fut discontinué sans espoir de retour.

Ang. Sans doute que depuis un si malheureux jour,

Ellen'a pû survivre à ce coup si funeste ;

Vos larmes, vos soupirs, m'apprennent tout le reste.

La Gouv. Ne comptez plus sur elle, & revenons à vous.

Vous étiez au Couvent, où je sens, entre nous,

Jusqu'où pouvoit aller votre disgrâce affreuse,

Quand le Ciel qui vouloit que vous fussiez heureuse,

De la Baronne un jour y conduisit les pas :
On lui parla de vous ; votre âge, vos appas,
Des larmes qui pour lors vous prêterent leurs
charmes,

Tout força la Baronne à vous rendre les
armes,

Elle vous prodigua ses généreux secours :
Enfin, son amitié s'augmentant tous les jours,
Elle vous prit chez elle, & sa vive tendresse
Daigna vous honorer du titre de sa niece.

Ang. Ah, quelle différence !

La Gouv. Ainsi,
ne l'étant pas,

Voyez quel précipice est ouvert sous vos pas.
Pouvez-vous vous livrer à l'espérance inutile
De devenir un jour l'épouse de Sainville ?

Non, cessez de compter sur cet heureux lien :
La Baronne pourra vous faire quelque bien,
Mais ce n'est pas assez pour que l'on vous
préfère

Au plus riche parti que lui cherche son pere ;
Sainville en a besoin pour vivre avec l'éclat.
Qu'exigeront bien-tôt son rang & son état.

Ang. Et le plus tendre amour n'est donc
rien dans la vie ?

Au gré de la fortune il faut qu'on se marie.
Pourvu qu'on soit bien riche, on est donc
bien content ?

Je ne l'aurois pas crû.

La Gouv. Le plus sûr
est pourtant

De ne plus espérer que l'hymen vous unisse ;
N'attendez

N'attendez pas, vous dis-je, un si grand sacrifice,

Je n'imagine pas qu'il y puisse songer.

Ang. Vous découvrez l'abyme où j'allois me plonger.

Que de combats vont être arrosés de mes larmes !

Ce n'est que loin de lui que je trouve des armes.

Jé dois vous avouer que mon cœur révolté

Sur mes réflexions l'a toujours emporté ;

Et si je reste ici. . . .

La Gouv. Venez :

Ang. Où donc, ma bonne ?

La Gouv. Où l'honneur vous attend, aux pieds de la Baronne ;

Venez lui confier votre état dangereux,

Elle aime la vertu, son cœur est généreux ;

Priez-la de finir une peine si rude,

En vous faisant rentrer dans cette solitude

Où vous étiez. Pressez, redoublez votre effort,

Elle est riche, elle y peut assurer votre fort.

Doutez-vous du succès ? La Baronne vous aime.

Ang. Je ne puis avouer ma honte qu'à moi-même.

La Gouv. Mais vous vous êtes bien confiée à ma foi ?

Ang. Vous n'êtes pas un tiers entre mon cœur & moi.

32 LA GOUVERNANTE.

N'est-il que ce moyen ? Si je vous intéresse,
Ma bonne, sauvez-moi l'aveu de ma foiblesse.

La Gouv. Hâtez-vous d'employer des motifs si pressans,
Les remèdes tardifs sont toujours impuissans.

Ang. Disposez d'un aveu que je vous abandonne,
Chargez-vous-en vous-même auprès de la Baronne.

La Gouv. Vous me le permettez ?

Ang. Oui, je vous le permets.

La Gouv. Vous me désavouerez.

Ang. Non je vous le promets.

La Gouv. J'y vais donc.

Ang. Attendez . . .

Partez, volez, ma bonne,
Je pourrois révoquer l'ordre que je vous donne.

La Gouv. J'obéis.

Ang. Ecoutez, c'est à condition,

Si l'on daigne accepter ma proposition,
Que vous viendrez aussi, que nous vivrons ensemble ;

Je me sou mets à tout, pourvu qu'on nous rassemble ;

N'y consentez-vous pas ?

La Gouv. Oui, c'est bien mon dessein.

Ang.

LA GOUVERNANTE. 33

Ang. Ah! Je pourrai du moins soupirer
dans son sein,
Car je ne compte pas guérir de ma foiblesse.
[Elle sort.]

SCENE III.

JULIETTE, UN VALET, ANGELIQUE.

Jul. [au Valet.] Viens quand je tousserai.
Le Val. Comptez
sur mon adresse.

SCENE IV.

JULIETTE, ANGELIQUE.

Jul. Pourroit-on vous parler ?
Ang. Tu lui
diras que non.

Jul. C'est moi qui vous demande audience
en mon nom.

Ang. Qui toi ?

Jul. Moi-même.

Ang. Hé
bien, je ne veux plus t'entendre.

Jul. Et par quelle raison ?

Ang. Je n'en
ai plus à rendre.

Jul. On vous l'a défendu ?

Ang. Je n'obéis
qu'à moi.

Ful. Depuis assez long-tems, parlons de
bonne foi,
Votre bonne jalouse, envieuse, inquiète,
Cherche à me supplanter, la victoire est com-
plette ;
Votre humeur trop facile a comblé son desir :
N'agissez, Ne pensez que sous son bon
plaisir,
Ayez pour tout instinct celui qu'elle vous
prête,
Soyez comme un enfant qu'on mène à la ba-
guette.

Ang. De grace, finissons ; je ne vois que
trop bien

Quel est le but secret de ce bel entretien.

Ful. Vous pourriez vous tromper.

Ang. Va,
je sçai qui t'envoie.

Ful. Ne vous en faites pas une si grande
joye.

Ang. Quoi, tu me soutiendras ?

Ful. Moi ?

Je ne soutiens rien.

Ang. Tu ne viens pas exprès pour trou-
ver le moyen
D'appaïser, s'il se peut, une amante ou-
tragee ?

Ful. Ce seroit volontiers, s'il m'en avoit
chargée ;
Et d'ailleurs (ce n'est pas que je parle pour
lui)

Mais

Mais enfin, croyez-vous les hommes d'aujourd'hui

D'humeur à nous passer tous nos petits caprices,

A faire tous les jours les plus grands sacrifices,

A braver, à souffrir les mépris, les rebuts,

A demeurer constans lorsque l'on n'en veut plus,

A revenir à nous si-tôt qu'on les rappelle ?

Non, l'art d'aimer a pris une forme nouvelle ;

C'est à nous à présent à remplir en aimant

Tout ce qu'une maîtresse exigeoit d'un amant ;

Encore arrive-t'il qu'on croit nous faire grace.

Nos esclaves ont mis leurs vainqueurs à leur place,

Ils se sont emparés de nos droits les plus doux ;

Tout le poids de l'amour est retombé sur nous.

Ang. Que m'importe ?

Jul. A vous, que si par aventure

Sainville revenoit après cette rupture

Plus tendre que jamais vous raporter son cœur,

Le votre auroit pour lui la dernière rigueur.

Ang. Sans doute.

Jul. Il fait donc bien de ne pas se commettre ;

Je dis plus, s'il oloit hazarder une lettre

Pleine de désespoir (je suppose le cas,) Vous la refuseriez ?

Ang. Je n'y toucherois pas.

Jul. [à part.] Il se le tient pour dit. Il est tems que je touffe.

[*Elle touffe.*] A la dernière épreuve il faut que je la pousse.

Ang. Qu'as-tu donc ?

Jul. [à part.] Est-il fourd ? Re commençons encor.

[*Elle touffe.*]

S C E N E V.

ANGELIQUE, JULIETTE, UN VALET.

Le Val. N'avez-vous pas touffé ?

Jul. [à part.] Peste soit du butor.

Le Val. J'ai donc mal entendu.

Jul. Donne.

Ang. Qu'est-ce.

Jul. Une lettre Que ce drôle a sans doute ordre de me remettre.

S C E N E VI.

ANGELIQUE, JULIETTE.

Ang. Ah ! La belle finesse !

Jul. En quoi donc, s'il vous plait ?

De grace, expliquez-vous.

Ang.

Ang. Va, je
sai ce que c'est.

Il faut, pour m'attraper, être un peu plus
habile,

Ce billet qu'on t'apporte est.

Jul. De qui?

Ang. De Sainville.

Jul. De lui?

Ang. Je gagerois,

Jul. [en défaisant l'enveloppe

qu'elle jette.]

Il faut voir.

Ang. Que

fais-tu?

Jul. Je l'ouvre.

Ang. Je dirai que je ne

l'ai pas lu.

Jul. [à part.] Pour la pousser à bout,

changeons un peu le texte,

Et lisons autrement. [Elle lit haut.] Pourquoi

prendre un prétexte;

Ang. Arrête, ou je m'en vais.

Jul. Hé bien,

lisons tout bas.

Ang. Lis puisque tu le veux, mais je n'en-

tendrai pas.

Jul. [lit & Angélique semble s'amuser à

autre chose.] " Lorsque nous avons cru

" nous aimer l'un & l'autre,

" Nous nous sommes trompez.

Ang. [à part.] Dieux ! Qu'est-ce

que j'entens ?

Jul.

38 LA GOUVERNANTE.

Jul. [continue à lire.] “ Il n’est pas malheureux de rompre en même tems.

“ Car mon erreur n’a pas duré plus que la vôtre.

“ J’accepte la rupture, ainsi n’en parlons plus.

Ang. [à part, en ramassant l’enveloppe.] Est-ce à moi qu’on écrit ? ... Regardons le dessus.

Jul. A qui, diantre, en veut-on ? Quelle est cette aventure ?

Pourriez-vous, par hazard, connoître l’écriture ?

Ang. [animée.] Elle est de mon perfide.

Jul. [ingénuement.] Ah !

Vous l’avez bien dit.

Ang. Oui, Juliette, elle en est ; c’est à moi qu’il écrit,

Et c’est lui qui m’outrage après m’avoir trahie,

Et qui joint le mépris avec la perfidie.

Poursuis.

Jul. Restons-en là.

Ang. Quelle étoit mon erreur !

Acheve, j’ai besoin de l’avoir en horreur.

Jul. Vous l’aimiez donc encore ?

Ang. Aimer sans espérance,

Est un état cruel. Mais quelle différence !

Haïr, est le tourment le plus affreux de tous ;

Donne-moi ce billet.

Jul.

Ful. Tenez, conteñtez-vous.

[à part.] Avertissons Sainville, il est tems qu'il arrive. *[Elle sort.]*

S C E N E VII.

ANGELIQUE, SAINVILLE.

Sainv. Cedons, l'impatiēce où je suis est trop vive.

Ang. Fuyons, sans doute il vient jouir de son forfait.

Sainv. Vous me fuyez ?

Ang. [en lui jettant le billet.] Tenez, voilà votre billet.

Sainv. A-t'il pu vous déplaire ?

Ang. Autre insulte mortelle.

Sainv. C'est de mes sentimens l'expression fidelle.

Ang. [à part.] De peur que je n'en doute encore, il en convient.

Sainv. Je viens vous assurer de tout ce qu'il contient.

Ang. C'en est trop.

Sainv. Quel courroux !

Ang. Auriez-vous bien l'audace,

Auriez-vous la fureur de m'insulter en face ?

Sainv. Quel est donc mon forfait ?

Ang. Feignez de l'ignorer.

Sainv.

Sainv. D'un éclaircissement pourriez-vous m'honorer ?

Ang. Perfide, on n'en doit point à ceux qui nous outragent.

Sainv. Ah ! Je ne vois que trop quels motifs vous engagent

A m'accabler encor d'un si cruel refus.

Hélas ! Tout ce qui vient de ce qu'on n'aime plus,

Dégénère en offense, & se tourne en injure.

Ang. Cessez de m'arrêter.

Sainv. Je ne puis, non, parjure ;

La révolte devient permise au désespoir :

Vous me rendrez raison d'un procédé si noir.

SCENE VIII.

JULIETTE, SAINVILLE, ANGELIQUE.

Jul. [en riant.] Eh ! Je vous cherche.

Sainv. Parle, est-ce là cette lettre

Qu'à l'instant de ma part tu viens de lui remettre ?

Tu dois la reconnoître, est-ce elle ?

Jul. En doutez-vous ?

Sainv. Hé bien, Mademoiselle en est dans un courroux

Qui ne se conçoit pas ; sa fureur est extrême.

Jul.

LA GOUVERNANTE.

41

Jul. Vous pourrez la calmer en la lisant vous-même.

Ang. Mais à quoi servira ?...

Jul. Je puis avoir mal lû.

Ang. Puisqu'il convient de tout, c'est un soin superflu.

Jul. Ecoutez ; [à Sainville.] vous lisez.

Sainv. [lit.] " Le secours de l'absence

" M'a bien mieux fait sentir le prix de votre

" cœur,

" Quand je reviens à mon premier vain-

" queur,

" C'est avec plus d'amour & plus de con-

" noissance.

Ang. Vous lisez faux.

Sainv. [en lui présentant le billet.] Voyez.

Jul. N'interrompez donc pas.

Suivez des yeux.

[*Angélique regarde, & lit en même tems.*]

Sainv. " Partout où j'ai

" porté mes pas,

" Je n'ai trouvé que vous dont mon ame

" asservie,

" Pût faire mon bonheur le reste de ma vie.

Ang. [d'un ton courroucé.] Il a raison...

Juliette.

Jul. Hé bien, vous vous aimiez.

Ang. Mais, quoi?

Jul.

Ful. Plus que jamais vos cœurs sont enflammés.

Quelle explication faut-il que je vous donne ?

[*En leur prenant la main.*] Eh ! Trop heureuse encor l'amante qui pardonne.

Ang. Voilà ce que j'ai craint . . . Sainville, il n'est plus tems,

Je retourne au Couvent.

Sainv. Dieux ! Qu'est-ce que j'entens ?

Vous voulez donc ma mort ?

Ang. [*à part.*] Et sans doute la mienne.

[*Haut.*] J'ai donné ma parole, il faut que je la tienne.

Sainv. L'amour n'avoit-il pas la vôtre auparavant ?

Que voulez-vous aller faire dans ce Couvent ?

Ang. On est allé pour moi le demander en grace.

Sainv. En grace, dites-vous ?

Ang. Voilà ce qui se passe.

J'en attens la réponse : & je vous dirai plus, Je tremble.

Sainv. Et de quoi donc ?

Ang. De n'avoir qu'un refus.

Sainv. [*d'un ton ironique.*] Cette grace, en effet, vous doit être fort chère.

Ang. [*ingénument.*] Entendez mes raisons sans vous mettre en colere.

Sainv.

Sainv. En pouvez-vous avoir pour me
désespérer,
Lorsqu'à tout l'Univers, je viens vous pré-
ferer,

Quand je mets mon bonheur, ma fortune,
ma vie,

A vous faire régner sur mon ame ravie,
A m'assurer la vôtre, à vous lier à moi
Par le don éternel de ma main, de ma foi ?

Ang. Auriez-vous ce dessein ?

Sainv. Puis-je
en avoir un autre ?

Ang. On l'a craint.

Sainv. Justes Dieux !

Quel soupçon est le votre !

Il ne vient point de vous ; & je vois en ce
jour,

L'horreur qu'on a voulu verser sur mon a-
mour,

Et l'effroi qu'on a mis dans le fond de votre
ame.

Oui, pendant mon absence on vous a peint
ma flâme

Comme un amusement frivole & criminel,
Qui pourroit vous couvrir d'un opprobre
éternel.

Avez-vous pu souffrir qu'on me fit cette in-
jure ?

A-t'on vu dans mon cœur le germe du
parjure

Et de la perfidie ? Et vous qui me blessez,

Angélique, est-ce ainsi que vous me connoissez ?

Ang.

Ang. [à *Fuliette*.] Ma bonne a mal jugé de l'amour de Sainville.

Ful. Et vous avez été trop prompte & trop facile

A vous déterminer.

Sainv. Vos beaux yeux sont baissés ?

Eh ! Du moins regardez ceux que vous offensés.

Ang. Ah ! Sainville.

Sainv. Quoi donc ?

Qui fait couler vos larmes ?

Ang. Vous ne savez pas tout.

Sainv. Quelles sont ces allarmes ?

Quels secrets devez-vous cacher à mon amour ?

Ang. [en s'approchant de lui.] J'ignore qui sont ceux à qui je dois le jour.

[*Fuliette se retire au fond du théâtre pour faire le guet.*]

Vous croyez que je suis nièce de la Baronne ?

Sainv. Hé bien ?

Ang. Il n'en est rien, je ne tiens à personne.

Sainv. Ah, Grands Dieux ! Quel sera mon bonheur de pouvoir

Vous tenir lieu de tout ! Couronnez mon espoir.

Ang. Quoi, malgré cet aveu ?

Sainv.

Sainv. Je

n'en aurai point d'autre :

Assurez à la fois mon bonheur & le vôtre.

Ang. Je pourrois être à vous ?

Sainv. Oui, le

plus tendre amant

S'engage, & pour jamais vous en fait le serment.

Tendez-moi cette main... Mais quel trouble vous presse ?

Ang. Mais, Sainville, comment retirer ma promesse ?

Sainv. *[en se jettant à ses pieds.]* Nous verrons cependant. Cachons bien notre amour,

Diffimulons tous deux jusques à l'heureux jour. *[Il lui baise la main.]*

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, SAINVILLE, ANGELIQUE, JULIETTE.

Jul. *[arrivant en courant.]* Levez-vous, & fuyez.

Ang. Que vois-je ! C'est ma bonne !

Sainv. Evitons cette femme, & fuyons la Baronne. *[Tous s'enfuient.]*

SCENE

S C E N E X.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

La Bar. [ironiquement.] Sont ce là les adieux de ces pauvres enfans ?

La Gouv. Je suis au désespoir.

La Bar. Vos soins sont triomphans.

La Gouv. Ah ! Madame.

La Bar. En voilà l'heureuse réussite :
Ils ont bien opéré, je vous en félicite.

La Gouv. [confuse.] Ah daignez me traiter avec moins de rigueur.

Ce que je viens de voir a déchiré mon cœur.

La Bar. Et croyez-vous encor qu'Angélique ait envie

D'aller dans un couvent passer toute sa vie ?

La Gouv. [d'un ton ferme.] Ne la consultez point en cette extrémité,

Madame ; il faut user de votre autorité.

Eh, comment voulez-vous qu'une fille à son âge

Puisse de sa raison faire un heureux usage,

Quand la séduction, avec tous ses appas,

L'environne, l'obsède, & la suit pas à pas ?

Arrachez au péril une aveugle victime,

Que son propre penchant entraine dans l'abîme.

La Bar. [à part.] Feignons. [haut.] Il peut avoir dessein de l'épouser.

La Gouv.

La Gouv. Angélique à ce point ne sauroit
s'abuser,

Sa facilité seule emporte la balance.

Sait-elle seulement qu'elle est sans espérance ?

Dans l'yvresse où son cœur est plongé sans
retour,

Ses yeux ne portent pas plus loin que son
amour ;

Et son bonheur présent, qui n'est qu'une
chimère,

Fait que son avenir ne l'embarasse guère :

Elle ne fait qu'aimer, & ne fait rien prévoir.

Mais enfin, supposé qu'un si fatal espoir

Sur la foi des sermens autorise sa flâme,

Et, malgré la raison, régne au fond de son
ame,

Que de sujets pour vous de crainte & de
terreur !

Jusqu'où peut la conduire une semblable
erreur ?

Je frémis ; ôtez-vous cette frayeur mortelle.

Eh ! L'amour & l'hymen ne sont pas faits
pour elle.

La Bar. Je le sai comme vous, Sainville
est dépendant ;

Jamais il n'obtiendrait l'aveu du Président.

Mais sur une terreur qui peut être indiserette,

L'enterrer toute vive au fond d'une retraite,

C'est une cruauté.

La Gouv. Qui lui sauve
l'honneur.

La Bar.

La Bar. Leur amour passera. Vous-même
en sa faveur

Empruntez un moment des entrailles de mere,
Quoi, vous priveriez-vous d'une fille si chere?
Vous soupirez? Parlez.

La Gouv. J'y résoudrois
mon cœur.

La Bar. [à part.] Fort bien. [haut.] Je ne
saurois avoir cette rigueur.

Mais je veux lui parler; & si ma remontrance
Est sans succès, j'irai jusques à la défense.

La Gouv. Elle ne servira que d'un attrait
de plus.

La Bar. Veillez-la de plus près encor.

La Gouv. Soins
superflus.

Contre deux cœurs unis que sert la vigilance!
[Elle se jette à ses pieds.] J'embrasse vos
genoux.

La Bar. [à part.] Faisons-
nous violence.

La Gouv. Eloignez Angélique, ôtez la de
ces lieux.

Ah! voulez-vous la voir se perdre sous vos
yeux!

La Bar. C'en est trop; laissez-moi, je
vous demande grace;

Tant de vivacité m'importune & me lasse.

La Gouv. [en se relevant.] [en s'en allant.]
Eh, puis-je en mettre moins? Allons cacher
mes pleurs.

Ah! Ciel, daigne empêcher le plus grand des
malheurs!

SCENE

SCENE XI.

LA BARONNE [*seule.*]

Le piège a réussi ; ma froideur affectée
A produit les effets dont je m'étois flatée.
Achevons ; on a dû lui surprendre en secret
Des papiers qui pourront m'instruire tout-
à-fait.

ACTE III.

SCENE I.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE.

Allons, il faut un peu faire tête à l'orage.
Ang. Trop de confusion a glacé mon
courage.

Jul. L'amour est cependant fait pour en
inspirer.

Ang. Je ne puis que rougir, me taire &
soupirer.

Jul. Reprenez vos esprits.

Ang. Non, quoi
que je me dise,
Je ne puis revenir d'avoir été surprise.

Jul.

Jul. Pour un petit malheur, faut-il se dérouter ?

La Baronne, entre nous, n'est pas à redouter ;
Elle est femme du monde, & n'en fera que
rire :

Pour l'autre, au pis aller, il faut la laisser dire.

Ang. C'est elle qui me cause aussi le plus
d'effroi.

Jul. Quelle enfance ! Eh, qui peut malgré
vous, malgré moi,

Vous contraindre à rester ainsi sous sa tutelle ?

Ang. Sa raison, sa vertu.

Jul. Je n'en ai pas

moins qu'elle.

Ang. Je ne sçais, mais je sens qu'elle ne me
dit rien,

Qui véritablement ne soit que pour mon bien :
C'est un fait ; mais j'ai beau m'en convaincre
moi-même,

Quelle conviction tient contre ce qu'on aime ?
Quand Sainville paroît, tout est évanoui.

Jul. Cela se doit ; il va venir.

Ang. [*en regardant
de côté & d'autre.*] Eh, vraiment, oui !

Jul. Arrangez-vous tous deux, tandis que
la Baronne

Dans le fond du jardin est avec votre bonne,
En un grand pour-parler.

Ang. C'est à notre sujet.

Jul. Bon, bon ! qu'importe. Adieu, je vais
faire le guet.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGELIQUE.

Sainv. Nous nous étions promis qu'une ombre salutare,

De nos feux mutuels couvrirait le mystère :
Cependant vous voyez que tout est decouvert.
Vous puis-je à ce sujet parler à cœur ouvert ?

Ang. Hélas ! Vous le pouvez ; je répondrai de même.

Que vois-je dans vos yeux ?

Sainv. Mon désespoir extrême.

Ang. D'où vient ?

Sainv. Je suis perdu.

Ang. Vous !
quel trouble est le mien ?

Sainv. On pourroit me sauver, mais vous n'en ferez rien ;

Vous sçavez que l'amour nous a fait l'un pour l'autre.

Ang. Eh bien ?

Sainv. Vous trahirez & son choix & le vôtre ;

Les persecutions vous feront succomber ;

On travaille au malheur où nous allons tomber.

Ang. De quoi me grondez-vous ? Puis-je aimer davantage ?

Sainv. Je veux autant d'amour avec plus de courage.

52 LA GOUVERNANTE.

Ang. Laissez-moi vous aimer comme je puis aimer.

Sainv. Non, ce n'est pas assez.

Ang. Qui peut vous alarmer ?

Sainv. L'instant où je vous parle est le seul qui nous reste ;

On va vous accorder cette grace funeste

Que votre complaisance a fait solliciter ;

On sçaura vous résoudre enfin à l'accepter.

Que dis-je ! On obtiendra de votre obéissance

D'agréer les horreurs d'une éternelle absence,

Ang. A subir cet Arrêt je dois me préparer ;

Mais sans nous désunir on peut nous séparer.

Sainv. Oui, je dois prendre en vous de grandes assurances ;

Jamais l'éloignement, le tems, les remontrances

Ne produiront sur vous leur infailible effet,

Et vous braverez tout comme vous avez fait,

Ang. Que me reprochez-vous ?

Sainv. Une épreuve cruelle.

Ang. Eh ! N'avois-je pas lieu de vous croire infidèle ?

Sainv. Cruelle ! On vous aidoit à vous l'imaginer ;

Mais au fond du désert où l'on va vous mener,

On ne tardera guères à vous le faire accroire,
A noircir un absent par quelque fausse histoire

Que

Que l'on aura grand soin de circonstancier ;
Et je n'y ferai point pour me justifier.
Vos feux ne pourront pas se nourrir de leurs
cendres.

Ang. Ne m'écrirez-vous pas ?

Sainv. Les

lettres les plus tendres
Ne peuvent soutenir long-tems un foible cœur ;
Notre ennemie alors usera de noirceur :
Les unes en secret seront interceptées ;
Les autres à son gré seront interprétées.
La perfide sçaura d'un air doux & trompeur,
Vous fasciner les yeux de l'esprit & du cœur.

Ang. Mais je les lirai seule.

Sainv. Elle les

aura vûes ;
Vous n'en recevrez point qu'elle ne les ait
lûes ;
Elle s'en servira, vous dis-je, à mes dépens,
Et les supprimera quand il en fera tems.

Ang. Je vois en frémissant quel péril nous
menace !

Puis-je le détourner ? Que faut-il que je fasse ?

Sainv. [*en tirant un papier.*] Me croire,
m'imiter, & m'en signer autant ;

Voilà ce que l'amour exige en cet instant :

[*En lui donnant l'écrit.*] De notre sûreté c'est-
là l'unique gage.

Ang. [*en prenant le papier.*] Quel est donc
ce papier ?

Sainv. Le serment qui m'engage
A rendre à vos appas un hommage éternel,
Le garant & le sceau de ce don solennel,

Que vous font à jamais l'amour & l'hymenée,
De ma main, de mon cœur, & de ma des-
tinée.....

Quoi donc ! vous hésitez à recevoir ma foi,
Et votre main balance à se donner à moi ?

Ang. Eh ! le puis-je ?

Sainv. [animé.] Comment ?

Ang. [trem-
blante.] Quel courroux vous enflamme !

Sainv. L'impossibilité n'est qu'au fond de
votre ame.

Eh ! quel obstacle empêche un nœud si plein
d'appas ?

Hélas ! Vous le cherchez & ne le trouvez
pas ?

Si vous m'avez dit vrai, vous êtes à vous-
même,

Vous dépendez de vous ; votre infortune
extrême,

Dont je rends grâce au sort, vous met en
liberté

De choisir qui vous plaît.

Ang. Oui, c'est la vérité ;
Je n'ai point de parens, du moins que je
connoisse.

Mais, quoi, puis-je, à mon âge, être assez ma
maîtresse,

Pour que mon seul aveu dispose de ma
main ?

Sainv. Non, j'attendois de vous ce refus
inhumain.

Ang. Une raison n'est pas un refus.

Sainv.

Sainv. [à part.] L'in-
constante !

Ang. Mais si je consultois.

Sainv. Qui,
Votre Gouvernante,

Et vous consulterez ensuite votre cœur.

Ang. [éplorée.] Tenez, vous me traitez
avec trop de rigueur ;

Vous me troublez si fort, qu'à peine je respire :
Je ne sçai déjà plus ce que j'avois à dire.

Sainv. Si vous daigniez sur vous faire un
juste retour.

Ang. Eh ! je crains ma raison autant que
mon amour.

Sainv. Croyez donc l'un & l'autre, Eh !
comment, je vous prie,
M'assurer autrement de vous, & de ma vie ?
Je ne veux seulement, pour calmer mes
frayeurs,

Que le titre d'époux ; consentez, ou je
meurs.

Ang. Ah, Ciel !

Sainv. Je régne, ou non,
dans le fond de votre ame.

Le tems nous presse ; optez d'accorder à ma
flamme

Le titre que le Ciel semble me désigner,
Ou de m'ôter la vie.

Ang. He bien, je vais
signer !

Mais vous en répondrez.

Sainv. On a bien de la peine

A vous faire agréer d'éterniser ma chaîne,
A vous faire accepter le plus heureux lien.
Est-ce ainsi qu'on se rend ?

Ang. Vous ne pardonnez rien.

Sainv. Non, sans doute, à l'amour.

Ang. [*en lui tendant la main tendrement.*] Ah ! Quelle tyrannie,

SCENE III.

JULIETTE [*en courant.*] SAINVILLE, ANGELIQUE.

Jul. [*en poussant Angelique.*] Decampez au plus vite, il nous vient compagnie.

Sainv. Qui donc ?

Jul. Le President.

Sainv. Mon pere ?

Ang. Ah !

J'ai le cœur transi.

Jul. [*à Angelique, en la tirant de l'autre côté.*] Par où diantre allez-vous ? Sauvez-vous par ici.

SCENE IV.

Sainv. [*à Juliette.*] Toi, ne la quitte pas, ton soin m'est nécessaire.

Jul. Je suis piquée au jeu ; laissez, laissez-moi faire.

[*Elle sort.*]

SCENE

S C E N E V.

LE PRESIDENT, SAINVILLE.

Le Pres. Bon, nous ferons ici plus en particulier :

On voudroit votre avis sur un cas singulier.

Sainv. Mon pere, vous sçavez que jamais je ne flatte.

Le Pres. C'est par cette raison ; l'affaire est delicate.

Les conseils les plus vrais sont ici les meilleurs.
Un Juge assez habile, honnête homme d'ailleurs

Vous riez ?

Sainv. C'est de voir ce titre imaginaire

Etre si constamment l'épithète ordinaire

Que s'accordent, entr'eux, les hommes indulgens.

Le Pres. Ainsi, vous ne croyez guère aux honnêtes gens.

Sainv. Ma foi, ceux que j'ai vûs me font douter des autres.

Le Pres. Mon fils, quels préjugés étranges que les vôtres !

Il est des gens de bien. ... Je pense, sur ma foi, Que vous ne jugez pas plus sainement de moi.

Sainv. Mon pere, en vérité, ce reproche me pique.

Le Pres. Vous me croyez, du moins, un
peu trop politique :

Eh ! prenez, ou laissez les hommes tels qu'ils
sont,

Tout aussi-bien que vous je les connois à fond ;
Mais je suis envers eux, avec moins de ru-
deffe,

Indulgent par lumiere, & non pas par foi-
blesse :

Mais revenons enfin. Ce Juge en question

Fut chargé d'un Procès dont la décision

Devoit, à son rapport, régler la destinée

De gens de qualité qu'un heureux hymenée

Venoit d'unir

Sainv. Laissons la noblesse du
sang ;

Aux yeux de l'équité tous ont le même rang.

Pesons les droits réels : la plus haute nais-
sance

Ne doit pas faire un grain de plus dans la
balance.

Le Pres. Oui, mais tout l'embaras est de
bien rencontrer :

Souvent le meilleur droit ne sçait pas se
montrer :

Car vous n'ignorez pas qu'il n'est rien que
n'emploie. . . .

Ce monstre ingénieux à poursuivre sa proie,

Dont le métier cruel, & cependant permis,

Est souvent de corrompre ou d'égarer Thémis.

A ce fleau funeste, à ce mal sans remede,

Ajoutez

Ajoutez pour surcroît que la main qui nous aide

Peut se laisser surprendre, ou gagner. En effet,

Ne sçauroit-on nous faire un infidèle extrait ?

Sainv. Tout Juge qui s'en sert a tort : c'est mon système ;

Jamais il n'est trop bon pour voir tout par lui-même ;

Et s'il n'y donne pas tous ses soins, tout son tems,

Cette épargne est un vol qu'il fait à ses cliens. Pourquoi se charge-t'il des fortunes publiques ?

Le Pres. Vous êtes bien rigide ?

Sainv. Et des

plus véridiques.

Je vois d'ici ce Juge, indigne de pardon, Comme il le méritoit, dupé par un fripon.

Le Pres. Vous l'avez dit : un traître, un serpent domestique

Priva la vérité de sa preuve authentique.

Le titre disparut ; le bon droit succomba ;

L'erreur dicta l'Arrêt, & le malheur tomba

Sur des infortunés trop pleins de confiance,

Et qui n'avoient, d'ailleurs, aucune expérience.

Sainv. Mais leur Juge étoit fait pour en sçavoir plus qu'eux.

Peut-il se consoler de leur désastre affreux,

Et d'en avoir été la cause ?

Le Pres. Involontaire.

Sainv. Qu'importe, il a laissé trahir son ministère ;

Il avoit un dépôt ; à qui l'a-t'il remis ?

Si l'excuse avoit lieu, tout deviendrait permis.

Le Pres. Le tems, & le hazard, firent enfin connoître,

Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce traître.

On scût la vérité : le titre n'étoit plus ;

Et le Juge accablé de regrets superflus,

Fut réduit à verser des pleurs trop légitimes ;

Ensuite l'on apprit que l'une des victimes,

Cherchant à réparer les rigueurs de leur sort,

Sous un ciel étranger avoit trouvé la mort ;

Que sa veuve, sans biens, pour élever leur fille,

Unique rejetton d'une illustre famille,

L'avoit abandonnée aussi-bien que son nom.

Sainv. Hé bien, s'il est ainsi, que me demande-t'on ?

Le Pres. Ce que doit faire un Juge en ce malheur extrême.

Sainv. Tout homme qui consulte, est peu sûr de lui-même ;

Et que dire à celui qui ne se juge pas ?

Le Pres. Mais, vous, qu'auriez-vous fait dans un semblable cas,

Ce Juge le demande ?

Sainv. Il veut que je prononce

Qu'il tremble ! Mais à quoi servira ma réponse ?

Quoi-

Quoiqu'il en soit, enfin, j'aurois déjà rendu
A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu ;
C'est à quoi je condamne un Juge qui
s'abuse :

Qu'il répare ses torts s'il veut qu'on les excuse ;

L'ignorance & l'erreur sont des crimes pour
lui.

Le Pres. On prononce aisément dans la
cause d'autrui :

Celui dont je vous parle, est peu riche.

Sainv. Qu'importe ?

Le Pres. La restitution pourroit être si
forte ...

Sainv. La somme n'y fait rien ; l'exacte
probité

Ne peut jamais avoir de terme limité.

Le Pres. Ainsi vous vous seriez exécuté
vous-même ?

Sainv. Assurément.

Le Pres. [en souriant.]
Fort bien.

Sainv. Je vous parois extrême ;
Ma façon de penser, contraire aux mœurs du
tems,

N'attirera sur moi que des ris insultans.

Le Pres. Pardonnez-moi, mon fils.

Sainv. Que
dites-vous, mon pere ?

Le Pres. J'ai pensé comme vous ; j'ai fait
plus, & j'espère

Que

Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur.
 Vous voyez le coupable, & le réparateur.

Sainv. Vous ?

Le Pres. Moi-même.

Sainv. Ah,
 Grands Dieux ! Que ma source m'est chère !
 Que je suis enchanté de vous avoir pour
 pere !

(*Il l'embrasse.*) Pardonnez ces transports à
 mon cœur éperdu.

Le Pres. Si-tôt que je l'ai pû, j'ai fait ce
 que j'ai dû,

Et je viens d'expier ma méprise funeste ;
 Il vous en coûtera.

Sainv. Votre vertu me réfle.

Le Pres. Ah, Qu'il m'est doux de voir que
 je revis en vous !

Ah ! Pere fortuné !

Sainv. Vous méritez de
 tous,

La vénération, l'estime la plus haute :
 Que vous êtes heureux d'avoir fait une faute,
 Qui vous a procuré l'heureuse occasion,
 De faire une si grande & si bonne action !

[*Fuliette paroît, & fait des signes.*]

Le Pres. Le ciel me l'inspira, le Ciel la ré-
 compense ;

Sachez ce qui m'arrive en cette circonstance.
 Un ancien ami, de même rang que nous,
 Et qui m'attend chez moi, vient de m'offrir
 pour vous

Un

Un des meilleurs partis qui soient peut-être
en France ;

C'est une fille unique, une fortune immense :
Je répons de ses mœurs, & j'en suis en-
chanté :

Car c'est-là, selon moi, la première beauté.
D'ailleurs, elle est charmante ; enfin, l'on
vous préfère,

Je vous en parle ici de la part de son père ;
Et c'est un mariage à conclure au plutôt.

Vous savez notre état, je vous l'ai dit tantôt ;
Ce qui vient d'arriver, comme vous pouvez
croire,

Nous dérange beaucoup en nous couvrant de
gloire.

J'ai vendu cette Terre où vous vous plaisiez
tant.

Sainv. Donnez, engagez tout, j'en serai
plus content.

Le Pres. Vous paroissez bien froid, quand
la fortune même....

Sainv. Mon père, pardonnez ma répu-
gnance extrême.

Le Pres. L'hymen vous fait-il peur ?

Sainv. Non,
j'y vois mille appas ;

Cette fille est trop riche, & ne me convient
pas.

Le Pres. Comment donc ?

[*Juliette reparoit encore.*] *Sainv.* Il fau-
droit lui devoir ma fortune,

C'est une dépendance un peu trop importune ;
Les

64 LA GOUVERNANTE.

Les grands biens d'une femme augmentent
trop ses d'toits,

Et par reconnoissance il faut subir ses loix ;

Ce bienfait-là devient une dette éternelle,

Dont on ne peut jamais s'acquitter avec elle.

Quoiqu'il en soit, malgré ma situation,

Je ne veux pas avoir cette obligation.

Le Pres. Bon ! Est-ce qu'un mari n'est pas
toujours le maître ?

Sainv. Je ne veux point d'esclave, & je ne
veux pas l'être.

Le Pres. Votre prudence ici me paroît en
défaut.

Sainv. Une compagne aimable est tout ce
qu'il me faut ;

J'épouse pour aimer, pour être aimé de
même ;

Je ne pourrois prétendre à ce bonheur ex-
treme :

Vingt exemples pour un semblent m'en a-
vertir ;

C'est se vendre, en un mot, & non pas s'af-
fortir.

Le Pres. Ah ! Vos réflexions détruiront ce
scrupule ;

Car, entre nous, mon fils, il est trop ridicule.

Je vous laisse y penser, & je vais de ce pas

Engager cet hymen.

[*Il sort.*] *Sainv.* Qui ne
se fera pas.

SCENE

SCENE VI.

SAINVILLE, JULIETTE.

Jul. Que diantre un fils a-t'il tant à dire
à son pere ?

Votre Angélique est folle, elle me désespere ;
La crainte, l'épouvante, & la timidité
Triomphent pour le coup de sa facilité
Vous ne la tenez plus.

Sainv. Ah ! Ciel, quel
coup de foudre !

Jul. Voyez si vous pouvez vous-même la
résoudre ;
Mais ne l'espérez plus.

Sainv. Je m'en vais
la trouver.

Jul. Elle est dans le jardin qui s'occupe
à rêver.

[*Sainville sort.*]

SCENE VII.

JULIETTE *seule.*

Jul. Être fille, & vouloir l'être toute sa
vie,
Me paroît, par ma foi, la dernière folie.

Le

Le beau titre à garder ! N'est-il pas bien
charmant,
Sour-tout lorsque l'on peut épouser son a-
mant ?

SCENE VIII.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, JU-
LIETTE.

La Gou. Où peut être Angelique ?

Jul. Ah !

je vous le demande !

L'ai-je à ma garde ? Elle est ce me semble,
assez grande

Pour être sa maîtresse ?

La Gou. Il faut me

l'amener.

Jul. [en montrant la Baronne.] J'obéis à
Madame, elle peut ordonner.

Mais, vous.

La Bar. Obéissez quand Mada-
me l'ordonne.

Jul. [en regardant la Gouvernante.] Ma-
dame, ah ! par ma foi l'épithète m'étonne.

[Elle sort.]

SCENE

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

La Bar. He bien, ma chère amie !*La Gou.* Ah !

c'est trop m'honorer.

La Bar. Ce titre vous est dû, je ne puis l'ignorer ;

Avouez que c'est vous qu'un procès déplorable

A contrainte à subir un sort si misérable.

La Gou. Vous me désespérez.*La Bar.* Eh !

Madame, achevez ;

Cet aveu que j'implore, & que vous me devez.

La Gou. Que voulez-vous de plus de ma reconnaissance ?*La Bar.* La faveur d'être admise en votre confidence ;

Mais je lis dans votre âme une noble fierté ;

Un courage au-dessus de toute adversité,

Vous fait désavouer votre infortune extrême ;

Et vous vous imposez ce déni de vous-même ;

Par égard pour le rang où vous avez été,

Par mépris pour le sort qui vous a tout ôté ;

Mais ce que vous cachez, n'en est pas moins

visible ;

Vous brillez, malgré vous, d'un éclat trop

sensible ;

Vous

Vous voulez vous couvrir d'une ombre qui
vous fuit,

Madame, écarterez donc le charme qui vous
suit.

La Gou. Vous êtes dans l'erreur, le Prési-
dent s'abuse.

La Bar. Hé bien, pour vous convaincre,
il faut que je m'accuse.

La Gou. De quoi?

La Bar. Votre secret
n'en est plus un pour moi ;
J'ai surpris des papiers qui sont dignes de foi.

La Gou. Ciel !

La Bar. J'ai vu de mes yeux
la preuve la plus claire,
D'un fait dont vous voulez soutenir le con-
traire ;

Vous êtes sûrement la Comtesse d'Arsfleurs.

La Gou. Qu'entens-je ?

La Bar. Pardonnez,
pour finir vos malheurs,
Cette conviction m'étoit trop nécessaire.

La Gou. Madame, quel usage en avez-
vous pu faire ?

Falloit-il me trahir ? Jugez de mon regret,
Et de quelle importance est pour moi mon
secret,

Puisque je le cachois à tout ce que j'adore,
A ma fille, en un mot !

La Bar. Angélique

l'ignore ?

La Gou.

La Gou. Et jamais de ma part elle n'en
faura rien.

La Bar. Eh ! quoi, la pouvez-vous priver
d'un si grand bien ?

La Gou. Je la fers beaucoup mieux que
vous ne pouvez croire :

Eh ! que lui produiroit ma douloureuse his-
toire ?

La Bar. Qu'en peut-il arriver, de lui faire
savoir

Sa naissance ?

La Gou. L'orgueil & l'affreux
désespoir.

Non, Madame, laissons à cette infortunée
L'esprit de son état & de sa destinée.

On n'est point malheureux, quand on peut
ignorer

Tout ce que l'on pourroit avoir à déplorer.

J'ai dit ce qu'il falloit.

La Bar. Ah ! ma chere
Comtesse,

Mes soins n'ont point blessé votre délicatesse,
Croyez que je n'ai fait nul éc'at indiscret.

Aucun autre que moi ne fait votre secret ;

J'ai su le ménager avec un soin extrême :

Le Président qui veut être inconnu lui-même,

Et qui m'en imposoit la plus expresse loi,

A daigné s'en fier aveuglement à moi,

Content de relever votre illustre famille,

Madame, il ne connoît ni vous, ni votre
fille ;

Son

Son bonheur lui suffit ; en effet, il est tel
Qu'il se croit à présent le plus heureux mor-
tel.

S C E N E X.

LE PRESIDENT, LA BARONNE, LA GOU-
VERNANTE.

Le Pres. Madame, prenez part à ma dou-
leur extrême ;

Je croyois être heureux, vous l'avez cru
vous-même.

Pour moi tout votre zèle en vain s'est dé-
ployé,

Je suis au désespoir, on m'a tout renvoyé ;
Oui, tout m'est revenu.

La Bar. Ciel ! quelle
est ma surprise !

Le Pres. Il faut qu'absolument vous vous
soyez méprise ;

Et votre erreur me rend d'autant plus mal-
heureux

Que j'avois pû me croire au comble de mes
vœux.

La Bar. [à la Gouvernante.] Comment
voulez-vous donc que je me justifie ?

La Gou. Ah ! je vois bien qu'il faut que
je me sacrifie,

Et que j'avoue enfin un secret échappé.

[au Président.]

C'est

C'est vous-même, Monsieur, qui vous êtes trompé.

Le Pres. [à la Baronne.] Est-elle du secret ?

La Bar. Elle fait tout.

Le Pres. Qu'entens-je ?

Votre indiscretion me paroît bien étrange !

La Gouv. Vous me pardonnerez ce que j'ose avancer ;

Ce renvoi vous étonne ? avez-vous dû penser

Qu'il pût être permis à cette infortunée,

De relever ainsi sa triste destinée,

Et de vous dépouiller en cette occasion ?

La générosité vous fait illusion.

Le Pres. De quel droit, s'il vous plaît, prenez vous sa querelle ?

La Gouv. Ah ! je n'en ai que trop, je puis parler pour elle ;

Mettez-vous à sa place : auriez-vous accepté ?

Elle a tout refusé ; ce n'est point par fierté,

Par dédain, par mépris ; elle en est incapable.

Le Pres. Mais, n'avouez-vous pas que son

Juge est coupable

D'avoir été surpris ?

La Gouv. Qui peut ne l'être pas ?

Le Pres. Il compte que l'erreur est un crime en ce cas,

Et qu'il doit l'expier.

La Gouv. La victime en appelle ;

Il a cru bien juger, il est quitte envers elle.

Le Pres.

Le Pres. Mais, de son Ministère, il s'est mal acquitté.

La Gouv. Dès qu'il n'est point coupable aux yeux de l'équité,

Il ne peut l'être aux yeux de cette infortunée,
Vous ne la vaincrez point, elle est déterminée :
N'en parlons plus, elle a subi son jugement,
Le Ciel même a pris soin du dédommagement.

Le Pres. Comment ?

La Gouv. En lui donnant la force & le courage
D'accepter, de braver constamment son naufrage,
De voir, d'envisager désormais le passé,
Et tout ce qu'elle fut, comme un songe effacé,
Que l'on ne devoit plus offrir à sa mémoire ;
Dans son abaissement, laissez-lui cette gloire,
C'est tout ce qu'elle veut.

Le Pres. Je ferois criminel.

La Gouv. Vous ne lui devez plus qu'un secret éternel. [Elle sort.]

SCENE XI.

LE PRESIDENT, LA BARONNE.

Le Pres. Pardonnez ma surprise, elle est trop légitime,

Je

Je n'en saurois douter ; voilà donc ma vic-
time,

C'est moi qui suis la sienne. . . . O refus dou-
loureux !

Dieux ! Qu'elle m'a rendu confus & mal-
heureux !

Que son abaissement l'élève & m'humilie !

Ainsi j'aurai causé le malheur de sa vie ;

Et pour le réparer, mes soins sont sans effet,

Elle veut à jamais me laisser mon forfait.

Eh ! c'est trop se venger, unissons-nous con-
tr'elle,

Je prétends m'acquitter, la dette est trop
cruelle !

La Bar. J'admire, entr'elle & vous, ces
généreux combats.

Le Pres. Eh ! l'admiration ne la sauvera
pas.

La Bar. Aussi ne veux-je point y borner
tout mon zèle,

J'en ressens, comme vous, une peine mortelle :

S'il est quelque moyen, venez, j'ose espérer

Que le Ciel aura soin de nous le suggérer.

ACTE

74 LA GOUVERNANTE.

A C T E IV.

SCENE I.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

La Gouvernante. [à part.]

E LLE rêve.... Feignons de ne l'avoir pas vûë,
Lorsque tous deux ont eu leur dernière entrevûë.

Ang. [appertevant la Gouvernante.] Vous m'avez cherchée?

La Gouv. Oui; mon empressement

Vous donne, je le vois, du refroidissement;
Il m'a, dans votre cœur, en secret deffervie.

Ang. Quand j'ai de l'amitié, c'est pour toute ma vie.

La Gouv. Puis-je vous demander, sans indiscretion,

S'il vous souvient encor d'une commission,
Dont vous m'aviez chargée auprès de la Baronne?

Ang. Vous me la rappelez.... Mais à propos, ma bonne.

La Gouv. Quoi?

Ang. Si vous m'en croyez, sans trop précipiter,

Vous

Vous attendrez encore à vous en acquitter.

La Gou. Pourquoi ? [à part.] Dissimulons.

Ang. C'est qu'il faut que j'y pense.

Mettez-vous à ma place en cette circonstance ;
Il s'agit de quitter, & d'abandonner tout.

La Gou. Le monde vous doit-il inspirer
tant de goût ?

Se peut-il qu'à vos yeux, il offre assez de
charmes

Pour préférer d'y vivre au milieu des alarmes,
Et de l'incertitude où je vois votre sort ;

Lorsqu'à l'abri de tout, tranquille dans le
port,

On peut ainsi que vous se rendre fortunée,
Faut-il mettre au hazard toute sa destinée ?

On ne doute de rien dans le cours des beaux
jours :

On croit que l'avenir y répondra toujours.

Ang. Je m'en flatte ; calmez vos frayeurs
indiscrettes.

La Gou. Vous vous éblou-
issez de l'état où vous êtes ;

Et s'il vient à changer, que ferez-vous alors ?

Le neant est caché sous de si beaux dehors ;

La Baronne vous aime, & j'en suis convain-
cue ;

Mais d'un moment à l'autre, une mort im-
prévûë

Peut, en vous l'enlevant, vous laisser sans
espoir.

76 . LA GOUVERNANTE.

Ang. Vous mettez tout au pis.

La Gou. Je ne fais que prévoir.

Je ne soutiendrois pas cette disgrâce affreuse.

Ang. Ne craignez rien pour moi, je serai plus heureuse.

La Gou. Vous ne le voulez pas ? J'en mourrai de douleur ;

Et ce sera pour vous le moindre des malheurs ;

Je sai que la retraite, à des yeux de votre âge,

N'offre pas d'elle-même une riante image ;

La jeunesse s'en fait un portrait peu charmant,

Bientôt l'expérience en décide autrement.

Que ne m'est-il permis de vous citer la mienne ;

Mais vous n'y croirez pas, on ne croit que la sienne ;

A tout ce qu'il vous plaît, il faut se conformer ;

On ne veut pas vous perdre : Eh ! qui pourroit former

Un projet, un complot si cruel ? Non, vous dis-je,

Un sacrifice entier n'est point ce qu'on exige :

Bien loin de vous réduire à cette extrémité,

Consentez seulement, pour un tems limité,

D'essayer avec moi d'un séjour plus tranquille,

Jusques

Jusques au mariage.

Ang. Eh, de qui ?

La Gou. De Sainville.

Convient-il à vos yeux d'en être les témoins ?

Ang. En parle-t'on ?

La Gou. Son pere y donne tous ses soins.

Ang. Et, quelle est la future ?

La Gou. Une riche héritière ;

C'est de quoi l'on m'a fait la confidence entière.

Ang. On vous trompe.

La Gou. Eh ! pour-quoi voulez-vous vous flatter,

Quand cet événement va bien-tôt éclater ?

Je vous ai toujours dit que jamais l'hymenée N'attacheroit Sainville à votre destinée ;

Et s'il vous l'a juré, c'est le serment trompeur

D'un traître, d'un perfide, & d'un lâche imposteur.

Ang. A votre zèle ardent je me livre moi-même ;

Mais n'allez pas plus loin, respectez ce que j'aime.

La Gou. Vous l'aimez ?

Ang. Et jamais je n'aurai d'autre amour ;

Oui, mon cœur le lui jure à chaque instant du jour ;

Je le dois, je remplis un devoir plein de charmes.

La Gou. Un devoir ! Excusez de trop vives allarmes ;

Si j'ai tort, il en faut accuser l'amitié ;
Mais enfin, par tendresse autant que par pitié,

Ne me direz-vous rien de plus de ce mystère ?
Faut-il que je l'ignore ?

Ang. Oui, j'aurois dû me taire.

La Gou. Eh ! pourquoi me celer vos secrets les plus doux,
A moi qui ne puis être heureuse que par vous,

Que par votre bonheur ? Je n'en puis avoir d'autre,

Et vous me le cachez ? Quel refus est le vôtre ?

Que vous ai-je donc fait pour l'avoir mérité ?

Ang. L'état où je vous vois, & la nécessité

De me justifier dans tout ce que j'adore,
Vont vous ouvrir mon cœur.

La Gou. [à part.] Quels secrets vont éclore !

Ang. Sainville n'est pas tel que vous l'avez pensé ;

Quel regrets vous aurez de l'avoir offensé !
Cet hymen que l'on croit si prêt à se conclure,

Ne se fera jamais, comptez que j'en suis
sûre. . . .

Sainville est engagé.

La Gou. [à part.] Ciel!

quel est mon effroi!

[haut.] Sainville est engagé, dites-vous?

Ang. Avec moi.

La Gou. Qui, vous Angélique?

Ang. Oui,

moi-même.

La Gou. Est-il possible?

Ang. Un nœud qu'à tous les yeux nous
rendrons invisible,

Nous enchaîne à jamais au gré de nos sou-
pirs.

Quoi! N'étoit-ce pas là l'objet de vos de-
sirs?

Vous doutiez seulement que l'amour de
Sainville

Eût un but légitime? Hé bien, foyez tran-
quille;

J'ai sa main & sa foi, ses destins sont les
miens.

La Gou. Eh! de quels droits?

Ang. Faut-il
d'autres droits que les miens?

Mon aveu doit suffire, à ce que j'imagine:

Ne m'avez-vous pas dit que j'étois orphe-
line,

Et sans nulle fortune, à la merci du sort?

80 LA GOUVERNANTE.

S'il est vrai, j'ai donc pu, sans avoir aucun tort,

Ne prendre, auparavant, les ordres de personne.

La Gov. Du moins, vous auriez dû consulter la Baronne,

Peut-être auriez-vous pu me faire cet honneur. ...

Mais, non, je ne crois point ce prétendu bonheur.

Ang. Vous ne le croyez pas ? Il faut donc vous confondre,

[*en tirant la promesse de Sainville.*] Tenez, voyez, lisez ; qu'aurez-vous à répondre ?

Est-ce là, de sa foi, le garant immortel ?

Dès que nous le pourrons ; nous irons à l'Autel ;

Confirmer, en secret, cette union parfaite. ...

Vous en ferez témoin ... - Etes-vous satisfaite ?

Surtout ne dites rien de ma félicité ;

Gardez bien le secret.

La Gov. Cette nécessité
De vous envelopper des ombres du mystère,
Auroit dû vous donner un remords salutaire.
Voyez quel est l'abîme où vous vous enchaînez !

Ces nœuds défectueux, toujours infortunés,
Sont un piège couvert d'une fausse espérance,
Un écueil invisible aux yeux de l'innocence,

Et

Et qu'elle n'aperçoit que lorsqu'il n'est plus tems.

Ah ! Pourquoi voulez-vous l'apprendre à vos dépens ?

Eh ! N'est-on pas assez à plaindre quand on aime ?

Un amant n'est déjà que trop fort par lui-même,

Sans lui fournir encor des titres & des droits,
Dont on a vu l'amour abuser tant de fois.

Ang. Je ne serai jamais dans ce cas déplorable.

La Gou. La sagesse n'est pas toujours inaltérable ;

C'est en vain qu'on se flatte, & qu'on croit être sûr

De ne brûler jamais que du feu le plus pur ;
Malgré soi-même, enfin, l'on manque à sa promesse :

Et l'on cède, par force, à sa propre foiblesse :

Tout se découvre alors, un nœud si criminel
Ne laisse, en se brisant, qu'un opprobre éternel.

Ang. [à part.] Cette femme n'a rien à voir que de funeste.

[haut.] Eh ! tranquillisez-vous, je prendrai soin du reste.

La Gou. Un si grand intérêt ne sauroit vous toucher ;

Je n'ajoute qu'un mot.

Ang. [avec dépit.] Je ne puis l'empêcher.

La Gou. Sainville vous est cher ?

Ang. Cent fois plus que moi-même.

La Gou. Hé bien, vous le perdez.

Ang. Ma surprise est extrême :
Eh ! Comment ?

La Gou. Sa fortune est au-dessus de lui :

Le plus riche parti se présente aujourd'hui ;
S'il rejette, pour vous, l'himen qu'on lui propose,

Le Président surpris en cherchera la cause :
Craignez tout d'un courroux justement mérité ;

N'en doutez pas, son fils sera déshérité,
Et vous aurez causé son malheur & le vôtre ;
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.
Vous croyez que l'amour, qui vous unit tous deux,

Vous tiendra lieu de tout ? Il fuit les malheureux,

Il aime la fortune, & n'est pas plus fidèle ;
On ne l'a que trop vu s'envoler avec elle,
Et ne laisser à ceux qu'il avoit enflammés,
Que l'affreux désespoir de s'être trop aimés...
Vous ne m'écoutez pas ?

Ang. Il est vrai, je ne songe
Qu'à ma félicité.

La Gou. Mais ce n'est
qu'un mensonge ;

Enfin vous persistez ?

Ang.

Ang. Oui, sans doute, à jamais.

La Gou. Je n'ai donc plus qu'à voir si ces nœuds sont bien faits ;

Je n'en sai pas assez touchant cette matière ;
Pour prendre, en ce papier, une assurance
entière ?

Il faut que je consulte.

Ang. Il n'en est pas besoin ;
Je ne souffrirai pas que vous preniez ce
soin :

La moindre défiance est un manque d'estime,
Sainville, avec raison, pourroit m'en faire un
crime ;

Je ne veux, contre lui, ni garants, ni té-
moins.

Je ne l'aimerois pas si je l'estimois moins.

La Gou. Pour plus de sûreté, souffrez que
je m'informe.

Je crains que cet écrit ne peche par la forme.

Ang. Eh ! Que m'importe, à moi ? mes
vœux sont satisfaits :

J'en crois mieux les sermens que Sainville
m'a faits,

Qu'à tout ce qu'on pourroit vous dire ; ainsi,
ma Bonne,

Rendez-moi . . .

La Gou. Je ne puis.

Ang. Votre refus
m'étonne !

84 LA GOUVERNANTE.

La Gou. Laissez-moi le garder, j'ose vous en prier

Ang. Non, vraiment ; mais on vient.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE [*à Angelique.*]

Sain. Quel est donc ce papier
Qu'elle cache avec soin ?

Ang. C'est notre mariage.

Vous allez me gronder.

Sain. Quel est donc
ce langage ?

Qu'avez-vous fait ?

Ang. J'ai crû pouvoir m'y confier.

Sain. Qu'entens-je ?

Ang. J'ai tout dit
pour vous justifier.

Sain. De quoi, donc ?

Ang. Elle a tort ; il
lui plaisoit de croire

Que vos feux offensoient votre honneur &
ma gloire,

Que l'hymen ne pouvant jamais les cou-
ronner,

Au

Au plus fatal espoir j'osois m'abandonner.
A présent, je ne sçai quel scrupule l'arrête ;
Tenez, demandez-lui ce qu'elle a dans la tête.

La Gou. Tout ce qu'on peut penser d'un hymen clandestin.

Sain. Pouvions-nous autrement fixer notre destin

Que par un noeud secret ? Il étoit nécessaire ;
Mais enfin, je le fais, vous m'êtes trop contraire

Pour ne pas abuser du malheureux secret
Dont elle vous a fait l'aveu trop indiscret.

Vous fûtes, vous serez toujours mon ennemie ;
Et cependant jamais je ne vous ai haïe.

Je vous détesterois si j'étois criminel :

Connoissez un amour qui doit être éternel ;

Sachez qu'il n'en est pas moins pur pour être extrême :

J'adore sa vertu, j'en fais mon bien suprême ;

Je n'ai rien qui me soit plus cher que son honneur :

Pourrois-je l'en priver sans perdre mon bonheur,

Sans me deshonorer, sans m'avillir moi-même ?

Ce n'est qu'à ses dépens qu'on corrompt ce qu'on aime :

Connoissez mes desirs ; je borne tous mes droits

Au seul titre secret . . .

La Gou.

La Gov. Ignorez-vous les loix
Et les droits paternels ?

Sain. Hélas ! Qui les ignore ?

Je les sçai comme vous ; mais je connois encore

Un pouvoir au-dessus de leur autorité,
C'est celui de l'honneur & de la probité.

Ne peut-il arriver des temps plus favorables ?

Et les peres sont-ils toujours inexorables ?

Un fils au désespoir en peut tout espérer ;

Mais j'ai fait un serment, rien ne peut l'altérer,

Et c'est entre vos mains que je le renouvelle.

La Gov. Je ne le reçois point.

Ang. Eh !

Soyez moins cruelle,
Et consentez. D'abord que je répons de lui

Sain. Hé bien, séparez-nous, même dès aujourd'hui :

C'étoit votre dessein ; loin que je combatte,
Je vous offre un moyen ; la Baronne vous flatte.

La Gov. Comment ? Expliquez-vous.

Sain. Je fais à ce sujet,
Qu'elle ne compte point remplir votre projet ;
Elle adore Angélique, &, malgré votre zèle,
Elle

Elle n'a pas dessein de se séparer d'elle.
Puisque vous me craignez, partez dès-à-présent :

J'ai le bien de ma mere, il fera suffisant
Pour vous faire à jamais le sort le plus paisible,

En cas que mon bonheur soit toujours impossible.

Avec elle, en un mot, abandonnez ces lieux,
Je remets à vos soins ce dépôt précieux ;

Recevez-le de moi, pour le garder vous-même,

Et pour le rendre un jour à ma tendresse extrême.

[à *Angelique*.] N'y consentez-vous pas jusqu'à des temps plus doux ?

Ang. Moi, Sainville ? Ah ! Pourvu que je vive pour vous,

Au milieu des transports d'une si douce attente,

Fut-ce dans un désert, je serai trop contente :
L'espérance tient lieu des biens qu'elle promet.

Oh ! Ma bonne, y consent.... Votre cœur s'y foumet.

La Gou. Vous êtes-vous flattés, aveugles que vous êtes,

Que je me prêterois au complot que vous faites ?

Voilà donc la vertu que vous me supposez ?

C'est un enlèvement que vous me proposez.

Pouvez-vous concevoir cette affreuse chimere ?

Moi

88 LA GOUVERNANTE.

Moi, je vous aiderois à trahir votre pere,
A son sang révolté je servirois d'appui ?
La nature y répugne, & me parle pour lui.
Eh ! Croyez que sa voix ne m'est pas etran-
gere.

Sain. Mais songez qu'Angélique...

La Gou. Elle

à beau m'être chere,

Je ne porterai point un coup si douloureux
Au mortel le plus digne & le plus géné-
reux.

Sain. Je ne veux que du temps, pour a-
mener mon pere

A m'accorder enfin cet aveu que j'espere ;
Il m'aime, je ne crains qu'un premier mou-
vement :

Du moins, en attendant l'heureux evene-
ment,

Gardez-nous le secret, ayez la complai-
sance...

La Gou. Qui ? Moi, je garderois un cou-
pable silence ?

Je me suis contenuë autant que je l'ai pû :
Mais vous ne cessez point d'offenser la
vertu,

Vous doutez qu'on en puisse avoir dans la
misere,

Il faudra prendre un juge.

SCENE

SCENE III.

LE PRESIDENT, SAINVILLE, ANGÉLIQUE,
LA GOUVERNANTE.

Sain. [à part.] Ah ! Grands Dieux, c'est mon pere !
Je frémis ; elle est femme à lui révéler tout.
[à la Gouvernante.] Madame, gardez-vous de me pousser à bout.

La Gou. Je ferai mon devoir.

Sain. Qu'est-ce qu'elle m'annonce ?

Le Pres. Hé bien, mon fils, je viens chercher votre réponse
Au sujet d'un hymen qui flatte mes souhaits.

La Gou. Elle est entre mes mains, & je vous la remets.

Le Pres. Quoi donc ?

La Gou. Ceci n'a pas besoin que je l'explique ;
Mais en tout cas, Monsieur, je vous laisse Angélique.

Sain. [à part.] Tout est perdu.

La Gou. [à Angélique.] Restez, attendez votre sort.
[Elle s'en va.]

Sain. [à Angélique.] Ce sera votre arrêt,
& celui de ma mort.

SCENE

SCÈNE IV.

LE PRESIDENT, SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

Le Pres. Dites-moi donc, Sainville, est-ce moi qui m'abuse ?

Qu'ai-je lû ?

Sain. Vous voyez ma faute & mon excuse.

Le Pres. Quel est donc cet écrit ?

Sain. Le serment solennel

Qui m'engage à lui rendre un hommage éternel.

Le Pres. Quoi donc ? Etes-vous libre ?

Avez-vous pû promettre,

Et tant qu'il me plaira de ne le pas par-

mettre,

Pouvez-vous acquitter un semblable ser-

ment ?

Sain. Eh ! Regardez, mon pere, un objet

si charmant.

Voyez ; pouvois je prendre une chaîne plus

belle ?

[à Angélique.] Rassurez-vous.

Le Pres. C'est

donc avec Mademoiselle ?

Sain. Oui, voilà mon vainqueur.

Le Pres. Quel

que soit votre choix,

Ainsi

Ainsi donc vous croyez être au-dessus des loix ;

Voilà de votre part un oubli qui me passe.

Sain. Mon pere, je sçai tout, mais je demande grace,

La forme est contre moi ; mais sans aller plus loin,

Voulez-vous mon bonheur ? Laissez-m'en donc le soin.

Eh, qui peut mieux choisir sa chaîne que soi-même ?

Si vous avez sur moi l'autorité suprême :

Est-ce un droit tyrannique, une loi de rigueur ?

Ah ! Voulez-vous m'ôter l'usage de mon cœur,

Et des liens du sang me faire des entraves ?

Les enfans sont-ils donc de malheureux esclaves ?

Le Pres. Non, mon fils, mais enfin nous en savons plus qu'eux ;

Ce n'est donc que par nous qu'ils peuvent être heureux,

Et c'étoit là le droit d'un pere qui vous aime.

Sain. Eh, que n'ai-je pas fait pour me vaincre moi-même !

Depuis plus de trois mois errant jusqu'à ce jour,

J'ai cherché dans le monde à perdre mon amour ;

Je me suis répandu pour éteindre ma flamme ;

J'ai moi-même frayé le chemin de mon ame :

Aux

Aux plus rares beautés j'ai mandié des fers,
Qu'en vain plus d'une fois les plaisirs m'ont
offerts.

A ce premier objet, d'une flamme si belle,
Le Ciel même a voulu que je fusse fidèle.

Le Pres. Oui, le Ciel a tout fait. Eh,
quelle illusion!

Je ne vous parle point de la séduction
Qu'on peut vous accuser d'avoir mis en
usage;

Mon fils, j'aurois sur vous un trop grand
avantage.

Ang. Ah! Monsieur, arrêtez; il a dû me
charmer.

Est-ce séduction que de se faire aimer?

Reprochez-moi plutôt l'ardeur dont je l'en-
flamme.

Oui, Monsieur, c'est sur moi que doit tom-
ber le blâme;

On séduit, quand on plaît sans l'avoir mérité.

Le Pres. Qu'il use contre lui de sa sévérité.
Devroit-il vous laisser ignorer qu'à votre âge
Se donner sur la foi d'un pareil mariage,
Est un vol que l'on fait à ceux dont on
dépend?

L'amour rend, comme un autre, un sage
inconséquent.

Ang. Il ne m'a point ravie à ceux dont je
sui née,

Dès ma plus tendre enfance ils m'ont aban-
donnée;

Aux

Il sçavoit que je puis disposer de mon sort,
A cet égard encor vous l'accusez à tort.

Le Pres. Sans doute. Et je me dois rendre
à cette chimere ?

Ang. Pourquoi non ?

Le Pres. Une tante a
les droits d'une mere.

Ang. Eh, ne savez-vous pas ?

Le Pres. Quoi ?

Ang. Qu'elle

ne m'est rien.

Le Pres. La Baronne ?

Ang. Oui, Monsieur,

elle me veut du bien,

Mais . . .

Le Pres. Comment ?

Ang. Je n'en

suis point du tout héritiere.

Sainv. [à part.] C'en est fait.

Le Pres. [à part.]

Quel soupçon !

Sainv. [à part.] Ma disgrâce est entiere.

Le Pres. [à Angélique.] Ce que vous m'apprenez . . .

Ang. Doit le justifier,

Et vous autoriser à me sacrifier.

Le Pres. [à part.] Quelle énigme ! *[haut.]*

En effet vous n'êtes point sa nièce ?

Ang. Non, Monsieur ; je ne dois ce nom
qu'à sa tendresse.

Le Pres. [rêvant.] A merveille.

Sainv.

Sainv. [à part.]

Il en est encor plus irrité.

Ang. [à Sainville.] Ne faut-il pas toujours dire la vérité ?

Le Pres. [à part.] Plus j'y songe Ah, Grands Dieux !

Sain. Quels courroux vous enflamme !

Un rapport enchanteur régne au fond de votre ame.

Quels titres sont plus doux, quels biens ont plus d'appas !

Le Pres. Laissez-moi Seroit-elle ?
Allons voir de ce pas

La Baronne.

Sain. [se jettant aux pieds de son pere.] Ah ? Mon pere, arrêtez, je vous prie ;

Si vous nous séparez, il y va de ma vie.

J'ai tort d'avoir formé ces nœuds sans votre aveu,

Mais si dans votre cœur l'excuse n'a plus lieu,

J'irai dans un désert déplorer ce que j'aime,

Et subir les horreurs d'un désespoir extrême.

Puisse le Ciel qui lit dans mon cœur éperdu,

Ajouter à vos jours ceux que j'aurois vécu,

Si vous l'eussiez voulu ! Que faut-il que j'espère ?

Le Pres. Eh ! Rapportez-vous en, de grace, à votre pere :

Croyez que je prendrai le plus sage parti,

Bien-tôt de votre sort vous serez averti.

[à son fils.]

Rentrez.

Rentrez. [*à Angelique.*] Et vous, allez retrouver votre bonne.

[*à son fils.*]

Sortez, vous dis-je. [*seul.*] Et nous, allons chez la Baronne

La forcer de céder à mon empressement ;

Il faut que j'en obtienne un éclaircissement.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SAINVILLE, JULIETTE.

Jul. **J**E vous dis qu'en un mot cela n'est pas possible,

Ni pour moi, ni pour vous, elle n'est pas visible :

L'accès près d'Angelique est si bien interdit,
Qu'avec tout votre amour, avec tout mon esprit ...

Sainv. Mais comment ?

Jul. C'est un fait,
elle est comme enchaînée :

La porte du jardin vient d'être condamnée,
Car on a bien pensé que vraisemblablement
Vous pourriez en venir à quelque enlèvement.

Sainv.

Sainv. J'aurois eu cette idée ? —

Jul. Enfin, on

l'a prévûë.

Sainv. Et que dit Angélique ?

Jul. Il fau-

droit l'avoir vuë :

Mais il vous est aisé de vous l'imaginer ;
Sans se voir, quand on s'aime, on peut se de-
viner.

Sainv. Ah ! Mon pere, sans doute, acheve
la vengeance !

Et la Baronne est-elle aussi d'intelligence ?

Jul. Je ne sçai, mais souvent au déclin des
beaux jours,

Notre sexe prend moins le parti des amours.

Sainv. Ils me l'enleveront... Ma perte
est résolue ;

Je veux la voir, dussai-je expirer à sa vuë.

[*Il sort.*]

SCENE II.

JULIETTE seule.

Je commence à douter qu'il soit si doux
d'aimer ;

D'abord, la seule idée avoit sçu me charmer ;
Je le croyois le bien le plus grand de la vie.
Ce que j'en vois m'en fait presque passer
l'envie.

Quand

Quand l'amour tourne à mal, c'est un cruel vainqueur,
Il est vrai ; cependant, que faire de son cœur ?

SCENE III.

ANGELIQUE, JULIETTE.

Jul. [à *Angélique* qui rêve] Comment, vous voilà seule ?

Ang. Ah ! laisse-moi tranquille. [Elle se promène.]

Jul. [à part.] Allons tout au plus vite en avertir Sainville. [Elle sort.]

SCENE IV.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE [achevant de lire une lettre.]

La Gou. Ah ! Ciel, je te rends grâce...

[à *Angélique*.] Eh, daignez me parler.

Ang. Non, cruelle.

La Gou. Arrêtez. Où voulez-vous aller ?

Ang. Que m'importe à présent, pourvu que je vous fuye ?

Ne vous attendez plus, après m'avoir trahie,
Que je veuille avec vous passer mes tristes jours.

Non, entre vous & moi c'en est fait pour toujours.

Je

Je supporterai tout pourvû qu'on nous sépare.

La Gou. Vous prononcez bien vite un arrêt si barbare.

Ang. C'est qu'il est dans mon cœur.

La Gou. Juste ciel, quel aveu !

Ang. Non, ce faux désespoir vous avancera peu.

Je ne croirai jamais que vous m'ayez aimée.

La Gou. Eh, de quels sentimens suis-je donc animée ?

Ang. D'un zèle amer, toujours trop inconsideré,

Porté jusqu'à l'excès le plus immodéré,
Et qui vient de m'ôter le bonheur de ma vie.

La Gou. Il n'étoit qu'apparent.

Ang. Laissez-

moi, je vous prie ;

Dans toutes vos raisons, je ne veux plus entrer.

Quelle fatalité nous a fait rencontrer ?

Je rendois grâce au Ciel d'un présent si funeste.

Aveugle que j'étois !

La Gou. Le Ciel que

j'en atteste,

Connoît si je vous aime. Hélas ! Jusqu'à ce jour

Qu'ai-je fait qui ne serve à prouver mon amour,

A mériter le vôtre ?

Ang. Ah ! Grands Dieux,

à quel titre ?

La Gou.

LA GOUVERNANTE. 00199

La Gou. Je pourrois à présent vous en rendre l'arbitre.

Ang. Quel intérêt cruel vous attache si fort ?

Pourquoi vous êtes-vous subordonné mon fort ?

D'où vous arrosez-vous ce pouvoir tyrannique ?

La Gou. Eh, non, il ne l'est pas... Ah, ma chère Angélique ?

Ang. Moi ?

La Gou. Vous, pour un moment, laissez couler mes pleurs.

Ang. Ne me voilà-t'il pas sensible à ses douleurs,

Et presque hors d'état de soutenir ses larmes ?

Quel est cet ascendant ? Où prenez-vous vos armes ?

La Gou. Au fond de votre cœur, qui ne peut se trahir,

Et qui ne parviendra jamais à me haïr.

Ang. Je ne vous conçois pas.

La Gou. Vous

êtes étonnée

De me voir si sensible à votre destinée ?

Vous demandez pourquoi, craignez de le savoir.

Pour un ménagement que j'ai cru vous devoir,

Je m'étois à jamais condamnée à me taire ;

Vous le voulez, il faut dévoiler ce mystère,

Et vous causer peut-être un éternel regret.

[à part.]

Que vais-je découvrir ?

Ang. Quel est donc ce secret ?

La Gou. Vous dépendez...

Ang. Comment ?

De qui puis-je dépendre ?

Autant qu'il m'en souvient, vous m'avez fait entendre

Que vous connoissiez ceux à qui je dois le jour.

Ne m'avez-vous pas dit qu'en un autre séjour
Un généreux trépas m'avoit ravi mon pere,
Que je ne devois plus compter sur une mere,
Qu'en ma plus tendre enfance à peine ai-je
pu voir ?

Vous a-t'elle en mourant laissé tout son pouvoir ?...

Vous la pleurez ?

La Gou. Le Ciel n'a point fini sa vie.

Ang. Que dites-vous ? La mort ne me l'a point ravie.

Achevez donc.

La Gou. Je n'ose.

Ang. Elle vit ?

La Gou. Hélas ! Oui ;

Et c'est pour vous aimer.

Ang. O bonheur inouï !

Je vous pardonne tout. Ah, Ciel ! Quelle est ma joie !

Ma bonne, absolument il faut que je la voie.

La Gou.

La Gou. Cessez.

Ang. Par ces refus cruels,
injurieux,
Vous me désespérez... Que vois-je dans vos
yeux ?

La Gou. Lui pardonnerez-vous son état &
le vôtre ?

Ang. Ah ! Vous êtes ma mere ; oui, je
n'en veux point d'autre :

Tout me le dit ; cédez, & qu'un aveu si doux
Couronne tous les biens que j'ai reçu de vous.

La Gou. Hé bien, vous la voyez. Puisque
je vous suis chère,
La nature triomphe, & vous rend votre mere.

Ang. Ah, Ciel ! Mais quel remord vient
déchirer mon cœur ?

[*Elle se jette à ses genoux.*]
C'est vous que j'ai traitée avec tant de rigueur !

La Gou. [*en la relevant.*] Ma fille, oublions
tout. Je crains qu'on ne m'entende ;
Cachons notre secret, je vous le recommande.
M'en croirez-vous ? Laissons régner ici la
paix.

Vous voyez notre état ; renoncez pour jamais
A l'espoir d'un himen hors de toute apa-
rence.

Que sacrifiez-vous ? Une folle espérance.

Dans le sein de l'oubli, cherchons un sort
plus doux ;

Abandonnons le monde, il n'est pas fait pour
nous.

Ang. Je me rends, & je sens que ce n'est
que la fuite

Qui pourra garantir mon ame trop séduite.
Mais, hélas ! comment fuir ?

La Gouv. Le

Ciel en a pris soin ;
De la Baronne, enfin, vous n'avez plus be-
soin.

Un parent éloigné, dont j'étois héritière,
A, depuis quelques jours, terminé sa carrière ;
Je viens de le savoir, & que dés-à-présent
Nous jouissons d'un bien qui sera suffisant
Pour vivre loin du monde en une aisance
honnête ;

Partons secrètement, que rien ne nous arrête ;
Et, pour nous dérober, allons tout préparer.

Ang. Quoi, si-tôt, pour jamais, il faut s'en
séparer ?

La Gouv. Nous ne sçaurions trop-tôt
quitter cette demeure.

Ang. Que va-t'il devenir ? Quoi, partir
tout-à-l'heure,

Sans se revoir du moins pour la dernière fois.

La Gouv. Obtenez ce triomphe.

Ang. [*en se jetant
dans les bras de sa mere.*] Il le faut, je le dois..
Arrachez-moi d'ici ; je me perds si je reste.

SCENE

SCENE V.

SAINVILLE, ANGELIQUE,
LA GOUVERNANTE.

Sainv. [en les arrêtant.] Ah ! Vous me trahissez.

La Gouv. Quel contre-tems funeste ?

Sainv. Cruelle ! Il est donc vrai que vous lui pardonnez ?

A ses séductions vous vous abandonnez ?
Elle triomphe encor.

Ang. Arrêtez ! C'est ma mere....
[*en lui baisant la main.*] Si vous saviez combien elle doit m'être chere !

Sainv. [à part.] Quel obstacle cruel !....
O fort plein de rigueur !

[*baut.*] Madame.....Dites vous.....Elle auroit ce bonheur ?

Ang. J'en fais gloire.

Sainv. Elle doit en faire aussi la sienne. [*après avoir rêvé.*]

[*à Angélique.*] C'est votre mere !.... [*se jettant aux pieds de la Gouvernante.*] Hé bien, soyez aussi la mienne.

Eh, Madame, d'où vient cette opposition ?
Je ne reconnois point de disproportion ;
La nature & l'amour ne l'ont jamais admise.

La Gouv. Tant de félicité ne nous est pas permise.

Un

Un inutile espoir vous enyvroit tous deux ;
La fortune s'oppose aux succès de vos vœux.

Sainv. Ah ! Vous m'allez quitter, votre
fuite s'appête,
Vous méditez ma mort !

La Gouv. [à sa fille.]

Que rien ne nous-arrête.

Ang. [en s'en allant.] Nous ne nous ver-
rons plus, recevez mes adieux.

Sainv. Que dites-vous ?

Ang. Lisez le reste
dans mes yeux.

Sainv. Barbares, arrêtés....

SCENE DERNIERE.

SAINVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVER-
NANTE, LE PRESIDENT, LA BARONNE.

Sainv. AH ! Madame. Ah !
mon pere.

Vous n'avez plus de fils.

La Gouv. [à Angelique.]

Vous voyez ce qu'opere
Votre Indiscrétion.

Sainv. [à la Baronne.] Je
n'y survivrai pas.

Ah ! Madame, c'est vous qui voulez mon
trepas.

La Bar. Qui, Moi ?

Sainv. Vous permettez
qu'Angelique me fuye ;

Sa mere me l'arrache, elle emporte ma vie.

La Bar. Voila ce que j'ignore.

Sainv. Arrêtez donc leurs pas ;

Mais un pere cruel n'y consentira pas.

Le Pres. Qui vous dit que j'exige un si grand sacrifice ?

Nos enfans n'ont jamais su nous rendre justice.

[à la Gouvernante.]

Madame, épargnons-nous des discours superflus.

Nous nous connoissons tous, ne dissimulons plus ;

Ce désaveu cruel n'a rien qui m'en impose.

J'ai voulu réparer les maux dont je suis cause :

Vos refus m'ont porté le poignard dans le sein ;

[en montrant la Baronne.]

Madame en est témoin. Est-ce votre dessein,

Que le pere & le fils périssent l'un par l'autre ?

C'en est fait, si mon sang ne s'associe au vôtre.

Ah ! Daignez nous admettre aux titres les plus doux.

Ang. Ma mere, il y consent.

Le Pres. Pourquoi nous fuyez-vous ?

La Gou. Si nous fuyons, ce n'est que par reconnoissance.

La Bar. Ah ! Comtesse, agréez cette heureuse alliance.

Sainv. Ciel ! qu'entens-je ?

Le Pres. Souffrez qu'un accord si charmant

Puisse

Puisse au moins vous servir de dédommagement.

La Gou. Mais dois-je consentir qu'il perde sa fortune ?

La Bar. Eh ! Madame, calmez cette crainte importune

En faveur d'un hymen qui comblera mes vœux.

Ils auront tout mon bien, je l'affure à tous deux,

Ils seront mes enfans, ils sont dignes de l'être.

La Gou. [au Président.] Monsieur, qu'ils soient heureux, vous en êtes le maître.

Sainv. [en prenant la main d'Angélique.] Ah !

Quel bonheur ! La vie, au prix de ce bienfait,

Est le moindre présent que vous nous ayez fait.



F I N.

L'ECOLE

DES

MERES,
COMEDIE.

Carlet de Chamblain
Par Mr. DE MARIVAUX.



DUBLIN:

Imprimé chez S. POWELL, en Crane-lane.

M DCC L.

U

L'ÉCOLE
DES
M. F. R. S.
COMÉDIE.
A C T E U R S.

Madame ARGANTE.

ANGELIQUE, fille de Madame Argante.

LISETTE, suivant d'Angelique.

ERASTE, Amant d'Angelique, sous le
nom de la Ramée.

DAMIS, Père d'Eraste, autre Amant
d'Angelique.

FRONTAIN, Valet de Madame Argante.

CHAMPAGNE, Valet de M. Damis.

*La Scene est dans l'appartement de Madame
Argante.*





L'ECOLE
DES
MERES,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, [*sous le nom de la Ramée & avec
une Livrée,*] LISETTE.

LISETTE.

OUI, vous voilà fort bien déguisé, &
avec cet habit là vous disant mon
Cousin, je crois que vous pouvez
paroître ici en toute sûreté, il n'y
a que votre air qui n'est pas trop d'accord
avec la Livrée.

Er. Il n'y a rien à craindre ; je n'ai pas même, en entrant, fait mention de notre parenté. J'ai dit que je voulois te parler, & l'on m'a répondu que je te trouverois ici, sans m'en demander davantage.

Lif. Je crois que vous devez être content du zèle avec lequel je vous sers, je m'expose à tout, & ce que je fais pour vous n'est pas trop dans l'ordre ; mais vous êtes un honnête homme : vous aimez ma jeune Maîtresse, elle vous aime ; je crois qu'elle fera plus heureuse avec vous qu'avec celui que sa mère lui destine, & cela calme un peu mes scrupules.

Er. Elle m'aime, dis-tu ? Lisette ; puis je me flatter d'un si grand bonheur ! Moi qui ne l'ai vûe qu'en passant dans nos promenades, qui ne lui ai prouvé mon amour que par mes regards, & qui n'ai pû lui parler que deux fois pendant que sa mère s'ecartoit avec d'autres Dames ; elle m'aime !

Lif. Très-tendrement ; mais voici un Domestique de la maison qui vient ; c'est Frontain qui ne me hait pas ; faites bonne contenance :

SCENE II.

FRONTAIN, LISETTE, ERASTE.

Front. Ah te voilà, Lisette. Avec qui es-tu donc là ?

Lif.

Lis. Avec un de mes parens qui s'appelle la Ramée, & dont le Maître, qui est ordinairement en Province, est venu ici pour affaire, & il profite du séjour qu'il y fait pour me voir.

Front. Un de tes parens, dis-tu ?

Lis. Oui.

Front. C'est-à-dire un Cousin.

Lis. Sans doute.

Front. Hum ! il a l'air d'un Cousin de bien ; il n'a point la tournure d'un parent ce garçon-là.

Lis. Qu'est-ce que tu veux dire avec ta tournure ?

Front. Je veux dire que ce n'est, par ma foi, que de la fausse monnoye que tu me donnes, & que si le Diable emportoit ton Cousin, il ne t'en resteroit pas un parent de moins.

Er. Eh pourquoi pensez-vous qu'elle vous trompe ?

Front. Hum ! quelle phisionomie de fripon ! Mons de la Ramée, je vous avertis que j'aime Lisette, & que je veux l'épouser tout seul.

Lis. Il est pourtant nécessaire que je lui parle pour une affaire de famille qui ne te regarde pas.

Front. Oh parbleu, que les secrets de ta famille s'accroissent, moi je reste.

Lis. Il faut prendre son parti, Frontain.

Front. Après.

Lis. Serois-tu capable de rendre service à un honnête homme qui t'en récompenseroit bien ?

Front. Honnête homme ou non, son honneur est de trop, dès qu'il récompense.

Lis. Tu sçais à qui Madame marie Angelique ma Maîtresse.

Front. Oui, je pense que c'est, à peu près, soixante ans qui en épousent dix-sept.

Lis. Tu vois bien que ce mariage là ne convient point.

Front. Oüi ; il menace la sterilité, les héritiers en seront nuls, ou auxiliaires.

Lis. Ce n'est qu'à regret qu'Angelique obéit, d'autant plus que le hazard lui a fait connoître un aimable homme qui a touché son cœur.

Front. Le Cousin la Ramée pourroit bien nous venir de-là.

Lis. Tu l'as dit ; c'est cela même.

Er. Oui, mon enfant, c'est moi.

Front. Eh ! que ne le disiez-vous ? En ce cas-là, je vous pardonne votre figure, & je suis tout à vous. Voyons, que faut-il faire ?

Er. Rien que favoriser une entrevûë que Lisette va me procurer ce soir, & tu seras content de moi.

Front. Je le crois, mais qu'espérez-vous de cette entrevûë ; car on signe le contrat ce soir.

Lis.

Lis. Hé bien, pendant que la Compagnie, avant le souper, sera dans l'appartement de Madame, Monsieur nous attendra dans cette salle-ci, sans lumière pour n'être point vû, & nous y viendrons Angelique & moi pour examiner le parti qu'il y aura à prendre.

Front. Ce n'est pas de l'entretien dont je doute : mais à quoi aboutira-t-il ? Angelique est une Agnès élevée dans la plus sévère contrainte, & qui malgré son penchant pour vous, n'aura que des regrets, des larmes, & de la frayeur à vous donner : est-ce que vous avez dessein de l'enlever ?

Er. Ce seroit un parti bien extrême.

Front. Et dont l'extrémité ne vous feroit pas grand peur, n'est-il pas vrai ?

Lis. Pour nous, Frontain, nous ne nous chargeons que de faciliter l'entretien auquel je serai présente ; mais de ce qu'on y resoudra, nous n'y trempons point, cela ne nous regarde pas.

Front. Oh si fait, cela nous regarderoit un peu, si cette petite conversation nocturne que nous leur ménageons dans la salle étoit découverte ; d'autant plus qu'une des portes de la salle aboutit au jardin, que du jardin on va à une petite porte qui rend dans la rue, & qu'à cause de la salle où nous les mettrons, nous répondrons de toutes ces petites portes là, qui sont de notre connoissance ; mais tout coup vaille ; pour se mettre à son aise, il

faut quelquefois risquer son honneur ; il s'agit d'ailleurs d'une jeune victime qu'on veut sacrifier ; & je crois qu'il est généreux d'avoir part à sa délivrance, sans s'embarrasser de quelle façon elle s'opérera : Monsieur payera bien, cela grossira sa dot, & nous ferons une action qui joindra l'utile au louable.

Er. Ne vous inquiétez de rien, je n'ai point envie d'enlever Angelique, & je ne veux que l'exciter à refuser l'époux qu'on lui destine : mais la nuit s'approche, où me retirerai-je en attendant le moment où je verrai Angelique ?

Lis. Comme on ne sçait encore qui vous êtes, en cas qu'on vous fit quelques questions ; au lieu d'être mon parent, soyez celui de Frontain, & retirez-vous dans sa chambre qui est à côté de cette salle, & d'où Frontain pourra vous amener quand il faudra.

Front. Oûi-dà, Monsieur, disposez de mon appartement.

Lis. Allez tout à l'heure ; car il faut que je prévienne Angélique, qui assurément sera charmée de vous voir, mais qui ne sçait pas que vous êtes ici, & à qui je dirai d'abord qu'il y a un Domestique dans la chambre de Frontain qui demande à lui parler de votre part : mais sortez, j'entens quelqu'un qui vient.

Front. Allons, Cousin, sauvons-nous !

Lis. Non, restez ; c'est la mère d'Angelique, elle vous verroit fuir, il vaut mieux que vous demeuriez.

S C E N E

SCENE III.

LISETTE, FRONTAIN, ERASTE,
Me. ARGANTE.

Me. Arg. Où est ma fille, Lisette ?

Lis. Aparemment qu'elle est dans sa chambre, Madame.

Me. Arg. Qui est-ce garçon-là ?

Front. Madame, c'est un garçon de condition, comme vous voyez, qui m'est venu voir, & à qui je m'intéresse, parce que nous sommes fils des deux frères ; il n'est pas content de son Maître, ils se sont brouillés ensemble, & il vient me demander si je ne sçai pas quelque maison dont il pût s'accommoder.

M. Arg. Sa phisionomie est assez bonne ; chez qui avez-vous servi, mon enfant ?

Er. Chez un Officier du Regiment du Roi, Madame.

M. Arg. Eh bien, je parlerai de vous à Monsieur Damis qui pourra vous donner à ma fille ; demeurez ici jusqu'à ce soir, & laissez-nous. Reste Lisette ?

SCENE

SCENE IV.

Me. ARGANTE, LISETTE.

Me. Arg. Ma fille vous dit assez volontiers ses sentimens, Lisette ; dans quelle disposition d'esprit est-elle pour le mariage que nous allons conclure ? elle ne m'a marqué, du moins, aucune repugnance.

Lif. Ah, Madame ! elle n'oseroit vous en marquer quand elle en auroit ; c'est une jeune & timide personne, à qui jusqu'ici son éducation n'a rien appris qu'à obéir.

Me. Arg. C'est, je pense, ce qu'elle pouvoit apprendre de mieux à son âge.

Lif. Je ne dis pas le contraire.

Me. Arg. Mais enfin ; vous paroît-elle contente ?

Lif. Y peut-on rien connoître ? vous sçavez qu'à peine ose t-elle lever les y^{eu}x, tant elle a peur de sortir de cette modestie sévère que vous voulez qu'elle ait ; tout ce que j'en sçai, c'est qu'elle est triste.

Me. Arg. Oh je le crois, c'est une marque qu'elle a le cœur bon ; elle va se marier, elle me quitte, elle m'aime, & notre séparation lui est douloureuse.

Lif. Eh, eh, ordinairement pourtant une fille qui va se marier est assez gaye.

Me. Arg.

Me. Arg. Oüi, une fille dissipée, élevée dans un monde coquet, qui a plus entendu parler d'amour que de vertu, & que mille jeunes étourdis ont eu l'impertinente liberté d'entretenir de cajoleries : mais une fille retirée, qui vit sous les yeux de sa mère, & dont rien n'a gâté ni le cœur, ni l'esprit, ne laisse pas que d'être allarmée quand elle change d'état. Je connois Angelique, & la simplicité de ses mœurs ; elle n'aime point le monde, & je suis sûre qu'elle ne me quitteroit jamais, si je l'en laissois la maîtresse.

Lis. Cela est singulier !

Me. Arg. Oh ! j'en suis sûre. A l'égard du mari que je lui donne, je ne doute pas qu'elle n'approuve mon choix, c'est un homme très-riche, très-raisonnable.

Lis. Pour raisonnable, il a eu le tems de le devenir.

Me. Arg. Oüi un peu vieux à la vérité, mais doux, mais complaisant, attentif, aimable.

Lis. Aimable, prenez donc garde, Madame, il a soixante ans cette homme ?

Me. Arg. Il est bien question de l'âge d'un mari avec une fille élevée comme la mienne.

Lis. Oh ! s'il n'en est pas question avec Mademoiselle votre fille, il n'y aura guère eu de prodige de cette force-là.

Me. Arg. Qu'entendez-vous avec votre prodige ?

Lis.

Lis. J'entends qu'il faut, le plus qu'on peut, mettre la vertu des gens à son aise, & que celle d'Angelique ne sera pas sans fatigue.

Me. Arg. Vous avez de fottes idées, Lisette, les inspirez vous à ma fille ?

Lis. Oh que non, Madame, elle les trouvera bien sans que je m'en mêle.

Me. Arg. Hé, pourquoi de l'humeur dont elle est, ne seroit-elle pas heureuse ?

Lis. C'est qu'elle ne sera point de l'humeur dont vous dites, cette humeur-là n'est nulle part.

Me. Arg. Il faudroit qu'elle l'eût bien difficile, si elle ne s'accommodoit pas d'un homme qui l'adorera.

Lis. On adore mal à son âge.

Me. Arg. Qui ira au devant de tous ses desirs.

Lis. Ils seront donc bien modestes.

Me. Arg. Taisez-vous, je ne sçai de quoi je m'avise de vous écouter.

Lis. Vous m'interrogez, & je vous réponds sincèrement.

Me. Arg. Allez dire à ma fille qu'elle vienne.

Lis. Il n'est pas besoin de l'aller chercher, Madame, la voilà qui passe & je vous laisse.

SCENE

SCENE V.

ANGELIQUE, Me. ARGANTE.

Me. Arg. Venez, Angélique, j'ai à vous parler.

Ang. [*modestement.*] Que souhaitez-vous, ma Mère ?

Me. Arg. Vous voyez, ma fille, ce que je fais aujourd'hui pour vous ; ne tenez-vous pas compte à ma tendresse, du mariage avantageux que je vous procure ?

Ang. [*faisant la révérence.*] Je ferai tout ce qu'il vous plaira, ma Mère.

Me. Arg. Je vous demande si vous me sçavez gré du parti que je vous donne ? Ne trouvez-vous pas qu'il est heureux pour vous d'épouser un homme comme Monsieur Damis, dont la fortune, dont le caractère sûr & plein de raison, vous assure une vie douce & paisible, telle qui convient à vos mœurs, & aux sentimens que je vous ai toujours inspirés ? Allons, repondez, ma fille ?

Ang. Vous me l'ordonnez-donc ?

Me. Arg. Oüi, sans doute. Voyons, n'êtes-vous pas satisfaite de votre sort ?

Ang. Mais . . .

Me. Arg. Quoi mais ? je veux qu'on me réponde raisonnablement ; je m'attends à votre reconnoissance, & non pas à des mais . . .

Ang.

Ang. [*saluant.*] Je n'en dirai plus, ma Mère.

Me. Arg. Je vous dispense des révérences; dites-moi ce que vous pensez?

Ang. Ce que je pense?

Me. Arg. Oüi: comment regardez-vous le mariage en question?

Ang. Mais...

Me. Arg. Toujours des mais!

Ang. Je vous demande pardon, je n'y songeois pas, ma Mère.

Me. Arg. Hé bien, songez-y donc, & souvenez-vous qu'ils me déplaisent. Je vous demande quelles sont les dispositions de votre cœur dans cette conjoncture-ci? ce n'est pas que je doute que vous soyiez contente, mais je voudrois vous l'entendre dire vous même.

Ang. Les dispositions de mon cœur! Je tremble de ne pas répondre à votre fantaisie.

Me. Arg. Eh pourquoi n'y répondriez-vous pas à ma fantaisie!

Ang. C'est que ce que je dirois vous fâcheroit, peut être.

Me. Arg. Parlez bien, & je ne me fâcherai point. Est-ce que vous n'êtes point de mon sentiment? Etes-vous plus sage que moi!

Ang. C'est que je n'ai point de dispositions dans le cœur.

Me. Arg. Et qu'y avez-vous donc, Mademoiselle?

Ang.

Ang. Rien-du tout.

Me. Arg. Rien, Qu'est-ce que rien ? Ce mariage ne vous plaît donc pas ?

Ang. Non.

M. Arg. [*en colère.*] Comment, il vous déplait.

Ang. Non, ma Mère.

Me. Arg. Eh parlez donc ? car je commence à vous entendre : c'est-à-dire, ma fille, que vous n'avez point de volonté ?

Ang. J'en aurai pourtant une, si vous le voulez.

M. Arg. Il n'est pas nécessaire ; vous faites encore mieux d'être comme vous êtes ; de vous laisser conduire, & de vous en fier entièrement à moi. Oüi, vous avez raison, ma fille, & ces dispositions d'indifference sont les meilleures. Aussi voyez-vous que vous en êtes récompensée ; je ne vous donne pas un jeune extravagant qui vous négligerait peut-être au bout de quinze jours, qui dissiperait son bien & le vôtre, pour courir après mille passions libertines ; je vous marie à un homme sage, à un homme dont le cœur est sûr, & qui sçaura tout le prix de la vertueuse innocence du vôtre.

Ang. Pour innocente, je le suis.

Me. Arg. Oüi, graces à mes soins, je vous vois telle que j'ai toujours souhaité que vous fussiez ; comme il vous est familier de remplir vos devoirs, les vertus dont vous allez
avoir

avoir besoin ne vous coûteront rien : & voici les plus essentielles, c'est d'abord, de n'aimer que votre mari.

Ang. Et si j'ai des amis, qu'en ferai-je ?

Me. Arg. Vous n'en devez point avoir d'autres que ceux de Monsieur Damis, aux volontés de qui vous vous conformerez toujours, ma fille ; nous sommes sur ce pied-là dans le mariage.

Ang. Ses volontés ! Eh, que deviendront les miennes ?

Me. Arg. Je sçai que cet article-là a quelque chose d'un peu mortifiant, mais il faut s'y rendre, ma fille ; c'est une espèce de loi qu'on nous a imposée, & qui dans le fond nous fait honneur ; car entre deux personnes qui vivent ensemble, c'est toujours la plus raisonnable qu'on charge d'être la plus docile, & cette docilité-là vous sera facile ; car vous n'avez jamais eu de volonté avec moi, vous ne connoissez que de l'obéissance.

Ang. Oüi, mais mon mari ne sera pas ma Mère.

Me. Arg. Vous lui devrez encore plus qu'à moi, Angélique, & je suis sûre qu'on n'aura rien à vous reprocher là-dessus. Je vous laisse, songez à tout ce que je vous ai dit ; & sur tout, gardez ce goût de retraite, de solitude, de modestie, de pudeur qui me charme en vous ; ne plaisez qu'à votre mari, & restez dans cette simplicité qui ne vous laisse ignorer que le mal. Adieu, ma fille.

SCENE

ANGELIQUE, LISETTE.

X

to yours,

toujours, ma belle pouponne ; comme si on s'embarraſſoit beaucoup d'être belle ou laide avec lui : au lieu que tout ce que me dit Eraſte eſt ſi touchant. On voit que c'eſt du fond du cœur qu'il parle ; & j'aimerois mieux être ſa femme ſeulement huit jours, que de l'être toute ma vie de l'autre.

Lis. On dit qu'il eſt au deſeſpoir, Eraſte.

Ang. Hé comment veut-il que je faiſſe ? Hélas ! Je ſçai bien qu'il fera inſolable : n'eſt-on pas bien à plaindre quand on s'aime tant, de n'être pas enſemble ? Ma Mère dit qu'on eſt obligée d'aimer ſon mari ; eh bien, qu'on me donne Eraſte : je l'aimerai tant qu'on voudra, puis-que je l'aime avant que d'y être obligée ; je n'aurai garde d'y manquer quand il le faudra, cela me ſera bien commode.

Lis. Mais avec ces ſentimens-là, que ne reſuſez-vous courageuſement Damis ! Il eſt encore tems ; vous êtes d'une vivacité étonnante avec moi, & vous tremblez devant votre Mère : il faudroit lui dire, ce ſoir : Cet homme-là eſt trop vieux pour moi ; je ne l'aime point, je le hais, je le haïrai, & je ne ſçaurois l'épouſer.

Ang. Tu as raiſon : mais quand ma mère me parle, je n'ai plus d'eſprit ; cependant je ſens que j'en ai aſſurément ; & j'en aurois bien davantage ſi elle avoit voulu ; mais n'é-

tre jamais qu'avec elle, n'entendre que des préceptes qui me lassent, ne faire que des lectures qui m'ennuyent, est-ce-là le moyen d'avoir de l'esprit? Qu'est-ce que cela apprend? Il y a des petites filles de sept ans qui sont plus avancées que moi. Cela n'est-il pas ridicule? Je n'ose pas seulement ouvrir ma fenêtre. Voyez, je vous prie, de quel air on m'habille? Suis-je vêtue comme une autre? Regardez comme me voilà faite: ma Mère appelle cela un habit modeste: il n'y a donc de la modestie nulle part qu'ici? car je ne vois que moi d'enveloppée comme cela; aussi suis-je d'une enfance, d'une curiosité! Je ne porte point de ruban, mais qu'est-ce que ma Mère y gagne? que j'ai des émotions quand j'en aperçois. Elle ne m'a laissé voir personne, & avant que je connusse Erasme, le cœur me battoit quand j'étois regardée par un jeune homme. Voilà pourtant ce qui m'est arrivé!

Lis. Votre naïveté me fait rire.

Ang. Mais est-ce que je n'ai pas raison? Serois-je de même, si j'avois joui d'une liberté honnête? En vérité, si je n'avois pas le cœur bon, tiens, je crois que je haïrois ma Mère d'être cause que j'ai des émotions pour ces choses dont je suis sûre que je ne me soucierois pas si je les avois. Aussi, quand je serai ma maîtresse! laissez-moi faire: va... je veux sçavoir tout ce que les autres sçavent.

Lis. Je m'en fie bien à vous.

Ang. Moi qui suis naturellement vertueuse, sçais-tu bien que je m'endors quand j'entens parler de Sagesse ? Sçais-tu bien que je serai fort heureuse de n'être pas coquette : je ne la serai pourtant pas ; mais ma Mère mériteroit bien que je la devinssé.

Lis. Ah ! si elle pouvoit vous entendre, & jouir du fruit de sa sévérité ! Mais parlons d'autre chose. Vous aimez Erasme ?

Ang. Vraiment ouïi, je l'aime, pourvu qu'il n'y ait point de mal à avouer cela : car je suis si ignorante ! Je ne sçais point ce qui est permis ou non, au moins.

Lis. C'est un aveu sans conséquence avec moi.

Ang. Oh ! sur ce pied-là je l'aime beaucoup, & je ne puis me résoudre à le perdre.

Lis. Prenez donc une bonne résolution de n'être pas à un autre. Il y a ici un Domestique à lui qui a une lettre à vous rendre de sa part.

Ang. [*charmée.*] Une lettre de sa part ? Eh ! tu ne m'en disois rien ! où est-elle ? Oh que j'aurai de plaisir à la lire ! Donne-la-moi donc : où est-ce Domestique ?

Lis. Doucement, modérez cet empressement-là ; cachez-en du moins une partie à Erasme : si par hazard vous lui parliez, il y auroit du trop.

Ang. Oh dame, c'est encore ma Mère qui en est cause, Mais est-ce que je pourrai

rai le voir ! Tu me parles de lui & de sa lettre, & je ne vois ni l'un ni l'autre.

SCENE VII.

LISETTE, ANGELIQUE, FRONTAIN,
ERASTE.

Lis. [à *Angélique.*] Tenez, voici ce Domestique que Frontain nous amene.

Ang. Frontain ? Ne dira-t-il rien à ma mère ?

Lis. Ne craignez rien, il est dans vos intérêts, & ce Domestique passe pour son parent.

Front. [tenant une lettre.] Le Valet de Monsieur Eraste vous apporte une lettre que voici, Madame.

Ang. [gravement.] Donnez, [à *Lisette.*] Suis-je assez sérieuse ?

Lis. Fort bien.

Ang. [lit.] “ Que viens-je d'apprendre !
“ On dit que vous vous mariez ce soir ! Si
“ vous concluez sans me permettre de vous
“ voir, je ne me soucie plus de la vie : ” [En
s'interrompant.] Il ne se soucie plus de la vie !
Lisette. [elle achève de lire.] “ Adieu, j'at-
“ tens votre réponse, & je me meurs.”
[après qu'elle a lu.] Cette lettre-là me péné-
tre ; il n'y a point de modération qui tienne,

Lisette, il faut que je lui parle ; & je ne veux pas qu'il meure. Allez lui dire qu'il vienne, on le fera entrer comme on pourra.

Er. [*se jettant à ses genoux.*] Vous ne voulez point que je meure, & vous vous mariez, Angélique !

Ang. Ah ! c'est vous, Erasme.

Er. A quoi vous déterminez-vous donc ?

Ang. Je ne sçais ; je suis trop émue pour vous répondre. Levez-vous.

Er. [*se levant.*] Mon désespoir vous touchera-t-il ?

Ang. Est-ce que vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit.

Er. Il m'a paru que vous m'aimiez un peu.

Ang. Non, non, il vous a paru mieux que cela ; car j'ai dit bien franchement que je vous aime : mais il faut m'excuser, Erasme, car je ne sçavois pas que vous étiez-là.

Er. Est-ce que vous feriez fâchée de ce qui vous est échapé.

Ang. Moi fâchée ! au contraire, je suis bien aise que vous l'ayiez appris, sans qu'il y ait de ma faute ; je n'aurai plus la peine de vous le cacher.

Front. Prenez garde qu'on ne vous surprenne.

Lis. Il a raison ; je crois que quelqu'un vient, retirez-vous, Madame.

Ang. Mais je crois que vous n'avez pas eu le tems de me dire tout.

Er.

Er. Hélas ! Madame, je n'ai encore fait que vous voir ; & j'ai besoin d'un entretien pour vous résoudre à me sauver la vie.

Ang. [*en s'en allant.*] Ne me donneras-tu pas le tems de me résoudre, Lisette ?

Lis. Oüi, Frontain & moi nous aurons soin de tout : vous allez vous revoir bientôt, mais retirez-vous.

S C E N E VIII.

LISETTE, FRONTAIN, ERASTE, CHAMPAGNE.

Lis. Qui est-ce qui entre-là ? C'est le Valet de Monsieur Damis.

Er. Eh d'où le connoissez-vous ? C'est, le Valet de mon père, & non pas de Monsieur Damis qui m'est inconnu.

Lis. Vous vous trompez : ne vous déconcertez pas.

Champ. Bon soir, la jolie fille, bon soir, Messieurs : je viens attendre ici mon Maître qui m'envoye dire qu'il va venir ; & je suis charmé d'une rencontre . . . [*en regardant Eraste.*] Mais comment appelez-vous, Monsieur ?

Er. Vous importe-t-il de sçavoir que je m'appelle la Ramée ?

Champ. La Ramée ? Eh pourquoi est-ce que vous portez ce visage-là !

Er. Pourquoi ? La belle question ! Parce que je n'en ai pas reçu d'autre. Adieu, Lisette : le début de ce butord-là m'ennuye.

S C E N E IX.

CHAMPAGNE, FRONTAIN, LISETTE.

Front. Je voudrois bien sçavoir à qui tu en as ? Est-ce qu'il n'est pas permis à mon Cousin la Ramée d'avoir son visage ?

Champ. Je veux bien que Monsieur la Ramée en ait un ; mais il ne lui est pas permis de se servir de celui d'un autre.

Lis. Comment celui d'un autre ! Qu'est-ce que cette folie-là ?

Champ. Oüi, celui d'un autre : en un mot, cette mine-là ne lui appartient point ; elle n'est point à sa place ordinaire, ou bien j'ai vû la pareille à quelqu'un que je connois.

Front. [*riant.*] C'est peut-être une Physionomie à la mode, & la Ramée en aura pris une.

Lis. [*riant.*] Voilà bien en effet les discours d'un butord comme toi, Champagne : est ce qu'il n'y a pas mille gens qui se ressemblent ?

Champ. Cela est vrai : mais qu'il appartienne à ce qu'il voudra, je ne m'en soucie guères ; chacun a le sien ; il n'y a que vous, Mademoiselle Lisette, qui n'avez celui de
personne,

personne, car vous êtes plus jolie que tout le monde : il n'y a rien de si aimable que vous.

Front. Alte-là ; laisse ce minoi-là en repos, ton éloge le deshonne.

Champ. Ah ! Monsieur Frontain, ce que j'en dis, c'est en cas que vous n'aimiez pas Lisette comme cela peut arriver ; car chacun n'est pas du même goût.

Front. Paix, vous dis-je ; car je l'aime.

Champ. Et vous, Mademoiselle Lisette ?

Lis. Tu jouës de malheur, car je l'aime.

Champ. Je l'aime, partout je l'aime. Il n'y a rien donc pour moi !

Lis. [en s'en allant.] Une révérence de ma part.

Front. [en s'en allant.] Des injures de la mienne, & quelques coups de poing, si tu veux.

Champ. Ha ! N'ai-je pas fait-là une belle fortune ?

SCENE X.

Mr. DAMIS, CHAMPAGNE.

Mr. Dam. Ah te voilà !

Champ. Oüi, Monsieur ; on vient de m'apprendre qu'il n'y a rien pour moi, & ma part ne me donne pas une bonne opinion de la vôtre.

Mr. Dam. Qu'entens-tu par là ?

Champ. C'est que Lisette ne veut point de moi ; & outre cela, j'ai vû la physionomie de Monsieur votre fils sur le visage d'un valet.

Mr. Dam. Je n'y comprends rien. Laissez-nous ; voici Madame Argante & Angélique.

SCENE XI.

ME. ARGANTE, ANGELIQUE, MR. DAMIS.

Me. Arg. Vous venez, sans doute, d'arriver, Monsieur ?

Mr. Dam. Oüi, Madame, en ce moment.

Me. Arg. Il y a déjà bonne compagnie assemblée chez moi, c'est-à-dire, une partie de ma Famille, avec quelques-uns de nos amis, car pour les vôtres, vous n'avez pas voulu leur confier votre mariage.

Mr. Dam. Non, Madame, j'ai craint qu'on n'enviat mon bonheur, & j'ai voulu me l'assurer en secret. Mon fils même ne sçait rien de mon dessein ; & c'est à cause de cela que je vous ai prié de vouloir bien me donner le nom de Damis, au lieu de celui d'Orgon qu'on mettra dans le Contrat.

Me. Arg. Vous êtes le maître, Monsieur ; au reste, il n'appartient point à une Mère de vanter

vanter sa fille : mais je crois vous faire un présent digne d'un honnête homme comme vous. Il est vrai que les avantages que vous lui faites...

Mr. Dam. Oh, Madame, n'en parlons point, je vous prie ; c'est à moi à vous remercier toutes deux, & je n'ai pas dû espérer que cette belle personne fît grace au peu que je vaux.

Ang. [à part.] Belle personne !

Mr. Dam. Tous les Trésors du monde ne font rien, au prix de la Beauté & de la Vertu qu'elle m'apporte en mariage.

Me. Arg. Pour de la vertu, vous lui rendez justice. Mais, Monsieur ; on vous attend ; vous sçavez que j'ai permis que nos amis se déguisassent, & fissent une espèce de petit Bal tantôt ; le voulez-vous bien ? c'est le premier que ma fille aura vû.

Mr. Dam. Comme il vous plaira, Madame.

Me. Arg. Allons donc joindre la Compagnie.

Mr. Dam. Oserois-je auparavant vous prier d'une chose, Madame ; Daignez, à la faveur de notre union prochaine, m'accorder un petit moment d'entretien avec Angélique ; c'est une satisfaction que je n'ai pas eu jusqu'ici.

Me. Arg. J'y consens, Monsieur, on ne peut vous le refuser dans la conjoncture présente ;

sente ; & ce n'est pas apparemment pour éprouver le cœur de ma fille, il n'est pas encore tems qu'il se déclare tout-à-fait ; il doit vous suffire qu'elle obéit sans répugnance : & c'est ce que vous pouvez dire à Monsieur, Angélique ; je vous le permets, entendez-vous ?

Ang. J'entends, ma Mère.

S C E N E XII.

ANGELIQUE, Mr. DAMIS.

Mr. Dam. Enfin, charmante Angélique, je puis donc sans témoins, vous jurer une tendresse éternelle : il est vrai que mon âge ne répond pas au vôtre.

Ang. Oüi, il y a bien de la différence.

Mr. Dam. Cependant on me flatte que vous acceptez ma main sans répugnance.

Ang. Ma Mère le dit.

Mr. Dam. Et elle vous a permis de me le confirmer vous-même.

Ang. Oüi, mais on n'est pas obligé d'user des permissions qu'on a.

Mr. Dam. Est-ce par modestie ? est-ce par dégoût que vous me refusez l'aveu que je demande ?

Ang. Non, ce n'est pas par modestie.

Mr. Dam. Que me dites-vous là ! c'est donc par dégoût ?... Vous ne répondez rien ?

Ang. C'est que je suis polie.

M. Dam.

M. Dam. Vous n'auriez donc rien de favorable à me répondre.

Ang. Il faut que je me taise encore.

M. Dam. Toujours par politesse ?

Ang. Oh toujours.

Mr. Dam. Parlez-moi franchement : Est-ce que vous me haïssez ?

Ang. Vous embarrassez encore mon savoir-vivre. Seriez-vous bien aise si je vous disois, Oüi ?

Mr. Dam. Vous pourriez-dire, Non.

Ang. Encore moins, car je mentirois.

Mr. Dam. Quoi ? vos sentimens vont jusqu'à la haine ! Angélique : J'aurois cru que vous vous contentiez de ne pas m'aimer.

Ang. Si vous vous en contentez, & moi aussi ; & s'il n'est pas mal-honnête d'avouer aux gens qu'on ne les aime point, je ne serai plus embarrassée ?

M. Dam. Et vous me l'avoueriez !

Ang. Tant qu'il vous plaira.

M. Dam. C'est une répétition dont je ne suis point curieux ; & ce n'étoit pas-là ce que votre Mère m'avoit fait entendre.

Ang. Oh vous pouvez vous en fier à moi ; je sçais mieux cela que ma Mère, elle a pû se tromper ; mais, pour moi, je vous dis la vérité.

M. Dam. Qui est que vous ne m'aimiez point.

Ang. Oh ! du tout : je ne sçaurois ; & ce n'est pas par malice, c'est naturellement : & vous qui êtes, à ce qu'on dit, un si honnête homme,

homme, si en faveur de ma sincérité, vous vouliez ne me plus aimer & me laisser-là, car aussi-bien je ne suis pas si belle que vous le croyez ; tenez, vous en trouverez cent qui vaudront mieux que moi.

M. Dam. [*les premiers mots à part.*] Voyons si elle aime ailleurs. Mon intention assurément n'est pas qu'on vous contraigne.

Ang. Ce que vous dites-là est bien raisonnable, & je ferai grand cas de vous si vous continuez.

M. Dam. Je suis même fâché de ne l'avoir pas sçû plutôt.

Ang. Hélas ! si vous l'aviez demandé, je vous l'aurois dit.

M. Dam. Et il faut y mettre ordre.

Ang. Que vous êtes bon, & obligéant ! N'allez pourtant pas dire à ma Mère que je vous ai confié que je ne vous aime point, parce qu'elle se mettroit en colère contre moi : mais faites mieux ; dites-lui seulement que vous ne me trouvez pas assez d'esprit pour vous, que je n'ai pas tant de mérite que vous l'aviez crû, comme c'est la vérité ; enfin, que vous avez encore besoin de vous consulter : ma Mère qui est fort fière, ne manquera pas de se choquer, elle rompra tout, notre mariage ne se fera point, & je vous aurai, je vous jure, une obligation infinie.

M. Dam. Non, Angélique, non, vous êtes trop aimable ; elle se douteroit que
c'est

[c'est vous qui ne me voulez pas, & tous ces prétextes-là ne valent rien, il n'y en a qu'un bon ; aimez-vous ailleurs ?

Ang. Moi, non, n'allez pas le croire.

M. Dam. Sur ce pied-là, je n'ai point d'excuse ; j'ai promis de vous épouser, & il faut que je tienne parole, au lieu que si vous aimiez quelqu'un, je ne lui dirois pas que vous m'avez avoué ; mais seulement que je m'en doute.

Ang. Eh bien, doutez-vous en donc.

M. Dam. Mais il n'est pas possible que je m'en doute, si cela n'est pas vrai ; autrement ce seroit être de mauvaise foi ; & malgré toute l'envie que j'ai de vous obliger, je ne scaurois dire une imposture.

Ang. Allez, allez, n'ayez point de scrupule, vous parleriez en homme d'honneur.

M. Dam. Vous aimez donc ?

Ang. Mais ne me trahissez-vous point, Monsieur Damis ?

M. Dam. Je n'ai que vos véritables intérêts en vûe.

Ang. Quel bon caractère ! Oh que je vous aimerois si vous n'aviez que vingt ans !

M. Dam. Eh bien ?

Ang. Vraiment oui, il y a quelqu'un qui me plaît.

Front. [arrive.] Monsieur, je viens de la part de Madame, vous dire qu'on vous attend avec Mademoiselle.

M. Dam.

M. Dam. Nous y allons : [*à Angélique.*]
Et où avez-vous connu celui qui vous plaît ?

Ang. Ah ! ne m'en demandez pas davantage, puisque vous ne voulez que vous dou-
ter que j'aime, en voilà plus qu'il n'en faut
pour votre probité, & je vais vous annoncer
là haut.

S C E N E XIII.

M. DAMIS, [les premiers mots à part.]

FRONTAIN.

M. Dam. Ceci me chagrine ; mais je
l'aime trop pour la céder à personne ; Fron-
tain, Frontain, approche, je voudrois te dire
un mot.

Front. Volontiers, Monsieur ; mais on est
impatient de vous voir.

M. Dam. Je ne tarderai qu'un moment,
viens ; j'ai remarqué que tu es un garçon
d'esprit.

Front. Eh ! j'ai des jours où je n'en man-
que pas.

M. Dam. Veux-tu me rendre un service
dont je te promets que personne ne sera ja-
mais instruit ?

Front. Vous marchandez ma fidélité ;
mais je suis dans mon jour d'esprit, il n'y a
rien à faire, je sens combien il faut être dis-
cret.

M. Dam.

M. Dam. Je te payerai bien.

Front. Arrêtez-donc ; Monsieur, ces débuts-là m'attendrissent toujours.

M. Dam. Voilà ma bourse.

Front. Quel embonpoint séduisant ! qu'il a l'air vainqueur !

M. Dam. Elle est à toi si tu veux me confier ce que tu sçais sur le chapitre d'Angélique. Je viens adroitement de lui faire avouer qu'elle a un amant ; & observée comme elle est par sa mère, elle ne peut ni l'avoir vû, ni avoir de ses nouvelles que par le moyen des Domestiques : tu t'en es peut-être mêlé toi-même, ou tu sçais qui s'en mêle, & je voudrois écarter cet homme-là ; Quel est-il ? Où se sont-ils vûs ? je te garderai le secret.

Front. [*prenant la bourse.*] Je résisterois à ce que vous dites, mais ce que vous tenez m'entraîne, & je me rends.

M. Dam. Parle.

Front. Vous me demandez un détail que j'ignore ; il n'y a que Lisette qui soit parfaitement instruite de cette intrigue-là.

M. Dam. La fourbe !

Front. Prenez garde, vous ne sçauriez la condamner, sans me faire mon procès : Je viens de céder à un trait d'éloquence qu'on aura peut-être employé contr'elle ; au reste, je ne connois le jeune homme en question que depuis une heure ; il est actuellement
dans

dans ma chambre; Lifette en a fait mon parent, & dans quelques momens, elle doit l'introduire ici même où je suis chargé d'éteindre les bougies, & où elle doit arriver avec Angélique pour y traiter ensemble des moyens de rompre votre mariage.

M. Dam. Il ne tiendra donc qu'à toi que je sois pleinement instruit de tout.

Front. Comment?

M. Dam. Tu n'as qu'à souffrir que je me cache ici, on ne m'y verra pas puisque tu vas en ôter les lumières, & j'écouterai tout ce qu'ils diront.

Front. Vous avez raison, attendez; quelques amis de la maison qui sont là haut, & qui veulent se déguiser après souper pour se divertir, ont fait apporter des Dominos qu'on a mis dans le petit cabinet à côté de la salle, voulez-vous que je vous en donne un?

M. Dam. Tu me feras plaisir.

Front. Je cours vous le chercher, car l'heure approche.

M. Dam. Va.

SCÈNE

SCENE XIV.

M. DAMIS. [*un moment seul.*]

Je ne sçaurois mieux m'y prendre pour voir de quoi il est question. Si je vois que l'amour d'Angélique aille à un certain point, il ne s'agit plus de mariage ; cependant je tremble. Qu'on est malheureux d'aimer à mon âge !

Front. [*revient.*] Tenez, Monsieur, voilà tout votre attirail, jusqu'à un masque ; c'est un visage qui ne vous donnera que dixhuit ans, vous ne perdrez rien au change, ajustez-vous vite ; bon, mettez-vous-là, & ne remuez pas ; voilà les lumières éteintes, bon soir.

M. Dam. Ecoute ; le jeune homme va venir, & je rêve à une chose ; quand Lissette & Angélique seront entrées, dis à la Mère de ma part, que je la prie de se rendre ici sans bruit, cela ne te compromet point, & tu y gagneras.

Front. Mais vous prenez donc cette commission-là à crédit ?

M. Dam. Va, ne t'embarrasse point.

Front. [*il tâtonne.*] Soit. Je fors . . . J'ai de la peine à trouver mon chemin ; mais j'entens quelqu'un.

SCENE

SCENE XV.

LISSETTE, ERASTE, FRONTAIN.

[*Lisette est à la porte, avec Eraste pour entrer.*]

Front. Est-ce toi, Lisette ?

Lis. Oüi, à qui parles-tu donc-là ?

Front. A la nuit, qui m'empêchoit de retrouver la porte. Avec qui es-tu, toi ?

Lis. Parle bas, avec Eraste que je fais entrer dans la salle.

M. Dam. [à part.] Eraste !

Front. Bon ; où est-il [*il appelle.*] la Ramée !

Er. Me voilà.

Front. [*le prenant par le bras.*] Tenez, Monsieur, marchez, promenez-vous du mieux que vous pourrez, en attendant.

Lis. Adieu, dans un moment je reviens avec ma Maîtresse.

SCENE XVI.

ERASTE, M. DAMIS [*caché.*]

Er. Je ne sçaurois douter qu'Angélique ne m'aime ; mais sa timidité m'inquiète, & je crains de ne pouvoir l'enhardir à dédire sa Mère.

M. Dam.

M. Dam. [à part.] Est-ce que je me trompe ? c'est la voix de mon fils, écou-tons !

Er. Tâchons de ne pas faire de bruit. [il marche en tâtonnant.]

M. Dam. Je crois qu'il vient à moi ; changeons de place.

Er. J'entends remuer du tafetas ; est-ce vous Angélique ? est-ce vous ? [en disant cela il attrape *M. Damis* par le Domino.]

M. Dam. [retenu.] Doucement...

Er. Ah, c'est vous-même !

M. Dam. [à part.] C'est mon fils...

Er. Eh bien, Angélique, me condamnez-vous à mourir de douleur ? vous m'avez dit tantôt que vous m'aimiez ; vos beaux yeux me l'ont confirmé par les regards les plus aimables & les plus tendres ; mais de quoi me servira d'être aimé, si je vous perds ; au nom de notre amour, Angélique, puisque vous m'avez permis de me flatter du vôtre ; gardez-vous à ma tendresse, je vous en conjure par ces charmes que le Ciel semble n'avoir destinés que pour moi ; par cette main adorable sur qui je vous jure un amour éternel.

M. Dam. [veut retirer sa main.] Ne la retirez pas, Angélique, & dédommangez Erasme du plaisir qu'il n'a point de voir vos beaux yeux, par l'assurance de n'être jamais qu'à lui ; parlez, Angélique.

M. D. m.

M. Dam. [à part le premier mot.] J'entends du bruit. [à *Erasle*.] Taisez-vous petit sot. [Et il se retire d'*Erasle*.]

Er. Juste Ciel ! qu'entens-je ? vous me fuyez ! Ah ! *Lisette*, n'es-tu pas-là ?

SCENE XVII.

LISETTE & ANGELIQUE, [qui entrent]

M. DAMIS, ERASLE.

Lis. Nous voici, Monsieur.

Er. Je suis au désespoir, ta maîtresse me fuit.

Ang. Moi ? *Erasle* ; je ne vous suis point ; me voilà.

Er. Eh quoi, ne venez-vous pas de me dire tout ce qu'il y a de plus cruel.

Ang. Eh ! je n'ai encore dit qu'un mot.

Er. Il est vrai, mais il m'a marqué le dernier mépris.

Ang. Il faut que vous ayiez mal entendu, *Erasle*, est-ce qu'on méprise les gens qu'on aime ?

Lis. En effet, rêvez-vous, Monsieur ?

Er. Je n'y comprends donc rien ; mais vous me rassurez, puisque vous me dites que vous m'aimez ; daignez me le répéter encore.

SCENE

SCENE XVIII.

Me. ARGANTE, [*introduite par Frontain.*]

LISETTE, ERASTE, ANGELIQUE, M.
DAMIS.

Ang. Vraiment, ce n'est pas-là l'embarras,
& je vous le répéterois avec plaisir, mais
vous le sçavez bien assez.

Me. Arg. [*à part.*] Qu'entens-je ?

Ang. Et d'ailleurs on m'a dit qu'il falloit
être plus retenue dans les discours qu'on
tient à son Amant.

Er. Quelle aimable franchise !

Ang. Mais je vais comme le cœur me
mène, sans y entendre plus de finesse ; j'ai
du plaisir à vous voir, & je vous vois, &
s'il y a de ma faute à vous avouer si souvent
que je vous aime, je la mets sur votre compte,
& je ne veux point y avoir part.

Er. Que vous me charmez !

Ang. Si ma Mère m'avoit donné plus
d'expérience : si j'avois été un peu dans le
monde, je vous aimerois peut-être sans vous
le dire ; je vous ferois languir pour le sça-
voir : je retiendrois mon cœur, cela n'iroit
pas si vite, & vous m'auriez déjà dit que
je suis une ingrate ; mais je sçaurois le con-
traire. Mettez-vous à ma place, j'ai tant
souffert

souffert de contrainte, ma Mère m'a rendu la vie si triste, j'ai eu si peu de satisfaction, elle a tant mortifié mes sentimens, je suis si lasse de les cacher, que lorsque je suis contente, & que je le puis dire, je l'ai déjà dit avant que de sçavoir que j'ai parlé, c'est comme quelqu'un qui respire, & imaginez-vous à présent ce que c'est qu'une fille qui a toujours été gênée, qui est avec vous, que vous aimez, qui ne vous hait pas, qui vous aime, qui est franche, qui n'a jamais eu le plaisir de dire ce qu'elle pense, qui ne pensera jamais rien de si touchant, & voyez si je puis résister à tout cela.

Er. Oüi, ma joye, à ce que j'entends là, va jusqu'au transport ! Mais il s'agit de nos affaires ; j'ai le bonheur d'avoir un père raisonnable, à qui je suis aussi cher qu'il me l'est à moi-même, & qui, j'espère, entrera volontiers dans nos vûes.

Ang. Pour moi, je n'ai pas le bonheur d'avoir une Mère qui lui ressemble ; je ne l'en aime pourtant pas moins . . .

Me. Arg. [éclatant.] Ah c'en est trop, fille indigne de ma tendresse !

Ang. Ah, je suis perdue ! [*ils s'écartent tous trois.*]

Me. Arg. Vite, Frontain, qu'on éclaire, qu'on vienne. [*en disant cela, e le avance & rencontre M. Damis q'elle saisit par le domino, & continuë.*]

Ingrate !

Ingrate ! est-ce-là le fruit des soins que je me suis donnée pour vous former à la vertu ; ménager des intrigues à mon insçu ! Vous plaindre d'une éducation qui m'occupoit toute entière ! hé bien, jeune extravagante, un Couvent plus austère que moi, me répondra des égaremens de votre cœur.

SCÈNE DERNIÈRE.

La lumière arrive avec Frontain, & d'autres Domestiques avec des bougies.

M. DAMIS. [démâqué à Madame Argante, & en riant.]

Vous voyez bien qu'on ne me recevrait pas au Couvent.

Me. Arg. Quoi ! c'est vous, Monsieur ?
[& puis voyant Erasme avec sa livrée.]

Et ce fripon-là, que fait-il ici ?

M. Dam. Ce fripon-là ! C'est mon fils, à qui, tout bien examiné, je vous conseille de donner votre fille.

Me. Arg. Votre fils !

M. Dam. Lui-même. Approchez, Erasme ; tout ce que j'ai entendu vient de m'ouvrir les yeux sur l'imprudence de mes desseins ; conjurez Madame de vous être favorable, il ne tiendra pas à moi qu'Angélique ne soit votre épouse.

Er. [*Se jettant à genoux.*] Que je vous ai d'obligation, mon père ! Nous pardonneriez-vous, Madame, tout ce qui vient de se passer ?

Ang. [*embrassant les genoux de Madame Argante.*] Puis-je espérer d'obtenir grâce ?

M. Dam. Votre fille a tort, mais elle est vertueuse, & à votre place, je croirois devoir oublier tout, & me rendre.

Me. Arg. Allons, Monsieur, je suivrai vos conseils, & me conduirai comme il vous plaira.

M. Dam. Sur ce pied-là, le divertissement dont je prétendois vous amuser, servira pour mon fils.

[*Angélique embrasse Madame Argante de joye.*]

FIN DE LA COMEDIE.

DIVER.

DIVERDISSEMENT.

A I R.

VOUS, qui sans cesse à vos fillettes
 Tenez de sévères discours,
 Mamans, de l'erreur où vous êtes,
 Le Dieu d'Amour se rit, & se rira toujours.
 Vos avis sont prudens, vos maximes sont
 sages ;
 Mais malgré tant de soins, malgré tant de
 rigueur,
 Vous ne pouvez d'un jeune cœur
 Si bien fermer tous les passages,
 Qu'il n'en reste toujours quelqu'un pour le
 Vainqueur.

COUPLETS.

La Beauté qui charme Damon
 Se rit des tourmens qu'il endure,
 Il murmure ;
 Moi je trouve qu'elle a raison,
 C'est un conteur de faribole,
 Qui n'ouvre point son coffre fort,
 Le butord,
 Il faut l'envoyer à l'Ecole.

Si

44 DIVERTISSEMENT.

Si mes soins pouvoient t'engager,
Me dit un jour le beau Silvandre,
D'un air tendre.

Que ferois-tu ? dis-je au Berger :

Il demeura comme une idole,

Et ne repondit pas un mot,

Le grand sot,

Il faut l'envoyer à l'Ecole.

Claudine un jour dit à Lucas,

J'irai ce soir à la prairie,

Je vous prie,

De ne point y suivre mes pas :

Il le promit, & tint parole :

Ah ! qu'il entend peu ce que c'est !

Le benêt !

Il faut l'envoyer à l'Ecole.

L'autre jour à Nicole il prit

Une vapeur auprès de Blaise ;

Sur sa chaise,

La pauvre enfant s'évanoüit,

Blaise pour secourir Nicole,

Fut chercher du monde aussi-tôt,

Le nigaud,

Il faut l'envoyer à l'Ecole.

F I N.

LA

TRAGÉDIE

DE

SÉMIRAMIS



D U B L I N :

Imprimé chez S. POWELL, en Crane-lane.
M DCC L.

LA
TRAGÉDIE

ACTEURS.

SÉMIRAMIS.

ARZACE, ou Ninias.

AZÉMA, Princesse du Sang de Bélus.

ASSUR, Prince du Sang de Bélus.

OROE'S, Grand-Prêtre.

OTANE, Ministre attaché à Sémiramis.

MITRANE, ami d'Arzace.

CÉDAR, attaché à Assur.

Gardes, Mages, Esclaves, Suite.





SÉMIRAMIS, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vaste péristile au fond duquel est le palais de Sémiramis. Les jardins en terrasse sont élevés au dessus du palais, le temple des mages est à droite, & un mausolée à gauche orné d'obélisques.

SCENE PREMIERE.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE, [*Deux Esclaves portent une Cassette dans le lointain.*]

OUI, Mitrane, en secret l'ordre émané
du trône,
Remet entre tes bras, Arzace à Ba-
bylone.

Que la Reine en ces lieux brillans de sa splendeur

De son puissant génie imprime la grandeur !
 Quel art a pu former ces enceintes profondes,
 Où l'Euphrate égaré porte en tribut ses ondes,
 Ce temple, ces jardins dans les airs soutenus,
 Ce vaste mauzolée où repose Ninus ?

Eternels monumens moins admirables qu'elle.
 C'est ici qu'à ses pieds Sémiramis m'appelle.
 Les rois de l'Orient, loin d'elle prosternés,
 N'ont point eu ces honneurs qui me sont destinés :

Je vais dans son éclat voir cette Reine heureuse.

Mit. La renommée, Arzace, est souvent bien trompeuse :

Et peut être avec moi bientôt vous gémirez,
 Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

Arz. Comment ?

Mit. Sémiramis à ses douleurs livrée

Sème ici les chagrins dont elle est dévorée :
 L'horreur qui l'épouvante est dans tous les esprits.

Tantôt remplissant l'air de ses lugubres cris,
 Tantôt morne, abbatue, égarée, interdite,
 De quelque Dieu vengeur évitant la poursuite,
 Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés,
 A la nuit, au silence, à la mort consacrés,
 Séjour où nul mortel n'osa jamais descendre,
 Où de Ninus, mon maître, on conserve la cendre ;

Elle

Elle approche à pas lents, l'air sombre, intimidé,

Et se frappant le sein de ses pleurs inondé.

A travers les horreurs d'un silence farouche,
Les noms de fils, d'époux échappent de sa bouche,

Elle invoque les Dieux ; mais les Dieux irrités

Ont corrompu le cours de ses prospérités.

Arz. Quelle est d'un tel état l'origine imprévue !

Mit. L'effet en est affreux. La cause est inconnue.

Arz. Et depuis quand les Dieux l'accablent-ils ainsi ?

Mit. Du tems qu'elle ordonna que vous vinssiez ici.

Arz. Moi ?

Mit. Vous ; ce fut, Seigneur,
au milieu de ces fêtes,

Quand Babylone en feu célébroit vos conquêtes ;

Lorsqu'on vit déployer ces drapeaux suspendus,

Monumens des Etats à vos armes rendus :

Lorsqu'avec tant d'éclat l'Euphrate vit paraître,

Cette jeune Azéma, la nièce de mon maître ;

Ce pur sang de Bélus, & de nos souverains,

Qu'aux Scites ravisseurs ont arraché vos mains ;

Ce thrône a vû flétrir sa majesté suprême,
 Dans des jours de triomphe, au sein du
 bonheur même.

Arz. Azéma n'a point part à ce trouble
 odieux.

Un seul de ses regards adouciroit les Dieux.
 Azéma d'un malheur ne peut être la cause ;
 Mais de tout, cependant, Sémiramis dispose,
 Son cœur en ces horreurs n'est pas toujours
 plongé ?

Mit. De ces chagrins mortels son esprit
 dégagé,
 Souvent reprend sa force & sa splendeur pre-
 mière.

J'y revois tous les traits de cette ame si fière,
 A qui les plus grands rois sur la terre adorés
 Même par leurs flatteurs ne sont pas com-
 parés ;

Mais lorsque succombant au mal qui la dé-
 chire,

Ses mains laissent flotter les rênes de l'empire ;
 Alors le fier Affur, ce fatrape insolent,
 Fait gémir le palais sous son joug accablant.
 Ce secret de l'Etat, cette honte du thrône,
 N'ont point encor percé les murs de Babylone,
 Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.

Arz. Pour les faibles humains quelles hautes
 leçons !

Que partout le bonheur est mêlé d'amer-
 tume,

Qu'un trouble aussi cruel m'agite & me con-
 sume !

Privé

Privé de ce mortel dont les yeux éclairés
Auroient conduit mes pas à la Cour égarés,
Accusant le destin qui m'a ravi mon pere,
En proie aux passions d'un âge téméraire,
A mes vœux orgueilleux sans guide abandonné,

De quels écueils nouveaux je marche environné !

Mit. J'ai pleuré comme vous ce vieillard vénérable,

Phradate m'étoit cher, & sa perte m'accable :
Hélas ! Ninus l'aimoit ; il lui donna son fils,
Ninias notre espoir à ses mains fut remis,
Un même jour ravit & le fils & le pere ;
Il s'imposa dès-lors un exil volontaire.

Mais enfin son exil a fait votre grandeur ;
Elevé près de lui dans les champs de l'honneur,

Vous avez à l'empire ajouté des provinces,
Et placé par la gloire au rang des plus grands princes,

Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.

Arz. Je ne sçais en ces lieux quels seront mes destins.

Aux plaines d'Arbazan quelques succès peut-être,

Quelques travaux heureux, m'ont assez fait connaître ;

Et quand Sémiramis aux rives de l'Oxus.

Vint imposer des loix à cent peuples vaincus,

Elle laissa tomber de son char de victoire
Sur mon front jeune encor un rayon de sa
gloire ;

Mais souvent dans les camps un soldat honoré
Rampe à la Cour des rois, & languit ignoré.

Mon pere en expirant me dit que ma fortune,

Dépendoit en ces lieux de la cause commune.
Il remit dans mes mains ces gages précieux,
Qu'il conserva toujours loin des profanes
yeux ;

Je dois les déposer dans les mains du Grand
Prêtre.

Lui seul doit en juger, lui seul doit les connaître,

Sur mon fort en secret je dois le consulter,
A Sémiramis même il peut me présenter.

Mit. Rarement il l'approche ; obscur &
solitaire,

Renfermé dans les soins de son saint ministère,

Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,
On le voit dans son temple, & jamais à la
Cour.

Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa thiare auprès du diadème.

Moins il veut être grand, plus il est révééré.

Quelqu'accès m'est ouvert en ce séjour sacré ;
Je puis même en secret lui parler à cette heure.

Vous le verrez ici, non loin de sa demeure,
Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer
nos yeux.

S C E N E

S C E N E II.

ARZACE, [*seul.*]

Eh ! quelle est donc sur moi la volonté des Dieux ;

Que me réservent-ils ! & d'où vient que mon pere

M'envoie en expirant aux pieds du sanctuaire ?
Moi soldat, moi, nourri dans l'horreur des combats,

Moi, qu'enfin l'Amour seul entraîne sur ses pas.

Aux Dieux des Caldéens quel service ai-je à rendre ?

Mais quelle voix plaintive ici se fait entendre,

[*On entend des gémissemens sortir du fond du tombeau. où l'on suppose qu'ils sont entendus.*]

Du fond de cette tombe, un cri lugubre, affreux,

Sur mon front palissant fait dresser mes cheveux ;

De Ninus, m'a-ton dit, l'ombre en ces lieux habite,

Les cris ont redoublé ; mon ame est interdite.

Séjour sombre & sacré, manes de ce grand roi,

Voix puissante des Dieux, que voulez-vous de moi ?

SCÈNE III.

ARZACE, *le grand Mage Oroe's, suite des Mages*, MITRANE.

Mit. [au Mage Oroe's.] Oui, Seigneur, en vos mains Arzace ici doit rendre Ces monumens secrets que vous semblez attendre.

Arz. Du Dieu des Caldéens, pontife redouté ;

Permettez qu'un guerrier à vos yeux présenté,

Aporte à vos genoux la volonté dernière
D'un pere à qui mes mains ont fermé la paupière.

Vous daignâtes l'aimer.

Oro. Jeune & brave mortel,

D'un Dieu qui conduit tout, le decret éternel
Vous amene à mes yeux plus que l'ordre d'un pere.

De Phradate, à jamais, la mémoire m'est chere ;

Son fils me l'est encor plus que vous ne croyez.

Ces gages précieux par son ordre envoyés,
Où sont-ils ?

Arz. Les voici.

[*Les Esclaves donnent le coffre aux deux Mages, qui le posent sur un autel.*]

[*Oroe's*

SE' MIRAMIS.

II

[*Oro. ouvrant le coffre, & se penchant avec respect & avec douteur.*]

C'est donc vous que je touche,
Restes chers & sacrés ! je vous vois, & ma
bouche

Pressé avec des sanglots ces tristes monumens,
Qui m'arrachant des pleurs attestent mes
sermens :

Que l'on nous laisse seuls ; allez : & vous
Mitrane ;

De ce secret mystère écarterez tout profane :

[*Les Mages se retirent.*] Voici ce même seau,
dont Ninus autrefois

Transmit aux nations l'empreinte de ses
loix :

Je la vois, cette lettre à jamais effrayante,
Que prête à se glacer traça sa main mourante ;
Adorez ce bandeau, dont il fut couronné ;
A venger son trépas ce fer est destiné,
Ce fer qui subjugua la Perse & la Médie,
Inutile instrument contre la perfidie,
Contre un poison trop sûr, dont les mortels
aprêts. . . .

Arz. Ciel ! que m'apprenez-vous !

Oro. Ces horribles secrets ;
Sont encor demeurés dans une nuit profonde.
Du sein de ce sépulchre inaccessible au
monde,

Les manes de Ninus, & les Dieux outragés
Ont élevé leurs voix, & ne sont point ven-
gés.

Arz.

Arz. Jugez de quelle horreur j'ai dû sentir l'atteinte,
Ici même, & du fond de cette auguste enceinte,
D'affreux gémissemens sont vers moi parvenus.

Oro. Ces accens de la mort sont là voix de Ninus.

Arz. Deux fois à mon oreille ils se sont fait entendre.

Oro. Ils demandent vengeance.

Arz. Il a droit de l'attendre ;
Mais de qui ?

Oro. Les cruels, dont les coupables mains,
Du plus juste des rois ont privé les humains ;
Ont de leur trahison caché la trame impie ;
Dans la nuit de la tombe elle est ensevelie.
Aisément des mortels ils ont séduit les yeux ;
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des Dieux,
Des plus obscurs complots il perce les abîmes.

Arz. Ah ! si ma faible main pouvoit punir ces crimes !
Je ne sçai, mais l'aspect de ce fatal tombeau,
Dans mes sens étonnés porte un trouble nouveau.

Ne puis-je y consulter ce roi qu'on y révère ?

Oro. Non, le ciel le défend ; un oracle sévère

Nous

Nous interdit l'accès de ce séjour de pleurs,
Habité par la mort, & par des Dieux ven-
geurs.

Attendez avec moi le jour de la justice ;
Il est temps qu'il arrive, & que tout s'ac-
complisse.

Je n'en peux dire plus ; des pervers éloigné,
Je leve en paix mes mains vers le ciel in-
digné.

Sur ce grand intérêt, qui peut-être vous
touche,

Ce ciel, quand il lui plaît, ouvre & ferme
ma bouche ;

J'ai dit ce que j'ai dû ; tremblez qu'en ces
remparts,

Une parole, un geste, un seul de vos regards,
Ne trahisse un secret que mon Dieu vous
confie.

Il y va de sa gloire & du sort de l'Asie ;

Il y va de vos jours : vous, mages, appro-
chez,

Que ces chers monumens sous l'autel soient
cachez,

*[La grande porte du palais s'ouvre, & se
remplit de Gardes. Affur paroît avec sa
suite d'un autre côté.]*

Déjà le palais s'ouvre, on entre chez la
Reine ;

Vous voyez cet Affur, dont la grandeur
hautaine

Traîne ici sur ses pas un peuple de flatteurs.

A qui,

A qui, Dieu tout-puissant, donnez-vous les grandeurs !

O monstre !

Arz. Quoi, Seigneur !

Oro. Adieu.

Quand la nuit sombre
Sur ces coupables murs viendra jeter son ombre,

Je pourrai vous parler en présence des Dieux,
Redoutez-les, Arzace : ils ont sur vous les yeux.

S C E N E IV.

ARZACE sur le devant du théâtre avec Mitrane, qui reste auprès de lui. ASSUR vers un des côtés avec Cédar & sa suite.]

Arz. De tout ce qu'il m'a dit, que mon ame est émue !

Quels crimes ! quelle cour ! & quelle est peu connue !

Quoi ! Ninus, quoi ! mon maître est mort empoisonné ?

Et je ne vois que trop qu'Assur est soupçonné.

Mit. [approchant d'Arzace.] Des rois de Babylone, Assur tient sa naissance ;
Sa fiere autorité veut de la déférence ;
La Reine le ménage, on craint de l'offenser,
Et l'on peut sans rougir devant lui s'abaisser.

Arz. Devant lui !

Ass.

SE' MIRAMIS.

15

Ass. [dans l'enfoncement
à Cédar.] Me trompai-je, Arzace à Ba-
bylone ?

Sans mon ordre ! qui ? lui ! tant d'audace
m'étonne.

Arz. Quel orgueil ?

Ass. Approchez ; quels
intérêts nouveaux,
Vous font abandonner vos camps & vos dra-
peaux ?

Des rives de l'Oxus, quel sujet vous amène ?

Arz. Mes services, Seigneur, & l'ordre
de la Reine.

Ass. Quoi ! la Reine vous mande ?

Arz. Oui.

Ass. Mais
sçavez-vous bien

Que pour avoir son ordre on demande le
mien ?

Arz. Je l'ignorois, Seigneur, & j'aurois
pensé même

Bleffer, en le croyant, l'honneur du diadème.
Pardonnez, un soldat est mauvais courtisan.
Nourri dans la Scytie, aux plaines d'Arbazan,
J'ai pu servir la cour, & non pas la con-
naître.

Ass. L'âge, le temps, les lieux vous l'ap-
prendront peut-être :

Mais ici par moi seul, aux pieds du trône
admis :

Que venez-vous chercher près de Sémira-
mis ?

Arz.

Arz. J'ose lui demander le prix de mon
courage
L'honneur de la servir.

Aff. Vous osez da-
vantage,

Vous ne m'expliquez pas vos vœux pré-
somp tueux ;

Je sçai pour Azéma vos desseins & vos feux.

Arz. Je l'adore, sans doute, & son cœur
où j'aspire,

Est d'un prix à mes yeux au-dessus de l'em-
pire :

Et mes profonds respects, mon amour . . .

Aff. Arrêtez.
Vous ne connaissez pas à qui vous insultez.

Qui ! vous ? associer la race d'un Sarmate
Au sang des demi-Dieux du Tigre & de
l'Euphrate ?

Je veux bien par pitié vous donner un avis ;

Si vous osez porter jusqu'à Sémiramis,

L'injurieux aveu que vous osez me faire,

Vous m'avez entendu, fremissez téméraire :

Mes droits impunément ne sont pas offensés.

Arz. J'y cours de ce pas même, & vous
m'enhardissez. :

C'est l'effet que sur moi fit toujours la me-
nace.

Quelques soient en ces lieux les droits de vo-
tre place,

Vous n'avez pas celui d'outrager un soldat,

Qui servit & la Reine, & vous même, &
l'état.

Je

SE' MIRAMIS. 17

Je vous parais hardi, mon feu peut vous déplaire ;

Mais vous me paraîssiez cent fois plus téméraire,

Vous qui sous votre joug prétendant m'accabler,

Vous croyez assez grand pour m'avoir fait trembler.

Ass. Pour vous punir peut-être : & je vais vous apprendre,

Quel prix de tant d'audace un sujet doit attendre.

Arz. Tous deux nous l'apprendrons.

SCENE V.

SE' MIRAMIS [*paraît dans le fond, appuyée sur ses femmes :*] OTANE son confident, va au-devant d'*Assur.*] ASSUR, ARZACE, MITRANE.

Ota. Seigneur, quittez ces lieux,

La Reine en ce moment se cache à tous les yeux ;

Respectez les douleurs de son ame éperdue.

Dieux retirez la main sur sa tête étendue !

Arz. Que je la plains !

Ass. [*à l'un des siens.*]

Sortons ; & sans plus consulter,
De ce trouble inoui songeons à profiter.

[*Sem. avance sur la scène.*]

Ota. [*revenant à Sémiramis.*] O

Reine, rappelez votre force première,

Que

Que vos yeux sans horreur s'ouvrent à la lumière.

Sem. O voiles de la mort, quand viendrez-vous couvrir

Mes yeux remplis de pleurs, & lassés de s'ouvrir ?

[*Elle marche éperdue sur la scène, croyant voir l'ombre de Ninus.*]

Abîmes fermez-vous, fantôme horrible arrête :

Erape, ou cesse à la fin de menacer ma tête ;
Arzace est-il venu ?

Ota. Madame, en cette cour,

Arzace auprès du temple a devancé le jour.

Sem. Cette voix formidable, infernale, ou céleste,

Qui dans l'ombre des nuits pousse un cri si funeste,

M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir,
Mes douloureux tourmens seront prêts à finir.

Ota. Au sein de ces horreurs goutez donc quelque joie,
Espérez dans ces Dieux, dont le bras se déploie.

Sem. Arzace est dans ma cour ! . . . ah !
je sens qu'à son nom,
L'horreur de mon forfait trouble moins ma raison.

Ota. Perdez-en pour jamais l'importune
Mémoire ;

Que

Que de Sémiramis les beaux jours pleins de gloire

Effacent ce moment heureux ou malheureux
Qui d'un fatal Hymen brisa le joug affreux.
Ninus en vous chassant de son lit & du trône,
En vous perdant, Madame, eut perdu Babylone.

Pour le bien des mortels vous prévintes ses coups,

Babylone & la terre avoient besoin de vous ;
Et quinze ans de vertus & de travaux utiles,
Les arides déserts par vous rendus fertiles,
Les sauvages humains soumis au frein des loix,

Les arts dans nos cités naissans à votre voix,
Ces hardis monumens que l'univers admire,
Les acclamations de ce puissant empire,
Sont autant de temoins, dont le cri glorieux
A déposé pour vous au tribunal des Dieux.

Enfin, si leur justice emportoit la balance,
Si la mort de Ninus excitoit leur vengeance,
D'où vient qu'Assur ici brave en paix leur courroux ?

Assur fut en effet plus coupable que vous ;
Sa main, qui prépara le breuvage homicide,
Ne tremble point pourtant, & rien ne l'intimide.

Sem. Nos destins, nos devoirs étoient trop différens ;
Plus les nœuds sont sacrés ; plus les crimes sont grands.

J'étois épouse, Otane, & je suis sans excuse ;
Devant

Devant les Dieux vengeurs mon désespoir
m'accuse.

J'avois cru que ces Dieux justement offensés,
En m'arrachant mon fils, m'avoient punie
assez ;

Que tant d'heureux travaux rendoient mon
diadème,

Ainsi qu'au monde entier, respectable au
ciel même.

Mais depuis quelques mois ce spectre furi-
eux

Vient affliger mon cœur, mon oreille, mes
yeux ;

Je me traîne à la tombe où je ne puis des-
cendre,

J'y révère de loin cette fatale cendre ;

Je l'invoque en tremblant : des sons, des
cris affreux,

De longs gémissemens répondent à mes
vœux.

D'un grand événement je me vois avertie,

Et peut-être il est tems que le crime
s'expié.

Ota. Mais est-il assuré que ce spectre fatal
Soit en effet sorti du séjour infernal ?

Souvent de ses erreurs notre ame est ob-
sédée,

De son ouvrage même elle est intimidée,

Croit voir ce qu'elle craint, & dans l'hor-
reur des nuits

Voit enfin les objets qu'elle même a produits.

Sem.

Sem. Je l'ai vû ; ce n'est point une erreur
passagère

Qu'enfante du sommeil la vapeur menson-
gère ;

Le sommeil à mes yeux refusant ses dou-
ceurs,

N'a point sur mes esprits répandu ses erreurs.

Je veillois, je pensois au sort qui me menace,

Lorsqu'au bord de mon lit j'entens nommer

Arzace.

Ce nom me rassuroit ; tu sçais quel est mon
cœur.

Affur depuis un temps l'a pénétré d'horreur.

Je frémis quand il faut ménager mon com-
plice ;

Et je déteste en lui cet avantage affreux

Que lui donne un forfait qui nous unit tous
deux.

Je voudrois . . . mais faut-il dans l'état qui
m'opprime,

Par un crime nouveau punir sur lui mon
crime !

Je demandois Arzace, afin de l'opposer

Au complice odieux qui pense m'imposer ;

Je m'occupois d'Arzace, & j'étois moins
troublée.

Dans ces momens de paix qui m'avoient
consolée,

Ce ministre de mort a reparu soudain,

Tout dégoutant de sang & le glaive à la
main :

Je

Je crois le voir encor, je crois encor l'entendre.

Vient-il pour me punir, vient-il pour me défendre ?

Arzace au moment même arrivoit dans ma cour,

Le ciel à mon repos a réservé ce jour ;

Cependant toute en proie au trouble qui me tue,

La paix ne rentre point dans mon âme abattue.

Je passe à tout moment de l'espoir à l'effroi,

Le fardeau de la vie est trop pesant pour moi.

Mon trône m'importune, & ma gloire passée

N'est qu'un nouveau tourment de ma triste pensée.

J'ai nourri mes chagrins sans les manifester ;

Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de consulter

Ce mage révérend que chérit Babylone,

D'avilir devant lui la majesté du trône,

De montrer une fois en présence du ciel,

Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.

Mais j'ai fait en secret, moins fière ou plus hardie,

Consulter Jupiter aux fables de Libie,

Comme si loin de nous, le Dieu de l'univers

N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déserts !

Le Dieu qui s'est caché dans cette sombre
enceinte

A reçu dès long temps mon hommage & ma
crainte ;

J'ai comblé ses autels & de dons & d'encens.
Répare t'on le crime, hélas, par des pré-
sents ?

De Memphis aujourd'hui j'attens une ré-
ponse.

S C E N E VI.

SE'MIRAMIS, OTANE, MITRANE.

Mit. Aux portes du palais, en secret on
annonce,

Un prêtre de l'Egypte, arrivé de Memphis.

Sem. Je verrai donc mes maux ou comblés
ou finis.

Allons, cachons sur-tout au reste de l'empire,
Le trouble humiliant dont l'horreur me dé-
chire,

Et qu'Arzace à l'instant à mon ordre rendu,
Puisse apporter le calme à ce cœur éperdu.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

S C E N E I.

ARZACE, AZE'MAS

Aze. **A**Rzace écoutez-moi ; cet empire indompté

Vous doit son nouveau lustre, & moi ma liberté.

Quand les Scites vaincus réparant leurs défaites,

S'élancèrent sur nous de leurs vastes retraites,
Quand mon pere en tombant me laissa dans leurs fers ;

Vous seul portant la foudre au fonds de leurs déserts,

Brisâtes mes liens, remplîtes ma vengeance.

Je vous dois tout. Mon cœur en est la récompense :

Je ne ferai qu'à vous ; mais notre amour nous perd.

Votre cœur généreux trop simple & trop ouvert,

A cru qu'en cette cour ainsi qu'en votre armée,

Suivi de vos exploits & de la renommée,

Vous pouviez déployer, sincère impunément,

La fierté d'un héros & le cœur d'un amant.

Vous

Vous outragez Assur, vous devez le connaître,

Vous ne pouvez le perdre, il menace, il est maître ;

Il abuse en ces lieux de son pouvoir fatal ;

Il est inexorable . . . il est votre rival.

Ass. Il vous aime ! qui ! lui ?

Ast. Ce cœur sombre & farouche,

Qui hait toute vertu, qu'aucun charme ne touche,

Ambitieux, esclave, & tiran tour à tour,

S'est-il flatté de plaire, & connaît-il l'amour ?

Des rois Assyriens comme lui descendue,

Et plus près de ce thrône, où je suis attendue,

Il pense en m'immolant à ses secrets desseins,

Appuyer de mes droits, ses droits trop incertains.

Pour moi si Ninias, à qui dès sa naissance,
Ninus m'avoit donnée aux jours de mon enfance,

Si l'héritier du sceptre à moi seule promis,

Voyoit encor le jour près de Sémiramis,

S'il me donnoit son cœur, avec le rang suprême,

J'en atteste l'amour, j'en jure par vous-même,

Ninias me verroit préférer aujourd'hui

Un exil avec vous, à ce thrône avec lui.

Les campagnes du Scite, & ses climats
stériles,

Pleins de votre grand nom, sont d'assez doux
aziles.

Le sein de ces deserts, où nâquit notre amour,
Est pour moi Babylone, & deviendra ma
cour.

Peut-être l'ennemi, que cet amour outrage,
A ce doux châtiment ne borne point sa rage.
J'ai démêlé son ame, & j'en vois la noir-
ceur ;

Le crime, ou je me trompe, étonne peu son
cœur.

Votre gloire déjà lui fait assez d'ombrage ;
Il vous craint, il vous haït :

Arz. Je le hais

davantage,

Mais je ne le crains pas, étant aimé de vous.
Conservez vos bontez, je brave son courroux.
La Reine entre nous deux tient au moins la
balance.

Je me suis vû d'abord admis en sa présence.
Elle m'a fait sentir, à ce premier accueil,
Autant d'humanité, qu'Assur avoit d'or-
gueil ;

Et relevant mon front, prosterné vers son
thrône,

M'a vingt fois appelé l'appui de Babylone.
Je m'entendois flatter, de cette auguste voix,
Dont tant de Souverains ont adoré les loix ;
Je la voyois franchir cet immense intervalle,
Qu'a

Qu'a mis entre elle & moi, la majesté royale.
Que j'en étois touché, quelle étoit à mes
yeux
La mortelle après vous, la plus semblable
aux Dieux!

Aze. Si la Reine est pour nous, Assur en
vain menace,
Je ne crains rien.

Arz. J'allois plein d'une
noble audace
Mettre à ses pieds mes vœux jusqu'à vous
élevés,

Qui révoltent Assur, & que vous approuvez.
Un prêtre de l'Egypte approche au moment
même,

Des oracles d'Ammon, portant l'ordre su-
prême.

Elle ouvre le billet d'une tremblante main,
Fixe les yeux sur moi, les détourne soudain,
Laisse couler des pleurs, interdite, éperdue,
Me regarde, soupire, & s'échape à ma vue.
On dit qu'au désespoir son grand cœur est
réduit,

Que la terreur l'accable, & qu'un Dieu la
poursuit.

Je m'attendris sur elle; & je ne puis com-
prendre,

Qu'après plus de quinze ans, soigneux de la
défendre,

Le Ciel la persécute & paraisse outragé.

Qu'a-t-elle fait aux Dieux, d'où vient qu'ils
ont changé ?

Aze. On ne parle en effet que d'augures
funestes,

De manes en courroux, de vengeances célestes.
Sémiramis troublée a semblé quelques jours,
Des soins de son Empire abandonner le cours :
Et j'ai tremblé qu'Assur en ces jours de tris-
tesse,

Du palais effrayé n'accablât la faiblesse.

Mais la Reine a paru ; tout s'est calmé sou-
dain,

Tout a senti le poids du pouvoir souverain.
Si déjà de la Cour mes yeux ont quelque
usage,

La Reine hait Assur, l'observe, le ménage :
Ils se craignent l'un l'autre, & tout prêts
d'éclater,

Quelque intérêt secret semble les arrêter.

J'ai vu Sémiramis à son nom courroucée :

La rougeur de son front trahissoit sa pensée,
Son cœur paraissoit plein d'un long ressentiment ;

Mais souvent à la Cour tout change en un
moment.

Retournez & parlez.

Arz. J'obéis. Mais

j'ignore,

Si je puis à son thrône être introduit encore.

Aze. Ma voix secondera mes vœux &
votre espoir,

Je fais de vous aimer ma gloire & mon
devoir.

Que

Que de Sémiramis on adore l'empire,
Que l'Orient vaincu la respecte & l'admire,
Dans mon triomphe heureux j'envierai peu
les siens.

Le monde est à ses pieds, mais Arzace est
aux miens.

Allez. Assur paraît.

Arz. Qui! ce traître !
à sa vûe,
D'une invincible horreur je sens mon ame
émue.

SCENE II.

ASSUR, ARZACE, AZEMA:

Aff. [à Arzace.] Un accueil que des rois
ont vainement brigué,

Quand vous avez paru, vous est donc pro-
digué ;

Vous avez en secret entretenu la Reine ;

Mais vous a-t-elle dit que votre audace vaine
Est un outrage au trône, à mon honneur,
au sien ;

Que le sort d'Azéma ne peut s'unir qu'au
mien ;

Qu'à Ninias jadis Azéma fut donnée ;

Qu'aux seuls enfans des rois sa main est des-
tinée ;

Que du fils de Ninus le droit m'est assuré ;

B 3

Qu'entre

Qu'entre le thrône & moi je ne vois qu'un degré ?

La Reine a-t'elle enfin daigné du moins vous dire,

Dans quel piège en ces lieux votre orgueil vous attire,

Et que tous vos respects ne pourront effacer Les téméraires vœux qui m'osoient offenser ?

Arz. Instruit à respecter le sang qui vous fit naître,

Sans redouter en vous l'autorité d'un maître, Je fais ce qu'on vous doit, surtout en ces climats,

Et je m'en souviendrois si vous n'en parliez pas.

Vos ayeux, dont Bélus a fondé la noblesse, Sont votre premier droit au cœur de la Princesse.

Vos intérêts présens, le soin de l'avenir, Le besoin de l'État, tout semble vous unir. Moi, contre tant de droits qu'il me faut reconnaître,

J'ose en opposer un qui les vaut tous peut-être :

J'aime ; & j'ajouterois, Seigneur, que mon secours

A vengé ses malheurs, a défendu ses jours, A soutenu ce thrône où son destin l'appelle, Si j'osois comme vous, me vanter devant elle.

Je vais remplir son ordre à mon zèle commis :

Je

Je n'en reçois que d'elle & de Sémiramis.

L'Etat peut quelque jour être en votre puissance ;

Le ciel donne souvent des rois dans la vengeance :

Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets,

Si vous comptez Arzace au rang de vos sujets.

Aff. Tu combles la mesure, & tu cours à ta perte.

SCENE III.

ASSUR, AZE'MA.

Aff. Madame, son audace est trop longtemps soufferte.

Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous
Sur un sujet plus noble & plus digne de nous ?

Aze. En est-il ? mais parlez.

Aff. Bientôt
l'Asie entière

Sous vos pas & les miens, ouvre une autre
carrière :

Les faibles intérêts doivent peu nous frapper ;

L'univers nous appelle & va nous occuper.

Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même,

Le ciel semble abaisser cette grandeur
suprême ;

Cet astre si brillant, si longtems respecté,
Penche vers son déclin sans force & sans
clarté.

On le voit, on murmure, & déjà Babylone
Demande à haute voix un héritier du thrône.
Ce mot en dit assez ; vous connaissez mes
droits,

Ce n'est point à l'amour à nous donner des
rois.

Non, qu'à tant de beautés mon ame inacces-
sible,

Se fasse une vertu de paraître insensible ;

Mais pour vous & pour moi, j'aurois trop à
rougir,

Si le sort de l'état dépendoit d'un soupir.

Un sentiment plus digne, & de l'un & de
l'autre,

Doit gouverner mon sort & commander au
votre ;

Vos ayeux sont les miens, & nous les trahis-
sons,

Nous perdons l'univers si nous nous divisons.

Je peux vous étonner ; cet austère langage

Effarouche aisément les graces de votre age ;

Mais je parle aux heros, aux rois dont vous
sortez,

A tous ces demi Dieux que vous représentez.

Longtems foulant aux pieds leur grandeur

& leur cendre,

Usurpant un pouvoir où nous devons pré-
tendre,

Donnant aux nations, ou des loix ou des fers,

Une

Une femme imposa silence à l'univers.
De sa grandeur qui tombe affermissiez l'ouvrage ;

Elle eût votre beauté, possédez son courage ;
L'amour à vos genoux ne doit se présenter,
Que pour vous rendre un sceptre, & non
pour vous l'ôter.

C'est ma main qui vous l'offre ; & du moins
je me flatte,

Que vous n'immolez pas à l'amour d'un
Sarmate,

La majesté d'un nom qu'il vous faut respec-
ter,

Et le thrône du monde où vous devez mon-
ter.

Aze. Reposez-vous sur moi, sans insulter
Arzace,

Du soin de maintenir la splendeur de ma
race.

Je défendrai, surtout quand il en sera temps,
Les droits que m'ont transmis les rois dont
je descends.

Je connais nos ayeux : mais apres tout j'i-
gnore,

Si parmi ces héros que l'Assyrie adore,
Il en est un plus grand, plus chéri des hu-
mains,

Que ce même Sarmate objet de vos dédains.
Aux vertus, croyez-moi, rendez plu. de jus-
tice ;

Pour moi quand il faudra que l'hymen m'al-
servisse,

C'est à Sémiramis à faire mes destins,
Et j'attendrai, Seigneur, un maître de ses
mains.

J'écoute peu ces bruits que le peuple ré-
pète,

Echos tumultueux d'une voix plus secrète ;

J'ignore si vos chefs, aux révoltes poussés,

De servir une femme, en secret sont lassés.

Je les vois à ses pieds baisser leur tête al-
tière,

Ils peuvent murmurer, mais c'est dans la
pouffière.

Les Dieux, dit-on, sur elle ont étendu leurs
bras ;

J'ignore son offense, & je ne pense pas,

Si le ciel a parlé, Seigneur, qu'il vous choi-
sisse,

Pour annoncer son ordre & servir sa justice.

Elle régne en un mot. Et vous qui gouver-
nez,

Vous prenez à ses pieds les loix que vous
donnez ;

Je ne connais ici que son pouvoir suprême,

Ma gloire est d'obéir, obéissez de même.

S C E N E IV.

ASSUR, CE'DAR.

Ass. Obeïr ! ah ! ce mot fait trop rougir
mon front ;

J'en ai trop dévoré l'insupportable affront.

Parle

Parle, as-tu réussi ? ces semences de haine,
Que nos foins en secret cultivoient avec peine,
Pourront-elles porter, au gré de ma fureur,
Les fruits que j'en attends de discorde & d'horreur ?

Ced. J'ose espérer beaucoup. Le peuple
enfin commence

A sortir du respect & de ce long silence,
Où le nom, les exploits, l'art de Sémiramis
Ont enchaîné les cœurs étonnés & soumis.
On veut un successeur au trône d'Assyrie :
Et quiconque, Seigneur, aime encor la patrie,

Ou qui gagné par moi se vante de l'aimer,
Dit qu'il nous faut un maître, & qu'il faut
vous nommer.

Ass. Chagrins toujours cuisants ! honte toujours nouvelle !

Quoi ! ma gloire, mon rang, mon destin dépend d'elle !

Quoi ! j'aurai fait mourir & Ninus & son fils,

Pour ramper le premier devant Sémiramis,
Pour languir dans l'éclat d'une illustre disgrâce,

Près du trône du monde à la seconde place !

La Reine se bernoit à la mort d'un époux ;
Mais j'étendis plus loin ma fureur & mes coups :

Ninias en secret privé de la lumière,

Du

Du thrône où j'aspirois, m'entrouvroit la
barrière,

Quant sa puissante main la ferma sous mes
pas.

C'est en vain que flattant l'orgueil de ses ap-
pas,

J'avois cru chaque jour prendre sur sa jeu-
nesse

Cet heureux ascendant que les soins, la sou-
plesse,

L'attention, le temps, savent si bien donner
Sur un cœur sans dessein, facile à gouverner ;

Je connus mal cette ame inflexible & pro-
fonde ;

Rien ne la pût toucher que l'empire du
monde.

Elle en parût trop digne ; il le faut avouer :

Je suis dans mes fureurs contraint à la louer.

Je la vis retenir dans ses mains assurées,

De l'état chancelant, les rênes égarées,

Appaiser le murmure, étouffer les complots,

Gouverner en monarque, & combattre en
héros.

Je la vis captiver & le peuple & l'armée ;

Ce grand art d'imposer même à la renom-
mée,

Fut l'art qui sous son joug enchaîna les es-
prits :

L'univers à ses pieds demeure encor surpris.

Que dis je ? sa beauté, ce flatteur avantage,

Fit adorer les loix qu'imposa son courage ;

Et

Et quand dans mon dépit j'ai voulu cons-
pirer,

Mes amis consternés n'ont sçu que l'admirer.

Mais le charme est rompu, ce grand pou-
voir chancelle.

Son génie égaré semble s'éloigner d'elle.

Un vain remords la trouble, & sa crédulité

A depuis quelques temps en secret consulté

Ces oracles menteurs d'un temple méprisable,

Que les fourbes d'Egypte ont rendu véné-
rable.

Son encens & ses vœux fatiguent les autels :

Elle devient semblable au reste des mortels :

Elle a connu la crainte ; & j'ai vû sa faiblesse.

Je ne puis m'élever, qu'autant qu'elle
s'abaisse :

De Babylone au moins, j'ai fait parler la
voix.

Sémiramis enfin, va céder une fois.

Ce premier coup porté, sa ruine est certaine.

Me donner Azéma, c'est cesser d'être Reine ;

Oser me refuser, soulève ses états ;

Et de tous les côtez le piège est sous ses pas.

Mais peut-être après tout, quand je crois la
surprendre,

J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.

Ced. Si la Reine vous cède & nomme un
héritier,

Affur de son destin peut-il se défier ?

De vous & d'Azéma, l'union désirée

Rejoindra de nos rois la tige séparée.

Tout

Tout vous porte à l'empire, & tout parle
pour vous.

Aff. Pour Azéma, sans doute, il n'est
point d'autre époux.

Mais pourquoi de si loin faire venir Arzace ?
Elle a favorisé son insolente audace.

Tout prêt à le punir je me vois retenu
Par cette même main dont il est soutenu.

Prince, mais sans sujets, ministre, & sans
puissance,

Environné d'honneurs, & dans la depen-
dance,

Tout m'afflige, une amante, un jeune au-
dacieux,

Des prêtres consultez, qui font parler leurs
Dieux ;

Sémiramis enfin toujours en défiance,
Qui me ménage à peine, & qui craint ma
présence !

Nous verrons si l'ingratte, avec impunité,
Ose pousser à bout un complice irrité.

[*Il veut sortir.*]

SCENE V.

ASSUR, OTANE, CE'DAR.

Ota. Seigneur, Sémiramis vous ordonne
d'attendre,

Elle veut en secret vous voir & vous en-
tendre,

Et de cet entretien qu'aucun ne soit témoin.

Aff.

Ass. A ses ordres sacrés j'obéis avec soin,
Otane, & j'attendrai sa volonté suprême.

SCENE VI.

ASSUR, CE'DAR.

Ass. Eh ! d'où peut donc venir ce changement extrême ?

Depuis près de trois mois, je lui semble odieux :

Mon aspect importun lui fait baisser les yeux ;
Toujours quelque témoin nous voit & nous écoute ;

De nos froids entretiens, qui lui pesent sans doute,

Ses foudaines frayeurs interrompent le cours,
Son silence souvent répond à mes discours ;

Que veut-elle me dire ! ou que veut-elle apprendre ?

Elle avance vers nous ; c'est elle. Va m'attendre.

SCENE VII.

SE'MIRAMIS, ASSUR.

Sém. Seigneur, il faut enfin que je vous ouvre un cœur,

Qui long-tems devant vous dévora sa douleur.

J'ai gouverné l'asie & peut-être avec gloire ;
Peut-

Peut-être Babylone, honorant ma mémoire,
 Mettra Sémiramis à côté des grands rois.
 Vos mains de mon empire ont soutenu le
 poids,

Par tout victorieuse, absolue, adorée,
 De l'encens des humains je vivois enivrée :
 Tranquille, j'oubliai, sans crainte & sans en-
 nuis,

Quel degré m'éleva dans ce rang où je suis.
 Des Dieux dans mon bonheur j'oubliai la
 justice.

Elle parle, je cède, & ce grand édifice,
 Que je crus à l'abri des outrages du temps,
 Veut être rasé jusqu'en ses fondemens.

Aff. Madame, c'est à vous d'achever vo-
 tre ouvrage,

De commander au temps, de prévoir son
 outrage.

Qui pourroit obscurcir des jours si glo-
 rieux ?

Quand la terre obéit, que craignez-vous des
 Dieux ?

Sém. La cendre de Ninus repose en cette
 enceinte ;

Et vous me demandez le sujet de ma crainte ?
 Vous !

Aff. Je vous avouerai que je suis in-
 digné ;

Qu'on se souvienné encor si Ninus a regné.
 Craint-on après quinze ans ses manes en co-
 lère ?

Ils

Ils se feroient vengés, s'ils avoient pû le faire.

D'un éternel oubli ne tirez point les morts.
Je suis épouvanté, mais c'est de vos remords.

Ah ! ne consultez point d'oracles inutiles :
C'est par la fermeté qu'on rend les Dieux faciles.

Ce fantôme inouï, qui paroît en ce jour,
Qui nâquit de la crainte, & l'enfante à son tour,

Peut-il vous effrayer par tous ses vains prestiges ?

Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges :

Ils font l'appas grossier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, & le mépris des grands.

Mais si quelque intérêt, plus noble & plus solide,

Eclaire votre esprit qu'un vain trouble intimide,

S'il vous faut de Bélus eterniser le sang,
Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang...

Sem. Je viens vous en parler. Ammon
& Babylone

Demandent sans détour un héritier du thrône.

Il faut que de mon sceptre on partage le faix,

Et le peuple & les Dieux vont être satisfaits.

Vous le savez assez, mon superbe courage

S'étoit fait une loi de régner sans partage :

Je tins sur mon hymen l'univers en suspens ;

Et

Et quand la voix du peuple, à la fleur de
mes ans,

Cette voix qu'aujourd'hui le Ciel même se-
conde,

Me pressoit de donner des Souverains au
monde ;

Si quelqu'un pût prétendre au nom de mon
Epoux,

Cet honneur, je le fais, n'appartenoit qu'à
vous.

Vous deviez l'espérer ; mais vous pûtes con-
naître

Combien Sémiramis craignoit d'avoir un
maître ;

Jé vous fis, sans former un lien si fatal,

Le second de la terre, & non pas mon égal.

C'étoit assez, Seigneur, & j'ai l'orgueil de
croire

Que ce rang auroit pu suffire à votre gloire.

Le ciel me parle enfin, j'obeis à sa voix ;

Ecoutez son oracle, & recevez mes loix.

“ Babylone doit prendre une face nouvelle,

“ Quand d'un second hymen allumant le

“ flambeau,

“ Mere trop malheureuse, épouse trop

“ cruelle,

“ Tu calmeras Ninus au fond de son tom-

“ beau.

C'est ainsi que des Dieux l'ordre éternel s'ex-
plique.

Je connais vos desseins & votre politique,

Vous

Vous voulez dans l'état vous former un
parti ;

Vous m'opposez le sang dont vous êtes sorti ;
De vous & d'Azéma mon successeur peut
naître,

Vous briguez cet hymen, elle y prétend peut-
être.

Mais moi, je ne veux pas que vos droits &
les siens,

Ensemble confondus, s'arment contre les
miens :

Telle est ma volonté, constante, irrévocable.
C'est à vous de juger si le Dieu qui m'ac-
cable

A laissé quelque force à mes sens interdits,

Si vous reconnaissez encor Sémiramis,

Si je peux soutenir la majesté du thrône.

Je vais donner, Seigneur, un maître à Ba-
bylone ;

Mais soit qu'un si grand choix honore un
autre ou vous,

Je serai souveraine en prenant un époux.

Assemblez seulement les princes & les mages,

Qu'ils viennent à ma voix joindre ici leurs
suffrages ;

Le don de mon empire & de ma liberté

Est l'acte le plus grand de mon autorité.

Loin de le prévenir qu'on l'attende en si-
lence.

Le ciel à ce grand jour attache sa clémence ;

Tout m'annonce des Dieux qui daignent se
calmer,

Mais

Mais c'est le repentir qui doit les désarmer ;
Croyez-moi, les remords, à vos yeux mé-
prisables,

Sont la seule vertu qui reste à des coupables ;
Je vous parais timide & faible, désormais
Connaissez la faiblesse, elle est dans les for-
faits.

Cette crainte n'est pas honteuse au diadème,
Elle convient aux rois, & sur-tout à vous-
même :

Et je vous apprendrai qu'on peut sans s'avilir
S'abaisser sous les Dieux, les craindre & les
servir.

S C E N E VIII.

ASSUR [*seul.*]

Quels discours étonnants ! quels projets !
quel langage !

Est-ce crainte, artifice, ou faiblesse, ou courage ?
Prétend-elle en cédant raffermir ses destins ;
Et s'unit-elle à moi pour tromper mes des-
seins ?

A l'himen d'Azéma je ne dois point pré-
tendre !

C'est m'assurer du sien que je dois seul
attendre.

Ce que n'ont pû mes soins & nos communs
forfaits,

L'hommage dont jadis je flattai ses attraits,
Mes brigues, mon dépit, la crainte de sa
chute,

Un

Un oracle d'Egypte, un songe l'exécute ?
 Quel pouvoir inconnu gouverne les humains !
 Que de faibles ressorts font d'illustres destins !
 Doutons encor de tout, voyons encor la
 Reine.

Sa résolution me paraît trop soudaine,
 Trop de soins, à mes yeux, paraissent l'oc-
 cuper,
 Et qui change aisément, est faible, ou veut
 tromper.

A C T E III.

S C E N E I.

SE' MIRAMIS, OTANE.

[*Le théâtre représente un cabinet du palais.*]

Sem. **O**Tane, qui l'eût crû, que les Dieux
 en colere,

Me tendoient en effet une main salutaire ;
 Qu'ils ne m'épouvantoient que pour se dé-
 farmer ?

Ils ont ouvert l'abîme & l'ont daigné fermer,
 C'est la foudre à la main qu'ils m'ont donné
 ma grace,

Ils ont changé mon sort ; ils ont conduit Ar-
 zace ;

Ils veulent mon himen ; ils veulent expier
 Par ce lien nouveau, les crimes du premier.

Non,

Non, je ne doute plus que des cœurs ils disposent :

Le mien vole au-devant de la loi qu'ils m'imposent.

Arzace ! c'en est fait, je me rends, & je voi
Que tu devois régner sur le monde & sur moi.

Ota. Arzace ! Lui ?

Sem. Tu fais qu'aux
plaines de Scitie,

Quand je vangeois la Perse, & subjuguois
l'Asie,

Ce héros, (sous son pere il combattoit alors)

Ce héros entouré de captifs & de morts,

M'offrit, en rougissant, de ses mains triomphantes,

Des ennemis vaincus les dépouilles sanglantes :

A son premier aspect tout mon cœur étonné
Par un pouvoir secret se sentit entraîné ;

Je n'en pus affaiblir le charme inconcevable ;

Le reste des mortels me sembla méprisable ;

Affur qui m'observoit ne fut que trop jaloux :

Dès lors le nom d'Arzace aigriroit son courroux :

Mais l'image d'Arzace occupa ma pensée,

Avant que de nos Dieux la main me l'eut tracée,

Avant que cette voix qui commande à mon cœur,

Me désignât Arzace, & nommât mon vainqueur.

Ota.

Ota. C'est beaucoup. abaisser ce superbe
courage

Qui des maitres du Gange a dédaigné l'hom-
mage,

Qui n'écoutant jamais de faibles sentimens,
Veut des rois pour sujets, & non pas pour
amans,

Vous avez méprisé jusqu'à la beauté même,
Dont l'empire accroissoit votre empire su-
prême :

Et vos yeux sur la terre exerçoient leur pou-
voir,

Sans que vous daignassiez vous en apercevoir.
Quoi, de l'amour enfin connaissez-vous les
charmes,

Et pouvez-vous passer de ces sombres allar-
mes

Au tendre sentiment qui vous parle aujourd'hui ?

Sem. Non ce n'est point l'amour qui
m'entraîne vers lui :

Mon ame par les yeux ne peut être vaincue.
Ne crois pas qu'à ce point de mon rang des-
cendue,

Écoutant dans mon trouble un charme su-
borneur,

Je donne à la beauté le prix de la valeur ;
Je crois sentir du moins de plus nobles ten-
dresses.

Malheureuse ! est-ce à moi d'éprouver des
faibleesses !

De connaître l'amour & ses fatales loix !

Otane,

Otane que veux-tu : je fus mere autrefois ;
Mes malheureuses mains à peine cultiverent
Ce fruit d'un triste hymen que les Dieux
m'enleverent.

Seule en proie aux chagrins qui venoient
m'allarmer,

N'ayant autour de moi, rien que je pusse
aimer,

Sentant ce vuide affreux de ma grandeur su-
prême,

M'arrachant à ma cour & m'évitant moi-
même,

J'ai cherché le repos dans ces grands monu-
mens,

D'une ame qui se fuit trompeurs amuse-
mens,

Le repos m'échappoit, je sens que je le
trouve :

Je m'étonne en secret du charme que j'é-
prouve,

Arzace me tient lieu d'un époux & d'un fils,
Et de tous mes travaux & du monde sou-
mis.

Que je vous dois d'encens, ô puissance cé-
leste,

Qui me forçant de prendre un joug jadis fu-
neste,

Me préparez un noeud que j'avois abhorré
En m'embrasant d'un feu par vous-même
inspiré !

Ota. Mais vous avez prévu la douleur &
la rage,

Dont

Dont va frémir Assur à ce nouvel outrage.
 Car enfin il se flate, & la commune voix
 A fait tomber sur lui l'honneur de votre
 choix :

Il ne bornera pas son dépit à se plaindre.

Sem. Je ne l'ai point trompé, je ne veux
 pas le craindre ;

J'ai sçu quinze ans entiers, quel que fût son
 projet,

Le tenir dans le rang de mon premier sujet ;
 A son ambition, pour moi toujours suspecte,
 Je prescrivis quinze ans les bornes qu'il res-
 pecte.

Je régnois seule alors, & si ma faible main
 Mit à ses vœux hardis ce redoutable frein,
 Que pourront désormais sa brigue & son au-
 dace

Contre Sémiramis unie avec Arzace ?

Oui, je crois que Ninus content de mes re-
 mords,

Pour presser cet himen quitte le sein des
 morts,

Sa grande ombre, en effet, déjà trop offensée,
 Contre Sémiramis feroit trop courroucée ;

Elle verroit donner avec trop de douleur,
 Sa couronne & son lit à son empoisonneur ;
 Du sein de son tombeau voila ce qui l'ap-
 pelle :

Les oracles d'Ammon s'accordent avec elle ;
 La vertu d'Oroès ne me fait plus trembler :
 Pour entendre mes loix je l'ai fait appeller,
 Je l'attends.

Ota. Son crédit, son sacré caractère
 Peut appuyer le choix que vous prétendez
 faire.

Sem. Sa voix achevera de rassurer mon
 cœur.

Ota. Il vient.

S C E N E II.

SE' MIRAMIS, OROE'S.

Sem. De Zoroastre auguste
 successeur,
 Je vais nommer un roi, vous couronnez sa
 tête,

Tout est-il préparé pour cette auguste fête ?

Oro. Les mages & les grands attendent
 votre choix ;

Je remplis mon devoir & j'obéis aux rois ;
 Le soin de les juger n'est point notre partage,
 C'est celui des Dieux seuls.

Sem. A ce sombre
 langage,
 On diroit qu'en secret vous condamnez mes
 vœux.

Oro. Je ne les connais pas ; puissent-ils
 être heureux.

Sem. Mais vous interprétez les volontés
 célestes.

Ces signes que j'ai vus me seroient-ils fu-
 nestes ?

Une ombre, un Dieu peut être, à mes yeux
s'est montré,

Dans le sein de la terre il est soudain rentré.

Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière

Dont le ciel sépara l'enfer & la lumière ?

D'où vient que les humains malgré l'arrêt
du sort ;

Reviennent à mes yeux du séjour de la mort ?

Oro. Du ciel quand il le faut la justice su-
prême,

Suspend l'ordre éternel établi par lui-même :

Il permet à la mort d'interrompre ses loix

Pour l'effroi de la terre & l'exemple des rois.

Sem. Les oracles d'Ammon veulent un
sacrifice.

Oro. Il se fera, Madame . . .

Sem. Eter-

nelle justice,

Qui lisez dans mon ame avec des yeux ven-
geurs,

Ne la remplissez plus de nouvelles horreurs,

De mon premier himen oubliez l'infortune !

[à Orecès qui s'éloignoit.]

Revenez.

Oro. [revenant.] Je croyois ma
présence importune.

Sem. Répondez : ce matin aux pieds de
vos autels,

Arzace a présenté des dons aux immortels.

Oro. Oui, ces dons leur sont chers, Ar-
zace a su leur plaire.

Sem. Je le crois ; & ce mot me rassure & m'éclaire.

Puis-je d'un fort heureux me reposer sur lui ?

Oro. Arzace de l'empire est le plus digne appui,

Les Dieux l'ont amené, sa gloire est leur ouvrage.

Sem. J'accepte avec transport ce fortuné présage,

L'espérance & la paix reviennent me calmer ;

Allez ; qu'un pur encens recommence à fumer ;

De vos mages, de vous, que la présence auguste

Sur l'himen le plus grand, sur le choix le plus juste,

Attirent de nos Dieux les regards souverains :

Puissent de cet état les éternels destins

Reprendre avec les miens une splendeur nouvelle !

Hâtez de ce beau jour la pompe solennelle, Allez.

S C E N E III.

SE' MIRAMIS, OTANE.

Sem. Ainsi le ciel est d'accord avec moi ;

Je suis son interprète, en choisissant un roi.

Que je vais l'étonner, par le don d'un empire !
Qu'il

SE'MIRAMIS. 53

Qu'il est loin d'espérer ce moment où j'aspire !

Qu'Assur & tous les siens vont être humiliés !

Quand j'aurai dit un mot, la terre est à ses pieds.

Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde !

Je l'épouse, & pour dot, je lui donne le monde.

Enfin ma gloire est pure & je puis la goûter.

SCENE IV.

SE'MIRAMIS, OTANE, MITRANE, un officier du Palais.

Ota. Arzace à vos genoux demande à se jeter,

Daignez à ses douleurs accorder cette grace.

Sem. Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace ?

De mes chagrins lui seul a dissipé l'horreur :
Qu'il vienne ; il ne sait pas ce qu'il peut sur mon cœur.

Vous dont le sang s'apaise, & dont la voix m'inspire,

O manes redoutés, & vous Dieux de l'empire,

Dieux des Assyriens, de Ninus, de mon fils,
Pour le favoriser, soyez tous réunis.

Quel trouble en le voyant m'a soudain pénétrée !

S C E N E V.

S E' M I R A M I S, A R Z A C E.

Arz. O reine, à vous servir ma vie est
consacrée ;

Je vous devois mon sang, & quand je l'ai versé
Puisqu'il coula pour vous, je fus récompensé.
Mon pere avoit joui de quelque renommée ;
Mes yeux l'ont vû mourir, commandant vo-
tre armée :

Il a laissé, Madame, à son malheureux fils
Des exemples frappans, peut-être mal suivis ;
Je n'ose devant vous rappeler la mémoire
Des services d'un pere & de sa faible gloire,
Qu'afin d'obtenir grace à vos sacrés genoux,
Pour un fils téméraire & coupable envers
vous,

Qui de ses vœux hardis écoutant l'impru-
dence,

Craint même en vous servant de vous faire
une offense.

Sem. Vous m'offenser ? qui vous ah ! ne
le craignez pas.

Arz. Vous donnez votre main, vous don-
nez vos états,

Sur ces grands intérêts, sur ce choix que vous
faites,

Mon cœur doit renfermer ses plaintes indis-
crètes.

Je dois dans le silence, & le front prosterné,
Attendre

Attendre avec cent rois qu'un roi nous soit
donné.

Mais d'Assur hautement le triomphe s'ap-
prête ;

D'un pas audacieux il marche à sa conquête ;
Le peuple nomme Assur, il est de votre
sang :

Puisse-t'il mériter & son nom & son rang !

Mais enfin je me sens l'ame trop élevée,

Pour adorer ici la main que j'ai bravée,

Pour me voir écrasé de son orgueil jaloux.

Souffrez que loin de lui, malgré moi, loin
de vous,

Je retourne aux climats où je vous ai servie,

J'y suis assez puissant contre sa tyrannie,

Si des bienfaits nouveaux dont j'ose me fla-
ter . . .

Sem. Ah ! que m'avez-vous dit ? vous,
fuir ? vous me quitter ?

Vous pourriez craindre Assur ?

Arz. Non

Ce cœur téméraire

Craint dans le monde entier votre seule co-
lère.

Peut-être avez vous sçu mes desirs orgueil-
leux,

Votre indignation peut confondre mes vœux,
Je tremble.

Sem. Espérez tout ; je vous fe-
rai connaître,

Qu'Assur en aucun temps ne sera votre
maître.

Arz. Eh bien ! je l'avouerai, mes yeux
avec horreur

De votre époux en lui verroient le successeur.
Mais s'il ne peut prétendre à ce grand hy-
menée,

Verra-t'on à ses loix Azéma destinée ?

Pardonnez à l'excès de ma présomption,
Ne redoutez-vous point sa sourde ambition ?
Jadis à Ninias Azéma fut unie,
C'est dans le même sang qu'Assur puisa la
vie,

Je ne suis qu'un sujet, mais j'ose contre
lui . . .

Sem. Des sujets tels que vous sont mon
plus noble appui.

Je sai vos sentimens, votre ame peu com-
mune

Chérit Sémiramis & non pas ma fortune ;
Sur mes vrais intérêts vos yeux sont éclairés ;
Je vous en fais l'arbitre & vous les soutien-
drez.

D'Assur & d'Azéma je romps l'intelligence ;
J'ai prévu les dangers d'une telle alliance ;
Je sai tous ses projets, ils seront confondus.

Arz. Ah ! puisqu'ainsi mes vœux sont par
vous entendus,

Puisque vous avez lû dans le fond de mon
ame . . .

Aze. [*arrive avec précipitation.*] Reine.
j'ose à vos pieds.

Sem. [*relevant Azéma.*]
Rassurez-vous, Madame,
Que-

Quel que soit mon époux, je vous garde en
ces lieux

Un fort & des honneurs dignes de vos ayeux ;
Destinée à mon fils vous m'êtes toujours
chère,

Et je vous vois encore avec des yeux de
mere.

Placez-vous l'un & l'autre avec ceux que ma
voix

A nommés pour témoins de mon auguste
choix :

[à *Arzace.*] Que l'appui de l'état se range
auprès du trône.

S C E N E VI.

[*Le cabinet où étoit Sémiramis fait place à un grand salon magnifiquement orné. Plusieurs officiers avec les marques de leurs dignités sont sur des gradins. Un trône est placé au milieu du salon. Les satrapes sont auprès du trône. Le grand-prêtre entre avec les mages. Il se place debout entre Assur & Arzace. La Reine est au milieu avec Azéma & ses femmes. Des gardes occupent le fond du salon.*]

OROE'S.

Princes, mages, guerriers, soutiens de Ba-
bylone,

Par l'ordre de la Reine en ces lieux rassem-
blés,

Les décrets de nos Dieux vous seront ré-
vélés :

Ils veillent sur l'empire, & voici la journée
Qu'à de grands changemens ils avoient des-
tinée.

Quel que soit le monarque & quel que soit
l'époux,

Que la Reine ait choisi pour l'élever sur nous,
C'est à nous d'obéir . . . J'apporte au nom
des mages

Ce que je dois aux rois ; des vœux & des
hommages,

Des souhaits pour leur gloire, & surtout
pour l'état.

Puissent ces jours nouveaux de grandeur &
d'éclat

N'être jamais changés en des jours de téné-
bres :

Ni ces chants d'allégresse en des plaintes fu-
nébres.

Aze. Pontife, & vous seigneurs, on va
nommer un roi ;

Ce grand choix, tel qu'il soit, peut n'offen-
ser que moi.

Mais je naquis sujette, & je le suis encore ;
Je m'abandonne aux soins dont la Reine
m'honore,

Et sans oser prévoir un sinistre avenir,
Je donne à ses sujets l'exemple d'obéir.

Aff. Quoiqu'il puisse arriver, quoique le
ciel décide,

Que le bien de l'état à ce grand jour préside.

Jurons

Jurons tous par ce thrône & par Sémiramis,
D'être à ce choix auguste aveuglément sou-

mis,

D'obéir sans murmure au gré de sa justice.

Arz. Je le jure ; & ce bras armé pour
son service,

Ce cœur à qui sa voix commande après les
Dieux,

Ce sang dans les combats répandu sous ses
yeux,

Sont à mon nouveau maître, avec le même
zele

Qui sans se démentir les anima pour elle.

Le Grand Pret. De la Reine & des Dieux
jattends les volontez.

Sém. Il suffit, prenez place, & vous peuple,
écoutez : [*Elle s'assied sur le thrône.*]

[*Azéma, Affur, le grand prêtre, Arzace pren-*
nent leurs places ; elle continue :]

Si la terre, quinze ans de ma gloire oc-
cupée,

Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée,

Dans cette même main qu'un usage jaloux

Destinoit au fufeau sous les loix d'un époux ;

Si j'ai, de mes sujets surpassant l'espérance,

De cet empire heureux porté le poids im-
menfe :

Je vais le partager pour le mieux maintenir,

Pour étendre sa gloire aux siècles à venir,

Pour obéir aux Dieux, dont l'ordre irrévo-
cable

Fléchit

Fléchit ce cœur altier si long temps indomptable.

Ils m'ont ôté mon fils ; puissent-ils m'en donner

Qui, dignes de me suivre & de vous gouverner,

Marchant dans les sentiers que fraya mon courage,

Des grandeurs de mon regne éternisent l'ouvrage !

J'ai pû choisir, sans doute entre des souverains,

Mais ceux dont les états entourent mes confins,

Ou sont mes ennemis, ou sont mes tributaires ;

Mon sceptre n'est point fait pour leurs mains étrangères,

Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux,

Que tous ces rois vaincus par moi-même ou par eux.

Bélus naquit sujet ; s'il eût le diadème,

Il le dût à ce peuple, il le dût à lui-même :

J'ai par les mêmes droits le sceptre que je tiens.

Maîtresse d'un état plus vaste que les siens,

J'ai rangé sous vos loix vingt peuples de l'aurore,

Qu'au siècle de Bélus on ignoroit encore :

Tout ce qu'il entreprit, je le scus achever.

Ce qui fonde un état le peut seul conserver.

Il vous faut un héros digne d'un tel empire,

Digne

Digne de tels sujets, & si j'ose le dire,
 Digne de cette main qui va le couronner,
 Et du cœur indompté que je vais lui donner.
 J'ai consulté les loix, les maîtres du tonnerre,
 L'intérêt de l'état, l'intérêt de la terre ;
 Je fais le bien du monde en nommant un
 époux.

Adorez le héros qui va régner sur vous ;
 Voyez revivre en lui les princes de ma race.
 Ce héros, cet époux, ce monarque, est Ar-
 zace.

[*Elle descend du trône, & tout le monde se
 leve.*]

Aze. Arzace ! ô perfidie !

Ass. O ven-
 geance, ô fureurs !

Arz. [*à Azéma.*] Ah ! croyez . . .

Oro. Juste

ciel écarter ces horreurs !

Sem. [*Avançant sur la scène, & s'adressant
 aux mages.*] Vous qui sanctifiez de si
 pures tendresses,

Venez sur les autels garantir nos promesses,
 Ninus & Ninias vous sont rendus en lui.

[*Le tonnerre gronde, & le tombeau paroît
 s'ébranler.*]

Ciel ! qu'est-ce que j'entens ?

Oro. Dieux !

soyez notre appui.

Sem. Le ciel tonne sur nous, est-ce fa-
 veur ou haine ?

Grace,

Grace, Dieux tout-puissans ! qu'Arzace me
l'obtienne.

Quels funebres accens redoublent mes ter-
reurs !

La tombe s'est ouverte ; il paroît . . . ciel !
. . . je meurs . . .

[*L'ombre de Ninus sort de son tombeau.*]

Aff. L'ombre de Ninus même, ô Dieux
est-il possible !

Arz. Eh bien ! qu'ordonnes-tu ? parle-
nous Dieu terrible.

Aff. Parle.

Sem. Veux-tu me perdre, ou
veux-tu pardonner ?

C'est ton sceptre & ton lit que je viens de
donner,

Juge si ce héros est digne de ta place . . .

Prononce. J'y consens.

L'omb. [*à Arzace.*]

Tu regneras, Arzace,

Mais il est des forfaits que tu dois expier.

Dans ma tombe, à ma cendre, il faut sa-
crifier ;

Sers & mon fils & moi, souviens-toi de ton
pere,

Ecoute le Pontife.

Arz. Ombre que je ré-
vère,

Demi-Dieu dont l'esprit anime ces climats,

Ton aspect m'encourage, & ne m'étonne
pas.

Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie :

Acheve,

SE' MIRAMIS. 63

Acheve, que veux-tu que ma main sacrifie !

[*L'ombre retourne de son estrade à la porte du tombeau.*]

Il s'éloigne, il nous fuit.

Sem. Ombre de mon

époux,

Permet qu'en ce tombeau j'embrasse tes genoux,

Que mes regrets . . .

L'omb. [*à la porte du tombeau.*] Arrête, & respecte ma cendre, Quand il en sera temps, je t'y ferai descendre.

[*Le spectre rentre, & le mauzolée se referme.*]

Aff. Quel horrible prodige !

Sem. O peuples

suivez-moi,

Venez tous dans ce temple, & calmez votre effroi,

Les manes de Ninus ne sont point implacables :

S'ils protègent Arzace, ils me sont favorables ;

C'est le ciel qui m'inspire, & qui vous donne un roi :

Venez tous l'implorer pour Arzace & pour moi.

A C T E

A C T E IV.

S C E N E I.

[*Le théâtre représente le vestibule du temple.*]

ARZACE, AZEMA.

Arz. **N'**Irritez point mes maux, ils m'accablent assez.

Cet oracle est affreux plus que vous ne pensez.

Des prodiges sans nombre étonnent la nature,

Le ciel m'a tout ravi, je vous perds.

Aze. Ah !

parjure,

Va, cesse d'ajouter aux horreurs de ce jour
L'indigne souvenir de ton perfide amour.

Je ne combattrai point la main qui te couronne,

Les morts qui t'ont parlé, ton cœur qui m'abandonne ;

Des prodiges nouveaux qui me glacent d'effroi,

Ta barbare inconstance est le plus grand pour moi.

Acheve, rends Ninus à ton crime propice,

Commence ici par moi ton affreux sacrifice :

Frappe ingrat.

Arz.

Arz. C'en est trop, mon
cœur désespéré
Contre ces derniers traits n'étoit point pré-
paré
Vous voyez trop, cruelle, à ma douleur
profonde,
Si ce cœur vous préfère à l'empire du
monde ;
Ces victoires, ce nom, dont j'étois si jaloux
Vous en étiez l'objet ; j'avois tout fait pour
vous.

Et mon ambition au comble parvenue,
Jusqu'à vous mériter avoit porté sa vue.
Sémiramis m'est chère ; oui, je dois l'a-
vouer,

Votre bouche avec moi conspire à la louer ;
Nos yeux la regardoient comme un Dieu tu-
telaire

Qui de nos chastes feux protégeoit le mystère :
C'est avec cette ardeur & ces vœux épurés,
Que peut être les Dieux veulent être adorés.
Jugez de ma surprise au choix qu'a fait la
Reine :

Jugez du précipice où ce choix nous en-
traîne ;

Apprenez tout mon sort.

Aze. Je le fai.

Arz. Ap-
prenez

Que l'empire ni vous ne me sont destinez ;
Ce fils qu'il faut servir, ce fils de Ninus
même,

Cet

Cet unique héritier de la grandeur suprême ...

Aze. Eh bien ?

Arz. Ce Ninias qui presque en son berceau,
De l'himen avec vous alluma le flambeau,
Qui naquit à la fois mon rival & mon maître ...

Aze. Ninias !

Arz. Il respire, il vient, il va paraître.

Aze. Ninias, juste ciel ! eh quoi, Sémiramis !

Arz. Jusqu'à ce jour trompée elle a pleuré son fils.

Aze. Ninias est vivant !

Arz. C'est un secret encore
Renfermé dans le temple & que la Reine ignore.

Aze. Mais Ninus te couronne & sa veuve est à toi.

Arz. Mais son fils est à vous ; mais son fils est mon roi ;
Mais je dois le servir. Quel oracle funeste !

Aze. L'amour parle ; il suffit ; que m'importe le reste ?

Ses ordres plus certains n'ont point d'obscurité ;

Voilà mon seul oracle, il doit être écouté.
Ninias est vivant ! eh bien, qu'il reparaisse ;
Que sa mere à mes yeux attestant sa promesse ;

Que

Que son pere avec lui rappellé du tombeau ;
Rejoignent ces liens formés dans mon berceau ;
Que Ninias mon roi, ton rival & ton maître,
Ait pour moi tout l'amour que tu me dois
peût être ;

Viens voir tout cet amour devant toi con-
fondu,

Vois fouler à mes pieds le sceptre qui m'est dû.
Où donc est Ninias ? quel secret, quel mis-
tère

Le dérobe à ma vûe & le cache à sa mere ?
Qu'il revienne en un mot ; lui, ni Sémiramis,
Ni ces manes sacrés que l'enfer a vomis,
Ni le renversement de toute la nature,
Ne pourront de mon ame arracher un par-
jure.

Arzace, c'est à toi de te bien consulter ;
Vois si ton cœur m'égale & s'il m'ose imiter.
Quels sont donc ces forfaits que l'enfer en
furie,

Que l'ombre de Ninus ordonnent qu'on
expie ?

Cruel ! si tu trahis un si sacré lien,
Je ne connais ici de crimes que le tien.
Je vois de tes destins le fatal interprète,
Pour te dicter leurs loix sortir de sa retraite ;
Le malheureux amour dont tu trahis la foi,
N'est point fait pour paraître entre les Di-
eux & toi.

Va recevoir l'arrêt dont Ninus nous menace,
Ton sort dépend des Dieux, le mien dépend
d' Arzace.

[Elle sort.]

Arz.

Arz. Arzace à vous seule. Ah ! cruelle,
arrêtez,
Quel mélange d'horreurs & de félicités ?
Quels étonnans destins l'un à l'autre con-
traire ! . . .

S C E N E II.

ARZACE, OROE'S, [*suiwi des Mages.*]

Oro. [*à Arzace.*] Venez, retirons-nous
vers des lieux solitaires,
Je vois quel trouble affreux a dû vous pé-
nétrer ;
A de plus grands assauts il faut vous pré-
parer.
[*Aux Mages.*] Apportez ce bandeau d'un
roi que je revère,
Prenez ce fer sacré, cette lettre.
[*Les Mages vont chercher ce que le Grand-
Prêtre demande.*]

Arz. O mon pere !
Tirez-moi de l'abîme où mes pas sont
plongés,
Levez le voile affreux dont mes yeux sont
chargés.

Oro. Le voile va tomber, mon fils, &
voici l'heure
Où dans sa redoutable & profonde demeure,
Ninus attend de vous pour apaiser ses cris,
L'offrande réservée à ses manes trahis.

Arz.

Arz. Quel ordre, quelle offrande ? & qu'est-ce qu'il désire ?

Qui, Moi ! venger Ninus, & Ninias respire !
Qu'il vienne, il est mon Roi, mon bras va le servir.

Oro. Son pere a commandé, ne sachez qu'obéir.

Dans une heure à sa tombe, Arzace, il faut vous rendre.

[*Il donne le diadème & l'épée à Ninias.*]
Armé du fer sacré que vos mains doivent prendre ;

Ceint du même bandeau que son front a porté,

Et que vous-même ici vous m'avez présenté

Arz. Du bandeau de Ninus ?

Oro. Ses ma-

nes le commandent :

C'est dans cet appareil, c'est ainsi qu'ils attendent

Ce sang qui devant eux doit être offert par vous.

Ne songez qu'à frapper, à servir leur couroux ;

La victime y sera ; c'est assez vous instruire.

Reposez-vous sur eux du soin de la conduire.

Arz. S'il demande mon sang, disposez de ce bras.

Mais vous ne parlez point, Seigneur, de Ninias :

Vous ne me dites point comment son pere même

Me

Me donneroît sa femme avec son diadème ?

Oro. Sa femme, vous ! la Reine ! ô ciel, Sémiramis !

Eh bien, voici l'instant que je vous ai promis,

Connaissez vos destins & cette femme impie.

Arz. Grands Dieux !

Oro. De son époux

elle a tranché la vie.

Arz. Elle ! la Reine !

Oro. Assur, l'op-

probre de son nom,

Le détestable Assur a donné le poison.

Arz. [après un peu de silence.] Ce crime dans Assur n'a rien qui me surprenne :

Mais croirai-je en effet qu'une épouse, une Reine,

L'amour des nations; l'honneur des souverains,

D'un attentat si noir ait pu souiller ses mains ?

A-t-on tant de vertus après un si grand crime ?

Oro. Ce doute, cher Arzace, est d'un cœur magnanime ;

Mais ce n'est plus le temps de rien dissimuler :

Chaque instant de ce jour est fait pour révéler

Les effrayans secrets dont frémit la nature ;

Elle vous parle ici ; vous sentez son murmure ;

Votre

Votre cœur, malgré vous, gémit épouvanté ;
Ne soyez plus surpris ; Ninus irrité
Est monté de la terre à ces voutes impies :
Il vient briser des nœuds tissus par les furies,
Il vient montrer au jour des crimes impunis,
Des horreurs de l'inceste il vient sauver son
fils ;

Il parle, il vous attend, connaissez votre
pere ;

Vous êtes Ninias ; la Reine est votre mere.

Arz. De tous ces coups mortels, en un
moment frappé,

Dans la nuit du trépas je reste enveloppé :
Moi, son fils ? moi ?

Oro. Vous même : en
doutez-vous encore ?

Apprenez que Ninus, à sa dernière aurore,
Sûr qu'un poison mortel en terminoit le cours,
Et que le même crime attentoit sur vos jours,
Qu'il attaquoit en vous les sources de la vie,
Vous arracha mourant à cette cour impie ;
Assur comblant sur vous ses crimes inouis,
Pour épouser la mere empoisonna le fils :

Il crut que de ses rois exterminant la race,
Le thrône étoit ouvert à sa perfide audace ;
Et lorsque le palais déplorait votre mort,
Le fidèle Phradate eut soin de votre sort.

Ces végétaux puissants, qu'en Perse on voit
éclore,

Bienfaits nés dans les champs de l'astre qu'elle
adore,

Par les soins de Phradate, avec art préparés,
Firent

Firent fortir la mort de vos flancs déchirés,
De son fils qu'il perdit, il vous donna la
place ;

Vous ne fûtes connu que sous le nom d'Ar-
zace ;

Il attendoit le jour d'un heureux change-
ment ;

Dieu qui juge les rois en ordonne autrement.
La vérité terrible est du ciel descendue,
Et du sein des tombeaux la vengeance est
venue.

Arz. Dieu, maître des destins, suis-je
assez éprouvé ?

Vous me rendez la mort dont vous m'avez
sauvé.

Eh bien Sémiramis . . . oui, je reçus la vie
Dans la sein des grandeurs & de l'ignominie.
Ma mere . . . ô ciel ! Ninus ! ah ! quel
aveu cruel !

Mais si le traître Assur étoit seul criminel,
S'il se pouvoit . . .

Oro. [*prenant la lettre &
la lui donnant.*] Voici ces sacrés carac-
tères,

Ces garants trop certains de ces cruels mis-
tères ;

Le monument du crime est ici sous vos
yeux :

Douterez-vous encor ?

Arz. Que ne le puis-
je, ô Dieux !

Donnez,

Donnez, je n'aurai plus de doute qui me flatte,

Donnez. [Il lit.] *Ninus mourant au fidèle Phradate.*

*Je meurs empoisonné, prenez soin de mon fils :
Arrachez Ninias à des bras ennemis ;
Ma criminelle épouse . . .*

Oro. En faut-il davantage ?

C'est de vous que je tiens cet affreux témoignage ;
Ninus n'acheva point ; l'approche de la mort
Glaça sa faible main qui traçoit votre sort :
Phradate en cet écrit vous apprend tout le reste ;

Lisez, il vous confirme un secret si funeste.
Il suffit ; Ninus parle, il arme votre bras,
De sa tombe à son thrône il va guider vos pas,
Il veut du sang.

Arz. [après avoir lu.] O jour trop fécond en miracles !

Enfer, qui m'as parlé, tes funestes oracles
Sont plus obscurs encor à mon esprit troublé,
Que le sein de la tombe où je suis appelé.
Au sacrificateur on cache la victime,
Je tremble sur le choix.

Oro. Tremblez, mais sur le crime.

Allez, dans les horreurs dont vous êtes troublé,

Le ciel vous conduira, comme il vous a parlé.

Ne vous regardez plus comme un homme
ordinaire ;

Des éternels décrets sacré dépositaire,
Marqué du sceau des Dieux, séparé des hu-
mains,

Avancez dans la nuit qui couvre vos destins.
Mortel, faible instrument des Dieux de vos
ancêtres,

Vous n'avez pas le droit d'interroger vos
maîtres ;

A la mort échappé, malheureux Ninias,
Adorez, rendez grace & ne murmurez pas.

SCÈNE III.

ARZACE, MITRANE ;

Arz. Non, je ne reviens point de cet état
horrible ;

Sémiramis ! ma mere ! ô ciel est-il possible !

Mit. [arrivant.] Babylone, Seigneur, en
ce commun effroi,

Ne peut se rassurer qu'en revoyant son Roi ;

Souffrez que le premier je vienne reconnaître,

Et l'époux de la Reine & mon auguste
maître.

Sémiramis vous cherche, elle vient sur mes
pas ;

Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.

Vous ne répondez point. Un desespoir sa-
rouche

Fixe vos yeux troubles & vous ferme la
bouche,

Vous

Vous palissez d'effroi ; tout votre corps frémit.

Qu'est-ce qui s'est passé ? qu'est-ce qu'on vous a dit ?

Arz. Fuyons vers Azéma ?

Mit. Quel étonnant langage ?
Seigneur, est-ce bien vous ? faites-vous cet outrage

Aux bontés de la Reine, à ses feux, à son choix,

A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de Rois ?

Son espérance en vous est-elle confondue ?

Arz. Dieux ! c'est Sémiramis, qui se montre à ma vûe !

O tombe de Ninus, ô séjour des enfers,

Cachez son crime & moi dans vos gouffres ouverts.

SCENE IV.

SE' MIRAMIS. ARZACE.

Sem. On n'attend plus que vous ; venez maître du monde ;

Son sort, comme le mien, sur mon himen se fonde ;

Je vois avec transport ce signe révéral,

Qu'a mis sur votre front un pontife inspiré,

Ce sacré diadème, assuré temoignage

Que l'enfer & le ciel confirment mon suffrage.

Tout le parti d'Assur frappé d'un saint respect,

Tombe à la voix des Dieux, & tremble à mon aspect ;

Ninus veut une offrande, il en est plus propice :

Pour hâter mon bonheur, hâtez ce sacrifice.

Tous les cœurs sont à nous, tout le peuple applaudit ;

Vous réglez, je vous aime, Assur en vain frémit.

Arz. [hors de lui.] Assur ! allons . . . il faut dans le sang du perfide . . .

Dans cet infame sang lavons son parricide,

Alons venger Ninus . . .

Sem. Qu'entends-je ! juste ciel !

Ninus !

Arz. [d'un air égaré.] Vous m'avez dit que son bras criminel

Avoit . . . *[Rentrant à lui.]* que l'insolent s'arme contre sa Reine,

Et n'est-ce pas assez pour mériter ma haine !

Sem. Commencez la vengeance en recevant ma foi.

Arz. Mon pere !

Sem. Ah ! quels regards vos yeux lancent sur moi !

Arzace, est-ce donc là ce cœur soumis &

Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir

attendre ?

Je ne m'étonne point que ce prodige affreux,

Que

Que les morts déchainés du séjour ténébreux,
De la terreur en vous laissent encor la trace ;
Mais j'en suis moins troublée en revoyant
mon Arzace.

Ah ! ne répandez pas cette funeste nuit
Sur ces premiers momens du beau jour qui
me luit.

Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vû pa-
raître,

Lorsque vous redoutiez d'avoir Assur pour
maître ;

Ne craignez point Ninus & son ombre en
couroux.

Arzace, mon apui, mon secours, mon époux ;
Cher prince . . .

Arz. [se détournant.] C'en
est trop, le crime m'environne . . .

Arrêtez.

Sem. A quel trouble, hélas ! il
s'abandonne,

Quand lui seul à la paix a pû me rappeler !

Arz. Sémiramis . . .

Sem. Eh bien ?

Arz. Je
ne puis lui parler.

Fuyez moi pour jamais, ou m'arrachez la
vie.

Sem. Quels transports ! quels discours !
qui, moi, que je vous fuie ?

Eclaircissez ce trouble insupportable, affreux,
Qui passe dans mon ame, & fait deux mal-
heureux.

Les traits du désespoir sont sur votre visage,

De moment en moment vous glacez mon
courage,

Et vos yeux alarmés me causent plus d'effroi
Que le ciel & les morts soulevés contre moi.
Je tremble en vous offrant ce sacré diadème ;
Ma bouche en frémissant prononce je vous
aime ;

D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant
M'entraîne ici vers vous, m'en repousse à
l'instant ;

Et par un sentiment que je ne peux com-
prendre,

Mêle une horreur affreuse à l'amour le plus
tendre.

Arz. Haïssez-moi.

Sem. Cruel, non tu ne
le veux pas.

Mon cœur suivra ton cœur, mes pas suivront
tes pas.

Quel est donc ce billet, que tes yeux pleins
d'alarmes

Lisent avec horreur, & trempent de leurs
larmes ?

Contient-il les raisons de tes refus affreux ?

Arz. Oui.

Sem. Donne.

Arz. Ah ! je ne
puis . . . osez-vous ?

Sem. Je le veux.
Arz. Laissez-moi cet écrit horrible & né-
cessaire . . .

Sem. D'où le tiens-tu ?

Arz. Des Dieux.

Sem.

Sem. Qu'il écrive ?

Arz. Mon
nom, père.

Sem. Que me dis-tu ?

Arz. Tremblez.

Sem. Don-
ne, apprend-moi mon sort.

Arz. Cessez. A chaque mot vous trou-
veriez la mort.

Sem. N'importe. Éclaircissez ce doute
qui m'accable.
Nemé résistez plus, on je vous crois coupable.

Arz. Dieux ! qui conduisez tout, c'est
vous qui m'y forcez !

Sem. [prenant le billet.] Pour la dernière
fois, *Arzace*, obéissez.

Arz. Eh bien, que ce billet soit donc le
votre seul supplice.

Qu'à son crime, grand Dieu, réserve ta
justice !

[*Sémiramis* lit.] Vous allez trop savoir,
c'en est fait.

Sem. [à *Otane*.] Qu'ai-je là ?
Soutiens-moi, je me meurs . . .

Arz. Hélas !
tout est connu ! . . .

[*Sem.* revenant à elle après un long silence.]

Eh bien, ne tarde plus, rempli ta destinée ;

Puni cette coupable & cette infortunée ;

Etoufe dans mon sang mes détestables feux.

La nature trompée est horrible à tous deux !

Vengez-vous mes forfaits, venge la mort d'un

père,

D 4. Reconnais-

Reconnais-moi mon fils, frappe, & puni ta
mere.

Arz. Que ce glaive plutôt épuisé ici mon
flanc

De ce sang malheureux formé de votre sang :
Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous
révère,

Et qui porte d'un fils le sacré caractère.

Sem. [*se jettant à genoux.*] Ah ! je fus sans
pitié, sois barbare à ton tour,

Sois le fils de Ninus en m'arrachant le jour ;
Frappe. Mais quoi ! tes pleurs se mêlent à
mes larmes !

O Ninias ! ô jour plein d'horreurs & de
charmes !

Avant de me donner la mort que tu me dois,
De la nature encor laisse parler la voix ;

Souffre au moins que les pleurs de ta cou-
pable mere

Arrosent une main si fatale & si chere.

Arz. Nin. Ah ! je suis votre fils, & ce n'est
pas à vous,

Quoi que vous ayez fait, d'embrasser mes
genoux.

Ninias vous implore, il vous aime, il vous
jure

Les plus profonds respects & l'amour la plus
pure.

C'est un nouveau sujet, plus cher & plus
soutenu ;

Le ciel est appaisé, puisqu'il vous rend un fils !
Livrez l'infame Assur au Dieu qui vous par-

donne.

Sem.

Sem. Reçois pour te venger mon sceptre,
ma couronne ;
Je les ai trop souillés.

Arz. Je veux tout ignorer.
Je veux avec l'Asie encor vous admirer.

Sem. Non, mon crime est trop grand.

Arz. Le
repentir l'efface.

Sem. Ninus t'a commandé de regner en ma
place :
Crains ses manes vengeurs.

Arz. Ils seront
attendris
Des remords d'une mere & des larmes d'un
fils.

Otane au nom des Dieux ayez soin de ma
mere,
Et cachez comme moi cet horrible mystère.

ACTE V.

SCENE I.

SE'MIRAMIS, OTANE.

Ota. **S**ONGEZ qu'un Dieu propice a voulu
prévenir

Cet effroiable himen dont je vous vois fré-
mir ;

La nature étonnée à ce danger funeste,
En vous rendant un fils, vous arrache à l'in-
ceste.

Des oracles d'Ammon les ordres absolus,

Les infernales voix, les manes de Ninus,
Vous disoient que le jour d'un nouvel hi-
menée

Finiroit les horreurs de votre destinée :
Mais ils ne disoient pas qu'il dut être accom-
pli ;

L'himen s'est préparé, votre sort est rempli ;
Ninias vous revère, un secret sacrifice
Va contenter des Dieux la facile justice :
Ce jour si redouté fera votre bonheur.

Sem. Ah ! le bonheur, Otane, est-il fait
pour mon cœur !

Mon fils s'est attendri ; je me flatte, j'espère
Qu'en ces premiers momens la douleur d'une
mere

Parle plus hautement à ses sens oppressés,
Que le sang de Ninus & mes crimes passés.
Mais peut-être bientôt, moins tendre & plus
sévère,

Il ne se souviendra que du meurtre d'un père.

Ota. Que craignez-vous d'un fils ? quel
noir pressentiment ?

Sem. La crainte suit le crime, & c'est son
châtiment.

Le détestable Affur sçait-il ce qui se passe ?
N'a-t'on rien attenté ? Sait-on quel est Arzace ?

Ota. Non ; ce secret terrible est de tous
ignoré ;

De l'ombre de Ninus l'oracle est adoré :
Les esprits consternés ne peuvent le com-
prendre ;

Comment servir son fils ! pourquoi venger sa
cendre ?

On

On l'ignore, on se tait. On attend ces moments,

Où fermé sans réserve au reste des vivans,
Ce lieu saint doit s'ouvrir pour finir tant d'alarmes :

Le peuple est aux autels, vos soldats sont en armes :

Azéma, pâle, errante, & la mort dans les yeux,

Veille autour du tombeau, leve les mains aux cieux :

Ninias est au temple, & d'une amerté perdue
Se prépare à frapper sa victime inconnue :

Dans ses sombres fureurs. Affur enveloppé,
Rassemble les débris d'un parti dissipé :

Je ne sai quels projets il peut former encore.

Sem. Ah ! c'est trop ménager un traître
que j'abhorre ;

Qu'Affur chargé de fers en vos mains soit remis ;

Otane, allez livrer le coupable à mon fils.

Mon fils appaiera l'éternelle justice,

En répandant, du moins, le sang de mon complice.

Qu'il meure ; qu'Azéma rendue à Ninias,

Du crime de mon regne épure ces climats.

Tu vois ce cœur, Ninus, il doit te satisfaire :

Tu vois du moins en moi des entrailles de mère.

Ah ! qui vient dans ces lieux à pas précipités ?

Que tout rend la terreur à mes sens agités !

SCENE II.

SE'MIRAMIS, AZE'MA, OTANÉ.

Aze. Madame, pardonnez si sans être appelée,

De mortelles frayeurs trop justement troublée,
Je viens avec transport embrasser vos genoux.

Sem. Ah! princesse parlez, que me demandez-vous ?

Aze. D'arracher un héros au coup qui le menace ;

De prévenir le crime & de sauver Arzace.

Sem. Arzace ? lui ? quel crime ?

Aze. Il devient votre époux,
Il me trahit, n'importe, il doit vivre pour vous.

Sem. Lui mon époux ? grands Dieux !

Aze. Quoi l'himen
qui vous lie. . .

Sem. Cet himen est affreux, abominable,
impie ;

Arzace ? il est . . . parlez ; je frissonne, achevez :

Quels dangers ! hâtez-vous . . .

Aze. Madame
vous sçavez

Que peut être au moment que ma voix vous implore,

Sem. Eh bien ?

Aze. Ce demi-Dieu que je
redoute encore,

D'un

D'un secret sacrifice en doit être honoré ;
 Au fond du labyrinthe à Ninus consacré.

J'ignore quels forfaits il faut qu'Arzace ex-
 trompie.

Sem. Quels forfaits, juste Dieu !

Aze. Cet

Affur, cet impie

Va violer la tombe où nul n'est introduit.

Sem. Qui ? lui !

Aze. Dans les horreurs de

la profonde nuit,

Des souterrains secrets, où sa fureur habile

A tout événement se creusait un asile,

Ont servi les desseins de ce monstre odi-

eux ;

Il vient braver les morts, il vient braver les

Dieux :

D'une main sacrilège aux forfaits enhardie,

Du généreux Arzace il va trancher la vie.

Sem. O ciel ! qui vous l'a dit ? comment,

par quel détour ?

Aze. Fiez-vous à mon cœur éclairé par

l'amour ;

J'ai vu du traître Affur la haine envenimée,

Sa faction tremblante & par lui ranimée,

Ses amis rassemblés qu'a séduits sa fureur :

De ses desseins secrets j'ai démêlé l'horreur ;

J'ai feint de réunir nos causes mutuelles ;

Je l'ai fait épier par des regards fidelles ;

Il ne commet qu'à lui ce meurtre détesté ;

Il marche au sacrilège avec impunité :

Sûr que dans ce lieu saint nul n'osera paraî-

tre,

Que

Que l'accès en est même interdit, au grand
prêtre,

Il y vole; & le bruit par ses soins se répand.

Qu'Arzace est la victime, & que la mort
l'attend;

Que Ninus dans son sang doit laver son in-
jure.

On parle au peuple, aux grands, on s'assem-
ble, on murmure;

Je crains Ninus, Assur, & le ciel en cour-
roux.

Sem. Eh bien chère Azéma, ce ciel parle
par vous;

Il me suffit. Je vois ce qui me reste à faire.

On peut s'en reposer sur le cœur d'une mère,

Ma fille. Nos destins à la fois sont remplis;

Défendez votre époux, je vais sauver mon

Aze. Ciel!

Sem. Prête à l'épouser, les

Dieux m'ont éclairée;

Ils inspirent encore une mère éplorée:

Mais les momens sont chers. Laissez-moi

dans ces lieux:

Ordonnez en mon nom que les prêtres des

Dieux,

Que les chefs de l'état viennent ici se rendre.

[Azéma passe dans le vestibule du temple.]

Sémiramis, de l'autre côté, s'avance vers

le mausolée.]

Ombre de mon époux! je vais venger ta

incendré.

Voici l'instant fatal où ta voix m'a promis

Que

Que l'accès de ta tombe alloit m'être permis :
J'obéirai ; mes mains qui guidoient des
armées,

Pour secourir mon fils à ta voix sont armées.
Venez, gardes du thrône, accourez à ma
voix,

D'Arzace désormais reconnaissez les loix :
Arzace est votre Roi, vous n'avez plus de
Reine ;

Je dépose en ses mains la grandeur souve-
raine :

Soyez ses défenseurs ainsi que ses sujets.
Allez.

[Les gardes se rangent au fond de la scène.]

Dieux tout-puissans, secondez mes pro-
jets.

[Elle entre dans le tombeau.]

S C E N E III.

A Z E' M A.

*[revenant de la porte du temple sur le devant
de la scène.]*

Que méditoit la Reine, & quel dessein
l'anime ?

A t'elle encor le temps de prévenir le crime !

O prodige, ô destin que je ne conçois pas !

Moment cher & terrible, Arzace ! Ninias !

Arbitres des humains, puissances que j'adore,

Me l'avez-vous rendu pour le ravir encore ?

S C E N E

SCENE IV.

AZEMA, ARZACE, ou NINIAS.

Aze. Ah ! cher prince, arrêtez. Ninias est-ce vous ?

Vous le fils de Ninus, mon maître & mon époux !

Nin. Ah ! vous me revoyez confus de me connaître.

Je suis du sang des Dieux, & je frémis d'en être.

Ecartez ces horreurs qui m'ont environné ;

Fortifiez ce cœur au trouble abandonné ;

Encouragez ce bras prêt à venger un pere.

Aze. Gardez-vous de remplir cet affreux ministère.

Nin. Je dois un sacrifice, il le faut, j'obéis.

Aze. Non, Ninus ne veut pas qu'on immole son fils.

Nin. Comment ?

Aze. Vous n'irez point dans ce lieu redoutable :

Un traître y tend pour vous un piège inévitable.

Nin. Qui peut me retenir, & qui peut m'effrayer ?

Aze. C'est vous que dans la tombe on va sacrifier ;

Affur, l'indigne Affur a, d'un pas sacrilège,

Violé du tombeau le divin privilège :

Il vous attend :

Nin.

Nin. Grands Dieux ! tout est donc éclairci.

Mon cœur est rassuré, la victime est ici.

Mon pere empoisonné par ce monstre perfide,

Demande à haute voix le sang du parricide.

Instruit par le grand-prêtre & conduit par le ciel,

Par Ninus même armé contre le criminel,

Je n'aurai qu'à frapper la victime funeste

Qu'amene à mon courroux la justice cèleste.

Je vois trop que ma main dans ce fatal moment

D'un pouvoir invincible est l'aveugle instrument.

Les Dieux seuls ont tout fait ; & mon ame étonnée

S'abandonne à la voix qui fait ma destinée.

Je vois que, malgré nous, tous nos pas sont marqués :

Je vois que des enfers ces manes évoqués

Sur le chemin du trône ont semé les miracles :

J'obéis sans rien craindre, & j'en crois les oracles.

Aze. Tout ce qu'ont fait les Dieux ne m'apprend qu'à frémir :

Ils ont aimé Ninus, ils l'ont laissé périr.

Nin. Ils le vengent enfin : étouffez ce murmure.

Aze. Ils choisissent souvent une victime pure,

Le sang de l'innocence a coulé sous leurs

coups.

Nin.

Nin. Puisqu'ils nous ont unis ils combattent pour nous.

Ce sont eux qui parloient par la voix de mon

pere

Ils me rendent un trône, une épouse, une

mere

Et couvert à vos yeux du sang du criminel,

Ils vont de ce tombeau me conduire à l'autel.

J'obéis, c'est assez, le ciel fera le reste.

Qu'importe à mon courroux la justice céleste.

Je vois trop de mal dans ce fatal moment.

S C E N E V.

AZEMA, [seule.]

D'un pouvoir [seule.]

Dieux ! veillez sur ses pas dans ce tombeau

funeste ;

Que voulez-vous ! quel sang doit aujourd'hui

couler ?

Je vois que malgré nous, tous deux, vous

Impénétrables Dieux, vous me faites trem-

bler.

Je crains Assur, je crains cette main sangui-

naire,

Il peut percer le fils sur la cendre du pere.

Abîmes redoutés dont Ninus est sorti,

Dans vos antres profonds que ce Monstre

englouti

Porte au sein des enfers la fureur qui le presse.

Cieux tonnez, cieux lancez la foudre ven-

geresse.

O son pere ! ô Ninus, quoi tu n'as pas per-

mis

Qu'une épouse éplorée accompagne ton fils !

Ninus

Ninus combas pour lui dans ce lieu de ténébres.

N'entend-je pas sa voix parmi des cris funébres.

Dût ce sacré tombeau, profané par mes pas,
Ouvrir pour me punir les gouffres du trépas :
J'y descendrai ! j'y vole ... Ah ! quels coups
de tonnerre

Ont enflâmé le ciel & font trember la terre !
Je crains, j'espere ... il vient.

SCENE VI.

NINIAS, [*une épée sanglante à la main*]

AZEMA.

Nin. Ciel ! où suis-je ?

Azi. Ah !

Seigneur,

Vous êtes teint de sang, pâle, glacé d'horreur.

Nin. [*d'un air égaré.*] Vous me voyez
couvert du sang du parricide.

Au fond de ce tombeau, mon pere étoit mon
guide.

J'errois dans les détours de ce grand monu-
ment.

Plein de respect, d'horreur & de saisissement ;
Il marchoit devant moi : j'ai reconnu la
place

Que son ombre en courroux marquoit à mon
audace.

Auprès d'une colonne, & loin de la clarté,
Qui suffisoit à peine à ce lieu redouté,

J'ai

J'ai vû briller le fer dans la main du perfide ;
J'ai cru le voir trembler ; tout coupable est
timide :

J'ai deux fois dans son flanc plongé ce fer
vengeur ;

Et d'un bras tout sanglant qu'animoit ma
fureur,

Déjà je le trainais, roulant sur la poussière,
Vers les lieux d'où partoît cette faible lumière.

Mais je vous l'avouerai, ses sanglots redoublés,
Ses cris plaintifs & sourds & mal articulés,
Les Dieux qu'il invoquoit, & le repentir
même

Qui sembloit le saisir à son heure suprême ;
La sainteté du lieu ; la pitié dont la voix,
Alors qu'on est vengé, fait entendre ses loix ;
Un sentiment confus, qui même m'épou-
vante ;

M'ont fait abandonner la victime sanglante.
Azéma, quel est donc ce trouble, cet effroi,
Cette invincible horreur qui s'empare de moi ?
Mon cœur est pur, ô Dieux ! mes mains sont
innocentes ;

D'un sang pros crit par vous, vous les voyez
fumantes :

Quoy j'ai servi le ciel, & je sens des remords !

Aze. Vous avez satisfait la nature & les
morts.

Quittons ce lieu terrible, allons vers votre
mere,

Calmez à ses genoux ce trouble involontaire ;
Et puis qu'Assur n'est plus . . .

S C E N E

S C E N E VII.

NINIAS, AZEMA, ASSUR.

[*Assur paroît dans l'enfoncement avec Otane,
& les gardes de la Reine.*]

Aze. Ciel ! Assur à mes
yeux !

Arz. Assur ?

Aze. Accourez tous, ministres
de nos Dieux,
Ministres de nos Rois, défendez votre
maître.

S C E N E VIII.

*Le grand Prêtre OROES, les Mages & le
peuple. NINIAS, AZEMA, ASSUR dé-
sarmé, MITRANE.*

Ota. Il n'est pas besoin ; j'ai fait saisir le
traître,

Lorsque dans ce lieu saint il a'loit pénétrer.
La Reine l'ordonna, je viens vous le livrer.

Nin. Qu'ai je fait, & quelle est la victime
immolée ?

Oro. Le ciel est satisfait. La vengeance
est comblée.

[*En montrant Assur.*]

Peuples de votre Roy voila l'empoisonneur :

[*En montrant Ninias.*]

Peuples de votre Roy voila le successeur.

Je

Je viens vous l'annoncer, je viens le reconnaître :

Revoyez Ninias, & servez votre maître.

Aff. Toi, Ninias ?

Oro. Lui-même ; un

Dieu qui l'a conduit,

Le sauva de ta rage, & ce Dieu te poursuit.

Aff. Toi, de Sémiramis tu reçus la naissance !

Nin. Oui ; mais pour te punir, j'ai reçu sa puissance.

Allez, délivrez-moi de ce monstre inhumain.

Il ne méritoit pas de tomber sous ma main.

Qu'il meure dans l'opprobre, & non de mon épée ;

Et qu'on rende au trépas ma victime échappée.

[Sémiramis paraît au pied du tombeau mourante, un Mage qui est à cette porte la relève.]

Aff. Va : mon plus grand supplice est de te voir mon roi ;

[Appercevant Sémiramis.] Mais je te laisse encor plus malheureux que moi,

Regarde ce tombeau, contemple ton ouvrage.

Nin. Quelle victime, ô ciel, a donc frappé ma rage !

Azz. Ah ! fuyez, cher époux !

Mit. Qu'avez-vous fait ?

Oro. *[se mettant entre le tombeau & Ninias.]* Sortez,

Venez purifier vos bras ensanglantés ;

Remettez dans mes mains ce glaive trop funeste.

Cet

Cet aveugle instrument de la fureur céleste.

Nin. [courant vers Sémiramis.] Ah ! cruels,
laissez-moi le plonger dans mon cœur.

Oro. [tandis qu'on le désarme.] Gardez de
le laisser à sa propre fureur.

Sem. [qu'on fait avancer & qu'on place sur
un fauteuil.] Viens me venger mon fils,
un monstre sanguinaire,

Un traître, un sacrilège, assassine ta mère.

Nin. O jour de la terreur ! ô crimes mouïs !
Ce sacrilège affreux, ce monstre est votre fils.
Au sein qui ma nourri cette main s'est
plongée :

Je vous suis dans la tombe & vous serez
vengée :

Sem. Hélas ! j'y descends pour défendre
tes jours.

Ta malheureuse mère alloit à ton secours . . .

J'ai reçu de tes mains la mort qui m'étoit due.

Nin. Ah ! c'est le dernier trait à mon âme
éperdue ;

J'atteste ici les Dieux qui conduisoient mon
bra,

Ces Dieux qui m'égaroient.

Sem. Mon
fils, n'achève pas !

Te te pardonne tout si pour grâce dernière,
Une si chère main ferme au moins ma pau-
pière.

[Il se jette à genoux] Viens, je te le demande
au nom du même sang

Qui t'a donné la vie & qui sort de mon flanc.

Ton

Ton cœur n'a pas sur moi conduit ta main
cruelle.

Quand Ninus expira j'étois plus criminelle.
J'en suis assez punie ; il est donc des forfaits
Que le couroux des Dieux ne pardonne jamais !
Ninias, Azéma, que votre himen efface
L'opprobre dont mon crime a souillé votre
race ;

D'une mere expirante approchez-vous tous
deux ;

Donnez moi votre main ; vivez, regnez heu-
reux ;

Cet espoir me console . . . il mêle quelque joie
Aux horreurs de la mort où mon ame est en
proie.

Je la sens . . . elle vient . . . songe à Sémi-
ramis,

Ne hais point sa mémoire : ô mon fils, mon
cher fils . . .

C'en est fait . . .
Oro. La lumiere à ses yeux
est ravie ;

Secourez Ninias, prenez soin de sa vie.

Par ce terrible exemple apprenez tous, du
moins,

Que les crimes secrets ont les Dieux pour
témoins ;

Plus le coupable est grand, plus grand est le
supplice ;

Rois tremblez sur le trône & craignez leur
justice.

